

Le début de la fin

Jasper Fforde

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JASPER FFORDE

Le Début de la Fin

ROMAN



Les lecteurs prennent le pouvoir !

Fleuve
Noir

Jasper Fforde vit au pays de Galles. Après avoir travaillé vingt ans dans l'industrie cinématographique, il a choisi de concrétiser son rêve d'enfant : devenir écrivain. Son premier roman, *L'Affaire Jane Eyre*, situé à la frontière du thriller littéraire et du conte fantastique, est devenu un livre culte aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Les aventures de Thursday Next comptent aujourd'hui cinq volumes.

Site de l'auteur : <http://www.jasperfforde.com>

Jasper Fforde

Le début de la fin

Thursday Next – 5

Traduit de l'anglais par Jean-François Merle



Hérétiques – créateurs de livrels indépendants.

H-1.0

Pour Cressida, la meilleurissime sœur au monde

Sommaire

- 1 Petit déjeuner
- 2 Maman, Polly et Mycroft
- 3 Moquettes Zénith
- 4 La Jurifiction
- 5 Jour de formation
- 6 La Grande Bibliothèque et le Conseil des Genres
- 7 Une enquête à l'intérieur de *Pinocchio*
- 8 Julian Glamour
- 9 Le Noyau Modérateur
- 10 Le Puits des Histoires Perdues
- 11 La remise en l'état
- 12 Les enfants
- 13 Jeux mathématiques de Lewis
- 14 La ChronoGarde
- 15 Retour à la maison
- 16 Le fromage
- 17 Un nouveau petit déjeuner
- 18 Aornis Hadès
- 19 Le groupe Goliath
- 20 L'Austen Rover
- 21 Holmes
- 22 Next
- 23 Le problème des pianos
- 24 Le comité de direction
- 25 Le Parangon
- 26 Thursday Next
- 27 Prisonnière du Monde Extérieur
- 28 Le charme discret du Monde Extérieur
- 29 Le temps désarticulé
- 30 C'est l'hiver
- 31 Résorber l'excédent
- 32 L'Austen Rover nomade
- 33 Un endroit complètement différent
- 34 Sauvetage/Capture
- 35 Les abeilles, les abeilles
- 36 Le sénateur Paprass

37 *La Grande Débâcle de Samuel Pepys*

38 *La Fin des Temps*

39 *Une femme nommée Thursday Next*

Nous sommes en 2002. Quatorze années se sont écoulées depuis que Thursday a failli se faire buter au cours de la finale de croquet du SuperArceau 1988, et la vie commence à reprendre son cours normal...

1

Petit déjeuner

Le Swindon que j'ai connu en 2002 avait de nombreux atouts. Le mariage de cet important centre d'affaires avec d'excellentes infrastructures au cœur d'une campagne paisible et verdoyante avait hissé la ville à une renommée comme nulle part ailleurs dans le pays. Nous possédions un stade de croquet de 40 000 places, la cathédrale St Zvlkx tout juste inaugurée, une salle de concert, deux chaînes locales de télévision et l'unique station de radio exclusivement dévolue à la musique mariachi. Notre position centrale en Angleterre du Sud avait fait de la ville le pivot du fret national grâce au Graviport Clary-LaMarr nouvellement édifié. Ne nous étonnons pas que Swindon ait été surnommé « Le joyau de la M4 ».

Le niveau dangereusement élevé d'Excédent de Bêtise faisait encore les gros titres de *La Chouette* ce matin-là. La raison d'une telle crise était évidente : le Premier ministre Redmond van de Poste et le parti du Sens Commun conduisaient les affaires avec un sens de la responsabilité si insouciant qu'il frisait la sagacité. Au lieu de sauter d'une crise à une autre et d'amadouer l'opinion publique par des réformes irréfléchies et des initiatives spectaculaires à l'efficacité douteuse, les autorités s'étaient délibérément engagées dans une action sur le long terme fondée sur l'unité, l'équité et la tolérance. État de fait que déplorait Alfredo Traficcone, le leader du Vent Dominant, le parti d'opposition, désireux de ramener le pays sur le terrain plus solide de la stupidité crasse.

— Comment a-t-on pu laisser les choses dégénérer à ce point ? demanda Landen en pénétrant dans la cuisine après avoir expédié nos filles à l'école.

Elles y allaient par leurs propres moyens, bien entendu. Du haut de ses treize ans, Tuesday tirait fierté de veiller sur sa sœur de dix ans.

— Pardon ? dis-je en pensant à tout autre chose, en particulier à l'inquiétante possibilité que le plumage de Pickwick pourrait ne *jamais* repousser et qu'elle passe le restant de ses jours sous l'apparence d'un poulet prêt à cuire de chez Tesco.

— L'Excédent de Bêtise, répéta Landen en prenant place à table. Je suis favorable à une politique responsable, mais la stocker de cette façon finira tôt ou tard par nous attirer des ennuis. Même quand il agit avec intelligence, le gouvernement a démontré qu'il n'était qu'un ramassis de crétins.

— Les crétins sont nombreux dans ce pays, répondis-je distraitemment, et ils ont le droit d'être représentés autant que que

quiconque.

Mais il avait raison. Contrairement à la précédente, qui avait eu l'habileté de distiller notre bêtise collective tout au long de l'année, l'administration en place avait décidé de la stocker intégralement pour s'en débarrasser par quelque chose de crétin à un point *inconcevable*, prétextant qu'un énorme bordel tous les dix ans environ serait moins préjudiciable qu'une dose d'ânerie politique lénifiante distillée chaque semaine. Le problème, c'était que l'excédent avait atteint des niveaux follement élevés, au point d'avoir même dépassé la cote « Ânerie monumentale ». Seule une bévue de proportions vertigineuses aurait pu résorber ce surplus, et la nature de cet acte d'une telle abrutissante idiotie était le sujet d'ardentes spéculations de la part des médias.

— Je lis là-dedans, dit-il, passant en mode déclamatoire en ajustant ses lunettes et tapant de l'index le journal, que même le gouvernement a fini par reconnaître que l'Excédent de Bêtise représente un problème majeur, bien plus que ce qu'il avait tout d'abord imaginé.

Je pris le couvre-dodo à rayures que je tricotais pour Pickwick, le posai contre son corps rose et tacheté pour vérifier les mesures et elle se rengorgea pour paraître plus séduisante, sans succès. Elle émit un *plic* indigné, le seul bruit qu'elle eut jamais produit.

— Tu crois qu'il faudrait que je lui tricote un couvre-dodo de soirée ? Tu sais, noir, avec les épaules dénudées et des brillants ?

— Cependant, s'emporta Landen en écumant d'indignation, le Premier ministre a rejeté avec mépris la suggestion de Traficcone d'exporter notre bêtise excédentaire vers les pays du tiers-monde, qui seraient trop contents de l'acquérir contre quelques valises de biftons et une Mercedes ou deux.

— Il a raison, soupirai-je. Les déchets d'idiotie, c'est mauvais. La bêtise reste une affaire qui ne concerne que nous, et l'enfouir n'est certainement pas une solution, ça non.

Je pensais à la débâcle qu'avait connue la Cornouailles, quand 40 000 tonnes de débilité légère avaient été enterrées dans les années 1960 pour resurgir à la surface deux décennies plus tard, et que les autochtones s'étaient mis à avoir un comportement inexplicablement imbécile, comme utiliser un batteur à œufs électrique dans la baignoire ou se coiffer avec la raie au milieu.

— Et si, poursuivit Landen pensivement, la trentaine de millions d'habitants que compte l'archipel britannique venaient à répondre simultanément à un de ces e-mails qui disent « Confiez-nous vos coordonnées bancaires » ou encore à tomber dans les bouches d'égout, ce genre-là ?

— On a tenté en France l'opération « Foncez dans un lampadaire » afin d'effacer *La Dette idiote*¹ ? observai-je, mais le sérieux avec lequel le plan avait été appliqué l'avait rendu *de facto* raisonnable, si bien

que seule la fierté gauloise avait été écornée.

Landen but une gorgée de café, déplia le journal et parcourut le reste de la première page avant de remarquer distraitemment :

— J'ai suivi ton idée et j'ai envoyé la semaine dernière à mon éditeur les grandes lignes de plusieurs livres de développement personnel.

— Et que croit-il que tu vas développer ?

— Ma foi... Mes finances, d'abord... Et les siennes, je dirais. Ce n'est pas comme ça que ça marche ? Ça m'a l'air très facile. Que penses-tu de ce titre : *Les hommes viennent de la Terre, les femmes de la Terre – Débrouillez-vous*.

Il me regarda et sourit. Je lui rendis son sourire. Je ne l'aimais pas à cause de son genou magnifique, de sa haute taille et de son humour, mais parce que nous formions deux parties d'un même ensemble et qu'aucun de nous deux ne pouvait imaginer la vie sans l'autre. J'aimerais trouver d'autres mots pour l'exprimer, mais je ne suis pas poète. Dans le privé, il était mari et père de trois enfants le plus souvent formidables, mais professionnellement, il était écrivain. Malheureusement, et malgré le prix Armitage Shanks qu'il avait obtenu en 1988 pour *Canapé laid*, une succession de bides avait quelque peu rafraîchi les relations avec son éditeur. Tellement rafraîchi, en réalité, qu'il en avait été réduit à bâcler des ouvrages de grandes surfaces tels que *Le Petit Livre des animaux de compagnie à câliner*, ou *Les Paroles sacrées des bambins*. Quand il n'y travaillait pas, il veillait sur nos enfants et tentait de ranimer sa carrière littéraire avec un bon gros best-seller – son Grand Œuvre. Ce n'était pas facile, mais c'est ça qu'il aimait, et moi je l'aimais lui, si bien que nous vivions sur mon salaire, approximativement de la taille du cerveau de Pickwick. Pas aussi gros, et pas près de l'être.

— C'est pour toi, dit Landen en poussant sur la table un petit paquet enveloppé dans du papier rose.

— Mon chéri, répondis-je, vraiment contrariée et vraiment heureuse à la fois. Je ne fête pas mon anniversaire.

— Je sais, dit-il en gardant les yeux baissés, il va donc falloir que tu cèdes à mon caprice.

Je défis l'emballage et découvris un petit médaillon en argent au bout d'une chaîne. Je ne suis pas particulièrement folle de bijoux, mais je suis folle de Landen, alors je me relevai les cheveux pour libérer le passage pendant qu'il actionnait le fermoir, le remerciai avant de lui donner un baiser, qu'il me rendit. Puis, connaissant mon allergie des anniversaires, il changea complètement de sujet.

— Friday est-il levé ?

— À cette heure-ci ?

Friday, précisons-le, était l'aîné de nos trois enfants, et l'unique

garçon. Il avait à présent seize ans et au lieu de se propulser vers une brillante carrière dans l'élite de l'Industrie du Temps connue sous le nom de ChronoGarde, il était l'incarnation parfaite de l'adolescent pénible – grognon, poussant de profonds soupirs à chaque sollicitation, même la plus infime, et pareissant au lit jusqu'à midi passé avant de traîner dans la maison dans un état d'hébétéude qu'aurait envié un zombie professionnel. Nous aurions pu ignorer qu'il vivait avec nous si ce n'étaient les apparitions mystérieuses de bols de céréales sales aux alentours plus ou moins immédiats de l'évier, la basse assourdie de Heavy Metal qui s'échappait de sa chambre, dont Landen prétendait qu'elle tenait les limaces éloignées du jardin, et la succession de désespérés tout aussi apathiques qui se présentaient à la porte et grommelaient : « Il est là, Friday ? », ce à quoi je ne pouvais m'empêcher de répondre : « Voilà une question qui prête à conjectures. »

— Quand retourne-t-il en classe ? demanda Landen, qui, s'il assurait le gros du suivi scolaire quotidien, avait comme beaucoup d'hommes peu la mémoire des dates.

— Lundi prochain, répondis-je après avoir ramassé le courrier qui venait de tomber derrière la porte. Se faire exclure de l'école, c'est bien le moins qu'il méritait. Encore heureux que les flics ne s'en soient pas mêlés.

— Il n'a fait que balancer la casquette de Barney Plotz dans une flaque de boue.

— Peut-être, mais Barney Plotz était dessous à ce moment-là, observai-je, songeant en moi-même que l'idée de voir toute la famille Plotz se faire piétiner dans une flaque de boue était follement séduisante. Friday n'aurait pas dû agir comme il l'a fait. La violence ne résout jamais rien.

Landen leva un sourcil et m'examina.

— D'accord, elle aide *parfois*. Mais pas pour lui, en tout cas pas encore.

— Je me demande, hasarda Landen d'un air songeur, si nous pourrions obtenir des adolescents du pays qu'ils s'adonnent à une bacchanale alcoolisée afin de résorber le surplus.

— C'est d'un excédent de bêtise dont nous souffrons, pas de mélancolie stéréotypée, répliquai-je en piquant une enveloppe au hasard et en observant le cachet de la poste.

Je recevais toujours au moins une demi-douzaine de lettres d'admirateurs par jour, même si la marche du temps avait Dieu merci ramené ma célébrité à ce que la Société d'Encouragement du Spectacle notait Z-4, le genre à apparaître dans la rubrique « Que sont-ils devenus ? » et auquel on consacre quelques lignes en cas d'arrestation, de divorce ou de cure de désintox, voire, si le rédacteur en chef est

dans un jour de chance, des trois à la fois – le tout avec si possible un rapport ténu avec Miss Corby Starlette, ou n'importe quelle *célébrité du jour*².

Les lettres d'admirateurs que je recevais provenaient principalement de conservateurs endurcis qui se fichaient complètement que je sois Z-4, bénis soient-ils. Ils me posaient habituellement des questions absconses sur les livres tirés de mes nombreuses aventures, commentaient le film qui était une vraie daube, ou me demandaient pourquoi j'avais laissé tomber le croquet professionnel. Mais la plupart émanaient de passionnés de *Jane Eyre* qui désiraient savoir comment Mrs Fairfax avait pu être une tueuse ninja, si j'avais vraiment été obligée de descendre Berthe Rochester et s'il était vrai que j'avais couché avec Edward Rochester – trois des ragots les plus fous et les plus persistants qui entouraient le premier volume de mes exploits, *L'Affaire Jane Eyre*, aussi peu fidèle que possible.

— De quoi s'agit-il ? demanda Landen dans un sourire. Quelqu'un qui veut savoir si Lola Vavoum interprétera ton rôle dans le prochain Thursday Next ?

— Aucune chance qu'un nouveau film voie le jour. Pas après le bide du premier. Non, la lettre provient de la Fédération Internationale de Croquet. On souhaite que je présente une vidéo intitulée *Les cinquante plus beaux coups de croquet*.

— Est-ce que ton chef-d'œuvre de cinquante mètres figure dans les dix premiers ?

Je parcourus la liste.

— Il est classé vingt-sixième.

— Envoie-les aux pelotes.

— On me propose cinq cents guinées.

— Oublie le truc des pelotes. Dis-leur que tu es folle de joie et très honorée.

— Ce serait vendre son âme. Je ne renierai pas mes principes. Pas pour ce prix-là, en tout cas.

J'ouvris un petit carton qui contenait un exemplaire du troisième volume de mes aventures, *Le Puits des Histoires Perdues*. Je le montrai à Landen, qui grimaça.

— Il est toujours disponible ?

— Malheureusement.

— J'apparais, dans celui-là ?

— Non, chéri. Tu figures seulement dans le cinquième.

Je jetai un coup d'œil à la lettre d'accompagnement.

— On me demande une dédicace.

J'avais dans mon bureau une pile de courriers standard expliquant les raisons de mon refus de signer ce livre. Les quatre premiers volumes des aventures de Thursday Next avaient autant de points

communs avec la vie réelle qu'un baudet avec un navet, et d'une certaine façon, ma signature leur donnerait une crédibilité que je ne souhaitais pas encourager. Le seul que j'aurais pu à la rigueur dédicacer était *La Grande Débâcle de Samuel Pepys*, le cinquième de la série, qui contrairement aux quatre premiers avait mon imprimatur. La Thursday Next de *La Grande Débâcle de Samuel Pepys* apparaissait sous les traits d'une héroïne bienveillante et diplomate – à l'inverse de la Thursday Next des précédents qui défouraillait sur tout ce qu'elle voyait, buvait, jurait, couchait à gauche et à droite et, de manière générale, fonçait tête baissée dans tous les coins du Monde des Livres. Je voulais que la série ressemble à une farandole autour de la littérature et appelle à la réflexion ; des livres pour ceux qui aiment les histoires et des histoires pour ceux qui aiment les livres. Ce n'était pas le cas. Les quatre premiers tenaient moins de la chronique pétillante de mes aventures que de *Dirty Harry rencontre Fanny Hill*, avec considérablement plus de sexe et de violence. Les éditeurs ne s'étaient pas contentés de travestir la vérité des faits, mais ils s'étaient également montrés diffamateurs. Le temps que je reprenne le contrôle de la série avec *La Grande Débâcle de Samuel Pepys*, ma réputation était faite.

— Oh oh, dit Landen en parcourant une lettre. Un refus de mon éditeur. *Les Accidents de parachute et comment éviter qu'ils se reproduisent* ne semble pas le type de livre qu'ils ont en tête pour leur collection de livres pratiques.

— J'imagine qu'ils n'ont pas inclus les morts dans leur public cible.

— Tu as sûrement raison.

J'ouvris une nouvelle lettre.

— Nom d'un petit bonhomme, dis-je en la parcourant pensivement, l'Association des Amis des Dodos de Swindon nous propose trente mille guinées pour Pick.

Je coulai un regard vers Pickwick, dans la position « Au bord du gadin » qu'elle adoptait quand elle s'endormait debout. Je l'avais fabriquée moi-même quand les kits de clonage faisaient fureur. À vingt-neuf ans bientôt et avec D-009 comme numéro de série, elle était le plus vieux dodo vivant. Appartenant à la première génération 1.2, elle était dépourvue d'ailes, car le séquençage n'avait pas encore été achevé à l'époque, et elle n'avait pas subi de greffe complémentaire pour compenser. Il était probable qu'elle puisse survivre... eh bien, à tout. En tout cas, elle avait pris une valeur considérable à mesure que la révolution des années 1970 du clonage domestique des animaux disparus devenait à la mode. Un mammoth V1.5.6 de 1978 avait récemment changé de mains pour soixante mille guinées, les grands pingouins pouvaient atteindre cinquante mille quel que soit leur état et quiconque possédait un trilobite d'avant 1972

pouvait donner son prix lui-même.

— Trente mille ? répéta Landen. Sait-on qu'elle présente un léger handicap du cerveau et du plumage ?

— Je pense honnêtement qu'on s'en moque. Voilà qui effacerait nos dettes.

Pickwick fut tout à coup parfaitement éveillée et nous observait avec l'équivalent dodo du sourcil levé, guère différent de l'équivalent dodo de l'étude d'un oignon cru.

— Et nous permettrait de nous payer une de ces nouvelles voitures hybrides diesel-mélasse.

— Ou des vacances.

— Nous pourrions expédier Friday au Centre pour Adolescents Lugubres de Swindon, ajouta Landen.

— Et Jenny pourrait avoir un nouveau piano.

C'en était trop pour Pickwick qui tomba recta dans les pommes au milieu de la table.

— Elle n'a guère le sens de l'humour, non ? dit Landen dans un sourire avant de revenir à son journal.

— Pas vraiment, répondis-je en déchirant la lettre de l'Association des Amis des Dodos de Swindon, mais vois-tu, pour un oiseau doté d'un Cerveau Infiniment Petit, je suis certaine qu'elle comprend tout ce que nous disons.

Landen regarda Pickwick, qui s'était remise de son malaise et observait sa patte gauche avec suspicion, se demandant si elle avait toujours été là, et, dans le cas contraire, ce que ça ferait si elle la prenait par surprise.

— C'est très improbable.

— Comment avance ton livre ? demandai-je en retournant à mon tricot.

— Les trucs de développement personnel ?

— Ton Grand Œuvre.

Landen parut réfléchir un instant et dit :

— Plus Œuvre que Grand. J'essaye de déterminer si la faiblesse de mes progrès provient de la crampe de l'écrivain, de procrastination, de paresse ou tout simplement d'incompétence absolue.

— Réfléchissons, répondis-je en feignant la gravité. Avec une telle palette, difficile de faire un choix. As-tu considéré que ça pouvait être un mélange des quatre ?

— Bon sang ! dit-il en se frappant le front. Tu pourrais bien avoir raison.

— Sérieusement ?

Il haussa les épaules.

— Couci-couça. Même si elle progresse gentiment, l'histoire manque de piment ; il faut absolument que je donne de nouvelles orientations

à l'intrigue ou que j'y injecte de nouveaux personnages.

— Sur quel livre travailles-tu ?

— *Des bananes pour Edward.*

— Tu vas trouver, chéri. Tu trouves toujours.

Je sautai un point sur mon tricot, le remaillai, jetai un œil à la pendule murale avant de dire :

— Maman m'a envoyé un texto hier.

— Elle a fini par prendre le coup ?

— Elle a écrit : « L&GsA10NrSMD-PRCHn ?? »

— Hmm, c'est jusqu'à présent un des plus cohérents, dit Landen. Il s'agit probablement d'un code pour dire : « J'ai oublié comment on rédige un texto. » À son âge, pourquoi vouloir même s'essayer aux nouvelles technologies ?

— Tu sais comment elle est. Il faut que je file, et je passerai voir ce qu'elle veut sur le chemin du boulot.

— N'oublie pas pour Friday et la manifestation de ce soir, « Consacrez-nous du temps, nous vous offrirons le Temps », la présentation des carrières de la ChronoGarde.

— Comment pourrais-je oublier ? répondis-je, ayant harcelé Friday toute la semaine.

— Il a des devoirs en retard, ajouta Landen, et puisque tu lui fais au moins six fois plus peur que moi, pourrais-tu essayer d'enclencher le processus de réveil d'adolescent ? Parfois je crois qu'il est cimenté à son lit.

— Si l'on observe son niveau général d'hygiène, tu es probablement dans le vrai.

— S'il refuse de se lever, reprit Landen avec un sourire, tu pourras toujours le menacer avec une savonnette et du shampoing.

— Et traumatiser ce pauvre garçon ? C'est indigne de vous, Mr Parke-Laine.

Landen s'esclaffa et je montai vers la chambre de Friday.

Je frappai à la porte, ne reçus pas de réponse et l'ouvris sur des remugles de vieilles chaussettes et d'adolescent mal lavé. Distillés et mis en bouteilles, ils auraient fait un excellent répulsif anti requin, mais je gardai cette réflexion pour moi. Les adolescents réagissent mal au sarcasme. La chambre était généreusement tapissée de posters de Jimi Hendrix, Che Guevara et Wayne Skunk, chanteur et guitariste des Strontium Goat. Le sol était jonché de vêtements sales, de devoirs à la date de péremption dépassée et de petites assiettes garnies de croûtes de toasts. Il me semblait que la pièce possédait une moquette, mais je n'en étais plus aussi sûre.

— Youhou, Friday, dis-je à l'objet inerte pelotonné sous une couette.

Je pris place sur le lit et posai le doigt sur un fragment visible de peau.

— Grompf, fit une voix du fin fond des couvertures.
— Ton père m'a dit que tu étais en retard pour tes devoirs.
— Grompf.
— Eh bien oui, ce n'est pas parce que tu as été exclu deux semaines de l'école que tu es dispensé de travail à la maison.

— Grompf.
— L'heure ? Il est maintenant 9 heures et j'aimerais que tu te redresses et que tu ouvres les yeux avant que je quitte la pièce.

Suivirent un autre grognement et un pet. Je soupirai, le secouai de nouveau et pour finir, une chose aux cheveux gras s'assit et tourna vers moi des paupières lourdes.

— Grompf, dit-il. Grompf-grompf.
J'hésitai à émettre une remarque ironique sur l'utilité d'ouvrir la bouche quand on parle, mais renonçai car j'avais désespérément besoin de son adhésion, et si je comprenais le sabir des ados, je ne le parlais pas.

— Comment ça marche, la musique ? demandai-je.
Il fallait hisser le niveau de conscience des adolescents à un certain niveau avant de les laisser se débrouiller tout seuls. En dessous de quelques degrés du seuil critique, ils étaient capables de replonger dans le sommeil pour huit heures. Parfois plus.

— Mrrf, dit-il lentement. J'ai gromf-broumf fondé un grompf groupe broumf-mrrf.

— Un groupe ? Comment vous l'avez appelé ?
Il inspira profondément et se passa la main sur le visage. Il savait très bien qu'il ne se débarrasserait pas de moi avant d'avoir répondu à au moins trois questions. Il leva vers moi ses yeux brillants d'intelligence et renifla avant de déclarer sur un ton de défi :

— Il s'appelle les Peigne-culs.
— Vous ne pouvez pas garder un nom pareil !
Friday haussa les épaules.
— D'accord, grommela-t-il négligemment, nous allons revenir au nom d'origine.

— Qui est ?
— Les Branleurs.
— Je suis absolument certaine que Peigne-culs est un nom épouvantable pour un groupe. À la fois agressif et dégénéré. Bon, écoute-moi. Je sais que cette histoire de « Carrières dans l'Industrie du Temps » ne te passionne pas, mais tu m'as promis. Je compte sur toi pour qu'à mon retour tu sois éveillé, énergique et débroussaillé, lavé, rincé et à jour dans tes devoirs.

J'examinai la caricature d'adolescent je-m'en-foutiste qui me faisait face. J'avais parié sur la position « éveillé et/ou lucide ». Mais j'ai toujours placé la barre très haut.

— Bienman, mâchouilla-t-il.

À peine avais-je refermé la porte derrière moi que j'entendis le bruit d'un corps qui retombe. Ce n'était pas grave. Il était éveillé et son père pouvait se charger du reste.

— J'imagine qu'il brûle d'impatience ? hasarda Landen quand je descendis. Que je vais être obligé de l'enfermer à double tour dans sa chambre pour juguler ses ardeurs ?

— Il ronge son frein, répondis-je avec lassitude. Autant de réaction qu'une limace arriérée sous tranquillisants.

— Moi, à son âge, je n'étais pas aussi accablé, dit Landen. Je me demande d'où il tient ça.

— Signe des temps, mais ne t'inquiète pas. Il n'a que seize ans. Il va s'en sortir.

— J'espère bien.

Tout le problème était là. Il ne s'agissait pas seulement des jérémiades ordinaires de parents soucieux de leurs grands dadais grognons et inintelligibles ; il fallait absolument qu'il s'en sorte. J'avais rencontré à plusieurs reprises le Friday du futur et il s'était hissé au sommet de la hiérarchie de la ChronoGarde, et en tant que directeur général, il avait tout pouvoir sur le Cours Standard de l'Histoire. Un poste aux responsabilités écrasantes. Il avait joué un rôle clef dans le sauvetage de ma vie, de la sienne et de la planète pas moins de sept cent cinquante-six fois. À quarante ans, il serait connu sous le nom d'Apocalypse Next. Mais ce n'était pas encore d'actualité. Et avec Strontium Goat, son lit, Che Guevara et Hendrix comme principaux centres d'intérêt, nous nous demandions comment cela serait un jour possible.

Landen jeta un coup d'œil à sa montre.

— Ce n'est pas l'heure d'aller travailler, épouse adorée ? Le bon peuple de Swindon serait totalement perdu et plongé dans la confusion sans toi pour endosser la responsabilité du choix de leur moquette.

Il avait raison. J'avais déjà dix minutes de retard, et je l'embrassai à plusieurs reprises, au cas où un événement fortuit nous séparerait plus longtemps que prévu. Par fortuit, je pensais aux deux années durant lesquelles il avait été éradiqué par Goliath. Si la multinationale était de retour aux affaires après des années de marasme financier et politique, elle n'avait pas encore fomenté un de ces coups tordus qui avaient illustré nos relations par le passé. J'espérais que la leçon avait porté ses fruits, mais je ne pouvais m'empêcher de redouter qu'une bagarre avec eux surgisse du coin de la rue, et je m'assurais donc toujours de dire à Landen tout ce qu'il avait besoin de savoir.

— Grosse journée aujourd'hui ? demanda-t-il alors que j'atteignais

la grille du jardin.

— Une moquette à installer dans une nouvelle société du centre des affaires, sans compter les devis et la pile de travail administratif. Je pense que Spike et moi aurons à installer un tapis dans les escaliers d'une maison de style Tudor avec des recoins partout, un véritable cauchemar.

Il resta pensif un instant et suçota sa lèvre inférieure.

— Bien, bien... alors... pas de... pas de machin OS ou ce genre-là ?

— Chéri ! répondis-je en le prenant dans mes bras. C'est de l'histoire ancienne. Je m'occupe de moquette désormais. C'est bien moins stressant, crois-moi. Pourquoi ça ?

— Comme ça. C'est simplement qu'avec les Dyatrima qui ont été aperçus au nord vers Salisbury, les gens commencent à raconter que l'ancien personnel OpSpec pourrait bien reprendre du service.

— Des oiseaux carnivores de deux mètres du paléocène supérieur seraient du ressort de l'OS-13 s'il existait, ce dont je doute, lui fis-je remarquer. J'étais OpSpec-27. Les enquêteurs littéraires. Si des exemplaires de *Tristram Shandy* terrorisent des vieilles dames dans des ruelles sombres, il se pourrait à la rigueur qu'on me demande mon avis. En outre, plus grand monde ne lit de livres, je suis donc comme qui dirait au chômage.

— C'est vrai, dit Landen. Peut-être que la condition d'auteur n'est pas un si bon plan que ça, après tout.

— Alors écris ton Grand Œuvre pour moi toute seule, lui répondis-je tendrement. Je serai ton lecteur, ton épouse, ton fan-club, ton jouet sexuel et ton critique réunis dans une même personne. C'est moi qui prendrai Tuesday à l'école, d'accord ?

— D'accord.

— Tu t'occupes de Jenny ?

— Je n'y manquerai pas. Qu'est-ce que je fais si Pickwick se met à grelotter comme elle le fait de si pitoyable manière ?

— Colle-la dans le séchoir. Je vais faire mon possible pour terminer le couvre-dodo au bureau.

— Pas *trop* chargée, alors ?

Je l'embrassai de nouveau et décampai.

1. En français dans le texte (*N.d.T.*). ↵

2. En français dans le texte. (*N.d.T.*) ↵

Maman, Polly et Mycroft

Pour ma mère, l'objectif dans l'existence se résumait à passer du berceau à la tombe avec le minimum d'agitation et de tracasseries, et le maximum de thé et de battenberg. Ce faisant, elle avait élevé trois enfants, assisté à un tas de réunions de la Fédération des Femmes et réussi à trouver une place entre les deux pour quelques plats sévèrement brûlés. Il me fallut attendre l'âge de six ans pour comprendre qu'un gâteau n'était pas forcément composé à 87 % de charbon, et que le poulet avait une authentique saveur. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, nous l'aimions tous beaucoup.

Ma mère habitait à moins de deux kilomètres de chez nous sur le chemin du bureau, et il m'arrivait souvent de faire un saut chez elle pour vérifier qu'elle allait bien et qu'elle ne s'était pas embarquée dans une entreprise insensée, ce dont elle était coutumière. Quelques années plus tôt, elle s'était mise à stocker des poires en boîte sous prétexte qu'une fois le marché capturé, elle pourrait « fixer ses prix », montrant ainsi une flagrante méconnaissance de la loi de l'offre et de la demande, qui ne porta aucun préjudice aux producteurs de fruits en conserve de la planète, mais condamna famille et amis aux poires à chaque repas pour au moins trois ans.

Elle appartenait à ce genre de parents dont on apprécie le voisinage, à la condition qu'ils ne s'incrument pas. Je l'aimais tendrement, mais à faibles doses. Une tasse de thé ici, un dîner là, et autant de baby-sittings que possible. C'était un peu du pipeau, le prétexte du texto que j'avais donné à Landen, car la véritable raison qui me conduisait chez ma mère était quelque chose à aller chercher dans l'atelier de Mycroft.

— Bonjour, ma chérie ! s'exclama maman en ouvrant la porte. Tu as eu mon message ?

— Oui. Mais tu devrais apprendre à te servir des touches d'espacement et d'effacement. Ce que tu nous as envoyé est un charabia incompréhensible.

— » L&GsA10NrSMD-PRCHn ?? », répéta-t-elle en me montrant son portable. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire d'autre que « Landen et les gosses à dîner samedi prochain ? » ? Comment tu réussis à avoir un semblant d'échange avec tes enfants, vraiment ma chérie, c'est pour moi une énigme.

— Ce n'était pas du véritable langage SMS, répondis-je en plissant les yeux avec méfiance. Le tien est inventé de toutes pièces.

— J'ai à peine quatre-vingt-deux ans, dit-elle sur un ton offusqué. Je n'ai pas encore l'âge d'être mise au rebut. Inventé de toutes pièces, je te jure ! Est-ce que tu repasses pour le déjeuner ? ajouta-t-elle dans le même souffle. Avec quelques amis, nous débattons pour élire le plus mal portant d'entre nous, puis, après moult discussions, nous déplorerons la situation désolante de notre pays, et nous avancerons des idées mal conçues et totalement irréalistes pour y remédier. Puis, si nous avons le temps, nous pourrions même faire une partie de rami.

— Bonjour, Tatie, dis-je à Polly qui sortait de la pièce de devant en clopinant. Si tu recevais un message disant « L&GsA10NrSMD-PRCHn ?? », qu'est-ce que tu comprendrais ?

Polly fronça les sourcils et resta pensive un instant, son front pruneau couvert de rides ondulantes comme un rideau à festons. Elle avait plus de quatre-vingt-dix ans et paraissait si mal en point qu'on la tenait toujours pour morte quand elle s'endormait dans le bus. Malgré cela, elle gardait toute sa tête et souffrait de deux ou trois bobos un peu sérieux, quand ma mère en revendiquait une bonne douzaine.

— Eh bien, tu sais, je m'y perds un peu...

— Ah, tu vois ? dis-je à maman.

— Parce que, poursuivit Polly, si toi tu m'avais envoyé un message me priant de convier Landen et les gosses à dîner samedi, je me serais demandé pourquoi tu ne l'avais pas fait toi-même.

— Oh. Je vois, grommelai-je en soupçonnant qu'elles avaient été de mère, comme elles en avaient l'habitude.

Tout de même, je n'avais jamais su pourquoi avec elles, j'avais l'impression d'avoir dix-huit ans quand j'en avais cinquante-deux et que j'étais entrée dans une sorte d'âge de raison qu'elles auraient dû avoir atteint. C'est une particularité de la cinquantaine. On pense toute la vie que le demi-siècle sonne le glas de l'adolescence, mais c'est moins embêtant qu'on ne croit, dès lors que l'on n'égare pas ses binocles.

— À propos, bon anniversaire, dit ma mère. J'ai quelque chose pour toi. Tiens.

Elle exhiba le pull le plus hideux qu'il est possible d'imaginer.

— Je ne trouve pas mes mots, maman – et je ne croyais pas si bien dire –, un pull à manches courtes vert-jaune avec une capuche et des boutons en simili corne.

— Il te plaît ?

— Il attire l'œil immédiatement.

— Parfait ! Et si tu le mettais maintenant ?

— Je n'ai pas envie de l'abîmer, me hâtai-je de répondre. Je vais au boulot.

— Holà, dit Polly. J'ai failli oublier.

Elle me tendit un CD dans une enveloppe unie.

— C'est une avant-première de *De l'huile dans tes rouages, poupée*.

— De quoi ?

— Par pitié, essaye de vivre avec ton temps, ma chérie. *De l'huile dans tes rouages, poupée*. Le prochain disque des Strontium Goat. Il ne sort pas avant novembre. J'ai pensé que Friday pourrait apprécier.

— Ça arrache méchamment quoi que cela puisse signifier, fit remarquer ma mère. Il y a un riff dans le solo de guitare du deuxième morceau qui m'a rappelé Friday quand il joue, c'était si chouette que j'en ai eu des picotements dans les doigts de pieds. À moins que ce ne soit un nerf coincé. La mamie de Wayne Skunk n'est autre que Mrs Arbuthnot. Tu sais, la vieille dame rigolote avec une grosse verrue sur le nez et les coudes qui pointent de chaque côté. C'est lui qui lui a envoyé.

J'observai le CD. Friday allait en être fou, j'en étais certaine.

— Et puis, ajouta Polly en se penchant en avant avec un clin d'œil de conspiratrice, inutile de lui dire qu'il vient de nous. Je connais les adolescents et un peu de prestige parental n'est pas à négliger.

— Merci beaucoup, répondis-je, et j'étais sincère.

Ce n'était plus un CD, mais une monnaie d'échange.

— Parfait ! dit ma mère. Tu as bien le temps de prendre une tasse de thé et une tranche de battenberg ?

— Non, merci. Je vais chercher un truc dans l'atelier de Mycroft et après, je file.

— Un morceau de battenberg pour la route, alors ?

— Je sors de table.

La sonnette retentit.

— Oooh ! dit Polly après avoir discrètement jeté un coup d'œil par la fenêtre. On dirait un enquêteur d'un institut de sondages.

— Très bien, déclara ma mère avec autorité. Voyons combien de temps nous pourrions le retenir avant qu'il ne s'enfuie en hurlant. Je vais prétendre être atteinte de démence légère et toi, tu te plaindras de ta sciatique en allemand. Essayons de battre notre record de Rétention d'Enquêteur, qui est de deux heures et douze minutes.

Je hochai la tête avec désespoir.

— J'aimerais bien que vous grandissiez un peu, toutes les deux.

— Tu juges toujours, ma fille adorée, rouspéta ma mère. Quand tu auras notre âge et notre degré de décrépitude physique, tu trouveras tes distractions où tu peux. Maintenant, dehors.

Et elles m'expédièrent dans la cuisine pendant que je grommelais que la vannerie, les tournois de whist ou le feuilleton de la télé seraient sûrement mieux adaptés. Remarquez, infliger des tortures mentales à un enquêteur d'institut de sondages les occupait, j'imagine.

Je sortis par la porte de derrière, traversai le jardin et pénétrai

tranquillement dans l'appentis en bois qui avait été le laboratoire de mon oncle Mycroft. J'allumai la lumière et me dirigeai vers ma Porsche, qui semblait toute délaissée sous sa couche de poussière. Elle n'était toujours pas réparée depuis l'accident, cinq ans auparavant. Elle n'avait pas tant souffert que ça, mais les pièces de 356 commençaient à coûter bonbon, et nous n'arrivions pas à économiser suffisamment. Je montai dedans, fis jouer la manette d'ouverture du capot. Je le levai. C'est à cet endroit que je gardais dans un fourre-tout vingt mille tocyns gallois. Une somme qui ne valait pas tripette de ce côté-ci de la frontière, mais suffisante pour acheter un trois-pièces à Merthir. Je n'envisageais pas de me rendre en République Socialiste du pays de Galles, bien entendu. J'avais besoin de devises pour acheter du fromage gallois. Je vérifiai que l'argent était toujours là, et j'étais en train de refermer le capot quand un bruit me fit me retourner. Contre l'établi, dans le demi-jour, se tenait mon oncle Mycroft. Incontestable génie, il avait fait reculer les frontières d'un éventail de disciplines, parmi lesquelles la génétique, la fusion nucléaire, la géométrie abstraite, le mouvement perpétuel et le roman sentimental. C'est à lui que l'on devait la révolution du clonage domestique, ainsi que l'invention du Portail de la Prose qui m'avait catapultée dans la fiction. Il portait son costume trois pièces de marque en laine, mais sans la veste et avec les manches de chemises roulées, il paraissait branché sur ce que nous appelions « le mode créatif ». Il semblait être concentré sur un délicat mécanisme dont la fonction était impossible à deviner. Alors que je le dévisageais en silence, gagnée par la stupéfaction, il me remarqua tout à coup.

— Ah, Thursday, dit-il avec un sourire. Sacré moment que je ne t'ai vue. Ça boume ?

— Oui, il me semble, répondis-je avec une pointe d'hésitation.

— Magnifique ! Je viens d'avoir une idée pour une source d'énergie bon marché : en mettant en contact la *pasta* et l'*antipasta*, on pourrait observer la désagrégation totale du ravioli et la libération d'une énorme quantité d'énergie. Je suis prêt à parier qu'un cannelloni de taille moyenne suffirait à alimenter Swindon en courant pour plus d'une année. Remarque, je peux me tromper.

— Tu te trompes rarement, dis-je posément.

— Pour commencer, je pense que j'ai fait une erreur en me lançant dans l'invention, répondit-il après un instant de réflexion. Ce n'est pas parce que je suis capable de faire des choses qu'il faut nécessairement les faire. Si les scientifiques réfléchissaient un peu moins à leurs découvertes, le monde se porterait peut-être mieux...

Il s'interrompt et tourna vers moi un œil inquisiteur.

— Tu me regardes bizarrement, dit-il avec une perspicacité inhabituelle.

— Ma foi oui, répondis-je en prenant garde à choisir soigneusement mes mots. Tu vois, enfin il me semble, pour parler franchement, je suis très surprise de te voir.

— Ah bon ? Et pourquoi ? dit-il en reposant l'appareil sur lequel il travaillait.

— Eh bien voilà, répondis-je en retrouvant mon assurance, je suis surprise de te voir parce que... parce que cela fait six ans que tu es mort.

— C'est vrai ? demanda Mycroft avec une inquiétude manifeste. Et pourquoi on ne me dit jamais rien ?

Je haussai les épaules devant l'absence de réponse adéquate.

— Tu es certaine ? ajouta-t-il avant de se tâter la poitrine et le ventre et de prendre son pouls afin de se persuader de mon erreur possible. Je sais que je suis un peu distrait, mais je suis sûr que je me serais souvenu d'une chose pareille.

— Oui, j'en suis absolument certaine. J'étais présente.

— Seigneur ! murmura pensivement Mycroft. Si ce que tu avances est vrai et que je suis bel et bien mort, alors il est tout à fait possible que je ne sois pas moi, mais une espèce d'enregistrement holographique à réponses variables. Cherchons le projecteur.

Sur ces paroles, il commença à farfouiller dans l'amoncellement d'engins poussiéreux qui jonchait son labo. N'ayant rien de mieux à faire et vaguement curieuse, je me joignis à lui.

Nous fouillâmes pendant cinq bonnes minutes, mais sans rien trouver qui ressemblât de près ou de loin à un projecteur holographique. Mycroft et moi nous assîmes sur une caisse et restâmes un bon moment silencieux.

— Mort, marmonna-t-il d'un air résigné. Ça ne m'était jamais arrivé. Pas une seule fois. Tu es sûre de toi ?

— Absolument certaine. Tu avais quatre-vingt-sept ans. C'était prévisible.

— Ah, d'accord, dit-il comme si un vague souvenir lui revenait. Et Polly ? ajouta-t-il en se rappelant tout à coup sa femme. Comment va-t-elle ?

— Elle se porte comme un charme. Maman et elle n'ont pas arrêté leurs gamineries.

— Avec les enquêteurs des instituts de sondages ?

— Entre autres. Mais tu lui manques terriblement.

— C'est réciproque. (Il prit une mine préoccupée.) A-t-elle déjà un petit ami ?

— À quatre-vingt-douze ans ?

— C'est un sacré beau brin de femme. Et gentille, avec ça.

— Eh bien non, elle n'en a pas.

— Mmm. Alors si tu repères quelqu'un qui lui convient, ô ma nièce

préférée, arrange un rendez-vous, tu veux bien ? Je ne veux pas qu'elle reste seule.

— D'accord, tonton. C'est promis.

Nous restâmes silencieux quelques secondes de plus et je me mis à frissonner.

— Mycroft, déclarai-je en pensant soudain qu'après tout il n'y avait peut-être pas d'explication scientifique à sa présence, je vais essayer un truc.

Je tendis la main pour le toucher, mais là où ils auraient dû entrer en contact avec la manche de sa chemise, mes doigts ne rencontrèrent aucune résistance. Mes doigts se fondirent en lui. Il n'y avait personne ; ou s'il y avait quelqu'un, il était inconsistent. Un spectre.

— Oooh ! dit-il tandis que je retirais la main. Ça fait bizarre.

— Mycroft... Tu es un fantôme.

— N'importe quoi ! Il est scientifiquement démontré que c'est impossible. (Il se tut un instant pour réfléchir.) Et pour quelle raison en serais-je un ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas. Peut-être existe-t-il quelque chose que tu n'as pas achevé à ta mort et qui te préoccupe.

— Pétard ! Tu as raison. Je n'ai en effet jamais terminé le dernier chapitre de *L'Amour dans les bégonias*.

Lorsqu'il prit sa retraite, Mycroft meubla son temps libre en écrivant des romans d'amour qui tous se vendirent étonnamment bien. Si bien, en fait, qu'il s'était attiré l'inimitié féroce de Daphne Farquitt, indiscutable impératrice du genre. Elle dégaina une lettre l'accusant de plagiat « éhonté ». S'ensuivit une escalade de plaintes et répliques qui ne s'interrompit qu'à la mort de Mycroft. C'en était arrivé à un point tel, en réalité, que les tenants de la théorie du complot avancèrent qu'il avait été empoisonné par des groupies de Farquitt fanatisées. Il fallut publier son certificat de décès pour éteindre les rumeurs.

— Polly a achevé *L'Amour dans les bégonias* à ta place, dis-je.

— Ah bon, répondit-il. Peut-être suis-je revenu hanter cette répugnante grosse vache de Farquitt.

— Si c'était le cas, tu serais chez elle à beugler « Hou Hou », à secouer des chaînes et tout le tremblement.

— Mouais, répondit-il avec dédain. Ça m'a l'air de manquer de dignité.

— Et s'il s'agissait d'une invention de la dernière heure ? Une idée que tu n'as jamais eu le temps de creuser ?

Mycroft demeura un long moment à réfléchir intensément et plusieurs expressions bizarres se succédèrent sur son visage.

— Extraordinaire ! dit-il enfin, pantelant sous l'effort. Je ne parviens

plus à concevoir une idée originale. Sitôt que mon cerveau a cessé de fonctionner, c'en a été fini de Mycroft l'inventeur. Tu as raison : je dois être mort. C'est extrêmement déprimant.

— Mais tu ne sais pas pourquoi tu es ici ?

— Aucune idée, répondit-il avec découragement.

— Bon, déclarai-je en me levant. Je vais effectuer quelques recherches. Veux-tu que Polly sache que tu es réapparu sous forme d'un esprit ?

— Je te laisse seule juge. Mais si tu le lui dis, tu pourrais ajouter qu'elle fut la meilleure compagne qu'un homme peut souhaiter. Deux esprits unis dans une seule pensée, deux cœurs qui battent comme un seul.

Je claquai des doigts. Voilà les mots que je cherchais pour évoquer Landen et moi.

— C'est chouette, ça. Je peux m'en resservir ?

— Bien sûr. Elle me manque, tu n'as pas idée.

Je songeai aux deux années qu'avait duré l'éradication de Landen.

— Oh si. Et tu lui manques, tonton, chaque seconde de chaque jour.

Il leva la tête vers moi et je vis ses yeux scintiller.

Je voulus lui poser la main sur le bras, mais elle passa à travers son corps spectral et alla s'aplatir sur la surface dure de l'établi.

— Je vais essayer de réfléchir à la raison de ma présence ici, dit Mycroft d'une voix sereine. Tu passeras de temps en temps voir si je suis là ?

Il sourit et se remit à tripoter l'appareil posé sur l'établi.

— Bien sûr. Au revoir, tonton.

— Au revoir, Thursday.

Et il commença à se dissiper. Je remarquai que la chaleur revenait dans la pièce, et quelques secondes plus tard il avait disparu. J'allai récupérer le sac d'argent gallois et me dirigeai pensivement vers la porte. Je me retournai pour lancer un dernier regard. L'atelier était vide, poussiéreux et délaissé. Abandonné depuis le jour de la mort de Mycroft, six ans auparavant.

3

Moquettes Zénith

Le Service des Opérations Spéciales fut créé en 1928 pour prendre en charge les opérations de police considérées comme trop insolites ou particulières pour être assumées par les autorités traditionnelles. Parmi les départements les plus étranges, on trouvait ceux qui traitaient des vampires (OS-17), du voyage dans le temps (OS-12), des délits littéraires (OS-27), et le Bureau de Répression du Fromage (OS-31). Notoirement opaque, confronté à des accusations grandissantes d'irresponsabilité et de brutalité, le service fut démantelé à 90 % au cours de l'hiver 1991-1992. Sur les trente-deux départements, seuls cinq furent conservés. Le mien, celui des détectives littéraires, n'était pas du nombre.

Le nom de « Moquettes Zénith » était impropre, pour être honnête. Nous ne nous occupions pas seulement de moquettes. Nous faisions également dans le carrelage, le linoléum et les parquets. Bon marché, rapides et fiables, nous étions installés à Swindon depuis dix ans, avant même le démantèlement des OS 1992. Nous déménageâmes en 1996 pour des locaux plus spacieux dans la zone commerciale d'Oxford Road. Quel que soit le revêtement de sol que l'on recherchait à Swindon et ses environs, c'était chez nous que l'on trouvait le devis le plus avantageux.

Je poussai la porte d'entrée et fus étonnée de ne découvrir personne. Non par l'absence de clientèle, car les lundis avant 10 heures étaient généralement très calmes, mais par celle des employés. Personne dans le bureau ou qui rôdait à proximité du coin thé. Je me dirigeai vers le fond du magasin en longeant des rouleaux de moquette premier choix et un assortiment d'échantillons empilés sur le sol de la salle d'exposition, spacieuse et lumineuse. J'ouvris les lourds battants qui menaient dans la réserve et me pétrifiai. À côté d'un tas de classeurs de coupons de la saison passée, se tenait un oiseau sans ailes d'environ un mètre vingt de haut au bec démesurément long et dentelé de très menaçante manière. Il m'observa avec suspicion de ses petits yeux noirs. Je regardai autour de moi. L'ensemble du personnel de la réserve se tenait consciencieusement figé sans piper mot, et derrière le gastornis, je découvris une silhouette trapue surmontée d'une grosse tête aux arcades proéminentes dans un uniforme de Moquettes Zénith. Il avait beaucoup de choses en commun avec l'aberration du paléogène qui me faisait face. Lui aussi appartenait à une espèce éteinte et il ne devait pas sa présence aux méandres obligeants de la sélection naturelle mais à la curiosité irresponsable d'un chercheur qui

ne s'était jamais posé la question de savoir si une chose *devait* être faite dès lors que l'on *savait* le faire. Il s'appelait Stig et était un Néandertal régénéré, ex-OpSpec-13 et collègue précieux du bon vieux temps OS. Il m'avait sauvé la mise à plusieurs reprises et je l'avais aidé, lui et les siens, à obtenir l'autodétermination de l'espèce.

— Pas un geste, gronda doucement Stig. Nous ne voulons pas lui faire de mal.

Il n'en faisait jamais. Stig voyait dans chaque spécimen d'une espèce disparue en rébellion un membre de sa famille, et il tentait toujours de les prendre vivants, si possible. En revanche, pour les chimères, fatras créés par des amateurs, c'était différent. Il les abattait impitoyablement, et sans l'ombre d'un regret.

Le gastornis tenta un coup vicieux et je sautai en arrière tandis que son bec claquait comme des castagnettes géantes. Rapide comme l'éclair, Stig bondit et enfourna la tête de la créature dans un vieux sac de farine, ce qui sembla l'entraver suffisamment pour lui permettre de la mettre à terre. Je me joignis à lui, tout comme l'ensemble de l'équipe de la réserve, et nous eûmes vite fait de solidement ligoter son énorme bec avec du ruban adhésif pour la rendre inoffensive.

— Merci, dit Stig en assurant une laisse autour du cou de l'oiseau.

— Salisbury ? lui demandai-je pendant que nous passions devant les rouleaux de moquette haute pure laine et des bandes de linoléum dans un vaste choix de coloris.

— Devizes, répondit le Néandertal. Il nous a fallu le courser sur quatorze kilomètres à travers champs avant de l'attraper.

— Est-ce que quelqu'un vous a vu ? ajoutai-je, soucieuse de toutes les rumeurs qui pourraient se mettre à courir.

— Quand bien même, qui pourrait le croire ? Mais les gastornis se multiplient. Nous ressortirons ce soir.

Moquettes Zénith, comme on l'aura peut-être compris, était simplement une couverture. Il s'agissait en réalité de l'ancien OS sous un autre nom. Le service n'avait pas réellement été démantelé au début des années 1990. Il était simplement passé dans la clandestinité, et avait gagné son indépendance. À titre strictement officieux, bien entendu. Par chance, le chef de la police de Swindon était Braxton Hicks, mon ancien supérieur chez les OpSpecs. Il avait bien des soupçons sur ce que nous mijotions, mais il me déclara vouloir feindre l'ignorance « jusqu'à ce que quelqu'un se fasse bouffer, ou un machin du genre ». De plus, si nous n'éliminions pas tous les éléments les plus bizarres de la vie moderne, ses agents seraient amenés à mettre les mains dans le cambouis, et Braxton aurait pu être confronté à une demande de primes pour « rôle dépassant la fonction ». Et Hicks aimait son budget autant qu'il aimait le golf. Donc la police ne nous embêtait pas et nous n'embêtons pas la police.

— Nous aimerions poser une question, dit Stig. Est-il adéquat de mentionner la possibilité de se faire piétiner par un mammoth dans le formulaire d'évaluation des risques de notre police d'assurance ?

— Non. C'est une facette de Zénith que nous voulons garder secrète. Le truc des risques ne concerne que la pose des moquettes.

— Nous comprenons. Et d'être déchiqueté par une chimère ?

— Juste les moquettes, Stig.

— Très bien. Au fait, ajouta-t-il, avez-vous parlé à Landen de vos activités d'OpSpec ? Vous aviez parlé de le faire.

— Je... j'y travaille.

— Il faut vraiment lui dire, Thursday.

— Je sais.

— Et bon anniversaire à vous qui êtes née d'une mère.

— Merci.

Je souhaitai à Stig une bonne journée avant de me diriger vers les bureaux, situés à mi-hauteur entre l'étage du magasin et celui de la salle d'exposition. De là, tout ce qui se présentait devant l'immeuble était parfaitement visible.

Quand j'arrivai, un homme accroupi sous un bureau leva les yeux.

— Il a été capturé ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Oui.

Il parut soulagé et s'extirpa de sa cachette. Il avait une petite quarantaine et ses traits commençaient à montrer les signes de la maturité. De fines rides apparaissaient autour de ses yeux et ses cheveux noirs étaient à présent parsemés de gris. Bien qu'appartenant à l'encadrement, il portait lui aussi l'uniforme Moquettes Zénith. Il était beaucoup plus seyant sur lui que sur moi. En fait, il lui allait bien mieux qu'à quiconque dans l'établissement, ce qui nous amena à l'accuser d'avoir recouru à un couturier professionnel, ce qu'il nia avec la dernière énergie ; connaissant sa nature délicate, c'était pourtant dans le domaine du possible. Bowden Cable avait été mon coéquipier dans la branche des détectives littéraires de Swindon, et il avait tout naturellement été appelé à la tête des services administratifs des Moquettes Zénith quand nous fûmes tous lourdés des OS.

— Quel est le programme aujourd'hui ? demandai-je en me servant une tasse de thé.

Bowden me montra le journal.

— Vous avez lu ça ?

— L'Excédent de Bêtise ?

— Entre autres, répondit-il avec découragement. C'est à peine croyable, les émissions de télé réalité sont de pire en pire.

— Est-ce possible ? Le summum n'a-t-il pas été atteint avec *Stars de demain sur le divan* ? (Je restai pensive un instant.) Je reconnais que *Quel moniteur respiratoire débranche-t-on cette semaine ?* a crevé le

plafond. Ou peut-être *Grand-mère à vendre*. Mazette, difficile de trancher avec le choix que nous avons aujourd'hui.

Bowden éclata de rire.

— D'accord pour dire que *Grand-mère* a nivelé par le bas la qualité des programmes, mais RTA-TV, jamais les derniers pour relever un défi, ont lancé *L'Échange de rein samaritain*. Dix patients souffrant d'insuffisance rénale tentent à tour de rôle de persuader un donneur compatible, et le public vote pour élire celui qui le recevra.

Je grognai. La télé réalité était à mes yeux la pire forme de divertissement – un peu comme si on payait dix sous pour regarder des malades mentaux hurler à la lune derrière les grilles de l'asile du coin. Je hochai la tête avec tristesse.

— Qu'est-ce qui cloche avec les bons livres ?

Bowden haussa les épaules. À cette époque de télé poubelle, de zapping perpétuel et de commentaires prédigérés, il apparaissait que le livre, ce noble objet auquel Bowden et moi consacrons une bonne partie de notre énergie, était relégué au rang de mode de narration parmi d'autres, et en perte de vitesse, à l'instar de l'épopée, de la tragédie grecque, du louchébem ou du *Manège enchanté*.

— Comment va, la petite famille ? demanda Bowden, histoire de changer de sujet.

— Tout le monde va bien, répondis-je, à part Friday, qui est incapable d'une activité humaine autre que la torpeur.

— Et Pickwick ? Ses plumes ont repoussé ?

— Non. Dites-moi, vous savez tricoter ?

— Non... Pourquoi ?

— Pour rien. Qu'y a-t-il au programme aujourd'hui ?

— Spike doit s'occuper d'une paire de morts vivants et d'une possible meute de loups-garous dans les Savenake. Stig est sur les traces des gastornis. La division du Bon Goût a un début d'invasion de nains de jardin à Cirencester, et l'équipe de la Pampa est à Bristol pour une histoire de culture sur brûlis. Ah oui, et nous avons également l'apparition de sosies à Cippenham.

— Rien pour la littérature ? demandai-je, pleine d'espoir.

— Seulement Mrs Mattock et ses éditions originales volées. De nouveau. Il faut voir les choses en face, Thurs, les livres ne font plus rêver personne de nos jours. C'est une bonne chose. Avec la quinzaine de moquettes à poser et les vingt-huit devis à établir pour hier, nous avons du pain sur la planche. Si nous retirions Spike des zombies pour qu'il s'occupe des tapis d'escaliers ?

— On ne peut pas faire appel à des intérimaires ?

— Et on les paye avec quoi ? Un gastornis illicite chacun ?

— Ça va si mal ?

— Thursday, ça va mal sans cesse. Nous frôlons de nouveau le

plafond de notre découvert.

— Aucun problème. J'ai un super-plan fromage ce soir.

— Je ne veux rien savoir. Quand on vous arrêtera, je veux pouvoir démentir. Et entre parenthèses, si vous vendiez des moquettes au lieu de gambader dans tous les coins, vous n'auriez pas besoin de spéculer sur le cours volatil du fromage.

— À propos, lui dis-je avec un sourire, je ne reste pas au bureau aujourd'hui, alors ne me passez aucun appel.

— Thursday ! s'exclama-t-il sur un ton exaspéré. Par pitié, ne disparaissiez pas comme ça tous les jours ! J'ai vraiment besoin de vous pour établir le devis du nouveau tapis de vestibule au Finis, j'ai le représentant de chez Wilton qui passe à quatre heures et demie me présenter les nouveautés et l'inspection de Santé et Sécurité est attendue pour s'assurer que nous sommes opérationnels.

— Sur les procédures de sécurité ?

— Seigneur non ! Sur la bonne façon de remplir le formulaire d'assurance.

— Écoutez, lui dis-je. Je dois emmener Friday à la présentation des carrières de la ChronoGarde ce soir à cinq heures et demie, alors je vais essayer de revenir une ou deux heures avant pour établir quelques devis. Préparez-moi une liste.

— La voici, répliqua-t-il, et avant que j'aie pu inventer un faux-fuyant, il me tendit une fiche couverte d'adresses et de noms à contacter.

— Parfait, grommelai-je. Très efficace. Beau boulot.

Je pris mon café et me dirigeai vers mon bureau, une petite pièce sans fenêtre voisine du point de chargement du chariot élévateur. Je rejoignis ma table de travail et contemplai avec découragement la liste que Bowden m'avait donnée, puis je me mis à me balancer sur ma chaise et à penser à autre chose. Stig avait raison. Il aurait vraiment fallu avouer à Landen mes véritables activités, mais qu'il fût persuadé que je travaillais à Zénith me facilitait la vie. De plus, diriger plusieurs départements clandestins des OS ne constituait pas ma seule activité. C'était... disons le haut d'un gros iceberg difforme.

Je me levai, ôtai ma veste et j'étais sur le point de me changer pour enfiler des vêtements plus confortables quand on frappa à la porte. Je l'ouvris sur un homme lourd et musclé de quelques années plus jeune que moi, et encore plus incongru dans son uniforme Moquettes Zénith que je ne l'étais – même si je doutais que quelqu'un se risquât à lui dire. Il portait de longs dreadlocks nouées par un bandeau qui lui arrivaient presque à la taille et quantité de colifichets semblables à ceux qu'affectionnaient les gothiques : crânes, chauves-souris, ce genre-là. Mais ils n'étaient pas là pour des questions d'esthétique, mais

de sauvegarde. Il s'agissait de « Spike » Stoker, OpSpec-17 en disponibilité, le meilleur empaleur de vampires et chasseur de loups-garous de tout le Sud-Ouest, et, bien que je ne sois pas très copine avec les morts vivants, c'était un bon ami à moi.

— Bon anniversaire, Perce-livre, dit-il avec cordialité. Vous avez une seconde ?

Je jetai un coup d'œil à ma montre. J'étais en retard pour le travail. Pas vraiment pour le travail, bien sûr, puisque j'étais déjà là, mais pour *mon* travail.

— C'est au sujet de Santé et Sécurité ?

— Pas du tout. Il s'agit d'une affaire importante qui vous concerne.

Il me conduisit à l'autre bout de la réserve, juste à côté de l'endroit où étaient entreposés la colle, les clous et les bandes adhésives. Nous empruntâmes une porte dissimulée derrière une affiche pour les tapis Brinton et descendîmes les quelques marches qui menaient à l'étage du dessous. Spike ouvrit une porte massive avec une grosse clef en laiton et nous pénétrâmes dans ce que je nommais la Chambre de Rétention, mais que Spike qualifiait de Musée des Horreurs. Son appellation était meilleure. Notre métier nous emmenait parfois aux limites extrêmes de la crédibilité, dans des régions où même les théoriciens du complot les plus fervents auraient hoché la tête et laissé tomber un « Mais bien sûr » goguenard. Quand nous étions OpSpecs, nous avions la clandestinité, les effectifs, le budget et la légitimité pour mener à bien notre tâche. Il ne nous restait plus que la clandestinité, un thé avec deux biscuits et une grosse clef en laiton. C'est à cet endroit que Stig gardait ses créatures avant de statuer sur leur sort et où Spike plaçait en observation chaque mort vivant qu'il capturait. Au cas où ils hésiteraient entre l'état de *presque* mort et *principalement* mort. La mort, je l'avais découvert il y a belle lurette, était disponible sous différents parfums, aucun d'entre eux particulièrement agréable.

Nous longeâmes une cellule remplie de bonbonnes en verre contenant des Êtres Suprêmes Maléfiques. Ils étaient petits, des formes spectrales à peu près de la taille et de la texture d'un torchon usagé, en moins consistant, et ils passaient l'essentiel de leur temps à se chamailler pour savoir lequel d'entre eux était le plus maléfique des Êtres Suprêmes Maléfiques. Mais nous n'étions pas venus pour nous occuper des ESM. Spike me mena tout au fond du couloir à une cellule qu'il ouvrit. Au centre de la pièce était assis un homme en jeans et blouson de cuir. Comme il avait le regard baissé et qu'il se tenait sous l'ampoule, je ne pus tout d'abord distinguer son visage. Ses mains grandes et soignées étaient étroitement menottées. Je remarquai également les chaînes fixées au sol qui lui entravaient les chevilles. Je tressaillis. Il valait mieux que Spike ne se soit pas trompé à son sujet ;

la détention de quoi que ce soit d'humain était totalement illicite et pouvait sérieusement compliquer nos affaires.

— Eh ! lança Spike.

Et lentement, la silhouette releva la tête pour poser son regard sur moi. Je le reconnus sur-le-champ, et non sans un certain affolement. J'avais devant moi Felix8, l'homme de main d'Achéron Hadès du temps de l'affaire *Jane Eyre*. Hadès avait pris le visage du premier Félix à sa mort et l'avait implanté sur un inconnu qu'il avait plié à sa volonté malfaisante. À chaque fois qu'un Félix était tué, ce qui se produisait assez souvent, il se contentait de passer à un autre. Le vrai nom de Felix8 était Danny Chance, mais sa personnalité avait été accaparée par Hadès ; il était réduit à l'état d'enveloppe vide, sans pitié ni principes moraux. Sa vie n'avait d'autre signification que l'obéissance aux ordres de son maître. Le problème était que son maître était mort seize ans auparavant et que la dernière fois que j'avais vu Felix8, c'était au Penderyn Hôtel de Merthyr, la capitale de la République Socialiste du pays de Galles.

Felix8 me dévisagea avec un petit air amusé et me salua d'un imperceptible hochement.

— Où l'avez-vous déniché ? demandai-je.

— Devant chez vous il y a une heure. Il avait ceci sur lui.

Spike me montra un effrayant pistolet à la crosse délicatement ouvragée.

— Il y avait une balle dans le chargeur.

Je me penchai pour me mettre au niveau de Felix8 et l'observai un moment.

— Qui vous a envoyé ?

Felix8 sourit et regarda la chaîne qui lui entravait fermement les chevilles sans ouvrir la bouche.

— Que voulez-vous ?

Felix8 restait silencieux.

— Où avez-vous passé ces seize dernières années ?

Mes questions butaient sur un mur d'indifférence sournoise, et après cinq minutes de la même comédie, je quittai la cellule, Spike à mes côtés.

— Qui l'a repéré ?

— Votre suiveur. Quel est son nom déjà ?

— Millon.

— C'est ça. Il a pensé que Felix8 pourrait être un nouveau suiveur et il était sur le point de lui signaler sa présence, mais quand il a remarqué qu'il était dépourvu de calepin, d'appareil photo et même d'un duffel-coat, il m'a appelé.

Je restai pensive un instant. Si Felix8 était de nouveau à mes basques, alors un membre de la famille Hadès désirait sa revanche –

et ça, pour être revanchards, ils l'étaient. J'en avais bouclé quelques-uns par le passé, et j'aurais cru qu'ils avaient retenu la leçon. J'avais personnellement terrassé Achéron, Aornis et Cocyte ; restaient seulement Léthé et Phlégéon. Léthé était l'agneau blanc de la famille et consacrait le gros de son temps à des œuvres de bienfaisance, ce qui nous laissait Phlégéon, qui avait disparu de la circulation au milieu des années 1990, malgré les nombreuses traques de l'OS-5 et de moi-même.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demandai-je. Il ne rentre dans aucune des catégories qui nous permettraient de le garder sous clef sans un jugement quelconque. Après tout, il ne fait que porter le visage de Felix. En dessous il y a Danny Chance, marié et père de deux enfants, disparu en 1985.

— Je suis d'accord que nous ne pouvons pas le garder, répondit Spike. Mais si nous lui rendons sa liberté, il va essayer de vous tuer.

— Je vais vivre plus que centenaire, murmurai-je. Je le sais, je me suis rencontrée dans l'avenir.

Ce fut dit sans beaucoup de conviction. Je connaissais assez la nature paradoxale du temps pour savoir qu'une confrontation future n'est pas un gage de longue vie.

— Gardons-le vingt-quatre heures, déclarai-je. Je vais mener ma petite enquête afin de découvrir quel Hadès est impliqué – s'il s'agit effectivement de l'un d'entre eux. Peut-être qu'il essaye tout simplement de remplir la dernière mission qui lui a été confiée. Après tout, on lui a donné l'ordre de me tuer, mais sans préciser quand.

— Thursday... ? commença Spike sur un ton que je connaissais et que je n'aimais pas.

— Non, me hâtai-je de répondre. Hors de question.

— Le seul inconvénient qu'il verrait à être tué, reprit Spike sur un ton prosaïque particulièrement agaçant, c'est que ça voudrait dire qu'il a raté son objectif : vous descendre.

— Je comprends bien, Spike, mais il n'a rien fait de mal. Donnez-moi une journée et si je découvre quelque chose, nous le transférerons à Braxton.

— Bon, d'accord, concéda Spike avec un air de déception boudeuse.

— Pour changer de sujet, ajoutai-je alors que nous retournions à l'entrepôt, mon oncle Mycroft a réapparu sous forme de fantôme.

— Ça arrive, répondit Spike en haussant les épaules. Est-ce qu'il vous a paru substantiel ?

— Comme vous et moi.

— Combien de temps s'est-il matérialisé ?

— Seize minutes, je dirais.

— Alors vous l'avez vu au cours de sa première apparition. Ils sont toujours plus consistants lors de leur visite inaugurale.

- C'est bien possible, mais j'aimerais savoir *pourquoi* ?
- On me doit quelques faveurs dans le Royaume des Morts, dit-il avec désinvolture, je peux essayer de le découvrir. À propos, vous avez parlé à Landen de tout le bazar avec les OS ?
- Je comptais lui dire ce soir.
- Bien sûr.

Je retournai à mon bureau, verrouillai la porte et me débarrassai de mon peu appétissant uniforme des Moquettes Zénith pour des vêtements plus confortables. Il allait falloir que je discute de Felix8 avec Aornis Hadès, mais elle m'enverrait probablement aux pelotes – après tout, elle purgeait à présent sa septième des trente années de cabane infligées d'après mon témoignage, et tout élan de bonne volonté était hautement improbable venant de cette sale petite âme.

Je terminai de lacer mes chaussures, remplis ma bouteille d'eau et la rangeai dans mon sac à bandoulière. Si les Moquettes Zénith étaient une couverture pour mes activités clandestines dans les OS, celles-ci dissimulaient un autre travail dont seul Bowden connaissait l'existence. Landen aurait été contrarié d'apprendre pour les OS, il serait devenu dingue pour la Jurifiction. Peu après l'agression du Minotaure qui suivit la finale du SuperArceau 88, Landen et moi avions eu une discussion à cœur ouvert durant laquelle je lui avais fait part de ma décision de quitter la Jurifiction – mon premier devoir d'épouse et de mère. Et il en fut ainsi. Malheureusement, j'avais un autre devoir premier, et c'était la fiction – faux-semblant. Incapable de trancher, j'avais mené les deux de front en mentant un tantinet (un maximum en réalité) afin de colmater les brèches béantes de ma loyauté. Ce n'était pas de gaieté de cœur, ni facile, mais ça fonctionnait depuis quatorze ans. Le plus curieux dans l'affaire, c'est que mon activité dans la Jurifiction ne me rapportait pas un kopeck, était périlleuse et follement imprévisible. J'avais une autre raison de l'apprécier : elle me permettait un contact étroit avec les histoires. On avait plus de chances de tenir éloigné d'un munster bien fait un accro au fromage que de m'interdire la fiction. Mais bon, je me débrouillais.

Je m'assis, respirai profondément et ouvris le Guide de Voyage que je gardais dans mon sac. Il m'avait été donné voici des années par Mrs Nakijima et il représentait mon passeport aller-retour dans le monde au-delà des pages. Je baissai la tête, m'efforçai de faire le vide dans mon esprit et entamai la lecture du Guide. Les mots vibrèrent avec une sonorité qui rappelait les carillons et prirent l'apparence de milliers de vers luisants. La pièce qui m'entourait se mit à onduler et à s'étirer, puis reprit avec un grand *chbang* sa forme initiale de bureau de Zénith. Crotte. C'était de plus en plus fréquent ces temps derniers.

J'avais été un Saute-pages naturel, mais cette dextérité s'était émoussée avec les années. J'inspirai profondément et recommençai. Les carillons et les vers luisants réapparurent et de nouveau la pièce se déforma autour de moi avant de lentement s'effacer pour laisser place à un kaléidoscope d'images, de sons et d'émotions. Je sautai la frontière qui sépare la réalité de l'écrit, les faits de la fable. Accompagnée par un grondement évoquant des chutes d'eau dans le lointain et la même sensation de tiédeur qu'une pluie d'été ou qu'une fourrure, je fus transportée de Moquettes Zénith à Swindon jusqu'au hall d'entrée d'une grande demeure géorgienne.

4

La Jurifiction

La Jurifiction est le nom donné à l'organisation qui exerce la police à l'intérieur des livres. Forts du service de renseignements du Grand Central du Texte, les agents de la Jurifiction œuvraient sans relâche au maintien de la continuité narrative dans tous les livres existants, mission parfois ingrate. Le plus souvent, ils ne pouvaient compter que sur leurs ressources personnelles pour tenter de concilier le projet initial de l'auteur avec les attentes des lecteurs, dans le cadre strict et largement inutile des règles bureaucratiques édictées par le Conseil des Genres.

C'était un vaste hall garni de fenêtres panoramiques qui permettaient de contempler l'immensité d'un parc au-delà de l'allée de graviers et d'impeccables massifs de fleurs. À l'intérieur, les murs étaient tendus de merveilleuses soieries, les boiseries luisaient et le marbre du sol était tellement poli que je pouvais me voir dedans. Je me dépêchai d'avaler quelques gorgées d'eau, car le processus de saut fictionnel me laissait dangereusement déshydratée ces temps derniers, puis j'appelai les Taxis TransGenres sur mon NDBDP-phone, portable de notes de bas de pages, pour avoir une voiture dans une demi-heure ; ils étaient toujours occupés si bien qu'il valait mieux les réserver à l'avance. J'observai les alentours avec suspicion. Non par crainte de l'imminence d'un danger, car je me trouvais dans le paisible décor de *Raison et sentiment*. Pas du tout. Je m'assurais que ma stagiaire actuelle de la Jurifiction n'était pas quelque part en vue. Je souhaitais par-dessus tout éviter de l'avoir sur le dos avant la fin de mon appel téléphonique.

— Bonjour madame, dit-elle en surgissant devant moi si soudainement que je fus à deux doigts de crier.

Elle s'exprimait avec la surexcitation des jeunes gens au sortir de l'adolescence, un trait qui avait commencé à m'agacer peu de temps après que j'eus accepté de statuer sur ses compétences, vingt-deux heures auparavant.

— Pourquoi tu me sautes dessus comme ça ? lui demandai-je. J'ai failli avoir une crise cardiaque.

— Oh, pardon. Mais je vous ai apporté votre petit déjeuner.

— Alors, dans ce cas...

Je plongeai mon regard dans le sac qu'elle me tendait et fronçai les sourcils.

— Attends voir... Ça ne ressemble guère à un sandwich au bacon.

— Ce n'en est pas un. Gâteau de lentilles à base de lait de soja et de crème de haricot. Ça nettoie les intestins. C'est à cause du bacon que vous aurez une crise cardiaque.

— Quelle prévenance de ta part, persiflai-je. Le corps, c'est sacré, pas vrai ?

— Parfaitement. D'ailleurs, je ne vous ai pas apporté de café parce qu'il augmente la pression artérielle. Je vous ai trouvé une boisson énergétique edelweiss-betterave.

— Qu'est-il arrivé à l'encre de calmar et au lait d'hippopotame ?

— Il n'y en avait plus.

— Écoute-moi, dis-je en lui rendant le gobelet et son truc aux lentilles pour le bétail. Demain est le troisième et dernier jour de ta période de probation, et mon opinion n'est pas encore faite. Est-ce que tu souhaites devenir agent de la Jurifiction ?

— C'est mon rêve.

— Très bien. Si tu veux que je souscrive à ton passage au niveau supérieur, il va falloir que tu fasses ce que je te demande. S'il s'agit de tuer un grammasite, capturer un verbe irrégulier, de t'habiller en Quasimodo ou d'une chose aussi simple qu'un café et un sandwich au bacon, tu le fais. Nous sommes d'accord ?

— Je suis désolée, dit-elle avant d'ajouter après coup : Alors je suppose que vous n'en voudrez pas ?

Elle me montra un petit morceau de quartz.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

— Que vous le portiez sur vous. Il peut vous contribuer à réguler votre système d'énergie vibratoire.

— Le seul système d'énergie dont j'aie besoin en ce moment est un sandwich au bacon. Tu as le droit d'être végétarienne, mais je ne le suis pas. Je suis différente de toi, même si tu es une version de moi. Adonne-toi au tarot, au yaourt, aux vitamines, va méditer toute nue les yeux fermés et les bras en l'air dans les champs si ça te chante, mais n' imagine pas que j'agis comme toi, d'accord ?

Elle paraissait toute déconfite, et je soupirai. J'avais après tout ma part de responsabilité. Puisque j'avais accédé au titre de personnage de livre, j'avais naturellement été curieuse de rencontrer mon alter ego de fiction, mais jamais je n'aurais imaginé qu'elle veuille intégrer la Jurifiction. Alors la voici, la Thursday Next de *La Grande Débâcle de Samuel Pepys*. L'effet était relativement déconcertant au premier abord, parce qu'elle ne me ressemblait pas simplement au sens où deux jumelles paraissent identiques, mais qu'elle était une copie conforme indifférenciable de moi. Plus étrange encore, bien que *La Grande Débâcle* se déroulât six ans auparavant, elle faisait mes cinquante-deux ans. Chaque ride et chaque pli, et même les fils blancs de mes cheveux que j'affectais d'ignorer. En d'autres termes, elle était

moi. Mais uniquement en ce qui concerne le faciès, je tiens à le préciser. Elle n'agissait ni ne s'habillait comme moi ; ses vêtements étaient en matière naturelle et renouvelable. Au lieu de mes sempiternels jeans, T-shirt et veste ; elle portait une jupe en coton, grand teint et un pull tricoté main. Un sac d'épaule en feutrine remplaçait mon Billingham, et sa queue-de-cheval était impeccablement nouée par une pièce de chanvre alors que j'utilisais un chouchou rouge. Ce n'était pas un accident. Après avoir enduré l'affront inqualifiable des quatre premiers volets de mes aventures, j'avais réclamé avec insistance pour le cinquième une meilleure évocation de ma nature délicate. On me prit malheureusement un peu trop au mot et Thursday5 en était le résultat. Elle était sensible, serviable, compatissante, aimable, réfléchie – et illisible. *La Grande Débâcle de Samuel Pepys* se vendit si mal qu'il fut soldé au bout de six mois et ne parut jamais en poche, ce dont je me réjouissais secrètement. Thursday5 aurait pu également rester dans ces limbes-là, mais elle exprima un soudain désir de rejoindre les rangs de la Jurifiction, « Participer », comme elle disait. Elle avait passé les épreuves écrites et avait acquis les connaissances de base, et elle accomplissait à présent un stage probatoire de trois jours en ma compagnie. Elle ne s'en sortait pas si bien que ça et allait devoir se faire violence pour se racheter.

— À propos, lui dis-je en sautant du coq à l'âne, est-ce que tu sais tricoter ?

— Ça compte dans l'examen ?

— Je me contenterai d'un oui ou non.

— Oui.

Je lui tendis le gilet de Pickwick à moitié terminé.

— Alors tu peux me continuer ça. Tu trouveras les cotes sur ce papier. Mignon pour un animal de compagnie, non ? ajoutai-je alors que Thursday5 restait bouche bée devant la forme étrange du tricot à rayures.

— Vous avez adopté une méduse difforme ?

— C'est pour Pickwick.

— Oh, très volontiers, s'écria Thursday5. Moi aussi j'ai un dodo femelle. Elle s'appelle Pickwick5.

— Pas possible.

— Si. Comment a-t-elle perdu ses plumes ?

— C'est une longue histoire qui implique la chatte du voisin.

— Moi aussi j'ai une chatte du voisin. Elle s'appelle... voyons, quel est son nom.

— Chatte-du-voisin5 ? hasardai-je.

— C'est ça ! dit-elle, épatée par mes talents de détective. Vous l'avez rencontrée, alors ?

Je l'ignorai et poussai les portes de la salle de bal. Nous étions pile à l'heure. Le briefing quotidien de l'Homme à la Cloche allait commencer.

La Jurifiction avait son siège dans la salle de bal désaffectée de Norland Park, la résidence de Mr et Mrs John Dashwood, tranquillement dissimulée dans les décors de *Raison et sentiments* de Jane Austen. Ce choix avait fait l'objet de commérages, peut-être dictés par la jalousie et avait évoqué le piston mais quant à moi, il ne me semblait pas qu'on avait été particulièrement complaisant. La pièce était peinte en bleu ciel et les murs, là où ils n'étaient pas ornés de délicates moulures, supportaient de luxueux miroirs dans des cadres dorés. C'était de là qu'était dirigé le service de police qui intervenait à l'intérieur des livres afin de maintenir l'ordre dans le milieu dangereusement mouvant de la narration. On l'appelait la Jurifiction.

Les bureaux de la Jurifiction étaient installés à Norland depuis un bon moment. Cela faisait des années que la salle de bal n'était plus utilisée pour des réceptions. L'espace était littéralement tapissé de bureaux, de chaises, de meubles de rangement et de piles de dossiers. Chaque table était équipée d'un NDBDP-phone avec un cornet de cuivre et d'une corbeille « à faire » qui semblait toujours plus remplie que la corbeille « fait ». Bien que l'électronique fasse partie intégrante de la vie dans le monde réel, il n'existait pas, dans la fiction, d'engins dont la complexité aurait demandé plus de deux lignes d'explication. C'était une autre affaire dans la réalité, où l'électronique high-tech était le pain quotidien. Je m'arrêtai un instant. Même après seize années, pénétrer dans les bureaux de la Jurifiction me faisait vibrer d'allégresse. C'est ridicule, je sais, mais je n'y pouvais rien.

— Juste à l'heure ! tonna le commandant Bradshaw juché sur une table afin d'être visible de tous.

Le commandant Bradshaw était le membre le plus ancien de la Jurifiction, et héros d'un roman d'aventures d'inspiration colonialiste pour les jeunes garçons. Son patriotisme et ses références anachroniques à l'Empire britannique expliquaient qu'il n'était plus du tout lu aujourd'hui, ce qui n'était pas une grande perte, lui-même était le premier à le reconnaître, et lui avait donné la disponibilité pour rejoindre la direction de la Jurifiction au poste d'Homme à la Cloche, qu'il était le seul à avoir occupé deux fois. Mrs Bradshaw et lui étaient deux de mes meilleurs amis. Melanie Bradshaw avait été la nounou de Friday et de Tuesday, et même si Jenny avait à présent dix ans et plus d'autonomie, Mel n'était jamais bien loin. Elle adorait nos enfants comme s'ils avaient été les siens. Le commandant et elle n'en avaient pas. Ce qui n'était pas surprenant, en vérité, car Melanie était, et avait

toujours été, une femelle gorille.

— Tout le monde est là ? demanda-t-il en examinant attentivement le petit groupe d'agents.

— Hamlet parle d'un commencement de comportement raisonnable dans *Othello* qui peut se révéler dommageable, commença Mr Fainset, un homme entre deux âges dans un habit de la marine marchande élimé. Il a également dit qu'il devait voir Iago pour un truc.

— Ça doit être à propos de la pièce *Iago contre Hamlet*, intervint la Reine Rouge, qui n'avait absolument rien d'une véritable reine mais était une version anthropomorphique de la pièce d'échecs de *De l'autre côté du miroir*. Croit-il vraiment pouvoir convaincre le Conseil des Genres d'accepter une trente-neuvième pièce de Shakespeare ?

— Il est arrivé des choses étranges, soupira Bradshaw. Où sont Peter et Jane ?

— Le nouveau félin qui fait Tigrou dans *Winnie l'ourson* a eu le trac, répondit Mrs Cavendish. Et ils ont parlé de s'occuper ensuite du frein défaillant d'une camionnette dans *Le Taxi de Oui-Oui*.

— Très bien, dit Bradshaw en agitant une clochette, la 43 369e réunion de la Jurifiction est à présent ouverte. Premier sujet : le nombre de fictionnautes qui cherchent à s'échapper pour rejoindre le monde réel a augmenté ce mois-ci. Nous avons été confrontés à sept tentatives, toutes repoussées. Le Conseil des Genres a été parfaitement clair à ce sujet, cette opération ne peut être tolérée sans une Autorisation de Transfert, et quiconque sera pris à franchir, voire à essayer de franchir la ligne sera réduit en texte sur-le-champ.

Le silence régnait. J'étais la seule à pouvoir faire des allers-retours en toute légalité, mais personne n'aimait l'idée de réduire quelqu'un à du texte, qu'il le mérite ou pas. L'opération était irréversible et s'apparentait à la mort dans le Monde des Livres.

— Je n'ai pas prétendu qu'il fallait que vous le fassiez, poursuivit Bradshaw, et je désire que vous cherchiez toutes les solutions possibles avant d'arriver à cette fin. Mais si vous n'avez pas le choix, alors c'est ce qu'il faudra faire. Deuxième sujet : cela fait six mois et toujours pas de nouvelles des deux derniers volumes du *Brave soldat Chveik*. Si ça continue, nous allons malheureusement être obligés de fondre les quatre volumes en un seul et de laisser tomber. Thursday, auriez-vous remarqué quelque chose qui indiquerait qu'ils ont été volés ?

— Pas du tout, répondis-je, mais j'ai discuté avec mon alter ego de la Jurifiktivni, et il m'a dit que chez eux, ils les avaient également perdus.

— Quelle excellente nouvelle ! s'exclama Bradshaw avec un soulagement visible.

— Ah bon ?

— Oui. C'est l'affaire de quelqu'un d'autre. Troisième sujet : les

fuites d'humour dans les romans de Thomas Hardy restent un important sujet de préoccupation.

— Je croyais que nous en avions terminé avec cette histoire ? dit l'empereur Jark.

— Absolument pas, répliqua Bradshaw. Nous avons essayé de remplacer l'humour qui avait filtré par du frais, mais puisque la morosité possède une affinité naturelle avec les romans du Wessex, c'est elle qui semble toujours prendre l'ascendant. Qui pourrait croire que *Jude l'obscur* fut jadis l'une des œuvres les plus tordantes de la littérature anglaise, hein ?

Je levai la main.

— Oui, Thursday ?

— Et si c'était le genre humoristique qui extrayait le rire des livres ? Tout le monde sait que ces gars-là sont les rois du pillage et du détournement.

— C'est possible, mais il nous faut des arguments solides. Qui veut aller jeter un œil du côté de la comédie voir s'il repère un trait d'humour de Thomas Hardy que nous pourrions utiliser comme preuve d'une façon ou d'une autre ?

— Je prends, dit la Reine rouge avant que je puisse me porter volontaire.

— Il y a le feu. S'ils sucent effectivement l'humour de *Jude l'obscur*, le temps nous est compté. Maintenant que la farce, les bons mots et les apartés fantaisistes ont tous disparu, une fuite prolongée des réserves de légèreté va plonger le roman dans une situation de drôlerie négative. Dans une noirceur insupportable. Sinistre, en réalité.

Nous restâmes pensifs un moment. Il y a à peine trente ans, toute l'œuvre de Thomas Hardy était vraiment très marrante, voire futile. Telles que les choses avaient évolué, si on cherchait un dénouement heureux dans n'importe quel ouvrage de Thomas Hardy, mieux valait commencer par la fin.

— Quatrième sujet, poursuivit Bradshaw, quelque, mutations de genre.

Un soupir s'éleva de l'assistance et plusieurs agents, perdirent leur concentration. Il s'agissait d'un chapitre rasoir autant qu'important qui, bien que de peu de conséquences dans le livre en question, modifiait subtilement la façon de l'aborder. Il fallait que nous sachions dans quelle catégorie se classait un roman, ce qui parfois ne coulait pas de source, et quand un livre était à cheval sur deux genres ou plus, pouvait s'ensuivre un sac de nœuds juridique interminable. Nous nous emparâmes de notre bloc-notes et de nos crayons pendant que Bradshaw examinait la liste.

— *Présence des extraterrestres*, de Erich von Däniken, a été muté du document au roman, commença-t-il en marquant une pause pour que

nous puissions noter. Et 1984 de George Orwell quitte la fiction pour rejoindre l'essai. *Les Sirènes de Titan*, de Kurt Vonnegut, n'appartient plus à la science-fiction, mais à la philosophie.

C'était là de vraies bonnes nouvelles. Cela faisait des années que je pensais la même chose.

— Le sous-genre Livres Cochons a été démantelé avec le passage de *Fanny Hill* de John Cleland et de *Moll Flanders* de Daniel Defoe dans les Romans Grivois et *L'Amant* de Lady Chatterley dans les Tragédies Humaines.

Nous notions scrupuleusement pendant que Bradshaw poursuivait.

— *Tom Jones* de Henry Fielding est désormais classé dans les Comédies Romantiques, et *Histoire d'O* dans le Roman Érotique, tout comme *Lolita* et *Les Mémoires d'une puce*. Lors d'un réexamen des limites des genres, *La ferme aux animaux* de Orwell ne relève plus seulement des genres Allégoriques et Politique, mais s'est également élargi à la Tragédie Animalière et à la Jeunesse.

— Deux bons, deux mauvais, murmura Mr Fainset.

— Pardon ?

— Rien.

— Bien, dit Bradshaw en caressant sa grosse moustache blanche. Cinquième sujet : l'œuvre entière de Jane Austen a été envoyée à l'atelier pour être remise en état. Nous avons transféré toutes les lectures extérieures sur une édition club sous coffret, et j'aimerais que l'un d'entre vous y patrouille le temps que l'original retrouve sa place. Des volontaires ?

— Moi ! dis-je.

— Vous avez l'examen de votre stagiaire, Thursday. Quelqu'un d'autre ?

Lady Margaret Cavendish leva la main. Singularité dans le monde de la fiction, elle avait un jour été un personnage réel. À l'origine aristocrate mondaine haute en couleur du XVII^e siècle portée sur la poésie, la question féminine et l'autopromotion, notre Lady Cavendish provenait d'une biographie déloyale. Indignée par les calomnies dont souffraient trop souvent les morts diffamés, elle s'était réfugiée dans la lumière de la Jurifiction où elle semblait faire merveille, particulièrement dans le domaine de la poésie, dont personne d'autre n'aimait vraiment s'occuper.

— Qu'est-ce que j'aurais à faire ? demanda-t-elle.

— Peu de choses, en vérité. Simplement maintenir une présence pour s'assurer qu'un petit malin parmi les doublures des personnages y pense à deux fois avant de donner sa propre version des dialogues ou ne tente de « corriger » quelque chose.

Lady Cavendish haussa les épaules et acquiesça.

— Sixième sujet, déclara Bradshaw en consultant de nouveau son

bloc-notes. La baisse du niveau des lectures extérieures.

Il pointa sur nous son regard par-dessus ses lunettes. Nous connaissions tous le problème, mais le considérions plus comme une crise structurelle qu'une affaire qui concernait la police des livres.

— L'Indice de Lecture Extérieure a encore chuté pour le 1 782^e jour consécutif, poursuivit Bradshaw, et bien que certains livres continueront toujours d'être lus, nous nous rendons compte qu'un nombre grandissant de classiques secondaires et de romans de littérature restent une longue période sans même être ouverts. Ce qui explique que le Grand Central du Texte craint que des personnages délaissés soient tentés d'émigrer vers des livres plus appréciés pour exercer leur activité, ce qui ne manquerait pas de provoquer des frictions.

Nous restâmes tous silencieux. Les conséquences n'avaient échappé à aucun d'entre nous. Les personnages du Monde des Livres pouvaient se comporter comme une bande d'excités de première, et ils ne mettraient pas longtemps à déclencher une émeute.

— Je ne puis vous en dire plus pour le moment, conclut Bradshaw, car il ne s'agit que d'un problème potentiel, mais nous devons rester vigilants. La dernière chose dont nous avons besoin ces temps-ci, c'est qu'une meute de personnages de fiction assiège le Conseil des Genres pour exiger le droit d'être lus. Septième sujet : le virus MIEVre-15H a refait surface dans Dickens, en particulier dans la scène de la mort de la petite Nell qui est maintenant sirupeuse à un point tel que même notre chère Nell, si douce, si patiente et si noble, s'en plaint. J'aurais besoin que quelqu'un entre en relation avec l'Unité des Maladies Textuellement Transmissibles du Monde des Livres et prenne en charge le problème. Des volontaires ?

Foyle leva la main à contrecœur. Le travail sur les virus littéraires avec l'UMTT n'était guère prisé, car il exigeait une quarantaine interminable en fin de mission. La plupart des mélés victoriens étaient infectés par le MIEVre-15H, et plus d'une fois les agents de la Jurifiction se virent reprocher une hygiène déplorable.

— Huitième sujet : le recrutement de la Jurifiction. Le taux de candidats accédant au statut d'agent est actuellement de huit pour cent, alors qu'il était de vingt-deux pour cent il y a trois ans. Je ne suis pas en train de dire que nous devons réviser nos critères ou autre, mais le sénateur Paprass a menacé de nous imposer des agents si nous ne parvenons pas à recruter, ce que je ne souhaite pas.

Il y eut un murmure d'approbation. Encore récemment, plusieurs stagiaires s'étaient distingués par leurs piètres performances. Chacun d'entre nous était conscient des sous-effectifs, mais il n'était pas question de voir le service envahi par des branques.

— Par conséquent, poursuivit Bradshaw, en partant du principe

qu'une mauvaise formation produit des stagiaires insuffisants, je vous prie de penser à leur consacrer un peu plus de votre temps.

Il posa son bloc-notes.

— C'est tout pour aujourd'hui. Faites votre possible, tenez-moi au courant de vos progrès, et en ce qui concerne Santé et Sécurité, j'ai le plaisir de vous apprendre que vous pouvez vous passer des exercices de sécurité pour gagner du temps, mais il faut absolument que vous remplissiez le formulaire. Bonne chance à tous et... prenons garde !

Tout le monde se mit à bavarder, et après avoir demandé à Thursday5 de m'attendre près de mon bureau, je me frayai un chemin dans la petite foule pour aller parler à Bradshaw. Je le rejoignis alors qu'il parvenait à sa table de travail.

— Vous me demandez un rapport sur la rénovation de Jane Austen ? lui demandai-je. Une raison particulière à cela ?

Bradshaw était vêtu comme on peut imaginer qu'un chasseur blanc de l'Empire britannique se vêtirait : costume de safari, short, casque colonial et un revolver dans un étui de cuir. Il n'avait plus besoin de s'habiller ainsi, bien entendu, mais c'était un homme de traditions.

— C'était essentiellement pour détourner l'attention, déclara-t-il. Même si j'aimerais effectivement que vous y jetiez un coup d'œil, il y a autre chose que je vous demande d'aller voir. Quelque chose qu'il vaudrait mieux que le sénateur Paprass ne sache pas, du moins pas pour l'instant.

Personnage puissant, le sénateur Paprass était à la tête du Conseil des Genres. La politique au sein de la Jurifiction pouvait parfois se révéler tordue, et en ce qui concernait Paprass, je devais me montrer particulièrement diplomate. J'avais déjà eu l'occasion de croiser le fer avec lui à la chambre des débats. En tant qu'individualité réelle dans le monde de la fiction, mon avis était souvent requis – quoique rarement le bienvenu.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Bradshaw lissa pensivement sa moustache.

— On nous a signalé un truc qui semble transfictionnel.

— Encore ?

C'était le nom que nous donnions aux incursions du monde réel dans celui de la fiction – du Monde Extérieur, comme nous l'appelions. J'étais moi-même transfictionnelle, bien entendu, mais le terme était généralement utilisé pour qualifier une transgression inopportune.

Bradshaw me tendit un papier portant le titre d'un roman.

— Je me sentirais plus rassuré si vous vous en occupiez parce que vous êtes une Extérieure, une femme de chair et de sang. À propos, comment Thursday5 s'en sort-elle ?

— Pas bien, répondis-je. Elle est tellement craintive que ça va la

mener à la catastrophe. Nous avons appréhendé un grammasite dans *Sa majesté des mouches*, et elle a pris la décision d'accorder au verbisoïde le bénéfice du doute. Elle l'a même serré dans ses bras.

— Quel genre de verbisoïde ? Intransitif ?

Je secouai tristement la tête.

— Non. Distransitif.

Bradshaw siffla doucement. Il ne plaisantait pas quand il parlait des difficultés de recrutement et de l'implication du sénateur Paprass. Je savais même que Paprass s'efforçait de nous imposer la réintégration d'au moins trois candidats absolument pas qualifiés.

— Elle a de la chance qu'il lui reste encore un verbe dans le corps, reprit-il. Attendez la fin des trois jours de probation avant de la virer, d'accord ? Il faut suivre la procédure au cas où il lui passerait par la tête de porter plainte.

Je lui promis d'agir dans les règles et retournai à ma place, où je découvris Thursday5 assise par terre dans la position du lotus. Je jetai un rapide coup d'œil au dossier des cas en suspens, lequel s'élevait à présent à une hauteur respectable sur la table. Dans un moment d'égarement, je m'étais portée volontaire pour traiter les « affaires non classées », pensant qu'il n'y en aurait que trois ou quatre. En réalité, on comptait plus d'une centaine d'infractions, allant de l'intrigue erratique du cycle de *Gormenghast* de Mervyn Peake à la mort fâcheuse et inattendue de Dickens, qui avait pourtant vécu assez longtemps pour achever *Le Mystère d'Edwin Drood*. Je m'y consacrais activement à mes moments perdus, qui étaient rares.

— Très bien, dis-je en enfilant ma veste et en saisissant mon sac. Nous sommes partis. Ne t'éloigne pas de moi et fais exactement ce que je te dirai. Même s'il faut tuer des grammasites. C'est eux ou nous.

— Eux ou nous, répéta Thursday5 avec enthousiasme en mettant son sac à l'épaule avec le même geste que moi.

Je m'immobilisai un moment et observai mon bureau. On y avait touché.

— Thursday ? demandai-je sur un ton irrité. Tu as encore pratiqué le feng-shui sur ma table de travail ?

— C'est dans un souci d'harmonie, répondit-elle d'un air penaud.

— Eh bien, arrête.

— Mais pourquoi ?

— Arrête, c'est tout.

5

Jour de formation

Le Monde des Livres était un véritable champ de mines pour l'imprudent, et l'apprentissage était par conséquent fondamental. Nous avons perdu plus d'agents par la faute d'une formation bâclée que par le fait des grammasites. Une seule maladresse dans l'univers déroutant de la fiction et un stagiaire inexpérimenté pouvait se voir conjugué, mal orthographié ou réduit en texte. Ma tutrice avait été la première Miss Havisham, et je me plais à croire que ce sont ses conseils avisés qui m'ont permis de survivre jusqu'ici. Bien des stagiaires n'y parviennent pas. L'espérance de vie d'une nouvelle recrue dans le Monde des Livres s'élevait à environ quarante-sept chapitres.

Nous quittâmes Norland Park par le portail à colonnades et fîmes quelques pas dans la chaleur des rayons du soleil. L'intrigue avait depuis longtemps quitté les lieux pour le Devon, en même temps que les Dashwood, et ce coin inemployé de *Raison et sentiment* était tranquille. D'un côté, un cheval sellé était langoureusement adossé à un arbre en compagnie d'un chien, assis non loin. Les oiseaux chantaient dans les arbres, et les nuages défilaient lentement dans le ciel. Tous les nuages étaient identiques, bien sûr, le soleil ne suivait pas la même courbe que chez moi, et si l'on y prêtait attention, on pouvait remarquer que le gazouillis des oiseaux revenait inchangé en boucles de vingt secondes. C'est ce que nous appelions « l'économie narrative », le minimum de descriptions nécessaires pour planter un décor. Le Monde des Livres était ainsi : essentiellement ordonné, mais sans la texture complexe que les hasards de la nature pouvaient engendrer dans le monde réel.

Nous nous assîmes en silence pour attendre notre taxi. Je songeai à mon dodo déplumé, à la présentation de la ChronoGarde à laquelle devait assister Friday, au retour de Felix8, à ma déloyauté envers Landen. Thursday5 n'avait pas ces soucis : elle était plongée dans la rubrique d'astrologie du *Mot*, le plus important journal du Monde des Livres. Au bout d'un moment, elle déclara :

— C'est mon anniversaire, aujourd'hui.

— Je sais.

— Ah bon ? Comment ?

— Laisse tomber.

— Écoutez ce que dit mon horoscope. « En cas d'anniversaire, vous allez peut-être recevoir plus de lettres. Vous pouvez espérer des cadeaux, des compliments amicaux, et éventuellement une surprise.

Possibilité de gâteau. » C'est tellement étrange... Je me demande si une seule de ces prophéties va se réaliser aujourd'hui.

— Aucune idée. As-tu fait attention au nombre de Mrs Danvers que tu as aperçues dans le coin ces derniers temps ?

J'avais évoqué ce fait car deux ou trois d'entre elles avaient été repérées le matin même à Norland. Elles devenaient un tableau familier dans la fiction, à traîner dans les livres populaires hors de vue des lecteurs, la mine sournoise et regardant de travers quiconque demandait ce qu'elles faisaient là. Le surnombre de Mrs Danvers dans le Monde des Livres s'expliquait aisément. Les génériques, ou personnages de réserve, naissent asexués et dépourvus de toute personnalité propre. Ils sont ensuite cantonnés dans des romans avant d'intégrer les écoles de personnages pour parfaire leur formation. De là, ils sont expédiés soit dans des romans en préparation, soit dans des existants pour remplacer des personnages qui prennent leur retraite ou sont mutés. Le problème, c'est que les génériques possèdent un tempérament de caméléon et ont la manie de s'assimiler à des personnalités fortes, et quand six mille génériques impressionnables furent logés dans *Rebecca*, toutes sauf huit devinrent Mrs Danvers, la terrifiante gouvernante de Manderley. Et puisque les gouvernantes terrifiantes n'étaient plus guère demandées de nos jours, on les utilisa essentiellement comme drones pour le Groupe d'Intervention Rapide Anti-Fautes d'Orthographe, mais également, de sinistre manière, pour réprimer les émeutes et autres désordres sociaux.

À la Jurifiction, nous avons parfaitement pris conscience du fait qu'une nouvelle strate policière était en train de se former, ne rendant des comptes qu'au Conseil des Genres, ce qu'il réfutait catégoriquement.

— Mrs Danvers ? répéta Thursday5 qui étudiait un manuel pour apprendre à lire dans les feuilles de thé. J'en ai une ou deux dans mes livres, mais je pense que leur présence s'explique.

— Dis-moi, lui dis-je sur le ton de la conversation, y a-t-il une facette du Monde des Livres que tu aimerais étudier pendant que nous sommes ensemble ?

— Eh bien, répondit-elle après un instant, j'irais bien voir à quoi ressemble l'intérieur d'une histoire au cours d'une lecture de Tradition Orale. On m'a raconté que c'était le *super-pied*.

Elle avait raison. Un peu comme les performances enfumées d'improvisation théâtrale : n'importe quoi pouvait arriver.

— Pas question, déclarai-je. Et si j'apprends que tu traînes dans les parages de l'OralTrad, tu te verras consignée dans *La Grande Débâcle de Samuel Pepys*. Ce ne sont pas des textes dans lesquels les choses sont bien agencées et en ordre. La Tradition Orale est *dynamique* comme tu n'as pas idée. La moindre modification et tu provoquerais

littéralement une rupture d'anévrisme au narrateur.

— Une quoi ?

— Une hémorragie cérébrale. On peut dire la même chose de la Poésie. Vaut mieux ne pas aller traîner là-bas sans avoir les idées claires.

— Pourquoi ?

— Elle agit comme un gros amplificateur d'émotions. Chaque sensation est exacerbée jusqu'à un niveau critique. Tu pourrais découvrir des choses sur toi-même que tu ignores, ou que tu préférerais ignorer. Nous avons un dicton : « On peut se perdre dans un livre, mais on se retrouve dans la poésie. » Un peu comme quand on se regarde quand on est ivre.

— Mm-mm, dit-elle avec calme.

Le silence se fit.

— Tu n'as jamais été ivre, c'est ça ?

Elle secoua la tête.

— Vous croyez que je devrais essayer ?

— C'est surfait.

J'eus une idée.

— Tu as déjà visité le Conseil des Genres ?

— Non.

— Regrettable omission. Nous allons commencer par là.

Je sortis mon NDBDP-phone et appelai les Taxis TransGenres pour savoir où était passée ma voiture. L'utilité d'un taxi ne coulait pas de source pour Thursday5 qui, comme la plupart des habitants du Monde des Livres, pouvait sauter dans n'importe quel roman avec une aisance qui me contrariait. Mes déplacements interfictionnels étaient vingt fois meilleurs que les transfictionnels, mais ils restaient quand même médiocres. Il me fallait lire tout un paragraphe pour y pénétrer, et si je ne possédais pas le passage adéquat dans mon Guide de Voyage, j'étais alors contrainte de me rendre à la Grande Bibliothèque à pied ou d'emprunter un taxi. S'il y en avait un de libre.

— Ce ne serait pas plus simple de sauter ? demanda-t-elle avec une franchise embarrassante.

— Vous, les jeunes, vous êtes toujours pressés, pas vrai ? En outre, marcher est plus noble, et on a une vue généralement meilleure. Cependant, ajoutai-je en ravalant mon amour-propre, en l'absence d'un taxi disponible, c'est ce que nous allons faire.

Je sortis mon Guide de Voyage, trouvai le passage adéquat et sautai de *Raison et sentiments* à la Grande Bibliothèque.

La Grande Bibliothèque et le Conseil des Genres

Le Crible Textuel était conçu et assemblé par JurisTech, la branche technologique de la Jurifiction. Le Crible Textuel est un instrument formidablement utile et en grande partie mystérieux qui permet à l'utilisateur de « tamiser » ou de « filtrer » le texte afin d'isoler une maille spécifique. Modulable à l'infini, un crible textuel réglé sur « opaque » ne laisse rien passer d'un livre, quand la position « très fin » peut extirper délicatement une toile d'araignée d'un roman d'un demi-million de mots.

J'étais dans un long couloir sombre, lambrissé de boiseries et tapissé d'étagères depuis le sol recouvert d'une moquette moelleuse jusqu'au plafond voûté. La moquette était élégamment décorée de motifs géométriques, et le plafond, orné de bas-reliefs représentant des scènes tirées des classiques. Sur chaque corniche trônait le buste en marbre d'un écrivain. Tout là-haut, au-dessus de ma tête, régulièrement espacées, se trouvaient des ouvertures circulaires joliment sculptées qui laissaient passer la lumière dont les reflets illuminaient le bois poli, contribuant à l'atmosphère studieuse de la bibliothèque. Au centre du couloir, il y avait une longue rangée de tables de lecture, dotées chacune d'une lampe en bronze à abat-jour vert. La bibliothèque semblait interminable ; d'un côté comme de l'autre, le couloir se fondait dans l'obscurité sans aucune fin définie.

J'étais entrée pour la première fois dans la Grande Bibliothèque seize ans auparavant, et elle n'avait pas changé d'un iota. Les centaines de kilomètres d'étagères contenaient non seulement tous les livres, mais chaque édition de tous ces livres. Tout ce qui avait été publié dans le monde réel possédait un double consigné quelque part le long de ses couloirs interminables.

Thursday5 me rejoignit et nous nous mîmes en route vers le carrefour central de la Bibliothèque. Mais ce qu'il faut savoir, c'est que ce n'était pas *réel*, dans tous les sens du terme, pas plus que dans le reste du Monde des Livres. La Bibliothèque était une nébuleuse formée par tous les livres qu'elle abritait. Son aspect ne relevait pas seulement d'une description de base, mais également de l'idée que je me faisais de la Grande Bibliothèque telle qu'elle devait être. De ce fait, sa forme variait subtilement selon mon humeur, parfois sombre et morne, parfois spacieuse et lumineuse. On m'avait appris que la lecture était

un acte créatif au même titre que l'écriture, parfois plus. Quand dans un livre nous percevons les couleurs d'un soleil couchant ou les bruits de la marée montante, nous le devons autant à nous-mêmes qu'au talent de l'auteur. En définitive, c'est le lecteur qui effectue la totalité du boulot : l'écrivain peut très bien avoir disparu depuis longtemps.

Nous atteignîmes un couloir perpendiculaire à celui que nous avions emprunté jusqu'alors. Au centre du croisement, on trouvait un grand trou circulaire entouré par une rampe en fer forgé ainsi que, sur un côté, un escalier en spirale fermement assujéti. Nous nous approchâmes de la balustrade et plongeâmes notre regard dans le gouffre. À trois mètres à peine, je pouvais voir un nouvel étage, exactement semblable au nôtre. Il était pourvu également en son centre d'un trou, par lequel j'apercevais un autre niveau, et ainsi de suite à perte de vue dans les profondeurs de la bibliothèque. Il en était de même au-dessus de nos têtes.

— Vingt-six étages pour les œuvres publiées, dit Thursday5 en réponse à un haussement de sourcils inquisiteur de ma part, et vingt-six étages en sous-sol pour les livres en voie d'élaboration : le Puits des Histoires Perdues.

Je la conduisis près de l'ascenseur en fer forgé et pressai le bouton d'appel. Nous pénétrâmes dans la cabine, je tirai les grilles, et les moteurs électriques se mirent à vrombir en nous attirant vers le haut. Comme les auteurs dont les noms commençaient par Q, X et Z étaient peu nombreux, les étages 17, 24 et 26 restaient relativement inoccupés, et par conséquent disponibles pour d'autres utilisations. Le dix-septième étage abritait le GIRAF, le Groupe d'Intervention Rapide Anti-Fautes d'Orthographe, le vingt-quatrième était pour l'essentiel un entrepôt, le vingt-sixième était celui où résidait le Conseil des Genres, le corps législatif du Monde des Livres.

Ce niveau de la Grande Bibliothèque n'avait rien à voir avec les autres. Disparus, les planchers en bois, les plafonds à moulures et bustes d'auteurs vénérables. L'espace de travail était sobre et aéré, le ciel et les nuages étaient visibles par la verrière sertie dans le plafond en fer forgé. Thursday5 me suivit auprès d'une grande baie vitrée. Quelques chaises étaient éparpillées dans le coin repos conçu pour que les employés surmenés du Conseil des Genres puissent profiter de quelques instants de détente. J'étais déjà venue là avec mon propre mentor, la première Miss Havisham, presque seize ans auparavant.

— De dehors, la Grande Bibliothèque paraît plus petite, fit observer Thursday5 en regardant par la fenêtre la pluie qui tombait.

Elle avait raison. Les couloirs pouvaient s'étendre sur trois cents kilomètres dans chaque direction, avec possibilité d'extension sur réquisition, mais extérieurement, la bibliothèque ressemblait plutôt à l'immeuble Chrysler, abondamment décoré de statues en acier et d'une

largeur inférieure à cent cinquante mètres. Et même si nous ne nous trouvions qu'au vingt-sixième étage, on avait l'impression de culminer à des hauteurs largement supérieures. J'avais eu l'occasion de me rendre au dernier des cent vingt étages de la tour Goliath à Goliathopolis, et nous nous trouvions à une hauteur largement comparable.

— Et les autres tours ? me demanda-t-elle sans quitter la fenêtre des yeux.

On apercevait dans le lointain une forêt touffue où s'accrochaient des bancs de brume, et elle était entourée de plusieurs tours semblables à la nôtre, disséminées à bonne distance les unes des autres.

— Celle qui est la plus proche, c'est l'allemande, dis-je ; et derrière, il y a la française et l'espagnole. L'arabe est un peu plus loin. Et celle-ci par là-bas, c'est la galloise.

— Oh, fit Thursday5 en contemplant la forêt qui s'étendait au loin.

— Le Conseil des Genres s'occupe de la législation littéraire, lui expliquai-je alors que nous suivions le couloir vers la chambre principale.

À mesure que nous approchions, l'activité s'intensifiait. Des fonctionnaires de plus en plus nombreux circulaient, portant des dossiers, des rapports et tout ce qui s'ensuit. J'avais toujours pensé que la paperasserie était un fléau dans le monde réel, mais dans un monde de papier, elle était envahissante. J'en étais venue à penser, au fil des années, que toute activité créée par l'esprit humain génère automatiquement l'erreur, la malhonnêteté et la bureaucratie, et l'univers de la fiction n'était guère différent.

— Le Conseil régent les conventions narratives, contrôle sévèrement l'usage de l'ironie, légifère sur l'emploi des mots, et à l'aide de l'Inspection Littéraire, décide des romans publiables et de ceux qui seront mis au rancart.

Nous étions arrivées sur une galerie surplombant la chambre principale des débats, une vaste salle de marbre blanc avec une voûte dont les arches étaient des poutrelles d'acier rivetées. Au fond, s'élevait une grande estrade dont la place centrale était occupée par un fauteuil sculpté flanqué de quatre plus modestes de part et d'autre. Le lutrin de l'orateur leur faisait face, et devant l'estrade et le pupitre s'élevaient des rangées de tables disposées en fer à cheval pour les représentants des différents genres. Le mur du fond de cet amphithéâtre était décoré d'une grande mosaïque représentant les positions théoriques des différentes typologies telles qu'elles existent dans le Néant. Le seul autre ustensile digne d'intérêt de cet endroit était le Lecturomètre, dont les chiffres indiquaient en temps réel la quantité de livres lus dans les vingt-quatre heures écoulées. Cet

instrument était un constant rappel de l'érosion du taux de lecture qui préoccupait tant le Monde des Livres depuis cinq ans, et à chaque fois que le chiffre était remis à jour – ce qui se produisait toutes les cinq secondes – il baissait invariablement. Parfois dans des proportions déprimantes. Un orateur volubile se tenait devant le lutrin et les rangs de l'assemblée n'étaient remplis qu'au tiers.

— Les genres majeurs sont assis devant, expliquai-je à Thursday5, et les sous-genres prennent place derrière eux, par ordre d'importance qualitative et quantitative. Même si le Conseil a autorité sur la législation générale, chaque genre est maître de ses décisions dans son domaine. Il fait intervenir un sénateur auprès du Conseil pour veiller à ses intérêts, et parfois la chambre tient moins de l'assemblée démocratique que du marchandage de maquignons.

— Qui est-ce qui parle à présent ? demanda-t-elle alors qu'un nouvel orateur prenait la parole.

Il donnait l'impression de ne pas s'être coiffé le matin mais malgré son air négligé, il était assez mignon. Il n'avait pas de chaussures et portait sa chemise ouverte sur la poitrine.

— Ce doit être Speedy Cagoule, le sénateur du genre Grivois, bien que je soupçonne que ce ne soit pas son vrai nom.

— Ils ont un sénateur ?

— Bien entendu. Chaque genre en possède au moins un, et selon la popularité de catégories subalternes, il peut même y en avoir plusieurs. Le Thriller, qui se décline en sous-genres tels que Politique, Espionnage et Aventure, en a trois. La Comédie en compte six, le Policier douze.

— Je vois. Et quel est le problème du Grivois ?

— Une querelle de frontière. Même si chaque livre possède sa personnalité propre et divague dans l'espace intergenre connu sous le nom de Néant, les romans qui appartiennent à une même catégorie s'accrochent les uns aux autres pour se protéger mutuellement, échanger des idées ou favoriser la circulation de leurs personnages.

— J'ai compris. Un peu comme s'assemblent les éléments d'une plume, c'est ça ?

— Ce genre-là. Le Thriller a été installé à côté du policier, qui lui-même voisine avec le Drame Humain. Bel exemple de topographie intelligente des genres pour l'enrichissement réciproque de tous.

— Et le Grivois ?

— Un crétin l'a imprudemment placé entre le Religieux et le Féministe, avec à l'extrême nord le sous-genre principal Érotique et une zone tampon avec la Comédie au sud comprenant une catégorie transversale, le Vaudeville Paillard. Le Grivois s'entend très bien avec l'Érotique et la Comédie, mais le Religieux et le Féministe considèrent qu'il ne mérite pas le qualificatif de genre, et tirent fréquemment au-

dessus de la frontière des salves de diatribes morales interminables qui pourraient causer pas mal de dégâts s'il y en avait un au sein du Grivois qui y entravait quelque chose. Pour sa part, le Grivois organise des razzias de petites culottes chez leurs voisins, ce qui est moyennement apprécié chez le Féministe et encore moins chez le Religieux ; à moins que ça ne soit l'inverse. Quoi qu'il en soit, cette affaire aurait pu dégénérer en guerre totale sans l'intervention du Conseil des Genres en négociateur. Le Conseil garantit l'indépendance du Grivois s'il se soumet à quelques... compromis.

— Lesquels ?

— L'interdiction d'importer des métaphores, des typologies de personnages et des descriptions explicites. Speedy Cagoule a quelque peu tendance à la mégalomanie, et à la fois le Féministe et le Religieux ont pensé que l'embargo était préférable à un conflit sans fin. L'ennui, c'est que le Grivois se plaint que ces restrictions sont pires qu'une guerre d'usure parce qu'elles limitent les possibilités de développement littéraire de leur propre domaine d'activité.

— Leur cause ne m'inspire guère de sympathie.

— On n'a que faire de tes opinions. Ton rôle dans la Jurifiction est de faire respecter les règles...

Je m'interrompis car ça s'agissait dans la chambre des débats. Dans un bel ensemble, et non sans briser les règles protocolaires, les délégués s'étaient mis à balancer à la ronde leurs bulletins de vote, et au milieu des huées et des sifflets, Cagoule luttait pour se faire entendre. Je hochai la tête avec tristesse.

— Que se passe-t-il ?

— Une menace que le Grivois brandit depuis un moment. Il prétend avoir conçu et expérimenté une... *bombe sale*.

— Une quoi ?

— C'est un paquet bien compact composé de procédés narratifs impropres, de sous-entendus salaces et de scènes de sexe choquantes. Les éléments « sales » de la bombe sont libérés à un moment déterminé et viennent envahir toute la prose qui n'est pas protégée. Selon la cible, ils sont susceptibles de provoquer des dégâts considérables. Une bombe sale bien placée peut contaminer d'austères débats théologiques avec des scènes de fornication stylistiquement minables, ou lâcher un passage de nature sexuelle en plein milieu de *Mrs Dalloway*.

Même Thursday5 concevait que ce n'était pas une bonne chose.

— Il ferait ça ?

— Il pourrait le faire, tout simplement. Le sénateur Cagoule est aussi timbré qu'un troupeau de belettes, et le fait que le Roman Grivois, répondant aux critères du Conseil des Genres, ait été inclus dans les romans de l'Axe de l'Illisible, en compagnie de Confessions

Larmoyantes et d'Âneries Pseudo Intellectuelles, n'a pas du tout arrangé les choses. Tu vas voir, avant la fin de la journée, la nouvelle aura fait le tour du Monde des Livres. Les journaux adorent ce genre de bravades agressives et nauséabondes.

— Miss Next ! fit une voix haut perchée et déplaisante.

Je me retournai et me retrouvai face à un bonhomme en robe à face de fouine et aux traits tirés escorté par une petite foule d'assistants prétentieux massée derrière lui.

— Bonjour, sénateur, répondis-je avant de m'incliner comme l'exigeait l'étiquette. Puis-je vous présenter ma stagiaire Thursday5 ? Thursday5, voici le sénateur Paprass, directeur général du Conseil des Genres et commandant l'Organisation du Traité Inter-Genres.

— Gloups, dit Thursday5 en essayant de s'incliner, de faire une révérence et une courbette dans le même mouvement.

Le sénateur hocha brièvement la tête dans sa direction, puis il renvoya tout le monde et m'attira auprès de la baie vitrée.

— Miss Next, dit-il à voix basse, comment se passent les choses à la Jurifiction ?

— Nous manquons de moyens, comme d'habitude, répondis-je, habituée aux méthodes manipulatrices de Paprass.

— Ça pourrait changer. Si je pouvais compter sur votre soutien pour orienter la politique dans un avenir proche, je suis certain que nous pourrions améliorer la situation.

— Vous êtes trop bon, répliquai-je, mais ma ligne de conduite sera celle qui satisfait l'intérêt général du Monde des Livres, et pas seulement le département pour lequel je travaille.

Une lueur de colère passa dans ses yeux. Bien qu'il fût à la tête du Conseil, les décisions politiques étaient prises par consensus. Ce qu'il avait du mal à digérer.

— Avec un niveau de lecture extérieure en chute libre, reprit Paprass sur un ton hargneux, j'aurais espéré que vous auriez placé vos précieux scrupules de côté pour envisager un compromis.

— Il n'y a pas de compromis, rétorquai-je fermement. Je fonde mes décisions sur l'intérêt supérieur du Monde des Livres.

— Très bien, dit le sénateur avec un sourire hypocrite, Espérons que vous n'aurez pas à regretter votre attitude. Bonne journée.

Et il s'éloigna, sa cour dans son sillage. Ses menaces ne me faisaient pas peur. Il les proférait – et je les ignorais – depuis que nous nous connaissions, ou presque.

— Je ne savais pas que vous étiez intime avec le sénateur Paprass, me dit Thursday5 quand je l'eus rejointe.

— J'occupe un siège aux réunions officielles du comité de direction en tant que DBDBS officiel. En ma qualité d'Extérieure, je possède des facultés d'abstraction et de prospective à long terme que la plupart des

personnages de fiction ne peuvent connaître qu'en rêve. Le problème, c'est que je ne suis pas toujours la ligne directrice, et Paprass n'aime pas ça.

— Puis-je poser une question ? me demanda Thursday5 alors que nous prenions l'ascenseur pour retourner dans la Grande Bibliothèque.

— Bien sûr.

— Je ne comprends pas bien comment fonctionne toute la technologie ImaginoTransfert.

Je soupirai. Les stagiaires étaient censés avoir acquis les bases avant de se présenter à moi pour l'examen. Celle-ci était aussi inculte que le Sahara. L'ascenseur s'arrêta au troisième étage et j'ouvris la porte. Nous pénétrâmes dans un des couloirs interminables de la Grande Bibliothèque et je pointai le doigt vers les étagères.

— Bien. L'ImaginoTransfert. Aucun de tes tuteurs n'a jamais évoqué avec toi le fonctionnement réel de la relation auteur-lecteur ?

— Il me semble que j'avais la colique le jour où il en a été question.

Je m'approchai des étagères et lui fis signe de me suivre. Quand je fus à un mètre des livres, je sentis leur influence irradier comme un radiateur. Mais ce n'était pas de la chaleur que je ressentais, plutôt l'excitation d'une bonne intrigue bien menée : un pot-pourri de récits enchevêtrés, flottant autour des livres comme la brume matinale sur un lac. Je pouvais vraiment percevoir les émotions, entendre des bribes de conversation et distinguer les images se libérant un court instant de la gravité qui les retenait à l'histoire.

— Tu le sens ? murmurai-je.

— Sentir quoi ?

Nouveau soupir. Les êtres de fiction étaient moins réceptifs aux histoires. Ils ouvraient très rarement un livre. À moins que le récit l'impose.

— Pose doucement tes mains sur la reliure.

Elle fit ce que je lui demandais, et après un moment de surprise, un sourire apparut sur ses lèvres.

— J'entends des voix, dit-elle à voix basse, essayant de ne pas rompre la magie de l'instant. Et une chute d'eau. Et de la joie, une trahison, des éclats de rire, ainsi qu'un jeune homme qui a perdu son chapeau.

— Ce que tu perçois, c'est l'énergie brute de l'ImaginoTransfert, la méthode par laquelle tous les romans se répandent dans l'imagination des lecteurs. Les livres que nous possédons dans le Monde Extérieur ne ressemblent pas plus à ceux-ci qu'une photo à son modèle. Ici, ils sont vivants, chacun est en soi un petit univers. En canalisant d'ici un peu de cette énergie vers leur contrepartie dans le monde réel, nous pouvons transmettre directement l'histoire au lecteur.

Thursday5 écarta sa main de la rangée de livres pour estimer la distance à partir de laquelle elle ne percevait plus les ondes d'énergie. Quelques centimètres, tout au plus.

— Canaliser ? C'est là que les Cribles Textuels entrent en jeu ?

— Non. Bradshaw m'a demandé de vérifier quelque chose pour lui, donc nous allons jeter un œil au Noyau Modérateur, qui se trouve au cœur de la technologie de l'ImaginoTransfert.

Nous remontâmes de quelques pas le couloir, et après avoir soigneusement consulté les notes que Bradshaw m'avait confiées, je sélectionnai un livre dans la rangée interminable formée du même titre dans ses différentes versions. J'ouvris l'ouvrage à la page des statistiques, qui indiquait le taux de lecteurs extérieurs, le nombre d'éditions toujours disponibles et bien d'autres choses encore.

— Édition club de luxe reliée cuir de 1929, dont neuf exemplaires sont en circulation sur un tirage de deux mille cinq cents, expliquai-je, et aucun lecteur en train de la lire. Voici un choix idéal pour une leçon particulière.

Je fouillai dans mon sac et ce que j'en extirpai ressemblait à un pistolet lance-fusée de fort calibre.

Thursday5 me regarda avec nervosité.

— Vous prévoyez des ennuis ?

— Je prévois *toujours* des ennuis.

— On dirait un marqueur de texte, non ? demanda-t-elle.

Sa méprise était compréhensible, car il ne s'agissait pas officiellement d'une arme. On les utilisait généralement pour marquer le livre de l'intérieur afin qu'un agent puisse être rapatrié en cas d'urgence. Jadis accessoires essentiels de l'équipement, ils avaient tendance à disparaître devant la généralisation des NDBDP-phones.

— C'en était un, répondis-je en cassant l'arme trapue et en prenant une seule cartouche dans un petit étui en cuir. Mais je l'ai modifié pour le transformer en dégommeur.

J'insérai la cartouche, refermai le pistolet et le remis dans mon sac. Le dégommeur était l'un des nombreux mécanismes abstraits que la Jurifiction créait pour nous. Conçue pour créer une dissociation entre les lettres d'un mot, c'était une arme dévastatrice envers tout être d'origine textuelle. Une seule cartouche, et le malheureux qui la recevait se retrouverait réduit en un tas informe de lettres et un nuage bleuté.

— Mince alors, dit Thursday5 après avoir entendu mes explications. Je ne porte pas d'arme.

— J'aimerais bien pouvoir m'en passer, lui expliquai-je.

Et comme il n'y avait toujours pas le moindre taxi en vue, je lui tendis l'ouvrage.

— Prends ça, et voyons ce que tu vaux pour emmener un passager

dans un livre.

Elle saisit le roman sans hésiter, l'ouvrit et entama la lecture. Elle possédait une bonne diction, chaleureuse et convaincante, et elle commença rapidement à se dissiper. Je l'attrapai par le poignet pour ne pas rester en rade derrière elle et son corps reprit instantanément toute sa consistance. C'était la Bibliothèque qui s'estompait à présent et disparaissait à ma vue. En quelques mots, nous fûmes transportées dans notre livre. La première chose que je remarquai quand nous arrivâmes était que les pieds du personnage principal étaient en feu. Et ce qui est pire, c'est qu'il n'en avait pas conscience.

Une enquête à l'intérieur de *Pinocchio*

Le NDBDP-phone – Même si l'idée d'utiliser les notes de bas de page comme moyen de communication fut lancée par le Dr Faust dès 1622, il fallut attendre 1856 pour que leur utilisation pratique soit démontrée. La première ligne interurbaine transgenre entre le Drame humain et le Roman policier fut inaugurée en 1915, et le réseau s'est développé depuis en s'améliorant. Certes, le système est loin d'être parfait, car de nombreux ouvrages ne proposent toujours qu'un NDBDP-phone payant et beaucoup d'autres, aux confins du Monde des Livres, ne sont pas du tout couverts.

Il s'agissait de Pinocchio, bien entendu, j'aurais reconnu ce nez n'importe où. Au moment de notre arrivée dans la fabrique de jouets à la page 26, la marionnette en bois – création de Gepetto ou de Collodi, tout dépend du point de vue – dormait, et elle avait les pieds sur un brasero. L'atelier était propre et bien rangé. Des jouets en bois à moitié terminés remplissaient la totalité de l'espace disponible et tous les outils étaient sagement accrochés au mur. Un lit d'enfant se dressait dans un coin, Un buffet dans un autre, et si des boucles de copeaux de bois recouvraient le sol, nulle part on ne voyait trace de sciure ou de poussière. L'univers de la fiction était comme ça : une sorte d'abrégé narratif ayant exclu toute forme de prosaïsme mesquin, ainsi que la *texture* qui confère sa richesse au monde réel.

Pinocchio ronflait bruyamment. Comiquement, presque. Ses pieds se consumaient et d'ici quelques lignes, avec le matin qui s'annonçait, il allait se retrouver avec des moignons carbonisés. Il n'était pas seul dans la pièce. Sur le buffet, deux grillons regardaient un match international de croquet sur une télévision portable. L'un portait un smoking et une toque, un fume-cigarette en argent à la main, l'autre avait une antenne brisée, un œil au beurre noir et un bras en écharpe.

— Je m'appelle Thursday Next, les informai-je en exhibant mon insigne de la Jurifiction. Et voici... Thursday Next.

— Laquelle est la vraie ? demanda le grillon à la toque – avec un certain manque de tact, si vous voulez mon avis.

— C'est moi, répondis-je en grinçant des dents. Ça ne se voit pas ?

— Honnêtement, non, dit le grillon en nous observant l'une après l'autre. Donc... qui de vous deux fait du yoga toute nue ?

— Ce doit être moi, s'exclama joyeusement Thursday5.

On m'entendit gémir.

— Et alors ? demanda-t-elle, amusée par ma pudibonderie. Vous

devriez essayer un jour. C'est relaxant et très énergétique.

— Je ne pratique pas le yoga.

— Il suffit que vous vous y mettiez et que vous laissiez tomber les sandwiches au bacon. Vous gagneriez dix ans de vie.

Le grillon, qui s'exprimait avec un accent rappelant Noël Coward, replia son journal.

— Les visiteurs sont rares, voyez-vous. Le dernier était un inspecteur de Traduction Italienne venant s'assurer que nous respections l'esprit de la version originale.

Une pensée lui traversa soudain l'esprit et il se tourna vers le grillon blessé à côté de lui.

— Je manque à tous mes devoirs. Je vous présente Jim McDowell Casse-cou, ma doublure pour les cascades.

À le voir, probable que la scène avec le maillet ne s'était pas déroulée comme prévu.

— Bonjour, dit-il avec un haussement d'épaules embarrassé. J'ai eu un accident à l'entraînement. Je ne sais quel abruti a enlevé le tapis de protection en passant.

Sur ces mots, il tourna son regard vers son collègue qui fumait sa cigarette et se lissait une antenne avec nonchalance.

— Je suis désolée de l'apprendre, dis-je complaisamment. (Les bonnes relations avec les personnages du Monde des Livres étaient essentielles dans notre métier.) Avez-vous été lu ces derniers temps ?

La mine du grillon à la toque s'allongea.

— Pour dire le vrai, dit-il avec gêne, nous n'avons *jamais* été lus. Pas une seule fois en soixante-treize ans. C'est toujours la même chose avec les éditions club de luxe, elles sont faites pour décorer. Mais si jamais nous avions un lecteur, nous serions tous fin prêts et disposés à nous investir.

— Je suis capable de prouesses bien supérieures à la cascade du maillet dans la figure, s'excita Casse-cou. Voulez-vous que je m'immole par le feu et que je tombe d'une fenêtre ? Je sais remuer les pattes d'une façon très convaincante.

— Non merci.

— Dommage, dit-il avec mélancolie. J'aimerais élargir mon registre et pouvoir sauter d'une voiture à un hélicoptère avant d'être traîné par un cheval. Quoi que puisse être un cheval.

— Quand le dernier des neuf exemplaires aura disparu de la circulation, remarqua l'autre grillon, nous pourrions abandonner notre fonction et être réaffectés. J'étudie le rôle principal du *Petit Monde de Charlotte*.

— Est-ce que vous connaissez des livres qui demandent des grillons cascadeurs ? demanda Casse-cou d'une voix pleine d'espoir. Je me suis entraîné à cette très dangereuse cascade qui consiste à sauter par-

dessus dix-sept motos avec un autobus à impériale.

— Ce ne serait pas plutôt le contraire ?

— Je te l'avais bien dit que c'était un peu biscornu, dit le grillon tandis que les épaules de Casse-cou s'affaissaient. Mais qu'importe, ajouta-t-il en se tournant vers moi. Je suppose que vous êtes venue pour... la chose ?

— En effet, monsieur. Où est-elle ?

Le grillon tendit trois de ses pattes vers un tas de jouets inachevés dans un coin, et ce faisant, il perdit l'équilibre et se cassa la figure. Sa doublure s'esclaffa et le grillon lui lança un regard mauvais.

— Elle est apparue sans crier gare il y a trois jours. J'en ai presque raté mon entrée.

— Je croyais que vous n'aviez jamais été lu ?

— Les répétitions, ma chère ! Je me plais à garder haute la sève qui anime le comédien, et notre ami Casse-cou ici présent s'entraîne régulièrement à sa célèbre cascade dite « Chute du mur après avoir reçu un maillet dans la figure ». Et il est absolument parfait pour les mouvements saccadés des pattes dans les affres de l'agonie.

Casse-cou resta silencieux et considéra le bout de ses antennes avec modestie.

Je m'approchai avec précaution de l'endroit que m'avait indiqué le grillon. À moitié dissimulé par une marionnette sans tête et un cheval à bascule attendant un ponçage, je découvris une sphère métallique mate à peu près de la taille d'un pamplemousse. Sur son sommet se dressaient plusieurs antennes et une rangée de lentilles optiques dépassait sur le devant. Je m'approchai de plus près et reniflai avec circonspection. Je perçus une odeur de corrosion et remarquai les minuscules cratères qui zébraient la surface de l'engin. Il ne s'agissait pas d'une sonde spatiale égarée hors d'un roman de Science-Fiction ; il était trop bien décrit pour l'être. Bradshaw avait raison : il était transfictionnel.

— D'où ça vient, à votre avis ? demanda le grillon. Nous avons parfois quelques fragments d'autres livres qui viennent voltiger dans le coin quand nous essayons une tempête de mots, mais rien de bien sérieux. Un bas de page provenant de *Songe d'une nuit d'été* a trouvé refuge ici quelque temps pendant le grand texticyclone de 1932, et il a piqué un truc ou deux sur la lampe à mèche, mais uniquement un verbe bizarre, ou peut-être deux. C'est important ?

— Pas tellement.

Je mentais, naturellement. C'était tout ce que l'on veut, sauf un détail. Je tournai doucement la sonde et déchiffrai la plaque de métal gravée. Je découvris ainsi un numéro de série et un nom que j'identifiai immédiatement : Groupe Goliath. Ma multinationale abhorrée et source de tracas constants depuis de nombreuses années.

J'étais très ennuyée et soulagée à la fois. Ennuyée, parce qu'ils avaient inventé une machine qui pouvait projeter des sondes dans le Monde des Livres, mais soulagée devant la minceur du résultat. Alors que j'allais examiner de plus près la boule métallique inerte, un signal couina dans mon sac. J'en retirai rapidement un petit instrument que je lançai à Thursday5.

— Un lecteur ? s'exclama-t-elle. Ici ?

— Il semblerait. À quelle distance est-il ?

Elle ouvrit l'appareil et contempla d'un air ébahi l'aiguille qui oscillait. La technologie était un autre domaine dans lequel elle ne brillait pas.

— Nous sommes sauvées. Le lecteur est... euh... deux paragraphes devant nous.

— Tu es sûre ?

Elle observa de nouveau le cadran. C'était un Détecteur de Proximité Narrative, qui avait été conçu pour éviter que nos déambulations interfictionnelles ne puissent être découvertes par des lecteurs du Monde Extérieur. Une des particularités étranges du Monde des Livres était que les personnages, quand ils n'étaient pas lus, se reposaient, buvaient du café, regardaient le croquet ou jouaient au mah-jong. Mais dès qu'une lecture était en cours, chacun regagnait sa place et récitait sa partition. Leur expérience leur permettait de sentir le lecteur approcher, ce dont nous étions incapables, d'où le Détecteur de Proximité Narrative. Être surpris par une lecture n'était pas particulièrement recommandé pour un agent de la Jurifiction, car l'incident pouvait provoquer chez le lecteur une confusion à des degrés divers. J'avais été chopée une fois. Mais c'était déjà une de trop.

Il me semble, répondit Thursday5 qui examinait toujours l'appareil. Non, attendez... oui.

— Au-dessus de zéro veut dire que le lecteur est devant nous, en dessous veut dire...

— Zut, dit-elle entre ses dents. Il est deux paragraphes *derrière* nous et il vient par ici. Je crois que nous sommes sur le point d'être lus, m'dame.

— Il lit vite ?

Elle consulta une fois de plus l'écran. S'ils étaient rapides – un enthousiaste à sa deuxième lecture ou un étudiant qui s'ennuie –, alors nous étions piégées. Avec un lecteur lent, qui s'arrête à chaque mot pour en découvrir le sens caché et la subtilité des nuances, nous avions des chances de pouvoir déguerpier avant qu'il n'arrive à nous.

— On dirait un 41,3.

C'était une vitesse supérieure à la capacité de débit du livre, qui était estimée à environ seize mots par seconde. Nous avions affaire à

quelqu'un qui parcourait le livre, et qui lisait probablement un mot sur cinq à peine, bondissant sur la prose comme un galet ricoche sur l'eau.

— Il ne nous verra jamais. Colle-toi contre le mur le temps de la lecture.

— Vous êtes sûre ? demanda-t-elle, ayant été abreuvée pendant sa formation du vieil adage de la Jurifiction « Plutôt mort que lu ».

— Il vaut mieux que tu saches à quoi ressemble une lecture si tu veux apporter ton aide à la Jurifiction. De plus, ajoutai-je, l'excès de prudence, c'est bon pour les faibles.

Cette rigidité ne s'imposait pas. Nous avions amplement la possibilité de nous sortir de là, voire de reculer de quelques pages pour suivre la narration *derrière* le lecteur, mais il n'était pas mauvais que les stagiaires naviguent à vue de temps à autre. Les deux grillons étaient dans tous leurs états à l'idée d'être lus pour la toute première fois et galopèrent dans tous les sens avant de disparaître à leur place.

— Ne bouge plus, dis-je en examinant l'ISN pendant que nous nous collions contre la partie du mur la moins bien décrite.

L'aiguille oscillait rapidement tandis que l'appareil comptait les mots qui nous séparaient du point que nous appelions « Lecture zéro », l'instant exact où l'histoire serait lue.

Une rumeur lointaine précéda un grondement qui annonçait l'approche du lecteur, une lueur crépita dans l'espace comme de l'électricité statique et nos sensations s'intensifièrent à mesure qu'il absorbait la puissance descriptive du livre et la traduisait dans sa propre interprétation intime des faits – relayée par les énormes moteurs de décodage narratif de l'ImaginoTransfert vers le Grand Central du Texte et son imagination. Il s'agissait là d'une technologie à la complexité proprement indescriptible que j'étais loin de comprendre tout à fait. Mais la beauté de toute l'opération était que dans le Monde Extérieur, le lecteur ne soupçonnait pas une seconde l'existence de la moindre manipulation. Pour la plupart des gens, moi comprise, lire était aussi naturel que respirer.

Les outils de Gepetto se mirent à tressauter sur l'établi et quelques copeaux de bois glissèrent sur le sol, leur forme devenant alors de plus en plus précise et détaillée. Je fronçai les sourcils. Quelque chose clochait. J'aurais cru que la pièce gagnerait une petite quantité de réalité pendant que la fantaisie du lecteur baignerait la scène à la lumière de ses souvenirs et de son interprétation, mais à mesure que la chaleur et les vibrations s'intensifiaient, je prenais conscience que ce court passage du conte allégorique écrit au XIX^e siècle par Collodi possédait une puissance d'évocation que l'on rencontrait rarement. Les murs, qui jusqu'à présent étaient vierges de couleurs, se mirent tout à coup à acquérir une texture, une myriade de nuances, et des taches

d'humidité firent même leur apparition. L'encadrement des fenêtres s'écailla et se couvrit de poussière, le sol frémit, ondula, se dessinèrent des dalles que même moi, pourtant Extérieure, fus incapable de distinguer de vraies. Alors que Pinocchio était toujours plongé dans son sommeil, la lecture enfla tout à coup comme une lame d'océan et traversa la pièce en venant droit sur nous, crête de réalité haute résolution qui nous balaya en dégageant une chaleureuse sensation de bien-être. Et qui plus est, événement rarissime dans la fiction, un délicat mélange de parfums. Odeurs de bois coupé, de cuisine, d'épices – et celle des jambes de Pinocchio qui se consumaient, et dans laquelle je reconnus du merisier. En outre, les images d'un étrange méli-mélo de visages se formèrent, une petite fille qui riait et la silhouette d'un château en ruine éclairé par la lune. Les odeurs s'intensifièrent, si bien que je pus sentir leur goût dans ma bouche, la poussière et la crasse gagnèrent en netteté puis un sifflement étouffé se fit entendre, précédant un grand plouf. Nos sensations exacerbées s'évanouirent en un instant. L'environnement reprit l'aspect rudimentaire que nous avons rencontré en arrivant : une simple description dans les grandes lignes de l'atelier de Gepetto. Je donnai un petit coup de coude à Thursday5 qui avait ouvert de grands yeux et regardait autour d'elle avec soulagement.

— Que s'est-il passé ? me demanda-t-elle d'une voix apeurée.

— Nous avons été lues, répondis-je, un peu ébranlée tout de même, ce qui devait être visible comme le nez au milieu de la figure.

— J'ai été lue à maintes reprises, murmura Thursday5, du survol machinal à l'analyse critique, et je n'ai jamais connu des sensations pareilles.

Elle avait raison. Mes années d'expérience ne m'avaient pas préparée à subir une telle lecture en profondeur.

— Regardez, dit-elle en me montrant le Détecteur de Proximité Narrative. La vitesse de déchiffrage a atteint le taux incroyable de 68,5 !

— Impossible, grommelai-je. La bande de l'ImaginoTransfert n'est pas assez large pour supporter une vitesse de lecture pareille.

— Vous croyez qu'on nous a vues ?

— J'en suis sûre, répondis-je, les oreilles encore bourdonnantes et avec un étrange goût de bois dans la bouche.

Je consultai l'ISN de nouveau. Le lecteur était à présent loin devant nous, filant à travers la prose vers la fin du livre.

— Juste ciel ! s'exclama le grillon manifestement étourdi et grisé quand il réapparut, précédant sa doublure qui se montra quelques instants plus tard. C'était en tout point aussi exaltant que ce que j'avais imaginé, et je n'ai pas eu le trac. J'ai été excellent, n'est-ce pas ?

— Vous avez été formidable, mon cher, intervint son alter ego. On va parler de vous dans tout le grand monde du conte allégorique pour la jeunesse.

— Quant à vous, cher ami, répondit le grillon, cette chute du mur ! Proprement divine !

Mais cet échange d'amabilités autosatisfaites entre grillons ne m'intéressait guère, et sur le moment, j'en oubliai même la sonde de Goliath.

— Un superlecteur, soupirai-je. J'en avais entendu parler par ouï-dire, mais je croyais que c'était une légende. Des histoires à dormir debout sur des sprinters de textes qui auraient disjoncté en se shootant aux verbes irréguliers.

— Un superlecteur ? demanda Thursday5 avec curiosité, et même les grillons interrompirent leur concert de félicitations et s'approchèrent pour écouter.

— Il s'agit d'un lecteur qui possède une puissance de compréhension exceptionnelle, capable de discerner dix fois plus vite que les autres les plus subtiles nuances narratives, le moindre sous-entendu, le sens profond du texte.

— C'est une bonne chose, non ?

— Pas vraiment. Une douzaine de superlecteurs pourraient vider un livre de toute sa substance et ne laisseraient derrière eux qu'une enveloppe exsangue avec des personnages appauvris et une intrigue inexistante.

— Alors... La plupart des romans de Daphne Farquitt ont été victimes d'un superlecteur ?

— Non, ils sont mauvais, c'est tout.

Je restai pensif un instant, pris quelques notes dans mon calepin et ramassai la sonde. Je tentai de joindre Bradshaw, mais je tombai sur son répondeur. Je mis la sphère dans mon sac, puis je me souvins que j'étais également ici pour montrer quelque chose à Thursday5 concernant l'ImaginoTransfert, alors je me tournai vers les grillons.

— Où est la Chambre du Noyau Modérateur ?

— Cri cri cri, fit le grillon en réfléchissant. Il me semble que c'est une des portes de la cuisine.

— Parfait.

Je saluai les grillons, qui avaient entamé une dispute après que celui qui portait la toque eut émis l'idée qu'il était grand temps qu'il exécute les cascades lui-même.

— Sans vouloir vous commander, demanda mollement Pinocchio sans ouvrir les yeux ni ôter ses pieds du brasero, il y en a qui voudraient bien dormir, ici.

8

Julian Glamour

Élément standard de l'équipement de tout agent de la Jurifiction, le Guide de Voyage renferme des informations, des tuyaux, et des extraits de romans populaires ou d'avant-garde qui permettent de voyager plus vite au sein de la fiction. Il contient également quantité de produits JurisTech, comme le masque MV, le marqueur de texte, le chapeau Eject-O. La couverture du Guide de Voyage possède un code propre à son utilisateur, et dispose enfin d'un appel d'urgence et un mécanisme d'autodestruction.

Nous pénétrâmes dans la cuisine de la petite maison de Gepetto. Digne et austère, elle était cependant propre et fonctionnelle. Un chat dormait à côté d'un panier à bois et une bouilloire chantait joyeusement pour elle-même sur la cuisinière. Mais nous n'étions pas les seuls êtres humains dans cette pièce. Elle comportait deux portes de sortie, et devant chacune d'elles, un individu assis sur un tabouret à trois pieds semblait s'ennuyer considérablement. Au centre de la cuisine, se tenait un bonhomme en costume lamé or qui se révéla animateur de jeu. Il avait un bronzage artificiel presque orange, de gros bijoux et une coiffure impeccable qui semblait importée directement des années 1950.

— Ah ! dit-il dès qu'il nous aperçut. Des concurrents.

Il saisit un micro.

— Bienvenue à *Enigmatic*, déclara-t-il avec une gaieté forcée en exhibant une dentition immaculée, le célèbre divertissement cérébral. Je m'appelle Julian Glamour et je suis votre hôte.

Il nous sourit, ainsi qu'à un public imaginaire et invita Thursday5 à s'approcher. Je lui fis signe de rester où elle était.

— Mais je suis capable... ! s'exclama-t-elle.

— Non, la coupai-je à voix basse. Même s'il t'apparaît comme un inoffensif présentateur de jeu, Glamour est un tueur en puissance.

— Je croyais que l'excès de prudence était fait pour les faibles ? rétorqua-t-elle pour tenter de compenser le fiasco du sandwich au bacon. J'ajoute que je suis assez grande pour prendre soin de moi.

— Alors fais comme tu veux, lui dis-je dans un sourire. Ou plutôt, fais comme *lui* voudra.

Sur ces paroles, elle se tourna vers Glamour et se dirigea vers une marque sur le sol qu'il lui avait indiquée. Pendant ce temps, les lumières se mirent à décroître, hormis un spot dirigé sur eux. Une brève salve d'applaudissements éclata, venue de nulle part.

— Alors donc, concurrent numéro un, comment vous appelez-vous, que faites-vous dans la cuisine de Gepetto et d'où venez-vous ?

— Mon nom est Thursday Next5, je viens visiter la Chambre du Noyau Modérateur pour les besoins de ma session de formation, et j'appartiens à *La Grande Débâcle de Samuel Pepys*.

— *Modérez* votre enthousiasme... et transformez votre *visite*... en *débâcle* ? répéta Glamour, dans une vaine tentative de partager avec elle son sens de l'humour.

Elle posa sur lui un regard inexpressif.

— Ça ne fait rien. Or donc, Miss Next, qui voulez visiter le Noyau Modérateur, nous allons jouer aujourd'hui à... « Tigres et Menteurs ».

Il désigna les deux portes de sortie, chacune gardée par les types qui s'ennuyaient, les yeux dans le vague.

— Les règles sont très simples. Nous avons ces deux portes semblables. Derrière l'une d'elles vous trouverez la Chambre du Noyau Modérateur, et derrière l'autre... un tigre.

L'expression de confiance déserta le visage de Thursday5, et je retins à grand-peine un sourire.

— Un quoi ? demanda-t-elle.

— Un tigre.

— Un vrai tigre, ou un tigre de fiction ?

— C'est la même chose. Devant chacune des portes, vous avez une sentinelle. L'une dit toujours la vérité, l'autre ment systématiquement. Vous ne savez pas lequel fait quoi, ni quelle porte il garde. Vous avez droit à une seule question, que vous poserez à un seul homme. Miss Next, êtes-vous prête pour « Tigres et Menteurs » ?

— Un tigre ? Un vrai tigre ?

Julian lui sourit avec amusement.

— Un mètre quatre-vingts de tigre en chair et en os. Des dents à un bout, une queue à l'autre, des griffes aux quatre coins. Êtes-vous prête ?

— Si cela ne vous fait rien, dit-elle poliment, je vais passer mon tour.

Vif comme l'éclair, Glamour dégaina un automatique luisant et le pressa contre la joue de Thursday5.

— Vous allez participer, Next, grogna-t-il. Trouver la bonne réponse et vous gagnerez le cadeau « spécial, gogo » mis en jeu aujourd'hui. Donnez la mauvaise et vous finirez en crotte de tigre. Refusez et c'est moi qui vais jouer à « Repeindre la cuisine avec de la cervelle ».

— Et si nous formions un groupe de réflexion pour en discuter autour d'une bonne tisane ?

— Voilà une très mauvaise réponse, dit doucement Glamour, une leur démente dans le regard.

Il affermit son doigt sur la détente et les deux sentinelles se

protégèrent le visage. Ça allait trop loin.

— Attendez !

Glamour leva les yeux sur moi.

— Quoi ?

— Je prends sa place.

— C'est contraire au règlement.

— Pas si nous jouons à « double ration ».

Glamour posa son regard sur Thursday5, puis sur moi.

— Ce jeu ne m'est pas très familier, dit-il lentement en plissant les yeux.

— Rien de plus simple. Je la remplace et si j'échoue, vous nous livrez toutes les deux au tigre. Si je réussis, nous sommes libres.

— D'accord, concéda Glamour en libérant Thursday5 qui courut se blottir derrière moi.

— Descendez-le, dit-elle dans un chuchotement rauque.

— Et le coup de la tisane ?

— *Descendez-le !*

— Ce n'est pas une façon de faire, répondis-je calmement. Maintenant tu observes, tu écoutes, et tu en prends de la graine.

Les deux gardes enfilèrent des casques en acier et Glamour lui-même se retira à l'autre bout de la pièce, d'où il pouvait s'enfuir si le tigre était lâché. Je m'approchai des deux sentinelles qui posèrent sur moi un œil interrogateur tout en se tartinant de crème répulsive anti-tigre. Les portes étaient identiques, tout comme les gardes. Je me grattai la tête et me creusai sérieusement la cervelle. Deux portes, deux hommes. L'un dit toujours la vérité, l'autre ment systématiquement. Et une seule question à un seul garde pour choisir la bonne porte. C'est une devinette que j'avais apprise quand j'étais gamine, mais jamais je n'aurais cru que ma vie pourrait en dépendre. C'est ça, la fiction. Étrange, imprévisible – et rigolo comme tout.

Le Noyau Modérateur

Des millénaires durant, OralTrad fut le seul et unique système d'expression narrative ; il est encore en service aujourd'hui. Les systèmes d'expression narrative durables débutèrent avec TabletArgil V2.1 et connurent différents stades concurrentiels (TabletCire, Papyrus, VélinPlus) avant de fusionner en un seul système, MANUSCRIT, qui remporta tous les concours, et subit huit mises à jour jusqu'à la version V3.5, pour être finalement supplanté par le tout nouveau et très nettement supérieur LIVRE V1. Stable, pratique à stocker et à transporter, compact et doté d'un index opérationnel, LIVRE domina le marché pendant près de dix-huit cents ans.

Je me tournai vers le garde à ma gauche.

— Si je demandais à l'autre garde quelle est la porte du Noyau Modérateur, dis-je non sans inquiétude, que répondrait-il ?

Il réfléchit un instant et désigna une porte. Je me retournai pour regarder Glamour et une Thursday5 passablement anxieuse, qui commençait à accepter l'idée qu'il existait tout un tas de trucs pas marrants dans le Monde des Livres devant lesquels elle était impuissante, comme par exemple se faire agresser par un tigre à l'intérieur de *Pinocchio*.

— Avez-vous fait votre choix, Miss Next ? demanda Julian Glamour. Rappelez-vous : si vous réussissez, vous entrez dans la Chambre du Noyau Modérateur, et si vous échouez, vous avez de fortes chances de vous faire dévorer. Soyez... perspicace !

Je souris et tendis le bras non sur la porte que m'avait indiquée la sentinelle, mais sur l'autre. Je l'ouvris en grand et découvris... une volée de marches qui descendait.

Glamour cilla et fit une grimace avant d'afficher de nouveau son grand sourire hypocrite. Les deux gardes poussèrent un soupir de soulagement et ôtèrent leur casque pour s'essuyer le front. Leur occupation favorite n'était manifestement pas de s'occuper d'un tigre, lequel, grogna de frustration derrière la seconde porte.

— Félicitations, grommela Glamour, la réponse est... correcte.

Je fis signe à Thursday5 qui me rejoignit sur le pas de la porte, laissant derrière elle Glamour et les deux gardes se chamailler sur le choix de mon cadeau « spécial-gogo ».

— Comment avez-vous pu faire la différence entre les sentinelles ? demanda-t-elle avec déférence.

— Je ne l'ai pas faite, et je ne la connais toujours pas. Mais j'ai

supposé que les gardes savaient qui disait la vérité et qui mentait. Par conséquent la question que j'ai posée devait à coup sûr entraîner qu'on me désigne la mauvaise porte, et ceci quel que soit celui qui répond.

— Oh, dit-elle en essayant de suivre le fil. Au fait, qu'est-ce qu'ils faisaient là ?

— Glamour et les deux autres sont ce que l'on appelle des anecdotes. Énigmes, devinettes, jeux de mots, faits divers et rumeurs qui circulent dans la Tradition Orale mais qui n'ont pas assez de consistance pour exister par eux-mêmes. Il faut les saisir instantanément, et pour cela ils doivent être flexibles et disponibles au moment requis. Nous les plaçons dans les romans et ils passent inaperçus.

— Je vois, répondit Thursday5. Il y avait comme ça une plaisanterie à propos d'un mille-pattes qui jouait avec nous au football dans *La Grande Débâcle*. Une vraie calamité, d'ailleurs. On n'arrêtait pas de lui marcher sur les pieds.

Nous fîmes halte au pied des escaliers. La pièce avait les dimensions d'un garage double, et le cuivre riveté qui la garnissait était vert d'oxydation. Les murs étaient légèrement incurvés, si bien que nous avions l'impression de nous trouver à l'intérieur d'un tonneau, et nos voix résonnaient comme dans une église. Au centre s'élevait un piédestal en bronze circulaire à peu près de la taille et de la forme du cabestan des marins, au sommet duquel deux électrodes se dressaient en s'arrondissant pour que leurs pointes ne soient distantes que d'une vingtaine de centimètres. Chaque électrode était munie à son extrémité d'une bille de carbone pas plus grosse qu'une balle de ping-pong, et entre les deux, un arc électrique bleuté et gracieux crépitait doucement pour lui-même.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Thursday5 dans un murmure respectueux.

— C'est l'étincelle, le concept, l'âme du livre, le grain d'énergie qui permet la cohérence d'un roman.

Nous contemplâmes un instant l'arc énergétique onduler lascivement entre les électrodes. De temps en temps, il frémissait comme s'il était perturbé par quelque chose.

— Il bouge quand les grillons discutent entre eux, expliquai-je. Si le livre avait été en cours de lecture, tu aurais pu le voir osciller et danser pour de bon. Je me suis retrouvée un jour dans le noyau de *Anna Karénine* en même temps que cinquante mille lecteurs, c'était mieux que n'importe quel feu d'artifice. L'arc s'était multiplié en un faisceau de mille brins de couleurs différentes qui s'incurvaient et balayaient tout l'espace en se mélangeant. La raison d'être d'un livre d'être lu ; l'arc électrique en est le reflet coloré et pétillant.

— Vous en parlez comme s'il était vivant.

— Parfois je pense qu'il l'est, dis-je d'un air songeur en contemplant l'étincelle. Après tout, une histoire naît, elle peut grandir, avoir une descendance, et mourir. Le Noyau Modérateur est un endroit où je me rendais souvent, mais j'ai manqué de temps dernièrement.

Je lui montrai un tuyau de l'épaisseur de mon bras qui sortait du socle et disparaissait dans le sol.

— C'est par là que transitent toutes les lectures avant d'être orientées vers la machine de Décodage du Grand Central du Texte, et de là, elles repartent vers le Monde Extérieur, où elles sont directement dirigées vers l'imagination du lecteur.

— Et... tous les livres fonctionnent ainsi ?

— J'aimerais bien. Les livres qui ne sont pas sous l'autorité du Grand Central du Texte possèdent leur propre machine de décodage intégrée, comme par exemple les histoires élaborées dans le Puits des Histoires Perdues ou la plupart des publications à compte d'auteur.

Thursday5 resta une seconde songeuse.

— Les lecteurs sont sacrés, n'est-ce pas ?

— Tu as tout compris, répondis-je. Sacrés.

Le silence s'installa un instant.

— J'étais en train de penser à l'écrasante responsabilité qui pèse sur les épaules d'un agent de la Jurifiction, dis-je malicieusement. Et toi, à quoi songeais-tu ?

— Moi ?

Je parcourus la pièce vide du regard.

— Oui, toi.

— Je me demandais si extraire l'aloès faisait mal à la plante. Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Elle me désignait une petite écrouille ronde en partie cachée par une garniture de cuivre, comparable à celles que l'on trouve sur les cloisons étanches des sous-marins. Rivetée et de conception robuste, elle était barrée par un grand levier verrouillé par deux cadenas afin que personne ne puisse l'ouvrir accidentellement.

— Ça donne sur... *rien*.

— Vous voulez dire, un mur blanc ?

— Non, c'est déjà quelque chose, un mur blanc. Il ne s'agit pas de rien, mais du rien, le Néant par lequel toute existence procède.

Elle me semblait un peu paumée, alors je la conduisis vers un petit hublot à côté de l'écrouille et lui demandai d'y jeter un coup d'œil.

— Je ne vois rien du tout, dit-elle au bout d'un moment. C'est noir comme dans un four... Non, attendez, j'aperçois des petits points lumineux, on dirait des étoiles.

— Pas des étoiles, des livres. Ils dérivent dans l'immensité du firmament et s'ils brillent de tels feux, ce n'est pas seulement grâce à

l'énergie créative de l'auteur, mais aussi parce qu'ils sont lus et aimés. Les plus éclatants sont les plus appréciés.

— Il y en a des millions et des millions, murmura-t-elle en plaçant ses mains en bol de part et d'autre de son visage pour mieux scruter les ténèbres.

— Chaque livre est un monde en lui-même, uniquement accessible par saut de page. Regarde comment certains points lumineux tendent à se rapprocher les uns des autres.

— Et alors ?

— Ils se regroupent par genres, attirés mutuellement par la force gravitationnelle de leur propre ligne stylistique.

— Et entre eux ?

— Une abstraction dans laquelle toutes les règles de théorie littéraire et de convention narrative se dissipent, le Néant. Il ne supporte pas la vie textuelle et n'a ni consistance, forme ou fonction.

Je mis la main sur l'écoutille à l'allure innocente.

— Là-dehors, en moins d'une seconde la structure de texte qui compose ton existence narrative serait dépouillée de toute substance et signification. Avant que l'on mette au point le saut de page, les personnages étaient confinés à leur propre livre. Pour la plupart des ouvrages qui échappent à l'autorité du Monde des Livres et du Grand Central du Texte, c'est encore le cas. *Le Voyage du Pèlerin*, de John Bunyan, ou la série des Sherlock Holmes sont de bons exemples. Nous connaissons en gros leur localisation en raison de l'influence littéraire qu'ils exercent sur les ouvrages similaires, mais nous n'avons toujours pas trouvé le moyen d'y pénétrer. Et tant que personne ne l'a fait, le saut de livre est impossible.

J'éteignis la lumière et nous retournâmes dans la cuisine de Gepetto.

— Ah, vous voilà, dit Julian Glamour en me tendant un paquet.

Toute forme d'hostilité à notre égard avait disparu.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, votre lot, bien sûr ! Un magnifique choix de boîtes Tupperware™. Robustes et pourvues d'un ingénieux couvercle étanche, elles offrent la solution idéale pour garder leur fraîcheur aux aliments.

— Donnez-les au tigre.

— Il n'apprécie pas les Tupperware™, avec ses pattes, il a du mal à les ouvrir.

— Alors gardez-les pour vous.

— Ce n'est pas moi qui les ai gagnées, répondit Glamour avec une pointe d'embarras.

Il resta pensif un instant.

— Mais si vous apportez votre candidature à notre « super-banco double jackpot », nous doublerons votre récompense à votre prochaine participation !

— Mais oui, parfait comme ça, répondis-je tandis que la sonnerie d'un téléphone posé sur la table se faisait entendre.

Tout le monde se tut et Julian décrocha.

— Allô, Grand jeu des deux portes, du tigre, mensonge ou vérité à l'appareil.

Il leva les sourcils et agrippa un crayon pour griffonner quelques notes.

— Nous arrivons tout de suite.

Il raccrocha le combiné et se tourna vers les deux gardes qui l'observaient attentivement.

— En route, les gars. Nous sommes attendus pour un voyage rasoir en voiture sur la M4 vers l'ouest aux environs de Lyneham.

Un tourbillon d'activité s'empara tout à coup de la pièce. Les deux gardes démontèrent leur porte respective, apparemment pourvue de charnières, et la placèrent sous leur bras. Le premier posa une main sur l'épaule de Glamour, dos tourné, et le second fit de même sur celle son congénère. Le tigre, à présent libéré, se plaça derrière le deuxième homme et lui mit une patte sur l'épaule, tandis que de l'autre il s'emparait du téléphone posé sur la table.

— Tout le monde est prêt ? demanda Glamour à la petite queue qui s'était prestement formée dans son sillage.

— Oui, répondit la première sentinelle.

— Non, fit la seconde.

— Groumpf, conclut le tigre, qui se tourna vers nous pour nous adresser un clin d'œil.

Il y eut une secousse légère quand ils sautèrent hors du livre. Dans la cheminée, le feu s'accéléra quelques instants, le chat détala hors de la pièce et quelques papiers voltigèrent dans les airs. Du coup de téléphone au signal du départ, il ne s'était pas écoulé plus de huit secondes. De vrais pros, ces gars-là.

Passablement impressionnées et toujours sans taxi, nous sautâmes hors de *Pinocchio* pour regagner la Grande Bibliothèque.

Elle rangea le livre sur l'étagère et leva les yeux vers moi.

— Si j'avais réellement joué à « Tigres et menteurs », dit-elle dans un soupir lugubre, j'aurais été incapable de trouver la solution. Le tigre m'aurait dévorée.

— Pas nécessairement. On peut même estimer tes chances à du cinquante-cinquante, d'après les statistiques les plus optimistes du Monde des Livres.

— Vous voulez dire que j'ai une chance sur deux d'être tuée en service ?

— Estime-toi heureuse. Dans le monde réel, malgré les prodigieuses avancées de la recherche médicale, le taux reste bloqué à cent pour

cent. Mais la mortalité humaine a de bons côtés, du moins pour le Monde des Livres.

— Lequel ?

— Un flux intarissable de nouveaux lecteurs. Allez, viens, ramène-moi au siège de la Jurifiction.

Elle m'observa un moment et me dit :

— Vous n'êtes plus très bonne en saut de livre, n'est-ce pas ?

— En effet. Mais ça reste entre nous, d'accord ?

— Vous voulez que nous en parlions ?

— Non.

Le Puits des Histoires Perdues

Compte tenu des tâches précises et souvent pointues confiées aux agents, JurisTech est habilité à concevoir des gadgets qui échappent aux lois physiques habituelles – c'est le seul département (avec la S.-F.) à en posséder le droit. L'outil de base de l'équipement d'un agent est le Guide de Voyage (voir définition) qui lui-même contient d'autres produits JurisTech comme le chapeau Eject-O Martin-Bacon, le Masque MV, le Marqueur de Texte, Ficelle™ et les Cribles Textuels de différentes porosités, pour n'en citer que quelques-uns.

Dès notre retour à Norland Park dans les bureaux de la Jurifiction, j'accordai une heure à Thursday5 pour son déjeuner, ce qui me permit d'avancer dans mon travail. Je sélectionnai tous les dossiers décrivant l'apparition d'une sonde pouvant être d'origine transfictionnelle et découvris que j'étais la seule à en posséder une preuve tangible. Tout le reste consistait en témoignages. On aurait dit que les appareils de Goliath surgissaient pour s'évanouir tout aussi brusquement. Cela faisait sept ans que le phénomène durait. Il avait atteint un pic huit mois auparavant et semblait un peu refluer depuis. De toute façon, cette estimation se fondait sur trente-six apparitions seulement, on ne pouvait donc totalement s'y fier.

Je rapportai mes informations à Bradshaw qui écouta attentivement mon compte rendu et ce que je savais sur Goliath, c'est-à-dire beaucoup, et rien de positif. Il acquiesça avec pondération en écoutant mes paroles, et quand j'en eus terminé, il resta silencieux quelques instants avant de déclarer :

— Appartenant au monde extérieur, Goliath se trouve totalement hors de notre juridiction. Ça m'embête d'en parler au sénateur Paprass, car il pourrait se faire l'instigateur d'une de ses « initiatives » à la noix ou d'une action avec des moyens que nous ne possédons pas. Qu'est-ce qui nous prouve que ces engins ne se contentent pas d'observer ? Expédier une boule de métal dans la fiction est une chose, y envoyer quelqu'un serait une tout autre paire de manches.

— Rien du tout, en effet. Mais ils en ont bien l'intention, même s'ils n'y sont pas parvenus pour l'instant.

— Vous croyez qu'ils peuvent réussir ?

— Mon oncle l'a fait. Et puisqu'il l'a fait, c'est possible.

Bradshaw demeura pensif un instant.

— Gardons ça entre nous pour le moment. Avec le taux de lecture qui plonge, je ne voudrais pas semer inutilement la panique au sein du

Conseil des Genres et provoquer des réactions intempestives. Est-ce que vous avez des chances de découvrir quelque chose dans le monde réel ?

— Je peux essayer, répondis-je sur un ton méditatif. Mais ne criez pas encore victoire, je ne suis pas précisément dans les petits papiers de Goliath.

— Bien au contraire, dit-il en me tendant la sonde, je suis certain qu'ils seront fous de joie de rencontrer quelqu'un capable de voyager dans la fiction. Pourrez-vous jeter un coup d'œil aux travaux de ravalement du Jane Austen dans l'après-midi ? Isambard tient à nous montrer quelque chose.

Je l'assurai que j'allais m'y rendre sur-le-champ et il me remercia, me souhaita bonne chance et s'en alla. Je profitai des quelques minutes qu'il me restait avant le retour de Thursday5 pour chercher dans la base de données des renseignements sur les superlecteurs, malheureusement sans beaucoup de succès. La plupart des légendes qui les concernaient naissaient dans la Mer de Texte, généralement colportées par des pêcheurs de mots. Ce qui compliquait l'affaire, c'est qu'une superlecture était physiquement comparable à une forte quantité de lectures simultanées, et seul un examen du registre de maintenance pouvait déterminer si le livre en avait été ou non la victime.

Thursday5 réapparut à l'heure convenue après avoir passé son heure de déjeuner dans un bain de boue, ce qu'elle se sentit obligée de m'exposer dans le détail. De fait, elle était beaucoup plus détendue que moi, preuve que ça fonctionnait. Nous sortîmes, et après m'être bagarrée cinq bonnes minutes avec le standard des Taxis TransGenres, nous sautâmes jusqu'à la Grande Bibliothèque. Nous rejoignîmes l'ascenseur et descendîmes en silence au sous-sol, connu universellement sous le nom de Puits des Histoires Perdues depuis si longtemps que personne ne connaît plus son appellation d'origine, si toutefois elle existait. C'était l'endroit où les livres étaient conçus. On commençait par assembler la « colonne vertébrale », première opération du processus, après quoi les groupes de mots venaient à jets continus s'intégrer péniblement au roman, liant l'intrigue et le message dans la construction de la narration. On introduisait méticuleusement les décors et l'atmosphère avant que les personnages, frais émoulus de leur apprentissage de dialogues, ne commencent, en présence d'un metteur en images compétent, à enregistrer le livre sur bandes ImaginoTransfert prêtes à être exploitées dans le Monde Extérieur. Le processus était long, coûteux, et demandait beaucoup de doigté. Les ingénieurs Conducteurs de Projet capables de réaliser un roman complexe en un minimum de temps étaient très courtisés.

— Je me disais qu'il faudrait que je prenne plus d'initiatives, déclara Thursday5 tandis que l'ascenseur filait vers le bas. J'ai failli me faire dévorer par un tigre et je reconnais que c'était la septième fois que vous volez à mon secours en une journée et demie.

— La huitième, rectifiai-je. Et quand tu as été attaquée par un adjectivore ?

— Ah oui. On ne peut pas dire qu'il ait retenu ma suggestion d'une discussion de groupe afin de réévaluer le rôle passif des grammasites dans le Monde des Livres, n'est-ce pas ?

— Non. La seule chose qui l'intéressait, c'était d'arracher les adjectifs de ton corps plein de vie.

— Oui, mon problème, c'est que je ne suis pas assez agressive.

— C'est un assez bon diagnostic. Si la situation le demande, nous verrons comment tu réagis.

L'ascenseur stoppa et nous sortîmes. Au fond du Puits, les couloirs du sous-sol ressemblaient plutôt à d'étroites ruelles élisabéthaines. C'était là que les fournisseurs de matériaux liés à l'élaboration d'un livre exposaient leur marchandise dans une multitude de petites échoppes spécialisées correspondant à tous les genres, styles ou atmosphères. Les allées bruissaient de l'activité des artisans qui s'affairaient çà et là. Marchands d'histoires, décorateurs, raccommodeurs de blancs narratifs, ouvriers et personnages génériques trottaient dans tous les sens, et des charrettes transportant des parties préfabriquées de proto-livres descendaient lentement la ruelle, tirées par des poneys de mine, race de petits chevaux peu encombrants.

L'essentiel consistait en matériau de récupération. Au niveau le plus bas du sous-sol s'étendait la Mer de Texte, d'où des équipes d'ouvriers extrayaient des livres au rebut qu'elles tiraient sur le rivage à la seule force de leurs bras et d'outils aussi peu raffinés que des marteaux et des chaînes. Des pans entiers de narration endommagée étaient alors dépecés par des découpeurs qui étaient les parties réutilisables et les conditionnaient pour les revendre. Les idées, décors ou personnages trop abîmés ou trop faibles pour être refondus étaient sans cérémonie rejetés à la mer, où les liaisons entre les phrases se diluaient pour que ne subsistent que des mots, qui eux-mêmes se réduisaient à l'état de lettres et de signes de ponctuation. Leur signification se consumait en une brume bleuâtre qui dérivait près du rivage avant de s'évaporer.

— Qu'est-ce que nous allons voir ? demanda Thursday5 tandis que nous nous frayons un passage dans la foule.

— Bradshaw m'a demandé de jeter un coup d'œil sur le ravalement du Jane Austen. L'ingénieur qui s'en occupe s'appelle Isambard Kingdom Buñuel, et c'est le meilleur et le plus surréaliste des ingénieurs du Puits des Histoires Perdues. Quand il a bâti *Guerre et*

paix, personne n'aurait imaginé qu'une œuvre de cette taille et de cette ampleur puisse être construite, a fortiori exploitée. Le roman était si imposant qu'il a fallu bâtir un second sous-sol pour l'accueillir. Et même aujourd'hui, il exige une équipe permanente de vingt personnes pour fonctionner.

Thursday5 regarda autour d'elle avec curiosité alors qu'un groupe de riveteurs passait en riant bruyamment et discutant d'une épine dorsale d'ouvrage sur laquelle ils travaillaient.

— Et quand le livre est terminé, il est expédié à la Grande Bibliothèque ?

— Pas nécessairement, répondis-je. Une fois monté, et après avoir enclenché l'arc électrique, il subit un contrôle narratif rigoureux en douze points et un essai de conformité avant d'être soigneusement testé sur une plate-forme spéciale. Puis le livre passe devant une commission de lecture présidée par l'Inspection du Conseil des Genres pour prétendre – ou non – à la publication.

Nous arrivâmes en vue des hangars abritant les Ateliers de l'Entretien des Livres qui pointaient au-dessus des toits. Ils étaient occupés en permanence ; la maintenance des livres ne connaissait aucun moment de répit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Après cinq minutes de marche, et alors que la rue s'élargissait considérablement pour desservir l'immense complexe, nous nous présentâmes devant l'Atelier d'Entretien des Livres.

La remise en l'état

L'usure menace les livres, à l'instar des joints, des voitures ou des réputations. C'est pourquoi tous doivent être régulièrement envoyés dans les ateliers de maintenance pour une remise en état périodique, tous les trente ans ou après un million de lectures, selon celui qui arrive en premier. Pour ceux qui avaient connu une audience initiale élevée mais qui l'avaient perdue, que ce fût par lassitude ou dégradation de l'intellect des lecteurs, un ravalement partiel peut suffire. *Les Distiques du diable*, le chef-d'œuvre indomptable de Salmon Thrusty, a vu ses deux premiers chapitres rebâtis à six reprises, quand la suite est restée à peu près intacte.

Depuis que les pro-Catherine ont ourdi une opération de guérilla dans *Les Hauts de Hurlevent* au cours d'une révision de routine, la sécurité a été renforcée et une haute grille infranchissable sépare désormais les ateliers d'Entretien du Monde des Livres du reste du Puits. Si Heathcliff – probablement le personnage le plus détesté de la fiction – est parvenu à s'en sortir indemne, on le doit certes à la vigilance des agents de la Jurifiction qui assuraient sa protection ce jour-là, mais également à une confusion sur le mot « guérilla », malheureuse erreur lexicale qui laissa cinq gorilles désorientés sur le carreau et l'atelier tapissé de bananes. Il existe à présent un poste de garde, et nul ne peut rentrer sans montrer patte blanche.

— Voici l'occasion de mettre ton agressivité à l'épreuve, murmurai-je à Thursday5. Ces gars-là peuvent se montrer roublards, il faut donc que tu te montres ferme.

— Ferme ?

— Ferme.

Elle inspira profondément, s'arma de courage et se dirigea vers le poste de garde d'une démarche décidée.

— Next et Next, déclara-t-elle en tendant nos badges à la sentinelle installée dans une petite guérite en bois aux portes de l'atelier. Si vous nous créez des histoires, nous serons... très fâchées. Et alors c'est vous qui serez fâché car nous sommes prêtes à faire des choses fâcheuses... aux gens... éventuellement...

— Je vous demande pardon ? répondit le garde qui arborait de grandes moustaches blanches et paraissait un peu dur d'oreille.

— Je disais... euh... comment allez-vous ?

— Oh, très bien, je vous remercie, madame, répondit aimablement le cerbère.

Thursday5 se tourna vers moi et leva le pouce. Je souris. Je

l'appréciais vraiment, mais il restait beaucoup de boulot avant que l'on puisse la juger bonne pour le service de la Jurifiction. En l'état actuel des choses, j'envisageais de la sanctionner d'un « prometteuse mais manque de bases » et de la réexpédier en formation.

Je regardai autour de moi pendant que le garde examinait nos papiers. Surplombant les ateliers, de grandes cheminées crachaient des nuages de fumée, et je pouvais percevoir le tintement des marteaux et le grondement des machines.

— Laquelle de vous est Thursday Next ? demanda le gardien en consultant soigneusement les deux cartes identiques.

— Toutes les deux. Je suis Thursday5. Quant à elle, elle vient du Monde Extérieur.

— Une Extérieure ? reprit le garde avec intérêt.

Je fusillai Thursday5 du regard. Mon statut d'Extérieure n'était pas une chose que j'aimais voir claironner sur tous les toits.

— Hé, Bert ! dit-il à son collègue qui semblait installé dans une pause-café permanente. Nous avons une Extérieure !

— Sans blague ! répondit l'autre en se levant d'une chaise au siège magnifiquement lustré. Pousse-toi de là !

— Quel honneur ! fit le premier gardien. Quelqu'un du monde réel.

Il resta pensif un instant.

— Dites-moi, quand il pleut un jour de grosse chaleur, est-ce que les moutons rétrécissent ?

— C'est une question officielle ?

— Non, pas du tout, s'empressa-t-il de répondre. Bert et moi nous interrogeons à ce sujet récemment.

Cela n'avait rien d'étonnant. Les personnages de fiction avaient une conception très déformée du monde réel. À leurs yeux, les composantes extrêmes de l'aventure humaine étaient ordinaires, puisqu'elles représentaient généralement le type de réalité qu'ils rencontraient dans les livres, et les banalités de la vie quotidienne leur paraissaient à l'inverse obscures et énigmatiques. Les maladies en phase terminale, le deuil, la trajectoire d'une balle de fusil, l'ironie du sort et les familles à problèmes, ils connaissent ça sur le bout des doigts ; mais interrogeons-les sur les pinceaux, et ils passeront le restant de la semaine à essayer d'imaginer comment la peinture peut rester accrochée aux poils avant d'entrer en contact avec une surface.

— C'est la laine qui rétrécit, lui expliquai-je. Et il faut vraiment beaucoup de chaleur.

— Je te l'avais bien dit ! s'exclama Bert sur un ton de triomphe.

— Merci, dis-je en prenant les badges de sécurité des mains du garde avant de signer le registre.

Il nous laissa pénétrer dans l'enceinte de l'usine et, surgissant de nulle part, une Jeep jaune vif apparut, conduite par un jeune homme

en uniforme bleu coiffé d'une casquette marquée AEL.

— Pouvez-vous nous conduire auprès d'Isambard Kingdom Buñuel ? lui demandai-je tandis que nous grimpons à l'arrière.

— Oui, répondit le jeune homme sans bouger.

— Alors on y va ?

— Je suppose.

La Jeep démarra. J'ai déjà évoqué les proportions absolument gigantesques des bâtiments. Contrairement au monde réel où les contraintes matérielles du génie civil pouvaient avoir une influence déterminante sur la taille d'un atelier, ce n'était pas ici une préoccupation. En effet, le bâtiment pouvait s'agrandir ou se réduire à la demande, un peu comme le sac de voyage de Mary Poppins, ce qui n'était guère étonnant car tous deux avaient été conçus par la même personne. Nous roulâmes un moment en silence.

— Qu'y a-t-il dans le premier bâtiment actuellement ?

— *Le Mage*.

— Encore ?

Les plus grosses révisions ne duraient jamais plus d'une semaine, et le chef-d'œuvre labyrinthique de John Fowles était là depuis bientôt un mois et demi.

— La remise en état est plus longue que prévu. On a enlevé toutes les pièces de l'intrigue pour les nettoyer, et personne ne se rappelle comment elles se remontent.

— Je ne crois pas que ça fasse une grande différence, murmurai-je alors que nous nous arrêtons devant l'atelier n° 8.

Le chauffeur resta silencieux, nous sortîmes, et il s'éloigna sans plus de cérémonie.

Parler de l'immensité de la taille du bâtiment serait vain, car la Grande Bibliothèque, le Grand Central du Texte et le Conseil des Genres eux aussi possédaient de vastes intérieurs, et la surenchère dans la description deviendrait répétitive jusqu'à l'ennui. Il suffit de dire qu'il y avait assez de place au sol non seulement pour la propriété de Darcy à Pemberley, mais également pour celles de Rosings, de Netherfield et de Longbourn. Elles avaient été hissées hors du livre par une énorme grue afin de permettre, dans l'enveloppe vide qu'était devenu le roman, la réduction des fissures de fatigue, la désinfection par fumigation, la destruction des nids de grammasites et un dernier coup de peinture. Pendant ce temps, des hordes de techniciens, de plâtriers, de peintres, de charpentiers et que sais-je encore pullulaient dans les maisons et les parcs, autour des meubles et des vêtements, qui tous avaient été retirés pour révision et remise en état.

— S'il s'agit d'*Orgueil et préjugés*, demanda Thursday5 tandis que nous nous dirigeons vers la propriété des Bennet à Longbourn, que lisent les gens dans le Monde Extérieur ?

De façon incongrue, la maison reposait sur des plots en bois posés au sol, mais sans le jardin, lequel avait été emporté à un autre endroit par une équipe de jardiniers guillerets.

— Nous déroutons les lecteurs sur une version appauvrie grâce à un encodeur narratif de remplacement, et c'est ce que les gens lisent, répondis-je tout en saluant les différents techniciens qui s'activaient à réparer les dégâts causés par le dernier million de lecteurs. Le livre n'est pas tout à fait aussi bon, mais les seules personnes capables de remarquer la différence sont les fanatiques de Jane Austen et les universitaires. Ils noteraient une légère baisse d'intensité et un manque de vitalité, mais puisqu'ils ne peuvent pas obtenir de réponse satisfaisante à leur interrogation, ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes. En poursuivant quelques jours plus tard leur lecture, ils se rassurent en retrouvant le roman dans toute sa splendeur.

Nous passâmes la porte d'entrée de Longbourn et découvrîmes une équipe d'ouvriers en plein chantier. Ils commençaient à peine, et d'où j'étais, il m'était facile de constater l'étendue des dommages. Les tableaux étaient sombres et sans vie, le papier mural pendait en longues bandes, la cheminée en marbre était maculée et noire de suie. Tout paraissait usé et défraîchi.

— Oh, grands dieux ! s'éleva une voix derrière nous.

Nous nous retournâmes et découvrîmes Mrs Bennet qui portait un bonnet et un châle élimés. Derrière elle apparut le chef de chantier, puis Mr Bennet.

— Ce ne sera jamais prêt à temps, se lamentait-elle en contemplant le salon de sa demeure avec désolation. Et chaque seconde qui n'est pas consacrée à la quête de maris pour nos filles est une seconde perdue.

— Ma chère, vous devriez aller vous changer, l'implora Mr Bennet, vous êtes toute déguenillée et absolument pas présentable pour être lue, alors ne parlons pas de recevoir des messieurs, qu'ils soient prétendants ou quoi que ce soit.

— Il a tout à fait raison, insista le chef de chantier. Ce n'est qu'un ravalement, et dans quelques jours, nous vous délaisserons.

— Délaiés ? couina-t-elle. Comme mes filles ?

Elle était prête à fondre en larmes quand tout à coup elle avisa ma présence.

— Vous, là-bas ! Auriez-vous un frère célibataire ayant du bien et cherchant à se marier ?

— Malheureusement pas, répondis-je en pensant à Joffy qui échouait à chacun de ces trois critères.

— Êtes-vous certaine ? J'ai cinq filles au choix. L'une d'elles doit bien convenir, même si je doute que Mary puisse convenir à quiconque. Aaaaaah !

— Mais enfin, madame, calmez-vous ! s'écria Mr Bennet. Que se passe-t-il donc ?

— Mon état de nerfs est tel que je vois double !

— Pas du tout, madame, me hâtai-je de le rassurer. Il s'agit de... ma sœur jumelle.

À ce moment-là, un petit groupe de couturières fit son apparition en apportant une tenue de rechange. Mrs Bennet poussa de nouveau un cri perçant et s'élança dans les escaliers avec sur ses talons toute l'équipe de lingères qui allaient sans doute devoir la tenir pour lui ôter de force ses vêtements. Comme la dernière fois.

— Je confie cela à vos mains expertes, dit Mr Bennet à la costumière. Je me retire dans la bibliothèque et souhaite ne pas être dérangé.

Il ouvrit la porte et découvrit à son grand déplaisir que son bureau était lui aussi en pleins travaux. De grandes parties de mur manquaient et les plâtriers s'évertuaient à combler les trous par lesquels on pouvait voir la pièce voisine. La lumière d'une lampe à souder dansait, entourée par une pluie d'étincelles. Il se racla la gorge, haussa les épaules, nous lança un sourire crispé et tourna les talons.

— Il y a pas mal de dégâts, dis-je au chef de chantier qui, nous l'apprîmes, répondait au nom de Sid.

— C'est toujours la même histoire avec les classiques, répondit-il. Ça fait trois fois en quinze ans que je remets en état *O&P*. Mais ce n'est rien comparé à la trilogie du *Seigneur des anneaux*, elle est constamment en révision ! L'engouement pour la *fantasy* provoque d'importantes dégradations, et les amateurs de science-fiction ne nous aident pas non plus.

— Je suis Thursday Next, de la Jurifiction, et j'aurais besoin de voir Isambard.

Il nous conduisit à l'extérieur où les cinq sœurs Bennet répétaient leur texte en compagnie d'un répétiteur muni d'un script.

— Mais vous n'êtes pas autorisé à connaître le mien et une telle attitude ne m'incite pas à vous le révéler, disait Elizabeth.

— Pas tout à fait, dit le répétiteur en consultant son texte. Vous avez oublié « de votre part » au milieu de la phrase.

— Vous êtes sûr ? demanda Lizzie en tordant le cou pour vérifier sur le script. Où donc ?

— Ça me semblait parfait, intervint gentiment Jane.

— Tout ceci est tellement assommant, grommela Lydia en tapant du pied avec impatience et en regardant autour d'elle.

L'équipe de maintenance avait prudemment éloigné les militaires, et en particulier Wickham, de la présence de Kitty et de Lydia – pour les protéger elles, mais également eux.

— Lydia chérie, concentre-toi, s'il te plaît, dit Mary en levant les

yeux du livre qu'elle lisait. C'est pour ton bien.

— Miss Next !

Je ne pouvais ignorer sans risque la voix autoritaire qui s'élevait derrière moi.

— Votre Seigneurie, dis-je en m'inclinant devant une grande femme en crinoline sombre.

Son visage aux traits marqués avait peut-être été agréable jadis, mais il affichait à présent la suffisance et le dédain.

— Puis-je vous présenter la stagiaire Next ? Thursday5, voici la Très Honorable Lady Catherine de Bourgh, veuve de Sir Lewis de Bourgh.

Thursday5 fut sur le point de dire quelque chose, mais je croisai son regard et elle se contenta d'une révérence. Lady Catherine lui répondit d'un léger mouvement de menton.

— Il faut que je vous entretienne d'un sujet d'une importance cruciale, Miss Next, poursuivit Sa Seigneurie en me prenant le bras. Comme vous le savez, ma fille Anne est malheureusement de constitution fragile, ce qui l'a empêchée d'exercer ses multiples talents. Si son état de santé l'avait permis, elle aurait intégré la Jurifiction depuis bien longtemps et devrait aujourd'hui commencer à tirer les bénéfices de son âge, de sa sagesse et de son expérience.

— Sans aucun doute, Votre Seigneurie.

Lady Catherine m'adressa un sourire policé.

— Alors nous sommes d'accord. Miss Anne devrait rejoindre au plus tôt les rangs de la Jurifiction avec un statut, un salaire et des responsabilités en rapport avec la position qui lui serait due si sa santé l'avait permis. Disons cinq mille guinées par an, les matinées libres et trois domestiques à son service ?

— Il faut que j'en réfère aux autorités compétentes, lui dis-je avec diplomatie. Mon excellent collègue et ami le commandant Bradshaw examinera personnellement votre requête.

Je ricanai intérieurement. C'était depuis plusieurs années un jeu entre le commandant et moi que de nous fourrer mutuellement dans des situations inextricables. Il n'allait pas se remettre de ce coup-là.

— Le fait est, dit Lady Catherine sur un ton impérieux, que j'ai parlé au commandant Bradshaw qui m'a suggéré de m'adresser à vous.

— Ah.

— Nous disons donc lundi ? La Jurifiction n'a qu'à envoyer un attelage pour prendre ma fille, mais attention : s'il ne lui convient pas, il sera renvoyé.

— Lundi sera parfait, lui dis-je en mobilisant mes méninges. Nous allons bien avoir besoin des talents présumés de Miss Anne. Comme vous en avez probablement entendu parler, *Fanny Hill* a été transféré du genre Livres Cochons à celui de Romans Grivois, et les aptitudes considérables de votre fille sont les bienvenues pour le recyclage des

personnages.

Lady Catherine resta silencieuse un instant.

— Tout à fait impossible, dit-elle enfin. La semaine prochaine va être très chargée. Je vous tiendrai informée de sa disponibilité. Bonne journée !

Elle s'éclaircit la gorge avec morgue et tourna les talons.

Je rejoignis Thursday5 qui m'attendait à côté de deux voitures en réparation et nous nous dirigeâmes vers le bureau de l'ingénieur. En passant devant un cheval tout mité, je l'entendis qui demandait à un autre qui ne l'était pas moins :

— Alors de quoi ça parle, *Orgueil et préjugés* ?

— D'un cheval qui tire une voiture pour les Bennet, répondit l'autre avant de plonger le nez dans sa mangeoire et se mettre à mâchonner pensivement.

— Je vous en prie, rentrez donc, dit le chef de chantier, et nous pénétrâmes dans le baraquement.

L'atelier d'architecture était propre et en ordre. Une demi-douzaine de pieuvres vêtues de tartan étaient installées à des tables à dessin, on aurait dit autant de cornemuses géantes – hormis une, qui était effectivement une cornemuse géante. Elles étaient toutes penchées sur les plans du livre à évaluer les préjudices tout en esquissant les modifications à apporter sur huit blocs-notes différents. Les pieuvres nous dévisagèrent avec curiosité quand nous pénétrâmes dans le bureau, sauf une qui somnolait en grommelant quelque chose à propos d'un « Octopuss' garden in the shade », et une autre qui jouait une complainte sur un bouzouki.

— Comme c'est étrange, dit Thursday5.

— En effet, confirmai-je. Tim joue du luth, d'habitude.

Isambard Kingdom Buñuel, en manches de chemise, se tenait au centre de la pièce, penché sur les plans du livre. C'était un homme dans la force de l'âge, l'air d'avoir connu pas mal d'épreuves mais de les avoir surmontées. Son costume noir était maculé de boue, il portait un haut-de-forme, et, au coin de sa bouche, frétillait en permanence un cigare éteint. Il était engagé dans un débat animé avec ses trois fidèles assistants. Le premier avait tout du moine fou, avec sa soutane de bure et son étonnant strabisme divergent. Le deuxième, une drag-queen à la tenue exubérante, semblait revenir tout juste du carnaval de Rio, et le troisième était plus éthéré : il s'agissait d'une voix désincarnée connue sous le nom de Horace. Ils discutaient des avantages et des inconvénients de devoir marier les travaux de première nécessité avec les contraintes budgétaires, puis ils passèrent à la question des paillettes qu'avait choisies Loretta et enfin à celle des restaurants acceptables pour le dîner.

— Thursday ! s'écria Isambard quand je pénétrai dans la pièce. Quelle très fortuite fortune. J'espère que vous êtes santébonne ?

— Absurément, je suis santébonne, lui répondis-je.

Buñuel était un ingénieur hors pair. Il ne l'était pas seulement d'un point de vue technique, mais également pour ses méthodes quelque peu surréalistes pour résoudre les problèmes qui surclassaient les ingénieurs des livres secondaires. Il avait été le premier à utiliser la crème anglaise comme accélérateur de débit entre les livres et l'encodeur de récit, le pionnier de la culture hydroponique de l'ironie dramatique. Quand il ne militait pas pour la dépénalisation des abus grammaticaux de classe C, comme de débiter une phrase par « Et », il inventait des procédés narratifs nouveaux et intéressants. C'est lui qui avait été à l'origine de l'astuce révolutionnaire présente dans *Le Meurtre de Roger Ackroyd* ainsi que du mécanisme des *Exercices de style* de Raymond Queneau. Bien sûr, tous n'avaient pas trouvé preneur, comme la bataille entre un U-Boot et le *Nautilus* dans *L'Île mystérieuse*, une recette originale pour distiller les guillemets à partir de souris bouillies, une méthode pour repérer les grammasites grâce à une marinade de rosée, et toute une série d'expressions burlesques qu'il était le seul à utiliser. Mais la somme de ses réussites l'emportait largement sur celle de ses échecs, et c'est ce qui faisait sa grandeur.

— J'espère qu'il n'y a pas d'alarmosoucis avec la jurifiction ?

— Pas du tout, le rassurai-je. Vous avez parlé d'un truc avec Bradshaw.

— J'ai la mémoire vraiment transporeuse, ces temps-ci, dit-il en se frappant le front. Suivez-moi.

Nous quittâmes l'atelier et nous dirigeâmes d'un bon pas vers le livre évidé, Thursday5 dans notre sillage.

— Encore dix-sept dongs d'horloge avant de tout replier, dit-il en s'épongeant le front.

— Vous allez y arriver ?

— Ça devrait boumer, répondit-il en riant. Et en suppositionnant que Mrs Bennet ne fasse rien de raisonsensé.

Après quelques marches en bois, nous débouchâmes sur le roman. De ce point surélevé, nous pouvions contempler l'enveloppe vide du livre étalée devant nous. Tout l'intérieur avait été retiré, et on aurait dit une péniche vide, mais couvrant des hectares entiers.

— Que se passe-t-il là-bas ? demanda Thursday5 en montrant un groupe d'ouvriers s'activant à un endroit où des poutrelles s'élevaient pour former un délicat treillis de métal et de rivets.

— Nous cherchons les fractissures de fatigue à proximité du boîtier à ironie. Les torsions continues que subit un livre à mesure que des lecteurs de dextérance différente se frayent un chemin dans l'intrigue peut entraîner des vibrures qui exercent une tension à laquelle il n'est

absolument pas préparé. J'espère que vous avez entendu parler de la grande fractiplosion dans *Les Temps difficiles* de Dickens pendant l'opération de maintenance de 1932 ?

Thursday5 acquiesça.

— Nous sommes paranocritiques depuis, poursuivit Isambard, et c'est pourquoi les classiques comme celui-ci partent en révisage tous les trente ans, qu'ils en aient besoin ou pas.

Un éclair de lumière bleue jaillit en crépitant pendant que l'équipe d'ouvriers effectuait une réparation. Le contremaître qui supervisait les travaux fit un signe de main à Isambard, qui lui rendit son salut.

— On dirait que nous avons découvert une fissurette de fatigue, dit-il. Comme quoi on n'est jamais assez phobicoprudents.

— Le commandant Bradshaw m'a dit que vous vouliez me dire quelque chose.

— C'est exact. J'ai procédé à suffisamment de reconstructages pour avoir l'œil attiré par des embrouilles. Il s'agit du Conseil des Genres. On me couprabote les crédits depuis des années, et maintenant on me requêtexige d'élargir la canalisation d'ImaginoTransfert.

Il désigna un gros tuyau qui ressemblait à une conduite d'eau et dont la taille permettait de très nombreuses lectures – bien plus que nous n'en avons à présent. Même si elle partait d'un bon sentiment, et compte tenu de la baisse du nombre de lecteurs, cette demande était un peu, comment dire... curieuse.

— On vous a donné une raison ?

— L'argutie, c'est que *Orgueil et préjugés* a été ajouté à vingt-huit programmes scolastiques cette année. On nous promet également un coup de pouce thunique pour bientôt.

— Voilà qui me paraît une bonne nouvelle.

— Possiblement, mais c'est de la fichaise. Ce sont les livres nouveaux qui ont besoin d'être soutiendés, pas les basiclassiques qui seront lus de toute façon. J'ajoute que le coût des conduites supplémentaires est maigrichouille à côté de celui de la quantité de crème anglaise nécessaire pour les remplir.

— Je vais mener mon enquête, répondis-je.

Nous observâmes un instant la grue déposer doucement à sa place dans le livre la résidence de Darcy à Pembleton. Un groupe d'ouvriers en bleu l'assujettit soigneusement à l'aide de clés aussi grandes qu'eux.

— Pile poil dans les temps, déclara Buñuel en consultant une grosse montre à gousset en or. Nous devrions respecter les délais.

— Mr Buñuel ? murmura une voix désincarnée qui semblait provenir de partout à la fois.

— Oui, Horace ?

— Désolé de vous déranger, monsieur, mais Mrs Bennet et Mrs de Bourgh se sont enfermées dans le salon et menacent de s'entre-tuer.

Que faut-il faire ?

— Pas une minute à perdre ! s'écria Buñuel en fouillant dans ses poches. Cinq guinées sur Mrs Bennet.

Thursday5 et moi quittâmes les ateliers de maintenance pour retrouver les couloirs animés du Puits des Histoires Perdues. J'appelai les Taxis TransGenres et on me répondit que ma voiture était « coincée dans des embouteillages à l'intérieur du *Guide des vins* », mais qu'il « n'allait plus tarder », et nous nous dirigeâmes donc vers les ascenseurs. Buñuel avait levé un lièvre avec cette histoire de canalisation, mais ce pouvait tout aussi bien n'être qu'une nouvelle lubie parmi celles qui abondaient au Conseil. Celui-ci avait une fois refusé des crédits pour la remise en état de *La Mandoline du capitaine Corelli*, malgré l'engouement soudain dont il bénéficiait. Le temps de revenir sur la décision, il était trop tard : les premiers chapitres avaient subi des dommages irréparables. Et par ailleurs, il n'hésitait pas à allouer des fonds pour remplacer les uniformes noirs des Danvers et leur fournir des lunettes de soleil de marque pour, je cite : « faire bien dans le défilé ».

— Vous avez vraiment un siège au Conseil des Genres ? me demanda Thursday5 sur un ton de respect mêlé de crainte tout à fait injustifié.

— Et une table, également. En tant qu'Extérieure, je ne suis pas soumise aux impératifs de la narration susceptibles de me dicter ma conduite, et je possède donc les qualités pour planifier à long terme. De plus... excuse-moi un instant.

Me rappelant la crampe de l'écrivain dont souffrait Landen, je me réfugiai dans une brocante débordant de procédés narratifs, figures de style, intrigues secondaires, et bribes de badinage pratiques à placer dans les dialogues. Je me faufilai entre les cageots pleins de fausses pistes et de rebondissements pour gagner le comptoir.

— Bonjour, Murray.

— Thursday ! s'exclama le propriétaire des lieux, un ancien personnage de farce qui avait travaillé dans le genre Humoristique avant de laisser tomber pour ouvrir cette boutique d'accessoires littéraires d'occasion. Que puis-je faire pour vous ?

— Je cherche un procédé narratif, dis-je sans plus de précision. Quelque chose de dynamique qui permette de passer du banal au fantastique en un paragraphe.

— Un ordre de prix ?

— Tout dépend de ce que vous avez.

— Mouais, dit le commerçant en se creusant la cervelle.

Il se retourna pour contempler le mur de petits tiroirs semblables à ceux que l'on voit chez les apothicaires, chacun d'entre eux pourvu

d'une étiquette désignant des procédés narratifs aussi improbables qu'alléchants. « Teinture anti-essoufflement » disait l'une, « racine familiale », disait une autre.

— Que pensez-vous de *Soudain, un coup de feu retentit* ? C'est un investissement sûr pour les romans à énigme ou pour vous tirer d'embarras quand vous êtes à court d'idées.

— Je crois que je peux me permettre mieux que ça. Vous n'avez rien de plus... complexe ?

Murray se retourna de nouveau vers les tiroirs et leurs étiquettes.

— J'ai un *C'est alors, dit Mrs Wimple, que nous avons découvert... la vérité*.

— Trop vague.

— Peut-être, mais il n'est pas cher. D'accord. Que dites-vous de *Un mystérieux inconnu apparut par une nuit d'orage* ? Ils sont en promo cette semaine. Prenez *l'Inconnu* et vous avez en prime un commissaire de police corrompu et un fou dangereux en liberté.

J'hésitai toujours.

— Je pensais à quelque chose de plus original que des rebondissements.

— J'espère que vous avez les poches pleines, dit-il sur un ton sinistre et avec une trace d'ennui alors que la queue derrière moi s'allongeait de seconde en seconde. Que pensez-vous de l'irruption d'un oncle lointain et exceptionnellement excentrique, un militaire en retraite qui vient bousculer le fragile équilibre de la maisonnée ?

— Voilà qui me paraît pas mal. Combien ?

— Je l'ai reçu il y a quelques jours, en parfait état et comme neuf. Très délicat de l'extraire du récit sans l'abîmer, avec tous les accessoires secondaires et les figurants...

— Oui, très bien, d'accord, je vois le tableau, mais *combien* ?

— Pour vous, mille guinées.

— Pour ce prix, j'ai un oncle en parfait état, j'espère ?

— Il est là.

Je me retournai et découvris un gentleman svelte et d'allure débonnaire assis sur une caisse dans un coin de la boutique. Vêtu d'un costume à carreaux jaunes et verts outrageusement voyant, il avait posé ses mains gantées sur sa canne. Il inclina la tête quand il découvrit nos regards posés sur lui et nous gratifia d'un sourire malicieux.

— Parfait. J'ai également son histoire personnelle complète, n'est-ce pas ?

— Tout est là.

Il posa sur le comptoir un bocal en verre rempli de petits tourbillons brumeux de toutes les couleurs.

— Marché conclu.

Nous échangeâmes une poignée de main et je lui tendis ma carte de crédit du Monde des Livres. J'étais là, l'esprit en jachère de celui qui attend que le commerçant ait terminé la transaction bancaire, quand mes cheveux se dressèrent sur la nuque. Le sixième sens, si l'on préfère, est quelque chose que l'on acquiert dans le Monde des Livres quand le danger n'est distant que d'une ligne. Je plongeai subrepticement ma main dans mon sac et agrippai la crosse de mon pistolet. Du coin de l'œil, je lançai un regard au client sur ma gauche. C'était un imagineur free-lance qui achetait du kabuki en poudre. Pas de problème de ce côté-là. Je regardai sur ma droite et avisai une grande silhouette en imperméable portant un feutre baissé pour masquer son visage. Je me crispai quand un effluve bovin titilla mes narines. Le Minotaure, le fils mi-homme mi-taureau de Pasiphaé, reine de Crète. Il avait tué un agent de la Jurifiction et avait tenté la même chose avec moi à plusieurs reprises, et je possédais par conséquent une autorisation d'effacement à vue valable pour seize genres – ils étaient assez rares ces temps-ci à prendre le risque de l'héberger, je gardai mon calme et me tournai vers Thursday5, en train d'examiner des toucans appartenant à un lot issu d'un manuel d'identification des oiseaux soldé. J'accrochai son regard et lui fis un signe avec trois doigts, ce qui était le signal convenu d'un danger imminent, puis je désignai discrètement du menton la direction du Minotaure. Thursday5 ouvrit de grands yeux ahuris. Je laissai tomber et me retournai lentement.

— Voilà, ça vient ! grommela Murray en remplissant les formulaires.

Je coulai un nouveau regard au Minotaure. J'aurais pu l'effacer sur-le-champ mais il existait une probabilité que ce ne fût pas le Minotaure que nous recherchions. Ils étaient en effet des milliers éparpillés dans le Monde des Livres et se ressemblaient tous. D'accord, ils n'étaient pas nombreux à se balader en imperméable et feutre, mais il était hors de question d'abattre quiconque sans assurance.

— Voulez-vous un paquet pour votre poêle à frire, Mr Johnson ? demanda la femme qui servait le Minotaure.

J'étais fixée. « Mr Johnson » était le pseudonyme qu'il utilisait depuis des années. Et la poêle à frire, dans l'histoire ? Eh bien, nous avions eu l'occasion de lui inoculer de la Grossefarce comme moyen de pistage, ce qui avait été de nature à influencer sa technique d'assassinat. Rouleau compresseur, peaux de banane, chute de piano, il avait tout essayé. Dans le panthéon du burlesque, le suivant sur la liste dans le choix des armes est... la poêle à frire. Je sortis mon pistolet sans perdre une seconde. Avec une rapidité sans commune mesure avec sa corpulence, le Minotaure fit passer la poêle dans l'autre main et balaya l'espace dans ma direction, attrapant au passage

mon arme qu'il envoya valdinguer à l'autre bon, de la pièce. Nous restâmes un moment immobiles à nous dévisager. La queue de la poêle dépassait les cinquante centimètres et il la brandissait de menaçante façon. Il retira son chapeau, un cri s'éleva quand les clients le reconnurent avant de vider précipitamment les lieux. Il possédait le corps d'un homme et la tête d'un taureau sur laquelle on lisait une sorte d'*humanité* véritablement inquiétante. Il dardait sur moi des yeux jaunes et malveillants, et je remarquai que les pointes de ses cornes avaient été taillées avec soin.

— Nous pouvons en discuter, dis-je avec calme en me demandant si Thursday5 aurait la jugeote de créer une diversion.

— On ne discute pas, répondit le Minotaure de sa voix de basse. Mon boulot, c'est de vous tuer, et le vôtre c'est de... *mourir*.

Je tentai de gagner du temps.

— Parlons un peu des définitions de poste.

Mais le Minotaure n'était pas d'humeur à bavarder. Il avança d'un pas et balança un coup de poêle à frire dans ma direction. Je me reculai et sentis le souffle de son arme quand elle me frôla d'un rien. Je saisis la première chose qui me tomba sous la main, un maillet de croquet, et tentai de le frapper, mais il fut plus rapide que moi et le manche en bois fut réduit à l'état d'échardes et de poussière sous la violence de l'impact. Il éclata d'un rire guttural et fit un nouveau pas vers moi.

— Dites donc, fit une voix qui paraissait sortir directement d'un salon de thé. Vous, le monsieur avec les cornes.

Le Minotaure leva la tête vers l'endroit d'où venait l'intrusion tout en me gardant dans son champ de vision. Le perturbateur n'était autre que le tonton excentrique que je venais d'acquérir pour le livre de Landen. Il avait quitté sa caisse d'emballage et se tenait debout devant la bête avec sa canne pour seule arme.

— Sois un gentil garçon, va galoper ailleurs, dit-il comme s'il s'adressait à un enfant.

Le Minotaure eut une moue méprisante et souffla une menace.

— *Dégage !*

— Ça suffit, maintenant, répliqua le personnage à carreaux jaunes et verts. Je ne suis pas certain d'apprécier votre façon de parler.

Le Minotaure se transforma tout à coup en tourbillon de fureur. Il balança la poêle à frire dans un grand arc de cercle qui ne pouvait manquer le gentleman. Et il le manqua pourtant. Il y eut un éclair argenté dans un chaos de jaune et de vert, et la poêle tomba par terre – avec la main du Minotaure encore agrippée à la queue. Il regarda la poêle, la main tranchée, puis son moignon. Il grimaça, et poussa un hurlement assourdissant qui fit trembler les vitres de la boutique avant de bondir et de s'évaporer dans le néant.

— Mazette, quelle affaire ! s'écria le gentleman en essuyant calmement son épée avant de la replacer dans son fourreau. Sait-on de qui il s'agissait ?

— Du Minotaure.

— Bon sang de bois, vraiment ? s'exclama-t-il avec surprise. J'aurais préféré un combat d'une autre tenue que celui-ci. Est-ce que tout va bien ?

— Oui, merci à vous. Drôlement habile, le coup d'épée.

— Ma chère petite, c'est de la rigolade, répondit-il avec l'ombre d'un sourire. J'ai été capitaine de l'équipe d'escrime de Rugby.

C'était un homme élégant au milieu de la quarantaine et chacune de ses attitudes ou de ses paroles était nappée d'une épaisse couche de flegme typiquement britannique. Je n'avais pas la moindre idée de quel livre il était issu, ni même pourquoi il s'était porté à mon secours.

— Thursday Next, lui dis-je en lui tendant la main.

— Tout le plaisir est pour moi, Miss Next. Lieutenant-colonel Cornelius Scampton-Tappett pour vous servir.

Les clients revenaient jeter un coup d'œil méfiant dans le magasin, mais Murray était déjà en train de poser un écriteau marqué « Fermé » sur la porte.

— Bien, dit Scampton-Tappett, maintenant que vous m'avez acheté, que puis-je faire pour vous ?

— Ah oui..., euh..., très bien.

Je tirai une carte de visite de ma poche, inscrivis le titre du dernier roman de Landen, *Des bananes pour Edward*, et la lui tendis.

— Faites pour le mieux, d'accord ? Et si vous avez besoin d'aide, vous pouvez me joindre à la Jurifiction.

Scampton-Tappett leva un sourcil, m'assura qu'il ferait son possible, plaça le bocal contenant son histoire personnelle sous son bras, et il disparut.

Je poussai un soupir de soulagement et jetai un coup d'œil autour de moi. Thursday5 me dévisageait avec une telle mine de souffrance et de désarroi que je crus tout d'abord qu'elle était blessée.

— Ça va ?

Elle acquiesça et baissa la tête. Je suivis son regard. À ses pieds gisait mon pistolet.

— C'est ici qu'il a atterri lorsque j'ai été désarmée ?

Elle opina misérablement, les yeux luisant de larmes d'autoflagellation.

Je soupirai. Nous savions toutes les deux que la fin de son parcours de stagiaire était arrivée. Sans l'intervention de Scampton-Tappett, j'aurais très bien pu y passer, et elle n'avait pas levé le petit doigt pour l'empêcher.

— Inutile d'épiloguer, dit-elle. Je ne suis manifestement pas taillée

pour ce travail, et je ne le serai jamais. J'aimerais bien, mais pardonnez-moi si je ne trouve pas les mots pour exprimer la honte que j'éprouve.

Elle inspira profondément, retira le nœud de ses cheveux avant de le placer entre ses lèvres, puis elle ajusta sa queue-de-cheval avant de la renouer. Exactement les mêmes gestes que moi. Je ressentis tout à coup une pointe de culpabilité. Après tout, si son comportement était aussi maladivement pacifique, c'est qu'elle avait été écrite ainsi, comme antidote aux autres titres de la série des Thursday Next. Le fait était que j'avais ma responsabilité dans la nature violente et licencieuse des quatre premiers volumes. J'avais vendu les droits du personnage afin de fonder Moquettes Zénith.

— Je ferais mieux de retourner dans mon livre, à présent, déclara-t-elle avant de tourner les talons.

— T'ai-je donné la permission de t'en aller ? dis-je le plus fermement possible.

— Euh, comment dire... non.

— Quand je te demanderai de partir, alors tu t'en iras, mais d'ici là, tu restes avec moi. Je suis toujours dans l'expectative à ton égard, et tant que je n'ai pas pris ma décision – avec l'aide du Ciel –, tu continues ton stage.

Nous retournâmes à la Jurifiction, et Thursday5 se rendit dans un coin et s'abandonna à quelques exercices de yoga, à la grande consternation de Mrs Dashwood qui passait par là. Je fis le compte rendu de l'apparition du Minotaure et de l'état d'avancement des travaux dans *Orgueil et préjugés* à Bradshaw qui me demanda de communiquer à tous les agents les informations sur le Minotaure et sa localisation actuelle.

Je retournai à mon bureau pour me consacrer à la paperasse et à ceux qui venaient me consulter sur des sujets divers, puis je sortis la fiche d'évaluation de Thursday5, la remplis et cochai la case « recalé » en dernière page avant de signer. Je la pliai en deux, la fourrai dans une enveloppe, hésitai quelques instants, puis je finis par la ranger dans le tiroir du haut du bureau.

Je consultai ma montre. Il était temps de rentrer à la maison. Je m'approchai de Thursday5 qui, les yeux fermés, se tenait sur une seule jambe.

— Demain à la même heure ?

Elle ouvrit les paupières et me dévisagea. J'avais l'impression de me retrouver chez moi face à un miroir. Ce penchant pour le bric-à-brac New Age n'était qu'une apparence. Elle était moi, celle que j'aurais pu devenir si je n'avais jamais connu la police, l'armée et la Jurifiction. Peut-être n'aurais-je pas été plus heureuse si j'avais développé cet

aspect de moi, mais j'aurais été plus détendue et en bien meilleure santé.

— Vous êtes sérieuse ?

— Sinon je ne te le demanderais pas. Mais rappelle-toi d'une chose : du café et un sandwich au bacon.

Elle sourit.

— Très bien. Café et sandwich au bacon.

Elle me tendit un sac en papier.

— Voilà pour vous.

Je plongeai mon regard. Il contenait le tricot bleu et blanc de Pickwick. Terminé.

— Beau boulot, murmurai-je en admirant la délicatesse de l'ouvrage avec envie. Merci beau...

Mais elle avait disparu. J'empruntai le couloir pour sortir et extirpai du sac mon Guide de Voyage que j'ouvris à l'endroit de la description de mon bureau à Moquettes Zénith, et me mis à lire. Quelques lignes suffirent pour refroidir l'atmosphère, puis, dans un bruit de Cellophane qui se déchire, je me retrouvai dans mon petit local de Moquettes Zénith, complètement déshydratée et assoiffée au point de défaillir. Je saisis le pichet d'eau prévu pour de telles circonstances et passai les dix minutes suivantes à boire et à reprendre mon souffle.

12

Les enfants

Landen et moi en avons longuement discuté, mais nous n'avons jamais mis le quatrième en route. Quand Jenny est née, j'avais déjà quarante-deux ans et je me suis dit que c'était bien comme ça. À l'époque de notre ultime tentative pour inciter Friday à rentrer à l'Académie du Temps, il était à seize ans l'aîné, Tuesday avait treize ans et Jenny, la plus jeune, en avait dix. J'avais renoncé à donner un jour de la semaine comme prénom à Jenny, car je souhaitais qu'au moins un d'entre nous montre un semblant de normalité.

Je me présentai devant l'école de Tuesday à quatre heures moins dix et attendis patiemment devant la salle de mathématiques. Elle avait depuis toujours montré un intérêt particulier pour cette matière, mais ce n'est qu'à l'âge de neuf ans qu'elle se révéla véritablement. En passant un jour par hasard dans une classe de terminale, elle découvrit au tableau une équation et crut qu'il s'agissait d'un exercice. Ce qui n'était pas le cas. Il s'agissait du théorème de Fermat, que le prof de maths avait écrit pour montrer comment cette conjecture simple ne pouvait pas être démontrée. Le fait est que Tuesday avait trouvé une solution, rendant par la même occasion l'affirmation d'invincibilité du problème à la fois obsolète et erronée.

Quand éclata le ramdam pour savoir qui avait établi la démonstration, Tuesday fut persuadée que les gens étaient fâchés parce qu'elle leur avait gâché leur plaisir et fut donc dévorée de culpabilité pendant toute une semaine. Et même par la suite, on ne dut qu'aux cajoleries répétées l'explication de son raisonnement. De tous les coins de la Terre, les mathématiciens se concertèrent pour essayer de comprendre comment une solution aussi simple avait pu dormir sous leur nez sans qu'aucun d'entre eux la découvrit.

À 4 heures tapantes, Tuesday sortit de la salle de classe, la mine abattue et pas mal contrariée.

— Bonjour ma puce, dis-je. Comment ç'a été à l'école ?

— P'mal, dit-elle avec un haussement d'épaules en me tendant son cartable peluche, son imperméable rose et sa boîte à sandwiches Winnie l'Ourson à moitié pleine. Tu es vraiment obligée de venir me chercher dans ton uniforme de Zénith ? C'est gênant à un poinnnnt !

— Bien sûr que oui, répondis-je en lui plaquant une énorme bise sur la joue pour la mettre un peu plus dans l'embarras, ce qui ne servait pas à grand-chose car les élèves de sa classe de mathématiques étaient tous bien plus âgés et trop obnubilés par les suites numériques ou les

paramètres des ellipses pour s'intéresser à une petite fille qui aurait honte de sa mère.

— Ils sont un peu lents, déclara-t-elle alors que nous nous dirigions vers la voiture. Il y en a qui savent à peine compter.

— Ma chérie, ce sont les plus brillants cerveaux actuels en mathématiques, tu devrais être flattée qu'ils viennent te demander des cours particuliers. Le choc a dû être sévère dans la communauté des matheux quand tu as découvert que l'on comptait seize nombres impairs de plus que les pairs.

— Dix-sept, rectifia-t-elle. J'en ai trouvé un de plus ce matin dans le bus. La disparité pair/impair est simple. La difficulté, c'est d'essayer de démontrer qu'il existe un nombre supérieur. Un fait qui tend à réduire toutes les réflexions sur l'infini à l'état de vrille plate.

À l'évidence, les gènes de l'intelligence que Mycroft avait hérités de ses propres parents avaient sauté ma mère et moi pour se retrouver chez Tuesday. Quand on pense que les deux fils de mon oncle avaient été affublés du sobriquet collectif de « les crétins », et que ce n'était pas un euphémisme...

Tuesday renâcla de nouveau lorsqu'elle découvrit que nous allions emprunter la camionnette de Moquettes Zenith pour rentrer à la maison, mais elle consentit à y prendre place quand je la prévins qu'elle n'avait que ses pieds comme alternative et que le trajet était long. Elle se recroquevilla dans son siège pour ne pas risquer de se salir.

Nous ne nous rendîmes pas directement à la maison. J'avais causé avec Spike avant de quitter le boulot. Il avait du nouveau concernant les apparitions de Mycroft et avait accepté de me retrouver chez maman. Quand j'arrivai, Polly et elle étaient dans la cuisine à se chamailler à propos d'une futilité, comme par exemple la taille moyenne d'une orange, et je leur laissai Tuesday. Ma mère allait pouvoir lui brûler un gâteau et Polly engager avec elle une discussion sur la géométrie nextienne.

— 'lut, dis-je à Spike qui attendait dans sa voiture.

— Yo. Vous avez eu une idée sur ce que nous devons faire de Felix8 ?

— Pas encore. Je veux avoir une discussion avec lui et soir.

— Comme vous voulez. De mon côté, j'ai effectué quelques recherches. Vous vous souvenez de Chesney, mon défunt coéquipier ? Il m'a dit que l'apparition de Mycroft était ce que l'on appelle un « Fantôme Informatif non récurrent ».

— Vous les avez classés ?

— Bien sûr. Dans la première catégorie, on trouve le « Braillement arbitraire », le « Préavis de crise », la « Vengeance » et les

« Apparitions répétitives et assommantes ». Après quoi on a l'ordinaire : les esprits frappeurs, les yeux sans visage, les visions mystiques et les réminiscences olfactives. Celles-ci plus spécifiquement associées au deuil récent d'un labrador.

Nous remontâmes l'allée qui menait à l'atelier de Mycroft.

— Je vois le tableau. Et qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que Mycroft avait quelque chose à vous dire avant de mourir, et qu'il n'a pas réussi à le faire. Et une chose suffisamment importante pour avoir obtenu l'autorisation de revenir, même pour quelques heures. Éteignez votre portable.

Je fouillai dans ma poche et m'exécutai.

— Les ondes radio perturbent leur champ énergétique, expliqua-t-il. Le nombre des apparitions a considérablement chuté depuis que le réseau téléphonique s'est développé. Je suis même étonné qu'il reste encore des fantômes. Prête ?

— Prête.

Nous étions arrivés devant l'atelier de mon oncle. Spike saisit la poignée et poussa doucement la porte. L'espoir de découvrir Mycroft dans toute sa magnificence spectrale fut déçu. La pièce était vide.

— Il se tenait là-bas.

Spike ferma les yeux, huma l'atmosphère et mit sa main sur l'établi.

— Ouais, dit-il, je peux le sentir.

— C'est vrai ?

— Non, pas vraiment. Où se trouvait-il, déjà ?

— À sa place de travail habituelle. Spike, qu'est-ce qu'un fantôme, exactement ?

— Un spectre, intervint mon oncle Mycroft qui venait juste de se matérialiser, est essentiellement une structure ondulatoire hétéromorphe qui devient matérielle quand l'apparition convertit l'énergie thermique environnante en lumière visible. C'est un phénomène très intéressant et je suis sidéré que personne n'ait songé à l'exploiter. Imaginez une télévision holographique qui fonctionnerait avec la chaleur produite par un cochon d'Inde de taille moyenne.

Je frissonnai. Mycroft avait raison, la température de la pièce avait chuté et il était bien présent, mais beaucoup moins solide que la fois précédente. Je distinguais facilement l'autre côté de la pièce au travers de son corps.

— Resalut, Thursday, dit-il. Bonsoir, Mr Stoker.

— Bonsoir, monsieur, répondit Spike. Le bruit court dans le Royaume des Morts que vous avez quelque chose à nous dire.

— C'est vrai ? fit Mycroft en me regardant.

— Oui, tonton. Tu es un Fantasma Info... euh...

— Un Fantasma Informatif non récurrent, compléta Spike en volant à mon secours. Un FINC, ou, comme nous disons dans le métier :

« Crache l'info et ferme-la. »

— Ce qui signifie, tonton, que tu as un truc vraiment important à me dire.

Mycroft resta si longtemps pensif que je fus à deux doigts de lui donner un petit coup de coude avant de prendre conscience de l'inutilité du geste.

— Comme quoi, par exemple ? finit-il par déclarer.

— Je n'en sais rien. Peut-être... une sentence philosophique, quelque chose dans ce genre-là ?

Mycroft me dévisagea d'un air dubitatif et leva les sourcils.

— La seule chose qui me vient à l'esprit, c'est ça : on n'a jamais assez de chaises chez soi.

— C'est tout ? Tu réapparais d'entre les morts pour nous donner un conseil d'ameublement ?

— Je sais bien que ce n'est guère philosophique, rétorqua Mycroft avec un haussement d'épaules, mais c'est très pratique quand quelqu'un se pointe à l'improviste pour dîner.

— Tonton, s'il te plaît, essaye de te rappeler ce que tu as de tellement important à me dire.

— Est-ce que j'ai été assassiné ? demanda-t-il d'une voix rêveuse. Les fantômes ont l'habitude de revenir quand ils ont été assassinés. En tout cas, c'est vrai pour Patrick Swayze dans *Ghost*.

— Pas du tout. Personne ne t'a tué. Tu es mort d'une longue maladie.

— Alors c'est une énigme, murmura-t-il, mais je suppose que j'ai une bonne partie de l'éternité pour y réfléchir.

Voilà un aspect de mon oncle que j'aimais, son optimisme en toute occasion. Mais ce fut tout. L'instant d'après, il avait disparu.

— Trente-trois secondes, dit Spike en consultant son chronomètre, et environ cinquante-cinq pour cent d'opacité.

Il feuilleta le petit livre de tables qu'il avait apporté.

— Mmoui, finit-il par dire. Probablement une Visitation triple. Il y en aura une autre. Son opacité descendra à vingt pour cent et il ne restera qu'une quinzaine de secondes.

— Mais je pourrais le rater ?

— Non, dit Spike en souriant. Il vous est apparu deux fois sur deux. Il reviendra pour vous une troisième et dernière fois. Vous n'avez qu'à préparer une question adéquate à poser la prochaine fois que vous viendrez ici. La mémoire de Mycroft étant ce qu'elle est, il ne faut pas compter sur lui pour qu'il se rappelle la raison de son retour. C'est à vous de jouer.

— Merci, Spike, dis-je alors que je fermai la porte de l'atelier. Je vous suis redevable.

Tuesday et moi arrivâmes à la maison quelques minutes plus tard. L'atmosphère était chaude et douillette, et une odeur de cuisine me chatouilla agréablement les narines.

— Bonsoir, chéri ! appelai-je.

Le cliquetis de la machine à écrire s'interrompit et Landen sortit du bureau pour venir m'embrasser.

— Comment ça s'est passé, au boulot ? demanda-t-il.

Je me remémorai tout ce que j'avais fait dans ma journée. Virer ou ne pas virer mon alter ego gnangnan, un superlecteur sévissant dans le Monde des Livres, l'intrusion malvenue de Goliath et Mycroft en fantôme. J'ajoutai le retour de Felix8, le Minotaure et mon sac d'argent gallois. L'heure de vérité était venue. Je *devais* tout lui dire.

— J'ai installé un tapis d'escaliers vers Baydon. L'enfer sur terre. Les marches étaient toutes biscornues, aucune tringle ne s'adaptait et avec Spike, nous avons passé l'après-midi dessus. Comment avance ton livre ?

— Pas trop mal, je pense, répondit-il en touillant le dîner. Mais rien d'extraordinaire.

— Pas d'idée nouvelle ? insistai-je. Un personnage insolite, peut-être ?

— Non. J'ai surtout travaillé le rythme et l'ambiance.

Bizarre. J'avais expressément demandé à Scampton-Tappett de faire de son mieux. Une pensée me traversa l'esprit.

— Sur quel livre es-tu en ce moment ?

— *Les Miaulements du destin*.

Ah bon.

— Je croyais que tu étais retourné à *Des bananes pour Edward* ?

— J'en avais marre, de celui-là. Pourquoi cette question ?

— Pour rien. Où est Friday ?

— Dans sa chambre. Je l'ai obligé à prendre une douche, alors il se sent un peu morveux.

— Plic.

— Il vaut mieux un morveux propre qu'un morveux sale, j' imagine. Et Jenny ?

— Devant la télé.

Je criai « Jenny ! » sans obtenir de réponse.

— *Plic*.

— Elle est en haut dans sa chambre.

Je jetai un regard à la pendule murale. Nous avions encore une demi-heure avant de partir à la présentation des carrières de la ChronoGarde.

— *PLIC* !

— Oui, oui, bonsoir, Pickwick. Pour qui c'est, ça ?

Je lui montrai le tricot bleu et blanc et avant même qu'elle ait eu

l'idée de renâcler, je l'enfilai sur son corps sans plumes. Landen et moi la contemplâmes ainsi attifée pour tenter de déterminer si le résultat était pire ou meilleur.

— On dirait qu'elle sort du catalogue des poteries Cornish Blue, conclut Landen.

— Ou alors un très gros bonbon, ajoutai-je.

Pickwick nous lança un regard torve, puis elle se rendit compte qu'elle avait bien plus chaud et elle sauta de la table de la cuisine, trotta le long du couloir pour aller se planter devant le miroir, lequel était malheureusement trop haut pour elle, et elle passa la demi-heure suivante à sautiller afin d'avoir un aperçu d'elle-même.

— 'lut, m'man, dit un Friday vaguement présentable en descendant les escaliers.

— Bonsoir, mon canard en sucre, lui répondis-je en lui tendant le CD que Polly m'avait confié. Voici pour toi. C'est un enregistrement en avant-première de *De l'huile dans tes rouages, poupée*. Le riff de guitare du deuxième morceau vaut le détour.

— Cool, dit Friday, visiblement impressionné dans le genre « rien ne m'impressionne ». Comment tu l'as eu ?

— Oh, tu sais, fis-je négligemment, je connais un peu de monde dans l'industrie du disque. Je n'ai pas toujours été une mère casse-pieds, vois-tu.

— C'est Polly qui te l'a donné, c'est ça ?

Je poussai un profond soupir.

— Oui. Prêt à y aller ?

Landen nous rejoignit et nous nous dirigeâmes vers la Porte. Friday resta où il était.

— C'est vraiment obligé ?

— Tu m'as promis. Et il faudrait attendre six mois avant la prochaine présentation des carrières de la ChronoGarde.

— Je n'ai pas envie de travailler dans l'industrie du temps.

— Écoute, lui dis-je en élevant la voix à mesure que la moutarde me montait au nez. Tu ramènes ton derrière de flemmard par ici et c'est tout, d'accord ?

Il valait mieux ne pas discuter avec une mère déterminée et en pétard. Landen donna un coup sur le mur de séparation et une seconde plus tard notre voisine, Mrs Berko-Boyle, apparut sur le pas de la porte en robe de chambre et bigoudis.

— Bonsoir, Mrs Berko-Boyle, lui dis-je.

— Encore ? dit-elle avec hargne.

— Nous sommes de retour dans une heure, pas plus, la rassura Landen qui était plus doué que moi pour négocier avec notre voisine versatile quoique serviable à sa manière étrange.

— Savez-vous quand Mr Berko-Boyle m'a emmenée quelque part

pour la dernière fois ? demanda-t-elle en nous fusillant tous les trois du regard.

— Aucune idée.

— Samedi.

— Ma foi, ce n'est pas si vieux...

— Samedi 6 octobre 1983, ajouta-t-elle avec un reniflement de dédain et en entrant d'un pas traînant dans le salon. Il y a dix-neuf ans. Ça m'a rendue malade, c'est moi qui vous le dis. Bonsoir, Tuesday, ajouta-t-elle sur un ton plus conciliant, où est ta sœur ?

Nous nous acheminâmes vers l'arrêt du tramway en silence. Le peu d'intérêt que montrait Friday pour la ChronoGarde était non seulement source d'inquiétude mais d'étonnement. Le Cours Standard de l'Histoire lui avait proposé d'intégrer ses structures trois ans auparavant, au titre de Scout Temporel Junior, mais il avait échoué, malgré nos efforts et ceux de la ChronoGarde, aussi concernée que nous. Mais nous ne pouvions pas non plus le forcer. Le temps était la colle de l'univers, il fallait le manipuler avec soin. Un coup de pouce en trop au destin, et il avait la fâcheuse manie de faire volte-face. Il devait rejoindre les rangs de la ChronoGarde, mais il fallait que la décision vienne de lui. Quelle que soit la façon de tourner les choses, le temps s'était déboîté.

14

La ChronoGarde

Les OpSpecs-12 sont la ChronoGarde, un service gouvernemental chargé de la stabilité temporelle. Leur mission est de maintenir l'intégrité du Cours Standard de l'Histoire (CSH) et de surveiller le continuum spatiotemporel pour empêcher toute ingérence ou modification non autorisée. Leurs interventions les plus remarquables tendent à passer inaperçues, puisque tout changement survenu dans le passé semble faire partie de l'Histoire. Des cataclysmes à l'échelle planétaire, il s'en produit au moins deux fois par semaine, mais ils sont soigneusement écartés par les agents qualifiés de la ChronoGarde. Le public, lui, n'y voit que du feu... ce qui n'est pas plus mal.

L'antenne régionale de la ChronoGarde avait son siège dans l'ancien immeuble des OS où j'avais travaillé en tant qu'OsSpec, les Détectives Littéraires. C'était un grand bâtiment à la grotesque architecture prussienne qui avait manifestement connu des jours meilleurs. Landen et moi pénétrâmes dans ce qui avait été la grande salle de réunion, Friday traînant les pieds dans notre sillage, les mains dans les poches et la tête oscillant au rythme de la musique qui sortait de ses écouteurs. Bien entendu, puisqu'il s'agissait de la ChronoGarde, on avait déjà établi le relevé des participants d'après les formulaires qu'ils allaient remplir en fin de soirée, et l'affaire se déroulait sans anicroche jusqu'à ce qu'un couple accompagnant un adolescent boutonneux eût découvert que son rejeton ne figurait pas sur la liste.

— Mon Dieu, dit la femme derrière le bureau d'admission sur un ton désolé. Il semblerait que vous ne soyez pas restés jusqu'au bout, et il nous a par conséquent été impossible de vous inscrire. Il va vous falloir attendre six mois jusqu'à la prochaine présentation de carrières.

Le père se gratta la tête un instant, parut sur le point de dire quelque chose puis il décampa en se chamaillant avec sa femme.

— Mr et Mrs Parke-Laine-Next et leur fils Friday, dis-je à la réceptionniste qui cligna des paupières quelques instants, regarda Friday, lui offrit un sourire intimidé et se leva avec effusion pour se mettre à jacasser de la plus inconvenante des façons.

— Mr Next – Friday –, comment allez-vous ? Je suis heureuse de vous rencontrer de nouveau pour la première fois. Puis-je vous serrer la main et vous féliciter pour...

Elle se tut, comprit qu'elle se comportait comme une idiote en anticipant les choses et toussa avec embarras avant de lisser sa jupe mécaniquement et de se rasseoir.

— Pardon. Bienvenue à la présentation. Voici votre badge et le dossier d'information. Si vous voulez bien entrer, Mr Scintilla va bientôt vous rejoindre.

Nous gagnâmes consciencieusement nos places. Friday s'affala dans son fauteuil d'une façon explicitement je-m'en-foutiste et je lui demandai de se tenir correctement, ce qu'il n'apprécia guère. Mais il se redressa.

— Qu'est-ce qu'on fiche là ? demanda-t-il avec ennui, gt d'abord pourquoi l'Industrie du Temps ? Pourquoi pas la plomberie, tant qu'on y est ?

— Parce que ton grand-père était un agent temporel.

— Ouais, grogna-t-il, et tu as vu le résultat ?

Landen et moi échangeâmes un regard. Friday avait raison. Finir par ne plus exister n'était pas le plus excitant des plans pour une carrière prometteuse.

— Bien ! s'écria un homme à l'allure juvénile dans l'uniforme bleu pâle de la ChronoGarde qui venait de raccompagner le groupe précédent à la sortie. Je suis le capitaine Bendix Scintilla et je suis à la tête du service de recrutement de la ChronoGarde. Je vous souhaite tous la bienvenue à cette séance de présentation des carrières de la ChronoGarde, et j'espère que ce rapide exposé saura vous fournir des éclaircissements sur ce que nous faisons. Avons fait. Sommes en train de faire. En tout cas, mon objectif est double : deuxièmement m'efforcer de démontrer aux jeunes gens ici présents qu'une carrière dans l'Industrie du Temps offre des perspectives réellement passionnantes, et premièrement, apporter des lumières sur l'activité temporelle sans oublier au passage de balayer les idées reçues ou autres incompréhensions. Comme je vous l'ai dit, vais vous dire, disais, je m'appelle Bendix Scintilla, et je suis mort le 16 mars 3291. J'ai vingt-trois ans en temps personnel, sept cent vingt-six en temps professionnel écoulé, et vous me voyez ici à vingt-sept pour cent du cours de ma vie.

Il sourit, sans savoir qu'il avait été particulièrement obscur. J'avais l'habitude, mais à voir les autres se gratter la tête et se regarder entre eux, j'étais la seule à y entraver quelque chose. Bendix saisit une barre en plastique jaune d'environ un mètre de long et cinq centimètres de diamètre et arrondie aux deux bouts.

— Quelqu'un sait-il de quoi il s'agit ? demanda-t-il.

L'assemblée resta silencieuse, alors il passa l'objet à la famille la plus proche en lui demandant de le faire circuler.

— Il y aura une récompense pour celui qui trouve, ajouta-t-il.

La première famille haussa les épaules et nous le passa. Friday y jeta un coup d'œil négligent et je le tendis au suivant.

— Oui, monsieur ? demanda Bendix en s'adressant à un homme du

premier rang à côté de sa femme pathétiquement maigre et de jumeaux binoclards.

— Moi ? dit-il sur un ton embarrassé.

— Oui. J'ai cru comprendre que vous aviez une question ? Pardonnez-moi, j'aurais dû m'expliquer. Pour gagner du temps, j'ai jugé bon de vous interroger avant que vous n'ayez levé le bras.

— Ah ! dit l'homme en haussant les épaules. Comme on nous a prévenus que c'était la seule séance avant six mois, je me demandais qui étaient ces gens qui sont sortis en file indienne par la porte de derrière, et pourquoi ils nous ont jeté des regards extrêmement inquisiteurs ?

— Mais voyons, c'étaient vous tous, braves gens, bien entendu ! Pour ne pas empiéter sur votre emploi du temps, cette réunion ne va pas vous prendre une seule seconde. Le moment de votre arrivée sera exactement celui de votre départ, qui se fera par la porte de derrière pour ne pas que vous vous trouviez nez à nez avec vous-mêmes.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'une rumeur d'étonnement commença à agiter le petit groupe à mesure qu'ils pénétraient dans l'esprit de chacun. La ChronoGarde m'était familière et ce genre de subtilités à deux sous ne m'impressionnait guère, mais pour la plupart des personnes présentes, pour qui le temps était immuable, cette révélation était stupéfiante. Ça faisait des années que Scintilla faisait le même show, et il possédait l'art de capter l'attention du public.

— Le temps est une chose étrange, reprit-il. Très étrange. Plus étrange que tout ce que vous pouvez imaginer. Ce que vous considérez comme la marche normale du temps – l'effet suivant assez curieusement la cause, et ainsi de suite – est en réalité une illusion bien pratique, gravée en vous par des lois de la physique tellement bienveillantes que nous pensons qu'elles ont été conçues par pure bonté d'âme. En effet, sans le temps, tout se passerait au même moment, et l'existence deviendrait une frénésie épuisante tout en se terminant très rapidement. Mais avant de rentrer dans les détails, que ceux qui envisagent sérieusement une carrière dans la ChronoGarde lèvent la main.

Plusieurs bras se tendirent, mais ceux de Friday n'étaient pas du nombre. J'avais remarqué que le regard de Scintilla était braqué sur nous quand il avait posé sa question, et il semblait déconcerté par l'attitude de refus de notre fils.

— Oui, mademoiselle, vous avez une question ?

Il s'adressait au fond de la salle à une jeune fille dotée de parents exubérants.

— Comment savez-vous que j'allais poser une question ?

— C'était justement celle-là, n'est-ce pas ?

— Euh... oui.

— Parce que vous l'aviez déjà posée.

— Pas du tout.

— En réalité, si. Tout ce qui forme ce que vous appelez le présent est en fait du passé lointain. Le véritable présent se situe dans ce qui est pour vous un avenir très éloigné. Tout ceci a déjà eu lieu depuis longtemps et a été enregistré dans le Cours Standard de l'Histoire, donc nous en connaissons le déroulement et pouvons repérer ce qui pourrait clocher. Vous, moi, tout ce qu'il y a dans cette salle, c'est de l'histoire ancienne. Mais si tout ça peut vous paraître un tantinet déprimant, laissez-moi vous dire que vous vivez vraiment au bon vieux temps. Oui, madame ?

La femme assise juste à côté de nous n'avait pas levé la main, bien sûr, mais elle s'y préparait manifestement.

— Mais comment le voyage dans le temps est-il possible ?

— La force qui anime la structure du temps provient du passé essayant de rattraper l'avenir pour parvenir à un équilibre. Imaginez une vague. Le présent se forme quand le passé se brise sur le futur. À cet instant d'instabilité temporelle se crée un tourbillon – le tube des surfeurs – qui court perpendiculairement à la route du temps et mène à tout ce qui a jamais existé et tout ce qui existera. L'image est simpliste, bien sûr, mais avec de l'adresse, de l'entraînement, un uniforme tout ce qu'il y a de seyant et un peu de talent, on peut apprendre à glisser dans le tube qui déferle dans le continuum de l'espace-temps. Oui, monsieur ?

Un jeune type au premier rang était sur le point de lever la main.

— Comment peut-on surfer sur une vague temporelle qui est à des milliards d'années dans le futur ?

— Parce que ce n'est pas le cas. Elle est partout, au même instant. Le temps est une rivière avec sa source, son cours et son embouchure ramassés en un seul moment.

Friday se tourna vers moi et me demanda dans un bruyant murmure :

— On en a encore pour longtemps ?

— Tiens-toi tranquille et écoute.

Il leva les yeux au ciel, soupira ostensiblement et s'enfonça un peu plus sur son siège. Scintilla poursuivit.

— L'Industrie du Temps offre des possibilités de carrière variées, possède son propre syndicat de travailleurs du temps, et propose un système de rémunération incluant des heures supplémentaires et des primes. La semaine de travail est de quarante heures, mais l'heure ne dépasse pas cinquante-deux minutes. Les congés payés, grand privilège du service, peuvent être pris au terme des dix premières années de service. En outre, afin de rendre notre proposition encore plus attrayante, nous offrons à chaque nouvelle recrue un baladeur et des

bons d'achat pour dix CD de votre...

Friday avait levé la main, et il s'interrompit. Je remarquai que les autres membres de la ChronoGarde contemplaient Friday avec ahurissement. La raison d'une telle surprise m'échappait un peu, puis elle me sauta aux yeux : *Scintilla n'avait pas prévu que Friday allait poser une question.*

— Vous... avez une question ?

— Oui. C'est celle-ci : *Dites-moi quelle question je vais poser.*

Scintilla eut un rire gêné et parcourut l'assistance d'un regard où perçait le malaise. Il finit par hasarder une réponse :

— Vous... Vous voulez savoir où sont les toilettes.

— Non. J'aimerais savoir si tous nos actes sont prédestinés.

Scintilla éclata de nouveau d'un rire aigu et nerveux. Friday était né pour ce boulot, et tout le monde le savait. Le problème, c'est que Friday aussi – et qu'il s'en fichait.

— Excellente question, et comme vous venez d'en apporter la preuve, pas du tout. Votre question était ce que nous appelons un « radical libre », un événement inattendu qui advient indépendamment du Cours Standard de l'Histoire, ou CSH. En règle générale, le CSH l'emporte, mais le temps a une fâcheuse tendance à se montrer d'une souplesse intempestive. Un peu comme une rivière, qui suit usuellement un cours immuable. Certains accidents – les gorges et les rapides – restent également à leur place. Mais sur la plaine si plate du temps, le courant temporel peut se montrer sinueux à l'extrême, et quand il se dirige vers un danger, c'est à nous d'intervenir pour modifier quelque chose dans le passé pour redresser sa course. C'est un peu comme la navigation en haute mer, en fait, à ceci près que les bateaux sont immobiles et que vous pilotez l'orage.

Il sourit.

— Mais je m'emporte. La prévention des catastrophes n'est qu'un de nos multiples champs d'intervention. Les poches de crises qui crèvent doivent être rapiécées avec soin, la ChronoCriminalité est très importante au cours du septième millénaire, et l'éradication totale de l'âge des ténèbres par un chronocyclone exige un travail de réparation considérable, j'ajoute...

Il s'interrompit en découvrant que de nouveau Friday avait inexplicablement levé le bras.

— Pourquoi ne parlez-vous pas de l'envers de la médaille ? demanda-t-il d'une voix revêche, un rideau de cheveux devant le visage. Du temps qui s'aggrave, ou des accrocs dans les combinaisons temporelles qui réduisent les aspirants à la taille d'une molécule ?

— C'est pour ça que nous sommes là, répondit Scintilla en faisant mine de prendre l'incident à la légère, pour lever le voile sur les quelques malentendus dont vous avez pu entendre parler. Je ne vais

pas essayer de vous faire croire que les accidents n'ont jamais existé, mais comme toute organisation, nous attachons beaucoup d'importance à la santé et à la sécurité.

— Mon garçon, dis-je à Friday en lui posant la main sur le bras. Écoute d'abord ce qu'il a à dire.

Il se tourna vers moi en écartant ses longs cheveux, et je découvris son regard vif, intelligent – et *terrifié*.

— Maman, tu m'as raconté les accidents. L'éradication de papa, celle de Filbert Snood. Pourquoi voudrais-tu que je travaille dans une branche qui laisse ses employés mourir, disparaître ou vieillir avant l'âge ?

Il se leva et prit le chemin de la porte. Nous le suivîmes tandis que Scintilla, désarçonné, tentait de poursuivre ses explications. Au moment de sortir, un agent de la ChronoGarde nous barra le passage.

— Je pense que vous devriez rester pour écouter cette présentation, dit-il à Friday, qui lui répondit d'aller se faire voir.

Le ChronoGarde ne le prit pas très bien et fit mine de l'empoigner, mais je fus plus rapide que lui. Je le saisis par le poignet, le fis pivoter et il se retrouva face contre terre avec le bras dans le dos.

— *Maman !* grogna Friday, plus gêné qu'indigné. Pourquoi faire ça ? On nous regarde !

— Désolée, dis-je en relâchant le garde.

Scintilla s'était interrompu et se dirigeait vers nous pour voir ce qui se passait.

— Si nous voulons partir, nous partons, un point c'est tout, grommela Landen.

— Bien entendu ! s'écria Scintilla en indiquant au garde qu'il pouvait s'en aller par une petite tape sur la tête. Vous partez quand vous voulez !

Il me regarda ; il connaissait l'importance que revêtait le recrutement de Friday dans la ChronoGrade, et savait que je la connaissais aussi.

— Mais avant de nous séparer, Friday, je voudrais vous dire que nous serions très heureux de vous accueillir au sein de l'Industrie du Temps. Pas de diplôme requis, pas d'examen d'entrée. Nous ne poserons pas de conditions. C'est une proposition que nous n'avons jamais faite jusqu'à présent.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je serais si bon que ça ?

— Vous posez des questions qui ne sont pas répertoriées dans le CSH. Vous pensez que n'importe qui en est capable ? répondit Scintilla en haussant les épaules.

— Ça ne m'intéresse pas.

— Je vous demande simplement de rester et de suivre cette présentation.

— *Je... ne... suis... pas... intéressé*, répéta Friday en insistant sur chacun des mots.

— Écoutez-moi, dit Scintilla en jetant un regard à la dérobee autour de lui et en baissant la voix. Ce n'est pas vraiment officiel, mais j'en ai touché un mot à Wayne Skunk, et il est tout à fait disposé à vous laisser jouer le solo de guitare sur le deuxième morceau de *De l'huile dans tes rouages, poupée*.

— Trop tard, il a déjà été enregistré.

Bendix le regarda dans les yeux.

— En effet. Par vous.

— Je n'ai jamais fait un truc pareil !

— Non, mais vous pourriez. Et puisque la possibilité existe, alors vous l'avez fait. À vous de voir si vous voulez que ça arrive *vraiment*. Le solo est à vous. Votre nom figure déjà sur la pochette.

Friday observa Scintilla, puis il se tourna vers moi. Je connaissais sa passion pour Strontium Goat, et Scintilla également. Il avait accès au dossier complet de Friday, après tout. Mais Friday n'était pas intéressé. Il n'aimait pas qu'on le force, il détestait les flatteries, les menaces ou les pots-de-vin. Je ne pouvais pas lui en vouloir, je les détestais moi aussi, et il était mon fils.

— Vous pensez pouvoir m'acheter ? laissa-t-il finalement tomber avant de tourner les talons sans un mot de plus.

— Je vous rejoins tout de suite, dis-je à Landen qui avait emboîté le pas à Friday.

Les portes se refermèrent bruyamment derrière eux.

— Ai-je besoin de mettre l'accent sur l'urgence qu'il y a de voir Friday intégrer la ChronoGarde ?

— Il va encore falloir attendre, Bendix.

— C'est bien là le problème. Nous n'avons pas le temps.

— Ne me dites pas que le temps vous pose un problème.

Il me prit par le bras et m'entraîna dans un coin de la salle.

— Thursday... je peux vous appeler Thursday ? L'Industrie du Temps traverse une crise sérieuse, et jusqu'à plus ample informé, la présence de Friday aux commandes à plusieurs trillions d'ères dans l'avenir nous est indispensable. Sa fin de non-recevoir signifie maintenant que sa place est inoccupée à l'autre bout.

— Mais le temps est *toujours* en crise, Bendix.

— Pas comme ça. Il ne s'agit pas d'une crise *dans* le temps, mais d'une crise du temps lui-même. Nous avons repoussé les frontières temporelles à des trillions et des trillions d'années, et dans un peu moins de quatre jours nous aurons atteint... la Fin des Temps.

— Et c'est ennuyeux, n'est-ce pas ?

Bendix éclata de rire.

— Bien sûr que non ! Il faut bien que le temps s'arrête quelque part.

Mais nous rencontrons un problème avec le mécanisme qui contrôle la façon dont nous avons échappé au présent depuis presque une éternité.

— Et de quoi s'agit-il ?

Il regarda à droite et à gauche avant de baisser la voix.

— *Le voyage dans le temps n'a toujours pas été inventé !* Et avec l'univers entier transformé en boule de gaz géante qui se contracte à toute vitesse pour atteindre la taille d'un point d'un milliardième de milliardième de neutron, nous avons peu de chances d'y parvenir.

— Attendez une seconde, lui dis-je en essayant de digérer l'information. Je sais que le voyage dans le temps défie les lois de la logique, mais vous possédez bien des machines qui vous permettent de circuler dans le temps, non ?

— En effet. Nous ignorons cependant tout de leur fonctionnement, nous ne savons pas qui les a conçues et quand. Toute la technologie fonctionne sur un mode que nous désignons « avance sur progrès ». Nous utilisons les techniques *aujourd'hui*, à condition qu'elles soient inventées dans le futur. C'est ce que nous avons fait pour le Gravitube dans les années cinquante et la puce électronique il y a dix ans. Aucun des deux ne sera réellement inventé avant dix mille ans au moins, mais il est plus utile de les avoir maintenant.

— Que je comprenne bien, dis-je lentement. Vous utilisez une technologie que vous ne possédez pas. Comme moi quand je me sers de ma carte de crédit.

— Exactement. Et nous avons cherché partout dans le temps au cas où il aurait été inventé sans que personne s'en aperçoive, mais nous n'avons rien trouvé. Rien du tout. Nada. Néant.

Ses épaules s'affaissèrent et il se passa la main dans les cheveux.

— Écoutez-moi bien. Si Friday ne reprend pas sa place à la tête de la ChronoGarde et n'utilise pas ses facultés exceptionnelles pour nous sortir de ce pétrin, tout ce que nous avons réalisé sera effacé au moment où nous atteindrons le Point Zéro.

— Je crois avoir saisi. Et que se passera-t-il si Friday ne suit pas la carrière qu'il devrait ?

— Je n'en sais rien. Nous avons toujours vu en lui un enfant énergique et très éveillé. Que s'est-il passé ?

Je haussai les épaules.

— Tous les gosses sont pareils de nos jours. À force de télévision, de jeux vidéo et autres foutaises procurant une gratification immédiate, voilà ce que ça donne. Ou bien alors les enfants sont toujours les mêmes et je deviens acariâtre et intolérante avec l'âge. Écoutez, je vais faire mon possible.

Scintilla me remercia et je sortis rejoindre Landen et Friday.

— Je ne veux pas travailler dans l'Industrie du Temps, maman. Au

moindre écart de leurs règles à la noix, je serais éradiqué.

— Mon éradication fut tout à fait indolore, rétorqua Landen. En réalité, si ta mère ne m'en avait pas parlé, je ne m'en serais jamais rendu compte.

— Ce n'est pas la question, papa, grommela Friday. Tu as été réactualisé. Et pour mon grand-père ? Personne ne peut dire s'il existe ou non, pas même lui.

Je lui posai les mains sur les épaules. Ce n'est pas cette fois-ci qu'il franchirait le pas.

— Je sais, mon canard en sucre. Et si tu ne veux pas t'engager, personne ne t'y obligera.

Il resta silencieux un instant, puis il dit :

— Arrête de m'appeler mon canard en sucre. J'ai seize ans.

Landen et moi échangeâmes un regard, et nous prîmes le tram pour rentrer chez nous. Comme il l'avait promis, Bendix nous avait lâchés quelques minutes avant notre arrivée, et alors que nous bringuebalions en silence sur le chemin du retour, nous nous croisâmes en train de partir.

— Vous voyez le tube jaune que Bendix nous a montré ? dit Friday en regardant par la fenêtre.

— Oui ?

— C'était une boule de billard d'une demi-seconde.

15

Retour à la maison

Ayant constaté avec dépit que la plupart des conflits interreligieux naissaient parce que toutes les confessions majeures considéraient qu'elles étaient les seules à détenir la vérité et que les autres se fourvoient, les fondateurs de l'Église Suprême Universelle bâtirent leur credo en partant du principe que toutes les religions avaient le même objectif en commun, une fois débarrassées des jeux de pouvoir : la paix, la stabilité, l'équité et la justice – la même chose que les non- croyants. Une fois découvert ce fil directeur qui réunissait tout le monde et qu'un genre de dialogue avec un Être Suprême pour autorité morale fut créé, l'ESU prospéra.

Friday grimpa directement dans sa chambre dès notre arrivée. Mrs Berko-Boyle nous apprit que les filles se portaient bien, qu'elle avait plié le linge, nettoyé la cuisine, donné à manger à Pickwick et préparé un hachis Parmentier. Ce n'était pas la première fois, et elle se récria devant toute forme de rétribution avant de retourner chez elle en traînant les pieds et en grommelant que si elle avait tué son mari la première fois qu'elle en avait eu envie, elle serait sortie de prison à l'heure qu'il était.

— Où est Jenny ? demandai-je après être allée voir à l'étage. Elle n'est pas dans sa chambre.

— Elle était dans la cuisine à l'instant.

Le téléphone sonna et je décrochai.

— Allô ?

— Millon à l'appareil, dit une voix douce, et je suis vraiment désolé de vous appeler chez vous.

— Où êtes-vous ?

— Regardez par la fenêtre.

Je m'exécutai et le vis me faire un signe de son refuge habituel entre le compost et les lauriers. Précisons que Millon de Floss était mon suiveur officiel. Même si j'avais depuis longtemps dégringolé tout au bas du classement des célébrités, il avait insisté pour maintenir une surveillance superficielle en expliquant « que nous avions tous besoin d'une occupation pour la retraite ». Depuis qu'il avait montré un courage exemplaire au cours d'un séjour dans la région de l'Élan en 1988, je le considérais comme un ami de la famille, ce qu'il avait toujours réfuté lorsqu'on l'évoquait. « L'amitié, déclarait-il sobrement, nuit toujours au côté enquiquineur indispensable aux relations entre suiveur et suivi. » Il n'importunait jamais les enfants et sa capacité à

me prévenir était d'un grand secours : c'est lui qui avait repéré Felix8, après tout. Pisteur n'était pas son seul métier, évidemment. À part fourguer du fromage à l'est de Swindon, il était rédacteur en chef d'un magazine, *Le Théoricien du complot*, et travaillait à ma biographie officielle, ce qui prenait plus de temps que ce que nous aurions cru tous deux.

— Que se passe-t-il ? C'est toujours d'accord pour l'opération fromage de ce soir ?

— Bien sûr. Mais nous avons de la visite. Une voiture dans la rue avec deux hommes et un autre en train d'enjamber le mur du fond.

Je le remerciai et raccrochai. Je m'étais attiré quelques inimitiés dans le passé, et avec Landen, nous avions prévu les mesures adéquates.

— Un problème ? demanda Landen.

— Code jaune.

Il comprit immédiatement et fila sans un mot à l'avant de la maison. J'ouvris la porte de derrière et me faufilai à pas feutrés dans le jardin. Je longuai le coin des poubelles et me glissai derrière la tonnelle. Je n'eus pas à attendre longtemps avant qu'apparaisse sur le chemin un homme vêtu d'une combinaison noire et portant un passe-montagne. Il trimbalait un sac et un paquet de marshmallows. Je ne perdis pas de temps en présentations et lui balançai mon poing à la pointe du menton. Il chancela, momentanément sonné, et je l'achevai par un coup en pleine poitrine. Il s'effondra en grognant. Je retirai le passe-montagne et je découvris un visage que je connaissais bien. C'était Arthur Plunkett, de l'Association des Amis des Dodos de Swindon.

— Pour l'amour du Ciel, Arthur, combien de fois faudra-t-il vous répéter que Pickwick n'est pas à vendre ?

— Ooooooh, gémit-il en essayant de reprendre son souffle et ses esprits.

— Allez, debout, espèce d'idiot, lui dis-je en le remettant sur ses pieds et en le poussant contre la paroi de la tonnelle. Ce n'est pas une bonne idée d'essayer de pénétrer chez moi par effraction. Je peux être redoutablement protectrice quand ma famille est concernée. Pourquoi croyez-vous que je sois la seule à Swindon qui puisse se permettre de laisser sa voiture déverrouillée la nuit ?

— Ooooooh.

— Ne bougez pas d'ici.

Je retournai à la maison au galop. Je pouvais me révéler dangereuse, mais Landen également, même sur une seule jambe. La porte d'entrée était ouverte et je le vis dissimulé derrière la haie de troènes. Je traversai la pelouse en me courbant pour le rejoindre.

— Ce ne sont que les éleveurs de dodos.

— Encore ? Après ce qui leur est arrivé la dernière fois ?

J'acquiesçai. Manifestement, la version 1.2 était une rareté telle que malgré les risques considérables, le coup valait d'être tenté. Je repérai de l'autre côté de la rue une Buick garée le long du trottoir. À l'intérieur, deux hommes en lunettes noires faisaient tout leur possible pour passer inaperçus.

— On va leur dire deux mots ?

— Pas la peine, ricana Landen. Ils ne vont pas aller bien loin.

— Qu'est-ce que tu as fabriqué ? le tançai-je d'une voix sévère.

— Tu vas voir.

Pendant que nous examinions la situation, Arthur Plunkett décida de prendre ses jambes à son cou – enfin, tout de même clopin-clopat. Il sortit du jardin et traversa la rue en boitillant. Le chauffeur démarra, attendit que Plunkett se soit engouffré à l'arrière et la voiture s'élança dans la rue. Elle parcourut à peu près six mètres, et le câble indestructible que Landen avait fixé entre l'essieu arrière et un lampadaire se tendit brusquement. L'essieu ainsi qu'une bonne partie de la suspension se virent arrachés du véhicule qui fit le poirier avant de retomber lourdement au milieu de la rue dans un grand bruit de casseroles. Un instant étourdis, les trois hommes s'extirpèrent de la voiture et prirent la fuite ventre à terre, Plunkett avec le pare-chocs sous le bras.

— Était-ce bien nécessaire ?

— Pas le moins du monde, reconnut Landen entre deux gloussements débiles. Mais j'ai toujours eu envie de le faire.

— Et si vous deveniez adultes un jour, vous deux ?

Nous levâmes les yeux. Mon frère Joffy et Miles, son compagnon, nous observaient du portail du jardin.

— Je ne vois absolument pas ce que tu veux dire, répondis-je en m'extirpant de notre cachette avant d'aider Landen à se mettre debout. C'est une soirée tout ce qu'il y a d'ordinaire à Swindon.

Je parcourus les alentours du regard. Les voisins étaient sortis pour examiner la dépouille de la Buick, et j'invitai Joffy et Miles à entrer.

— Venez donc prendre une tasse de thé.

— Pas de thé, dit Joffy en pénétrant dans la maison. Nous venons d'en boire une citerne chez maman. Tu n'entends pas le bruit des vagues quand je marche ?

— Et assez de battenberg pour combler le Grand Canyon, ajouta Miles d'une voix étouffée, littéralement, par le gâteau.

— Comment se porte le commerce des moquettes, Nounouille ? demanda Joffy dans l'entrée.

— On ne peut mieux. Et celui de l'unification spirituelle, ça marche ?

— Nous avons rassemblé presque tout le monde, répondit-il avec un sourire. Les athées nous ont rejoints la semaine dernière. Aussitôt que

nous avons émis la proposition que Dieu pouvait être considéré comme un ensemble fondamentalement bienveillant des lois physiques de l'univers, ils n'ont plus hésité. En fait, à part un reliquat éparpillé de chefs religieux qui n'acceptent pas de perdre leur pouvoir, leur influence et le chapeau rigolo qui va avec, ça se passe plutôt bien.

L'accession symbolique de Joffy à la tête de la branche britannique de l'Être Suprême Universel était prise en très haute considération au sein de la famille Next. L'ESU fut proposé en 1978 au cours du Symposium Général Interreligieux et n'avait cessé de se développer par la suite en rassemblant les fidèles de toutes les religions dans une croyance suffisamment souple pour satisfaire chacun.

— Que tu aies réussi à convertir tout le monde me sidère, lui dis-je.

— Il ne s'agit pas de convertir, mais de rassembler.

— Et que me vaut le plaisir de ta visite ?

— Landen m'a prévenu qu'il m'avait enregistré *Dr Who*, et je suis à fond pour les Dalek.

— Je pencherais quant à moi pour les Sontaran, répliqua Miles.

— Pffff ! dit Joffy. Ça ne m'étonne pas venant de quelqu'un qui considère que Jon Pertwee était le meilleur médecin.

Nous dévisageâmes tous Joffy sans savoir s'il nous fallait approuver, avancer une théorie différente ou autre chose.

— C'était Tom Baker, dit Joffy, mettant fin à un silence gênant.

Miles grogna un « banal » indistinct, et Landen fila chercher la cassette.

— Nounouille ? murmura Joffy dès que Landen eut disparu.

— Oui ?

— Tu lui as parlé ?

— Non, chuchotai-je en retour.

— Thursday, il faut vraiment que tu lui dises. Si tu lui caches la vérité sur le Monde des Livres et les Moquettes Zénith, c'est comme, voyons, comme si tu lui mentais, par exemple.

— C'est pour son bien, sifflai-je. Ce n'est pas comme si j'avais eu une aventure.

— Tu en as eu une ?

— Bien sûr que non !

— Mais ça reste un mensonge, sœurlette adorée. Comment réagirais-tu s'il te mentait sur l'emploi du temps de ses journées ?

— Je n'apprécierais pas, c'est certain. Laisse-moi faire, Joff. Je vais me débrouiller.

— Je l'espère. Au fait, bon anniversaire. Et au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, il y a du camembert qui brûle sur le capot de la camionnette des Moquettes Zénith.

— Du quoi ?

— Camembert. Qui brûle.

— Le voilà, dit Landen qui revenait avec une cassette vidéo. À la recherche des Dalek perdus. Où est passée Thursday ?

— Oh, elle est allée vérifier un truc. Bien ! Il faut y aller. Il y a des âmes à guider, à convaincre et à rassembler, si possible dans cet ordre. Ha ha ha !

— Pardonnez-moi, dis-je à mon retour. Il me semblait avoir aperçu Pickwick qui faisait des grimaces au chat du voisin. Tu sais qu'ils se détestent.

— Mais elle est là, fit Landen en montrant l'endroit où Pickwick s'évertuait à apercevoir dans le miroir son pull à rayures bleues et blanches.

Je haussai les épaules.

— Probablement un autre dodo.

— Tu en connais beaucoup, dans le coin, des dodos déplumés qui portent un vêtement à rayures ? Vous ne trouvez pas que ça sent le fromage cramé ?

— Non, dis-je innocemment. Qu'en penses-tu, Joff ?

— Il faut que j'y aille, dit-il en consultant sa montre Souviens-toi de ce que je t'ai dit, sœurlette adorée.

Tous deux s'éloignèrent vers la petite foule qui s'était formée autour de la voiture endommagée.

— C'est une odeur de fromage qui brûle, j'en suis certain, dit Landen pendant que je fermais le portillon.

— Ce doit être Mrs Berko-Boyle qui cuisine.

Je n'en laissais rien paraître, mais j'étais sur le qui-vive. Le camembert qui brûle sur le pas de la porte ne pouvait signifier qu'une chose : un avertissement de la Mafia du fromage de la Vieille Ville, ou, comme ils préfèrent être nommés, les Stiltonistes.

16

Le fromage

Le très controversé Impôt Laitier, d'où est issue la « Taxe fromagère », fut institué en 1970 par le gouvernement conservateur afin de lever des fonds en prévision d'un durcissement de la guerre en Crimée. Avec une taxe de 1 530 % sur les pâtes cuites et 1 290 % sur les pâtes molles, la production illégale tout comme la contrebande s'étaient révélées très lucratives. La Brigade de Répression Fromagère fut créée pour non seulement contrôler les licences, mais également pour collecter les taxes édictées par un gouvernement plein de zèle. Pas étonnant que le marché noir du fromage soit si florissant.

— Merci pour le tuyau sur l'intrusion des éleveurs de dodo.

Nous roulions, deux heures plus tard, dans les rues sombres de Swindon. Une dépanneuse avait emporté le cadavre de la voiture des éleveurs, et la police était passée recueillir des témoignages. Malgré l'animation qui régnait dans le quartier, personne n'avait rien vu. Ce qui était faux, bien entendu, mais les Parke-Laine-Next comptaient pas mal d'amis dans le coin.

— Vous êtes sûre que nous n'avons pas été suivis ? demanda Millon tandis que nous stoppions devant une usine désaffectée à un jet de pierre de l'aéroport de la ville.

— Affirmatif, répondis-je. Vous avez des acheteurs pour le lot ?

— Les habitués drogués de fromage qui sont en train de ronger leur frein, la recette de cuisine à la main. Les senteurs de la nuit vont s'enrichir des effluves de welsh rarebit.

Un gros dirigeable de soixante-dix places s'éleva lentement dans les airs derrière les bâtiments de l'usine. Nous contemplâmes les couleurs du soleil couchant se refléter sur les flancs argentés tandis qu'il prenait son virage, les quatre hélices fouettant l'air dans un bourdonnement sourd, et il mit le cap sur Southampton.

— Prêt ? demandai-je.

— Prêt, répondit Millon.

Je donnai deux coups de Klaxon et les volets métalliques du bâtiment le plus proche se mirent à monter lentement.

— Dites-moi, dit Millon. Savez-vous pourquoi les Stiltonistes de la Vieille Ville vous ont fait le coup du Camembert Enflammé ?

— En guise d'avertissement, peut-être. Pourtant, nous leur avons toujours fichu la paix, et ils nous ont toujours fichu la paix.

— Nos territoires ne se chevauchent même pas, ajouta-t-il. Vous croyez que la Brigade de Répression Fromagère se serait enhardie ?

— Peut-être.

— Ça ne semble pas beaucoup vous inquiéter.

— La BRF manque de moyens et ne sait rien. En outre, des clients nous attendent et Zénith a besoin de cet argent. Vous pensez que vous aurez réuni cinq mille pour demain matin ?

— Tout dépend de la marchandise, répondit-il après un moment de réflexion. S'ils essayent de nous fourguer du vulgaire cheddar ou de la crème de gruyère, alors nous serions embêtés. Mais s'ils nous proposent quelque chose d'exotique, aucun problème.

Le volet roulant était à présent assez haut pour nous permettre de pénétrer et nous entrâmes dans le bâtiment. Derrière nous, le volet se mit à descendre.

Nous sortîmes de la camionnette. Le bâtiment était désert, à l'exception d'un gros camion Griffon à moteur V8 immatriculé au pays de Galles, d'une grande table supportant des valises d'échantillons en cuir et quatre hommes en costumes, cravates et lunettes noires à l'apparence vaguement menaçante. Ce n'était que de la frime, évidemment. Les films de Scorsese rencontraient beaucoup de succès en République Populaire du pays de Galles. J'essayai de déterminer aux mouvements de leurs vestes si l'un d'eux était armé, mais il semblait que non. J'avais porté une seule fois une arme dans le monde réel depuis que les OS avaient été démantelés, et j'espérais bien ne jamais avoir à recommencer. La contrebande de fromage était encore une activité civilisée. Si cela venait à changer, elle se ferait sans moi.

— Owen O'Nable le Fromager, lançai-je cordialement au leader du groupe, le saluant d'un sourire et d'une solide poignée de main. Contente de vous revoir. J'espère que le passage de la frontière s'est déroulé sans incidents ?

— Ça devient plus dur ces temps derniers, répondit-il avec un accent gallois chantant qui trahissait ses racines méridionales, probablement Abertawe. Il y a des fonctionnaires partout et les pots-de-vin que je dois leur lâcher ont une incidence non négligeable sur le prix de la marchandise.

— Tant qu'il reste raisonnable, O'Nable, dis-je finement. Mes clients adorent le fromage mais il existe une limite au-delà de laquelle ils ne marcheront plus.

Nous mentionnons l'un et l'autre, mais c'était le jeu. Mes clients étaient prêts à dépenser sans compter pour des fromages de bonne qualité, et allez savoir s'il versait réellement des pots-de-vin. La frontière avec le pays de Galles courait sur deux cent soixante-dix kilomètres et possédait plus de trous que de l'emmental trop jeune. Les agents n'étaient pas assez nombreux pour la couvrir entièrement, et de plus, pour être honnête, la contrebande de fromage, bien qu'illégal, n'était pas prise au sérieux par grand monde.

O’Nable fit un geste du menton vers l’un de ses compatriotes, et ils ouvrirent les valises d’échantillons avec grandiloquence. Ils étaient tous là : toutes les sortes de fromages imaginables, du blanc le plus laiteux au noir ambré. Du friable, du dur, du mou, du liquide, du gazeux. L’arôme puissant de fromages bien faits se répandit dans l’espace, et je sentis mes papilles frémir. La marchandise était de première qualité, le nec plus ultra.

— Ça sent rudement bon, Owen.

Il ne répondit pas et me montra un gros bloc de fromage blanchâtre.

— Caprice des fées, le meilleur. On peut...

Je levai la main pour l’arrêter.

— On peut passer au cran supérieur, Owen. Ce qui nous intéresse commence au niveau 3,8.

Il haussa les épaules, reposa le Caprice des fées, et ramassa un petit morceau de fromage couleur crème.

— Quintuple Llanboidy, un 5,2, déclara-t-il. Il joue sur les papilles avec la même grâce qu’un accord de harpe.

— Je vais en prendre comme d’habitude, marmonnai-je, mais mes clients recherchent quelque chose de plus fort. Qu’est-ce que vous me proposez ?

Nous progressions toujours par paliers. Je m’étais positionnée sur le marché du fromage instable, et quand je dis instable, ce n’est pas au marché que je pense, mais bien au fromage lui-même.

Owen opina et me désigna un fromage mordoré veiné de rouge.

— Dolgellau marbré force quatre, c’est un 9,5. Dix-huit années de maturation à Blaenafon, et pas pour les mauviettes. Excellent avec des crackers, mais on s’en sert également pour repousser les putois en rut.

J’en pris audacieusement un gros morceau que je posai sur ma langue. Le goût était extraordinaire ; je pouvais presque voir les monts Cambriens à travers la pluie, le ciel bas, les torrents exubérants et les falaises de calcaire, les éboulis glaciaires et...

— Vous allez bien ? dit Millon quand j’ouvris enfin les yeux. Vous avez perdu un instant connaissance.

— C’est de la bombe, pas vrai ? dit aimablement Owen. Buvez un verre d’eau.

— Merci. Nous prenons le tout. Qu’avez-vous d’autre ?

— Mynachlog-ddu, Grand Cru Abject. On le garde dans des pots en verre car il ronge le carton et le métal. Il ne faut pas le laisser trop longtemps à l’air libre, sinon les chiens se mettent à hurler à la mort, précisa-t-il en me montrant un fromage blanchâtre friable d’aspect.

— Vous m’en mettrez trente kilos. Et celui-ci ?

Je tendis le doigt vers une pâte molle couleur ivoire à la mine inoffensive.

— Brie Moléculaire Instable d’Ystradgynlais. Clonage à partir d’un

brie d'origine que nous fournit un camarade crémier français. Mais il est aussi bon. Également utilisé comme anesthésique local ou pour décaper. Recommandé contre l'insomnie, il est très efficace une fois réduit en poudre contre les agressions et les ours errants. Il est à maturité au bout de vingt-trois jours, brille dans le noir et peut être utilisé comme source de rayons X.

— Nous prenons le lot. Vous n'avez rien de vraiment fort ?

Owen leva un sourcil et ses anges gardiens se regardèrent avec embarras.

— Vous êtes sûre ?

— Ce n'est pas pour moi, me hâtai-je de préciser. On connaît quelques vrais accros qui veulent des trucs puissants.

— Nous avons du Machynlleth Wedi Marw.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Du fromage *vraiment* fort. Rien que le regarder provoque de l'urticaire. Plus dense que le plutonium enrichi, deux grammes suffisent pour relever un plat de macaronis pour huit cents personnes. L'odeur seule attaque l'acier. Une concentration dans l'air d'à peine dix-sept par million génère des nausées et des syncopes de vingt secondes. Notre dégustateur en chef en a ingéré quinze grammes par mégarde, il est resté six heures inconscient. À déballer à l'air libre exclusivement, et encore, muni d'un certificat médical et loin de toute zone habitée. Il n'a pas réellement été fait pour être mangé, plutôt pour être coulé dans du béton et balancé dans l'océan loin de la civilisation.

Je regardai Millon, qui opina. Il y avait *toujours* un truc complètement idiot à expérimenter. Et puis d'abord, personne n'était jamais mort d'avoir avalé du fromage.

— Nous allons en prendre une demi-livre pour voir.

— Très bien, dit Owen.

Il fit un signe du menton à un de ses collègues qui ouvrit une nouvelle valise et s'arma de précaution pour en retirer un coffret de plomb. Il le posa très doucement sur la table et se recula prestement.

— Ne tentez pas de l'ouvrir avant que nous ayons parcouru cinquante kilomètres, d'accord ?

— Nous allons essayer.

— En fait, je vous suggère de ne pas l'ouvrir du tout.

— Merci du conseil.

Les affaires se poursuivirent ainsi pendant une demi-heure, et quand notre carnet de commandes fut plein et notre bourse vide, nous transportâmes le fromage du poids lourd à notre camionnette, dont les amortisseurs grincèrent sous la surcharge.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Je montrai une caisse en bois au fond du camion, fermement fixée

au sol par de lourdes chaînes.

— Rien du tout, répondit rapidement Owen pendant que ses hommes de main s'interposaient pour me masquer la vue.

Il me prit par le bras pendant qu'ils relevaient le hayon et le verrouillaient.

— Vous avez toujours été une bonne cliente, Miss Next, mais nous savons ce qui est bon pour vous et ce qui ne l'est pas, et ce fromage ne l'est pas.

— Il est fort ?

Il s'abstint de répondre.

— Ce fut un vrai plaisir de traiter avec vous, Miss Next. Dans un mois même heure ?

J'approuvai lentement, en me demandant quel fromage pouvait être assez puissant pour exiger d'être enchaîné au sol. Détail intéressant, un code était inscrit sur la caisse : X-14.

Je lui remis une liasse de billets gallois. Il les compta rapidement, et le temps de dire ouf, Owen O'Nable et ses gangsters à la petite semaine avaient bruyamment mis en route leur véhicule et ils disparurent dans la nuit, en route pour la Vieille Ville vendre leur fromage aux Stiltonistes. J'avais toujours eu droit au premier choix, ce qui suffisait peut-être à expliquer le Camembert Enflammé.

— Est-ce que vous avez aperçu le fromage enchaîné au fond du camion ? demandai-je à Millon pendant que nous retournions à notre voiture.

— Non. Quel fromage ?

— Laissez tomber.

Je démarrai et nous quittâmes la zone industrielle. La BRF s'y précipiterait si elle savait ce qu'il s'y tramait, mais ce n'était pas le cas. Le calme régnait en ville, et Millon ne mit que quelques minutes pour me conduire chez moi avant de filer avec la camionnette distribuer le fromage.

Je venais d'ouvrir le portillon du jardin quand je repérai une silhouette qui se tenait dans le noir. Je fis instinctivement le geste de saisir mon pistolet, mais je me rappelai ne plus en porter dans le Monde Extérieur. Tout allait bien. C'était Spike.

— Vous m'avez fait sursauter !

— Désolé, répondit-il sobrement. Je suis venu vous proposer de l'aide pour disposer du corps.

— Pardon ?

— Le corps. Le sol peut se montrer un peu dur à cette période de l'année.

— Quel corps ?

— Celui de Felix8. Vous l'avez buté, n'est-ce pas ?

— Non.

— Alors comment a-t-il fait pour s'enfuir ? Stig, vous et moi sommes les seuls à avoir les clefs.

— Un instant, dis-je avec nervosité. Felix8 s'est échappé ?

— Absolument. Vous êtes sûre de ne pas l'avoir descendu ?

— Il me semble que je m'en souviendrais.

— Bon, dit Spike en me tendant une bêche. Alors il faudrait aller la rendre à Landen.

Je dus avoir l'air horrifié car il ajouta :

— Je lui ai dit qu'il fallait planter de l'ail. Écoutez, vous allez rentrer chez vous et barricader portes et fenêtres. Je serai dans la voiture de l'autre côté de la rue si vous avez besoin de moi.

Je pénétrai dans la maison et verrouillai soigneusement la porte derrière moi. Felix8 représentait un vrai problème, mais pas ce soir-là. J'avais prélevé un morceau de Llangloffan et rien ne pourrait s'interposer entre moi et les exceptionnels macaronis au fromage de Landen.

Un nouveau petit déjeuner

Le député Redmond van de Poste, leader du parti du Sens Commun, succéda au chancelier Yorrick Kaine lors des élections anticipées de 1988. Il reprit le titre de Premier ministre et engagea des réformes novatrices. Pour commencer, considérant que la démocratie, pourtant une sacrément bonne idée, se révélait vulnérable devant la rapacité des arrivistes, des égocentriques et des malades mentaux, il lança un plan visant à démocratiser la démocratie qui fut mis en œuvre sans tarder. Il y eut quelques controverses à propos des libertés civiques, mais aujourd'hui, quatorze ans plus tard, nous commençons à en ressentir les bienfaits.

À la radio, le bulletin d'informations était consacré – une fois de plus – à la crise en cours cette semaine-là : à savoir le lieu où l'Excédent de Bêtise pourrait être déversé sans danger. Certains avancèrent l'idée d'une petite guerre contre un pays lointain vis-à-vis duquel nous n'étions pas généralement mal disposés, mais d'autres le trouvèrent trop risqué et proposèrent de paralyser le service public en ajoutant une nouvelle couche de fonctionnaires très coûteuse et inefficace. Toutes les suggestions n'étaient pas sensées : quelques intervenants extrémistes demandèrent haut et fort la résurrection du projet prodigieusement coûteux de bouclier anti-châtiment. Conçue pour protéger l'humanité – tout au moins l'Angleterre – de la menace éventuelle d'une divinité surexcitée désireuse de purifier une race mécréante par une pluie de feu, l'idée du bouclier avait le double avantage du gaspillage éhonté et de la possibilité de tenter les nations voisines à se joindre à nous, ce qui permettrait de traiter tout l'excédent de bêtise européen d'un seul coup.

Redmond van de Poste, le Premier ministre, prit l'initiative inhabituelle d'une allocution radiophonique en direct qui le vit non seulement s'opposer à toutes les propositions, mais également déclarer avec ferveur que malgré l'augmentation du surplus, il maintiendrait pour son gouvernement le cap du Sens Commun. Quand on lui demanda comment il allait faire pour résorber l'Excédent de Bêtise, van de Poste fit part de sa certitude que quelque chose allait se présenter « qui serait complètement crétin, mais économique ». Il ajouta que face aux critiques, et afin de prouver son esprit de conciliation, il allait prendre comme mesure idiote de brûler des pneus en grande quantité sans raison précise. Cette dernière remarque fut accueillie par un vibrant « Trop tard ! Trop tard » poussé par Mr Alfred Traficcone du Vent Dominant, le parti d'opposition qui gagnait

progressivement du terrain en soutenant la politique du « gain immédiat », que Mr Traficcone trouvait « infiniment préférable à ces mesures affreusement avisées dictées par la prudence ».

— Tout ça, c'est de la foutaise, dit Landen en donnant à Tuesday un œuf dur et en en déposant un autre à la place de Jenny avant de beugler dans les escaliers que le petit déjeuner était prêt.

— À quelle heure Friday est-il rentré hier soir ? lui demandai-je, car j'étais allée au lit la première.

— Peu après minuit. Il a dit être allé faire du bruit avec ses copains.

— Les Peigne-culs ?

— Il me semble, mais ils pourraient tout aussi bien s'appeler les Larsen et répéter « Parasites » tiré de l'album *Cacophonia*.

— C'est parce que nous sommes deux vieux schnoques, lui dis-je en posant affectueusement ma main sur la sienne. Je suis certaine que ce que nous écoutions semblait aussi merdique à nos parents que sa musique à nous aujourd'hui.

Mais Landen était ailleurs. Il préparait un livre pratique pour les chiens intitulé *Oui, je sais ouvrir la porte tout seul*. Dans ces cas-là, il devenait sourd à tout ce qui l'entourait.

— Land, je couche avec le laitier.

— C'est très bien, ma chérie.

Tuesday et moi éclatâmes de rire, et je me tournai vers elle, en arborant une expression scandalisée.

— Pourquoi ris-tu ? Tu devrais tout ignorer des laitiers.

— Maman, dit-elle avec un mélange de maturité et de naturel. J'ai un QI de deux cent quatre-vingts et suis plus savante que toi sur tous les sujets.

— Ça m'étonnerait.

— Alors à quoi sert le muscle ischiocaverneux ?

— Très bien, tu es effectivement plus savante que moi. Où est Jenny ? Elle est toujours en retard pour le petit déjeuner !

Je pris le tram pour me rendre au siège des OS et y mener quelques recherches. J'avais l'évasion de Felix8 très présente à l'esprit ; à plusieurs reprises je crus l'apercevoir, mais à chaque fois il s'agissait d'un paisible passant. J'ignorais toujours comment il s'y était pris pour s'évader, mais ce que je savais pertinemment, c'est que la famille Hadès, entre autres caractéristiques démoniaques, avait celle de ne pas laisser tomber ses proches. Felix8, en détestable engeance qu'il était, appartenait sans doute au cercle des intimes. S'il était toujours à son service, alors il allait chercher à prendre contact avec un membre de la famille. Ce ne pouvait être qu'avec Aornis, la seule à être restée dans le circuit.

Je sortis du tram à l'hôtel de ville et descendis la colline en

direction du bâtiment des OS. Il était étrangement désert quand j'y pénétrai, et comparé à l'activité fébrile que j'y avais connue, le contraste était saisissant. On me délivra un badge visiteur et je pris un couloir vide menant au quartier de la ChronoGarde. Pas la salle de conférences que nous avions fréquentée la veille au soir, mais un petit bureau au deuxième étage. J'étais déjà venue ici à plusieurs reprises, je savais donc à quoi m'attendre : le décor et les meubles variaient constamment, les agents de la ChronoGarde apparaissaient et disparaissaient à une vitesse telle qu'ils n'étaient guère plus visibles que des taches de lumière. Un seul meuble restait inchangé au milieu de ce méli-mélo incessant de mouvement et de couleur, une petite table sur laquelle était posé un vieux téléphone à fourche. Au moment où je tendais le bras, il se mit à sonner. Je le saisis et portai l'écouteur à mon oreille.

— Mrs Parke-Lane-Next ?

— Oui ?

— Il arrive.

Et en effet, il fut là. La pièce s'immobilisa tout d'un coup et le décor qui se figea sembla vaguement contemporain. La silhouette installée au bureau me sourit quand elle me découvrit. Mais il ne s'agissait ni de Bendix ni de mon père. C'était Friday. Pas le Friday de vingt-cinq ans rencontré au cours de la soirée de mon mariage ni le vieux Friday côtoyé lors de la débâcle de Samuel Pepys, mais un Friday jeune, presque identique à l'adolescent qui roupillait encore et ronflait avec conviction dans cette grotte désespérante que nous appelions sa chambre.

— Coucou, maman !

— Salut, mon canard en sucre.

J'étais très troublée et soulagée en même temps, car le Friday qui se tenait devant moi était tel que celui que j'étais censée avoir : le cheveu court, présentable, sûr de lui et arborant ce sourire contagieux qui me rappelait Landen. De plus, il devait probablement prendre plus d'une douche par quinzaine.

— Quel âge es-tu ?

Je posai une main sur sa joue pour vérifier qu'il existait vraiment et n'était pas un fantôme ou quelque chose comme Mycroft. Mais il était bien réel. La peau tiède et ne nécessitant pas encore plus d'un rasage hebdomadaire.

— J'ai seize ans, maman, tout comme la lavasse indolente qui dort à la maison. Dans une dimension que tu ne pourrais pas concevoir, je suis un Friday *potentiel*. J'ai intégré les Scouts du Temps à treize ans et effectué mon premier voyage à quinze, record de précocité. Le Friday que tu connais est le Friday *actuel*. Le Friday futur qui, espérons-le, sera Directeur général est le Friday *définitif*, et comme il est

embarrassé par l'ambiguïté temporelle causée par mon choix de ne pas rejoindre les Scouts du Temps, Bendix m'a reconstitué à partir des rumeurs qui circulent à mon sujet. On m'a demandé de voir en quoi je pouvais être utile.

— Je ne comprends pas un traître mot de ce que tu me racontes, répondis-je, totalement désorientée.

— C'est une fissure dans le cours du temps, maman, dans laquelle deux versions du même individu coexistent.

— Alors pourquoi ce n'est pas toi qui dirigeras la ChronoGarde à l'autre bout du temps ?

— Ce n'est pas si simple. Les deux scénarios temporels doivent s'affronter pour aboutir à une ligne future compatible.

J'avais pigé. Enfin, à peu près.

— Je suppose que cela signifie que le voyage dans le temps n'a pas encore été inventé ?

— En effet. Tu saurais me dire pourquoi mon alter ego est si mou ?

— Je t'ai proposé de rejoindre les Scouts du Temps il y a trois ans, mais ça te cassait les pieds, hasardai-je en guise d'explication. Tu étais trop obnubilé par la télévision et les jeux vidéo.

— Je n'en veux ni à papa ni à toi. Quelque chose est allé de travers et je ne sais pas quoi. Le Friday actuel semble avoir les capacités intellectuelles mais pas l'énergie pour s'engager dans quoi que ce soit.

— À part jouer de la guitare avec les Peigne-culs.

— Si tu appelles ça jouer de la guitare, dit Friday en s'esclaffant.

— Tu es trop...

Je me retins. Si ce n'était pas de l'autocritique, ça y ressemblait fort.

Tout à coup, un Friday supplémentaire fit son apparition à côté du Friday potentiel. Ils étaient en tout point identiques, à ceci près que le nouveau venu tenait un classeur. Ils s'examinèrent avec curiosité. Le dernier en date bredouilla « pardon » d'un air confus et s'en alla un peu plus loin dans le couloir s'intéresser aux moulures de la porte.

— Ce matin, je n'avais qu'un fils, murmurai-je sur un ton découragé. Maintenant, j'en ai trois.

Friday jeta un coup d'œil par-dessus son épaule au second Friday qui nous lança un regard furtif avant de regarder ailleurs.

— Tu n'en as qu'un, maman. Ne fais pas attention à lui.

— Alors qu'est-ce qui n'a pas fonctionné ? Pourquoi le Friday actuel est-il si différent du Friday potentiel ?

— Difficile à dire. Cette année 2002 ne ressemble pas à celle qui est inscrite dans le Cours Standard de l'Histoire. Chacun paraît replié sur lui-même et manquer singulièrement de vigueur. C'est comme si un énorme nuage de lassitude s'était abattu sur la population. En bref, on dirait que la grisaille s'est répandue à la surface du pays.

— Je vois ce que tu veux dire, répondis-je en hochant tristement la

tête. Nous avons constaté une chute de soixante pour cent du taux de lecture. Les gens n'ont plus le cœur de consacrer leur temps à un bon roman.

— Ça paraîtrait logique, dit Friday pensivement. Je t'assure bien que ce n'était pas prévu comme ça. Les plus grands esprits l'appellent le Grand Effilochage. Si ce que nous soupçonnons est vrai et que le voyage dans le temps n'a pas été inventé dans les trois jours et demi qui viennent, nous pourrions nous acheminer vers une destruction inversée progressive et spontanée de toute l'Histoire.

— Peux-tu répéter ça avec une métaphore terre à terre, que je puisse y comprendre quelque chose ?

— Si nous échouons à fixer notre existence au commencement, alors le temps commencera à s'enrouler comme un tapis en emportant l'histoire sur son passage.

— Rapidement ?

— Les choses débiteront doucement vendredi à 23 h 03 par la disparition du plus vieux fossile connu. Ensuite dix minutes après, ce seront les traces des premiers hominidés qui s'évanouiront, rapidement suivies par tout ce qui a trait au holocène moyen. Cinq minutes encore et les sites mégalithiques seront rendus au néant. Puis ce sera le tour des pyramides et de la Grèce antique, deux minutes plus tard. Il faudra à peine une minute pour que le Moyen Âge disparaisse, vingt secondes pour que la conquête normande n'ait jamais eu lieu. Les vingt-sept secondes qui suivront verront l'effacement accéléré des temps modernes, et il sera vingt-deux heures quarante-huit et neuf secondes quand la fin de l'Histoire nous atteindra, et il ne restera alors plus rien, aucune trace de ce qui a jamais été. En d'autres termes, nous n'aurons jamais existé.

— Et quelle en est la raison ?

— Je n'en ai aucune idée, mais je vais aller fureter dans les parages. As-tu besoin de quelque chose ?

— Voyons... Oui. Il faut que je parle à Aornis. Un des anciens hommes de main de la famille rôde par ici. Ou rôdait.

— Attends un instant.

Sur ces mots, il se dissipa.

— Ah ! dit le second Friday qui revenait de l'orée du couloir. Désolé de cet incident. Les dossiers des boucles nichent au vingt-deuxième millénaire, et une précision à la seconde après un saut de dix mille ans reste encore au-dessus de mes compétences.

Il ouvrit son classeur et se mit à en feuilleter le contenu.

— Elle a purgé sept des trente ans de boucle qui lui ont été infligés pour altération préjudiciable des souvenirs, murmura-t-il. Il a fallu tenir son procès au XXXVII^e siècle, car elle y est formellement proscrite. La régularité juridiquement douteuse d'un jugement rendu

hors de sa zone temporelle aurait pu faire l'objet d'un appel, mais elle n'en a jamais fait la requête.

— Peut-être n'y a-t-elle pas pensé.

— C'est possible. On y va ?

Nous quittâmes le bâtiment des OpSpecs, tournâmes sur la gauche et nous nous dirigeâmes d'un bon pas vers le Centre Commercial Brunel tout proche.

— Tu as des nouvelles de mon père ? lui demandai-je. Ça fait plus d'un an que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Du moins pas depuis la dernière menace d'apocalypse totale.

— Je l'ai entr'aperçu de temps à autre, mais cet homme est une énigme. Parfois on nous demande de lui mettre la main au collet, à d'autres moments nous faisons équipe avec lui. Il lui est même arrivé de se poursuivre lui-même. Écoute, même moi qui suis un ChronoGarde, je n'y comprends rien. Ah, nous y sommes.

Je levai les yeux et fronçai les sourcils. L'endroit n'avait rien de particulier. Nous nous trouvions devant KT-Maxx, un magasin de fringues discount.

18

Aornis Hadès

On disait « bouclé », mais l'appellation officielle était **Rétention en Boucle Fermée du Champ Temporel**. On s'en servait pour les criminels pour lesquels les chances de réhabilitation étaient minces. Contrôlé par la ChronoGarde, le principe était diaboliquement simple. On fourrait le détenu dans un espace temporel de huit minutes qui se répétait sur cinq, dix, vingt ans. Le prisonnier vieillissait physiquement mais se passait de nourriture. Il s'agissait d'une méthode cruelle et contre nature, mais elle était peu onéreuse et ne nécessitait ni barreaux, ni gardiens, ni vivres.

Nous pénétrâmes dans le KT-Maxx de Swindon et nous faufilâmes dans la foule matinale des chasseurs d'affaires. Nous allâmes trouver la directrice, une femme bien mise et aimable qui avait été ma camarade de classe mais dont j'avais oublié le nom. Nous avions l'habitude d'échanger un salut poli de la tête, mais rien de plus. Friday exhiba son badge d'identification. Elle sourit et nous guida vers un clavier installé au mur sur lequel elle pianota une grande série de chiffres, après quoi Friday tapa à son tour un code encore plus long. L'éclairage se teinta de vert bleuté, tous les clients ainsi que la directrice s'immobilisèrent quand le temps s'arrêta, et un léger bourdonnement remplaça la rumeur joyeuse des chalands.

Friday consulta le classeur qu'il transportait et jeta un coup d'œil autour de lui. La lumière ressemblait à celle qui règne dans une piscine au plafond moucheté de taches colorées et dansantes. Au sein de la morne clarté verdâtre du magasin, je pouvais voir des boules de lumière chaude, et ces boules semblaient contenir de la vie. En passant devant elles, je remarquai que même si la plupart des individus qui y logeaient restaient sombres et peu visibles, au moins une était plus nette que les autres et paraissait vraiment vivante : le prisonnier.

— Elle devrait se trouver à la caisse six, déclara Friday.

Il m'entraîna et nous longâmes une sphère jaune et translucide de trois mètres de diamètre qui entourait une chaise à proximité d'une cabine d'essayage.

— Voici Oswald Danforth, murmura Friday, qui a assassiné Mahatma Winston Smith et Wazeed pendant son discours historique devant les citoyens des États Mondiaux en 3419. Il a été condamné à une peine de sept cent quatre-vingt-dix-huit ans d'une boucle de huit minutes dans laquelle il attend sa copine Trudi qui essaye un caraco.

— Il sait qu'il est en boucle ?

— Bien sûr.

J'observai Danforth, qui regardait au sol en serrant et desserrant ses poings de frustration.

— Depuis combien de temps est-il ici ?

— Trente-quatre ans. S'il nous révèle le nom de son complice, alors nous passerons son cycle de huit à quinze minutes.

— Vous n'utilisez que des magasins pour boucler les gens ?

— Nous nous servons des salles d'attente des dentistes, des arrêts de bus et des cinémas qui projettent les films de Merchant Ivory, autant de lieux qui évoquent naturellement l'ennui, mais les détenus sont trop nombreux et il nous a fallu créer d'autres sites. K-Temporel Maxi Sécurité. Que croyais-tu que KT-Maxx signifiait ?

— Un endroit qui vendait des vêtements de marque à des prix raisonnables.

Il se mit à rire.

— Quelle idée ! Et maintenant tu vas prétendre que IKEA ne fait que vendre des meubles à monter soi-même ?

— Ce n'est pas le cas ?

— Bien sûr que non. La voilà.

Nous nous approchions d'une sphère lumineuse de six mètres de diamètre qui recouvrait presque toute la caisse et une file de clients qui semblaient s'ennuyer ferme. Je reconnus au bout de la queue un visage familier : Aornis Hadès, la sœur cadette d'Achéron. Elle était mnémonomorphe, c'est-à-dire qu'elle possédait la faculté de contrôler les souvenirs. Je lui avais infligé une défaite à plate couture : deux fois dans le monde réel et une autre dans ma tête. Elle était brune, mince et séduisante, vêtue à la dernière mode – enfin, celle d'il y a sept ans, quand elle avait été bouclée. Remarquez, avec les méandres versatiles de l'industrie de la haute couture, elle avait été dans et hors du coup à vingt-sept reprises. À présent, elle était plutôt branchée, et elle ne le saurait jamais. Pour un individu bouclé, l'époque reste inchangée.

— Tu sais de quoi elle est capable.

— Plus maintenant, répondit-il avec un rictus sinistre je jugeai déplacé pour son âge.

— Et ces gens-là ? lui demandai-je en désignant les personnes qui faisaient la queue.

— Ils ne sont pas détenus. Ce sont de vrais clients qui faisaient leurs courses au moment de sa mise en boucle. Miss Hadès est prise dans un cycle de huit minutes, elle attend pour payer ses achats, mais n'y parvient jamais. Si ce que l'on raconte sur son amour du shopping est vrai, alors cette peine est particulièrement adaptée.

— Qu'avons-nous à lui offrir en échange ?

Friday consulta son classeur.

- Nous pourrions lui accorder vingt minutes de plus.
- Comment je m’y prends pour lui parler ?
- Il suffit de pénétrer dans la sphère d’influence.

Je respirai un grand coup et fis un pas dans la zone de lumière jaune. Une secousse, et les choses redevinrent tout à coup normales. J’étais de retour dans ce qui semblait être la vraie vie. Dehors, il pleuvait, ce qui devait être le cas quand elle avait été bouclée. Habitée qu’elle était à la monotonie de son environnement pendant ses huit minutes d’existence, Aornis me remarqua immédiatement.

- Tiens, tiens, murmura-t-elle, c’est déjà le jour des visites ?
- Salut, Aornis, lui dis-je dans un sourire. Vous me reconnaissez ?
- Très drôle. Qu’est-ce que vous me voulez, Next ?

Je lui tendis une valisette garnie de produits de beauté que j’avais prise sur un présentoir quelques instants auparavant. Elle n’esquissa pas un geste.

- Des informations.
- Et qu’est-ce que j’y gagne ?
- Dix minutes de plus. C’est peu, mais c’est toujours ça.

Elle posa les yeux sur moi, puis tout autour d’elle. Elle savait très bien que des gens l’observaient de l’extérieur, mais elle ignorait qui et combien ils étaient. Elle avait le pouvoir d’effacer les souvenirs, mais pas de lire dans les pensées. Si elle en avait été capable, elle aurait vu à quel point je la haïssais. Bien que ça, elle dût déjà le savoir.

— Suivant ! annonça la caissière, et Aornis posa deux robes ainsi qu’une paire de chaussures sur le comptoir.

- Comment va la petite famille, Next ? Landen, Friday et les filles ?
- Des informations, Aornis.

Elle inspira une bonne bouffée d’air quand la boucle acheva son cycle de huit minutes et qu’elle se retrouva de nouveau au bout de la queue. Elle serra les poings si fort que les jointures de ses phalanges blanchirent. Le manège durait depuis dix ans sans un instant de répit. Ce que l’on pouvait imaginer de pire, c’était une boucle pendant laquelle le sujet subirait un traumatisme douloureux, par exemple une fracture de la jambe. Mais même le juge le plus sadique n’aurait pas le cœur d’infliger une telle peine. Aornis se reprit et me regarda.

— Donnez-moi vingt minutes et je vous dirai ce que vous voulez savoir.

- Je veux des renseignements sur Felix8.

— Voilà un nom que je n’avais pas entendu depuis bien longtemps, répondit-elle avec calme. Pourquoi vous intéressez-vous à cette coquille vide ?

— Hier, il rôdait autour de chez moi avec une arme à feu, et il m’est venu à l’idée qu’il me cherchait des crosses.

Aornis parut quelque peu troublée.

— Vous l'avez vu ?

— De mes propres yeux.

— Alors je n'y comprends rien. Après la disparition prématurée d'Achéron, Felix8 donnait plutôt l'impression d'être à la dérive. Quand il est revenu à la maison, c'était devenu un véritable fléau, exactement comme un chien abandonné.

— Et que s'est-il passé ?

— Cocyte l'a descendu.

— J'imagine que vous ne connaissez pas le sens du mot « compassion » ?

— Vous imaginez correctement.

— Et quand était-ce ?

— En 1986.

— Vous avez été témoin du meurtre ? Vous avez vu le corps ?

Je la dévisageai attentivement pour tenter de déterminer si elle disait la vérité.

— Non. Il m'a simplement dit qu'il l'avait fait. Vous auriez pu vous adresser à lui directement, mais vous l'avez tué, n'est-ce pas ?

— Il était malfaisant. Il avait le vice dans la peau.

— Je ne parlais pas sérieusement. C'est ce qu'on appelle de l'humour dans la famille Hadès.

— Je ne suis guère avancée, marmonnai-je.

— Je n'ai rien à voir avec ça, répliqua-t-elle. Vous vouliez des informations, je vous les ai données.

— Si je m'aperçois que vous m'avez menti, lui dis-je avant de prendre congé, je reviendrai récupérer les dix minutes que je vous ai accordées.

— Si vous avez effectivement vu Felix8, que pourriez-vous penser d'autre ? observa-t-elle avec une logique implacable.

— Des choses étranges sont apparues.

Je sortis de la boucle-prison et rejoignis Friday dans la lumière bleu-vert du magasin au milieu des clients pétrifiés.

— Tu crois qu'elle dit la vérité ?

— Si c'est le cas, tout ça n'a aucun sens, ce qui est un point en sa faveur. Si elle m'avait appris ce que je désirais entendre, je serais beaucoup plus méfiante. A-t-elle prononcé quelque chose susceptible de me faire perdre la mémoire ?

Avec son talent pour effacer et manipuler la mémoire, Aornis était absolument indigne de confiance. Elle était capable de tout raconter pour supprimer le souvenir de sa confession la seconde suivante. À son procès, juge et jury n'étaient guère plus que des figurants. Le vrai juge et le vrai jury le suivaient sur un écran de télévision. Les acteurs siégeant au tribunal se demandaient encore qui était la « fille terriblement séduisante » sur le banc des accusés. Friday me répéta

tout ce qu'il avait entendu d'elle, et nous réussîmes à dénicher une parole qu'elle avait effacée de ma mémoire : elle allait se tirer du KT-Maxx avec la complicité de quelqu'un « de l'extérieur ».

— Une idée de qui ça pourrait être ? lui demandai-je. Et pourquoi a-t-elle retranché cette phrase ?

— Aucune idée. Peut-être est-ce tout bêtement son côté manipulateur. Je parie que le souvenir va te revenir avec le temps. Il va émerger dans ton esprit d'ici quelques heures.

J'acquiesçai. Elle avait déjà agi ainsi avec moi dans le passé.

— Cependant je ne m'inquiéterais pas, ajouta Friday. La rétention temporelle ne compte aucune évasion passée, présente et à venir. Il faudra qu'elle détourne le Cours Standard de l'Histoire pour parvenir à ses fins.

Je laissai Aornis à son attente perpétuelle dans la queue à la caisse et Friday coupa la liaison des visiteurs. La directrice revint à la vie aussitôt que le temps redémarra.

— Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Je l'espère, lui répondis-je avant de suivre Friday hors du magasin.

— Merci, lui dis-je avec une bise et une étreinte maternelles.

— Maman, dit-il gravement.

— Oui ?

— J'ai une suggestion à te faire et je te demande de réfléchir soigneusement avant de répondre.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est à propos de Friday. L'autre Friday. Nous avons trois jours et demi avant la fin des temps. Est-ce que tu crois sérieusement qu'il va rejoindre la ChronoGarde ?

— C'est possible.

— Maman, donne-moi le fond de ta pensée.

— Non.

— Il ne nous reste plus beaucoup de possibilités. Mon moi plus âgé, le Directeur général, n'est toujours pas là à la fin des temps, alors j'en ai touché quelques mots à Bendix, et il a donné l'idée d'un... remplacement.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Qu'on enlève le Friday actuel, et que je prenne sa place.

— Qu'entends-tu par « On enlève » ?

Friday se gratta la tête.

— Nous avons étudié plusieurs schémas temporels, et celui-ci paraît être le bon. J'ai exactement le même âge que lui, je suis tel qu'il aurait été s'il n'avait pas suivi la voie de la paresse. Si le terme de

« remplacement » te choque, tu n'as qu'à considérer qu'il s'agit de corriger une petite erreur dans le Cours Standard de l'Histoire.

— Pour parler plus franchement, tu veux tuer mon fils pour prendre sa place. Ça fait à peine dix minutes que je te connais.

— Je suis ton fils, maman. Chaque souvenir, bon ou mauvais, est autant à moi qu'au Friday qui est à la maison. Tu veux que je te le démontre ? Qui d'autre est au courant pour le Monde des Livres ? Une de tes amies intimes s'appelle Mélanie Bradshaw, et c'est un gorille. C'est vrai qu'elle m'a appris à grimper sur les meubles et à me balancer aux lustres. Je sais parler le **Courrier Gras**, le lorem ipsum et même peler une banane avec les pieds. Tu veux que je te montre ?

— Non. Je reconnais que tu es mon fils. Mais je ne veux pas que l'on supprime l'autre Friday. Il n'a rien fait de mal. Je ne te laisserai pas faire.

— Voyons, maman ! Quel Friday préfères-tu avoir ? Le bon à rien apathique ou moi ?

— Tu ne sais pas ce que c'est que d'être une mère, Friday. La réponse est non. Je garde le Friday qui m'a été donné.

— Je me doutais que tu allais me répondre ça, dit-il avec amertume. Je vais en référer à Mr Scintilla, mais s'il s'avère qu'ils n'ont pas d'autre choix, ils pourraient décider de passer outre – avec ton accord ou non.

— Nous allons nous en tenir là, répondis-je en réprimant ma colère. Une chose, cependant : combien de temps ai-je devant moi avant qu'ils ne mettent leur menace à exécution ?

Il haussa les épaules.

— Quarante-huit heures ?

— Promis ?

— Promis, dit Friday. À propos, as-tu parlé à papa de tes activités dans la Jurifiction ? Tu parlais de le faire.

— Bientôt, je te le promets. Au revoir, mon chéri.

Je l'embrassai de nouveau et m'éloignai, bouillante de rage intérieure. Affronter la ChronoGrade revenait à se battre contre l'Hôtel de Ville. Impossible de l'emporter. Quelle que soit la manière d'envisager les choses, les jours de Friday étaient comptés. Mais paradoxalement, ils ne l'étaient pas. Le Friday que je venais de quitter était celui que j'aurais dû avoir, celui que j'avais rencontré dans l'avenir, celui qui avait tiré Landen de l'éradication et vaincu au Moyen Âge la chronotempête causée par la fraude temporelle de St Zvlkx. Je me grattai la tête, Ainsi était le voyage dans le temps : bourré de contradictions insensées qui défiaient la raison et agitaient le cerveau des physiciens jusqu'à ce qu'il tourne en quelque chose qui ressemblait à du guacamole. Mais au moins avais-je deux jours devant

moi pour trouver le moyen de tirer d'affaire le tire-au-flanc incapable qu'était mon fils. Mais auparavant, je devais découvrir comment Goliath était parvenu à introduire une sonde dans la fiction.

Le groupe Goliath

L'île de Man constituait un État dans l'État depuis sa privatisation pour des raisons fiscales en 1963. Elle possédait écoles et hôpitaux, une université, son propre réacteur nucléaire et, reliant Douglas au Graviport Kennedy de New York, la seule ligne de Gravitube au monde exploitée par une société privée. L'île de Man abritait près de deux cent mille habitants dont la seule ressource reposait, directement ou indirectement, sur l'unique entreprise qui régnait en maître absolu sur leur petite île : le groupe Goliath.

Je sautai dans l'aérotrain au Centre Brunel et parcourus les trois stations qui menaient à la gare Clary-LaMarr de Swindon, puis j'empruntai le rapide jusqu'au Graviport international de Saknussum, d'où, sans perdre une seconde, je me rendis au Graviport international James Tarbuck de Liverpool, ce qui me prit un peu plus d'une heure. La qualité du réseau de transport public du pays était jusqu'alors une des grandes réussites du parti du Sens Commun. Rares étaient ceux qui utilisaient leur voiture pour des trajets de plus de quinze kilomètres. Le système avait ses détracteurs, évidemment : le consortium des parcs de stationnement avait bien sûr paniqué tout comme les chaînes de restauration d'autoroute, lesquelles changèrent leur fusil d'épaule en proposant une cuisine de qualité pour regagner une clientèle.

Je fis bon usage de mon temps en téléphonant à Landen pour lui rapporter la proposition de l'autre Friday : remplacer notre indolente feignasse de fils par un membre responsable de la société, loyal et bien élevé. Landen fut d'accord avec moi : nous gardions celui qui sentait, merci beaucoup. Une fois à Tarbuck, je pris l'hydroglisseur pour la bien nommée, quoique banalement, Goliathopolis, sur ce qui avait été jadis l'île de Man. Après avoir quasiment tout perdu en 1988 durant l'aventure tragique de St Zvlkx, la multinationale géante avait rebondi de façon spectaculaire – en ayant recours, disait-on, à une dissimulation d'actifs et en faisant peser la faillite sur une filiale secondaire opportunément surgie du passé pour endosser la déroute. On soupçonna une fraude temporelle, mais malgré l'enquête menée par les services financiers de la ChronoGarde qui surveillaient étroitement ce genre d'affaires, aucune malversation ne fut découverte, ou ne put être prouvée. Le groupe ne fut pas long à se rétablir, et Goliathopolis retrouva son statut de Hong-Kong occidental, forêt de tours de verre envahissant la colline vers Snaefell.

Avant même de quitter le quai de Tarbuck International, j'eus l'impression d'être observée. Tandis que le bâtiment à effet de souffle de Goliath glissait sur la mer d'Irlande, plusieurs stewards de l'entreprise me considéraient avec méfiance, et les gens autour de moi s'écartèrent quand je vins m'installer au bar. C'était rudement flatteur, si l'on peut dire. Depuis que j'avais réussi une fois à flanquer au groupe une dérouillée complète, on me considérait comme une pestiférée. L'intensité de la peur que je suscitais me fut révélée au moment d'aborder à Goliathopolis quarante minutes plus tard. Un comité d'accueil m'attendait déjà. Je ne parle pas d'un « comité d'accueil » dans le sens ironique de gros bras à lunettes noires et matraques : on avait déroulé le tapis rouge, recouvert le quai de banderoles et les majorettes de Goliathopolis faisaient tourner leurs bâtons. Qui plus est, l'état-major de Goliath au grand complet était là pour me souhaiter la bienvenue, dont John Henry Goliath V, le président, et une douzaine de ses plus proches collaborateurs. Une authentique appréhension se lisait sur leurs visages de papier mâché. En tant que responsable des dégâts effroyables que j'avais causés au groupe depuis une vingtaine d'années, je leur inspirais manifestement une trouille de tous les diables – et peut-être une certaine estime.

— Heureux de vous revoir à Goliathopolis, dit courtoisement John Henry en me serrant la main avec chaleur. J'espère que votre séjour sera agréable et, au cas où les raisons qui vous amènent ici auraient un rapport avec nous, que nous puissions en discuter ensemble. Je n'ai pas besoin de vous dire tout le respect que j'éprouve pour vous, et je trouverais fâcheux que vous tentiez quelque chose contre nous avant que nous ayons pu envisager la possibilité d'un malentendu.

C'était un homme imposant, comme si on avait remis le croquis d'un bébé à ses parents en leur demandant d'en augmenter les proportions d'un quart.

— Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

— Mais pas du tout, Miss Next. Les expériences passées nous ont amenés à décider qu'une transparence totale et inconditionnelle était la seule méthode valable en ce qui vous concerne.

— Permettez-moi de rester circonspecte devant cette honnêteté de façade.

— Il ne s'agit pas d'honnêteté, Miss Next. À vous seule, vous nous avez coûté la bagatelle de cent milliard de livres de manque à gagner, nous considérons donc que la franchise est une stratégie commerciale efficace, même si elle est abstraite de nature. C'est pourquoi nous ne vous fermerons aucune porte, nous tiendrons tous les documents à votre disposition et vous pourrez discuter avec qui vous désirez. J'espère que j'ai été convaincant ?

— Très, répondis-je, décontenancée par l'attitude de la

multinationale. J'aimerais m'entretenir avec vous d'un sujet en particulier.

— Volontiers. Les majorettes souhaiteraient vous faire admirer leur talent, vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Bien sûr que non.

Nous avons donc observé les majorettes défiler devant nous pendant vingt minutes au son des trompettes de la fanfare de Goliath, suite à quoi John Henry m'emmena dans sa Bentley au quartier général du groupe, un imposant immeuble de cent dix étages situé en plein cœur de Goliathopolis.

— Votre fils et toute la famille se portent bien ? s'enquit John Henry.

Hormis quelques fils blancs dans ses cheveux, il n'avait guère vieilli depuis notre précédente rencontre. Il posa sur moi son regard émeraude et laissa opérer son puissant charme naturel.

— Comme si vous ne le saviez pas, ainsi que tout ce qui me concerne, répondis-je.

— Mais pas du tout ! protesta-t-il. Nous nous sommes dit que le moindre soupçon de surveillance de notre part vous inciterait à intervenir, et une intervention de votre part, nous l'avons appris à nos dépens, est toujours désastreuse pour nos intérêts.

— Ah bon, murmurai-je, comprenant tout à coup pourquoi le groupe Goliath n'avait pas fait parler de lui depuis tant d'années.

— Alors en quoi puis-je vous aider, reprit John Henry. Si toutefois nous pouvons vous être d'une quelconque utilité.

— J'aimerais savoir où en sont vos travaux sur le voyage transfictionnel.

John Henry leva un sourcil et sourit avec cordialité.

— Je savais que tôt ou tard vous perceriez le secret.

— Vous avez laissé traîner des sondes extérieures un peu partout dans le Monde des Livres.

— La phase de recherche et développement du Projet Livre a connu quelques errements, je le reconnais. Pour être franc, je m'attendais depuis longtemps à votre visite.

— J'ai été occupée.

— Je comprends. Et puisque vous êtes là, peut-être nous accorderez-vous la faveur de vos commentaires sur l'aspect technique de notre projet ?

— Je ne vous promets rien, mais savoir où vous en êtes m'intéresse bigrement.

La voiture roulait vers les tours de verre modernes, cœur de la multinationale, et croisait sur son passage des cadres en costume qui vauquaient à leurs occupations. Au bout de quelques minutes, nous

nous arrê tâmes devant l'entrée principale du quartier général de Goliath, confortablement niché sur le versant de la colline.

— À tout hasard, je vous demande si vous ne voulez pas vous rafraîchir un peu avant que je vous fasse visiter ? demanda John Henry, la voix pleine d'espoir.

— Et que vous en profitiez pour essayer de me cacher quelque chose ? Non merci. J'aimerais vraiment savoir où vous en êtes.

— Très bien, répondit John Henry avec désinvolture suivez-moi.

Nous pénétrâmes dans le luxueux hall d'entrée et nous dirigeâmes non pas vers les escaliers mécaniques ni vers l'Excusarium que j'avais fréquenté la dernière fois, mais vers une voiturette de golf qui nous attendait. Un groupe d'employés de Goliath nous observait avec une curiosité non dissimulée. Je n'imaginai pas une seconde en être le centre, car j'étais persuadée que la plupart d'entre eux n'avaient jamais vu John Henry en chair et en os.

Nous quittâmes le hall pour emprunter un tunnel qui s'enfonçait dans la colline. Après le faste du grand vestibule, celui-ci paraissait grossièrement utilitaire avec ses parois en béton brut et ses rangées de néon au plafond. La route était en ciment, et des câbles couraient le long des murs. Les caveaux souterrains abritant les services de recherche et développement de Goliath se trouvaient à près d'un kilomètre dans les entrailles de la colline, et chemin faisant, John Henry et moi discutâmes aimablement de la situation politique et économique du pays. À ma grande surprise, ce fut une conversation sur les questions d'actualité comme je n'en avais jamais eu, passionnante et bien documentée. J'aurais même pu commencer à apprécier John Henry, si ce n'était l'extrême dureté et la singularité des thèses qui sous-tendaient son discours. Excusable de la part d'une personne au pouvoir nul ou faible, mais potentiellement dévastateur dans la bouche d'un John Henry.

Sur notre route, nous passâmes trois niveaux de sécurité différents, tous levés par John Henry. Après le troisième, nous arrivâmes devant une série de portes blindées en acier. Nous descendîmes de la voiturette pour continuer à pied. John Henry fit passer son nœud de cravate au scanner pour authentifier son identité, et les portes s'ouvrirent en glissant pour nous laisser entrer. Je tressaillis devant le spectacle que je découvris. Leur technologie avait progressé depuis la petite sonde en métal que j'avais déjà vue. Elle s'était améliorée. Considérablement.

L'Austen Rover

Cela faisait des années que j'étais consciente des efforts que faisait Goliath pour pénétrer dans les livres. Après la tentative avortée d'utiliser le monde de la fiction pour « regonfler » sa technologie défectueuse au cours de la débâcle du fusil au plasma de 1985, le groupe s'était lancé dans un projet ambitieux : reproduire le Portail de la Prose qu'avait conçu Mycroft. Jusqu'à l'apparition de la sonde, j'étais persuadée que sa réussite la plus probante avait été de synthétiser une sorte de magma pâteux à partir des tomes 1 à 8 de *L'Univers du fromage*.

Au centre de la pièce, resplendissant dans les couleurs jaune et bleu d'une compagnie de bus oubliée depuis des lustres, trônait un autocar qui devait dater des années cinquante, selon mes estimations. Un véhicule que ma mère, dans sa jeunesse lointaine et désormais enjolivée, aurait pu emprunter pour une escapade en bord de mer, munie d'un panier de victuailles et de litres de crème solaire. Outre son caractère anachronique, le trait le plus marquant de l'autocar résidait dans l'absence des roues dont l'emplacement avait été comblé afin de lui donner une silhouette vaguement aérodynamique. Ce n'était manifestement pas là l'unique modification. Le véhicule que j'avais devant moi était sans doute la réalisation la plus avancée techniquement qu'un esprit humain puisse concevoir.

— Pourquoi avoir choisi un autocar ancien ?

John Henry haussa les épaules.

— Quitte à voyager, que ce soit avec style. J'ajoute que la Rolls-Royce Phantom II n'a pas assez de sièges.

Nous pénétrâmes plus avant dans l'atelier et j'allai l'examiner de plus près. Les flancs du bus, à l'arrière, ainsi que le toit, étaient pourvus de petits engins profilés renfermant chacun une mécanique complexe qui m'était étrangère. Les capots avaient été enlevés, et des techniciens en blouse blanche s'activaient sur les moteurs. Ils avaient interrompu leur activité quand nous étions entrés, mais la reprenaient à présent dans un cliquetis d'outils et une rumeur de murmures étouffés. Je m'approchai de l'avant de l'autocar et caressai du doigt l'insigne Leyland fixé sur le sommet du gros radiateur proéminent. Je levai les yeux. Au-dessus du pare-brise vertical, je vis le petit panonceau vitré qui indiquait jadis le terminus du trajet. Je m'attendais à y lire « Boumemouth » ou « Portsmouth » mais pas du tout. Il était écrit : *Northanger Abbey*.

Je regardai John Henry, qui prit la parole.

— Miss Next, voici l'Austen Rover. Le plus beau fleuron de la technologie transfictionnelle !

— Il fonctionne ? demandai-je.

— Nous n'en sommes pas entièrement certains. C'est le prototype, il nous reste encore à l'expérimenter.

Il fit un signe à la technicienne qui semblait être la responsable et me la présenta.

— Voici le Dr Anne Bohrdelde, en charge du projet Austen Rover. Elle va répondre à toutes les questions que vous lui soumettez. Oserais-je espérer que vous ferez de même pour celles que nous vous poserions ?

Je grognai évasivement et Bohrdelde me tendit la main. Elle était grande, svelte et marchait en roulant les hanches. Elle portait comme tout le monde une blouse blanche et un badge d'identification, et même sans connaître précisément son numéro d'échelon, je me doutais qu'il était de moins de quatre chiffres – le gratin des un pour cent *franchement* importants.

— Je suis heureuse de faire enfin votre connaissance, dit-elle avec un accent suédois. Vous avez beaucoup à nous apprendre par votre expérience.

— Si vous me connaissiez un peu, répliquai-je, vous sauriez exactement pourquoi je ne peux pas faire confiance à Goliath.

— Oh ! dit-elle, quelque peu décontenancée. Je croyais que cette époque était révolue.

— Je demande à être convaincue.

J'avais répondu sans acrimonie aucune. Ce n'était pas sa faute, après tout.

— Comment ça fonctionne ?

Elle regarda John Henry qui fit un signe d'assentiment du menton.

— L'Austen Rover consiste en un Leyland Tiger PS2-3 de série et la carcasse d'un Burlingham, exposa-t-elle en passant la main sur la carrosserie avec tendresse, mais avec quelques... modifications. Montons à bord.

Elle grimpa dans le car et je la suivis. L'intérieur avait été entièrement démonté et remplacé par tout un appareillage dernier cri dont elle tenta de m'expliquer les subtilités techniques dans un sabir qui me passa largement au-dessus des oreilles. Quand je descendis du véhicule, dix minutes plus tard, tout ce que j'avais retenu était qu'il comptait douze sièges, qu'un petit engin thermonucléaire de trente mégawatts était placé à l'arrière, et que tout essai était proscrit : son premier voyage allait être un échec retentissant ou une absolue réussite, rien entre les deux.

— Et les sondes ?

— Ah oui, j'y viens. Nous avons utilisé une sorte d'inducteur de flux

gravitationnel afin de catapulter une petite sonde dans la fiction pour un périple d'une minute aller-retour. Imaginez un énorme yo-yo. Nous avons visé le cycle de *Dune* car c'est une cible relativement grande et qu'il ne doit pas se situer très loin du cœur même de la science-fiction. Après sept cent quatre-vingt-seize tirs intrafictionnels, nous avons enfin touché le jackpot. Une sonde rapporta un enregistrement audiovisuel de vingt-huit secondes qui montrait Paul Atréides chevauchant un ver des sables.

— C'était quand ?

— En 1996. Nous nous sommes améliorés par la suite, et en tâtonnant, nous sommes parvenus à comprendre que les livres étaient apparemment reliés entre eux par groupes. Nous avons entrepris d'en dresser une carte. Je peux vous la montrer, si vous voulez.

Nous nous rendîmes dans la pièce voisine, entièrement encombrée par des ordinateurs et leurs opérateurs.

— Combien de sondes avez-vous lancées ?

— À peu près soixante-dix mille, dit John Henry qui nous avait suivies. La plupart reviennent vierges de tout enregistrement, et plus de huit mille n'ont pas réapparu du tout. Nous totalisons quatre cent vingt missions réussies. Comme vous le voyez, nos tentatives pour pénétrer dans la fiction sont encore un peu hasardeuses. L'Austen Rover est fin prêt pour son premier voyage. Mais si l'on extrapole les données des sondes, chaque excursion a une chance sur huit de ne pas revenir, et seulement une sur cent soixante de rencontrer quelque chose.

Je voyais très bien où était leur problème, et pourquoi. Ils balançaient des sondes dans un Monde des Livres qui était constitué à quatre-vingts pour cent de néant. Le fait est que j'étais tout à fait capable de dessiner de tête une carte du Monde des Livres. Avec mon aide, ils pourraient parfaitement en venir à bout.

— Voilà le Monde des Livres tel que nous l'imaginons.

John Henry déplia une grande feuille de papier sur une table. La carte était sommaire à l'extrême et parsemée d'erreurs. Tout se passait comme s'ils avaient jeté des balles de ping-pong dans un magasin de meubles et tenté d'en dresser l'inventaire au bruit qu'elles faisaient.

— La compléter va vous prendre un sacré moment, murmurai-je.

— Du temps, nous n'en avons plus beaucoup, Miss Next. Malgré mon statut de président, je dois moi-même reconnaître que les sommes investies ne seront jamais récupérées. Le financement de ce projet va s'interrompre dans une semaine.

Je ressentis pour la première fois depuis mon arrivée quelque chose qui ressemblait à du soulagement. L'idée que Goliath puisse poser plus d'un doigt de pied dans la fiction m'emplissait d'une terreur sans nom. Mais une question me turlupinait toujours.

— Pourquoi ?

— Pardon ?

— Pourquoi essayez-vous d'entrer dans les livres ?

— Tourisme littéraire, répondit simplement John Henry. L'Austen Rover a été conçu pour conduire douze passagers sur les hauts lieux de l'œuvre de Jane Austen. À cinq cents livres les vingt minutes de voyage dans des romans très prisés, nous pensions à l'époque que l'opération serait rentable. C'était il y a cinq ans, vous vous rendez compte, à une époque où les gens lisaient encore des livres.

— Nous nous disions que ça remettrait les classiques au goût du jour, ajouta Bohrdelde.

— Et pourquoi des classiques ?

Ce fut John Henry qui prit la parole.

— Nous croyons que publier en général et des livres en particulier est une entreprise salubre.

— Vous m'excuserez de ne pas être convaincue par une telle générosité.

— Il ne s'agit pas de générosité, Miss Next. La chute du chiffre d'affaires de notre branche édition est catastrophique, et comme nous sommes peu présents sur le marché des jeux ou des consoles, la faiblesse du taux de lecteurs nous affecte économiquement. Je pense que nous nous rejoignons sur ce point. Ce que nous voulons, vous le voulez également. Même si notre relation passée a parfois été houleuse, et je comprends votre ressentiment, Goliath n'est plus du tout, dans sa constitution nouvelle, la multinationale insatiable que vous redoutez.

— Je n'ai plus mis les pieds dans le Monde des Livres depuis *L'Affaire Jane Eyre*.

John Henry toussa discrètement.

— Pour les sondes, vous étiez au courant, Miss Next.

Crotte.

— J'ai gardé... des contacts là-bas.

Je voyais bien qu'ils ne me croyaient pas, mais qu'importe. De toute façon, je n'allais pas me mettre à leur raconter ce que je savais.

— J'aimerais savoir une chose, dit Bohrdelde. La force de gravité est-elle normale dans le Monde des Livres ?

— Et qu'en est-il de l'universalité des lois physiques ? intervint d'une voix flûtée un technicien qui nous observait.

— Communiquer entre les livres, c'est une chose possible ?

Ils furent bientôt huit à m'assaillir de questions sur le Monde des Livres auxquelles j'aurais pu répondre facilement si j'en avais eu la moindre envie.

— Je suis désolée, dis-je alors que le bombardement avait atteint son point culminant. Je ne peux pas vous aider.

L'animation retomba et ils posèrent leur regard sur moi. Ce projet représentait tout pour eux, et qu'il doive être abandonné avant sa réalisation devait être extrêmement frustrant. D'autant qu'ils me soupçonnaient fort de posséder les réponses.

Je pris le chemin de la sortie et fus rattrapée par John Henry, qui n'avait pas renoncé à ses tentatives de séduction.

— Vous êtes libre à déjeuner ? Nous avons les meilleurs chefs qui vous prépareront les plats de votre choix.

— Je dirige un magasin de moquettes, Mr Goliath, et je suis déjà en retard.

— Un magasin de moquettes ? s'enquit-il en ouvrant de grands yeux. Qui vend des moquettes ?

— Toute sorte de revêtements de sol, en réalité.

— Je pourrais vous proposer des rabais à vie sur les moquettes pour que vous nous aidiez, mais vous connaissant, un tel marché est impensable. Mon Dakota personnel est à l'aérodrome de Douglas et se tient à votre disposition si vous voulez retourner directement chez vous. Je ne vous demande rien, mais j'ajoute cependant ceci : nous œuvrons pour la sauvegarde et la promotion du livre et de la lecture. Essayez de poser sans rancœur un regard objectif sur nos activités.

Nous étions à présent devant l'immeuble et la Bentley de John Henry freina devant nous.

— Ma voiture est à vous. Bonne journée, Miss Next.

— Bonne journée, Mr Goliath.

Il me serra la main et s'en alla. Je considérai la Bentley et la file de taxis un peu plus bas sur la route. Je haussai les épaules et pris place à l'arrière de la Bentley.

— Où allons-nous, madame ? demanda le chauffeur.

Je réfléchis à toute vitesse. J'avais emporté mon Guide de Voyage et j'avais donc la possibilité de sauter dans la Grande Bibliothèque d'ici – à condition de trouver un endroit tranquille propice au transfert.

— À la bibliothèque la plus proche, répondis-je. Je suis en retard au boulot.

— Vous êtes bibliothécaire ? demanda-t-il poliment.

— Disons que je suis dans les livres.

21

Holmes

Je ne sais pas pourquoi voyager dans et hors du Monde des Livres me déshydrate autant. C'est venu progressivement, sans que j'y prenne garde, un peu comme le tour de hanches qui s'élargit ou la peau qui perd de son élasticité. Mais d'un autre côté, l'environnement textuel me préservait de tout pépin ou douleur. Dans le Monde des Livres, mon mal de dos me laissa toujours tranquille et je ne connus jamais la migraine.

Quelques minutes et litres d'eau plus tard, je pénétrais dans les bureaux de la Jurifiction à Norland Park. Thursday5 m'attendait à côté de mon bureau, et elle paraissait manifestement contente d'elle.

— Devinez quoi ! s'exclama-t-elle.

— Aucune idée.

— Allez, devinez !

— Je n'ai aucune envie de deviner quoi que ce soit, répliquai-je en espérant que la sécheresse de mon ton déclencherait un signal d'alarme, en pure perte.

— Non, il faut que vous deviniez !

Je soupirai.

— Très bien. Vous avez un nouveau collier, un truc comme ça.

— Faux ! s'écria-t-elle en exhibant un sac en papier dans un grand geste. J'ai apporté un sandwich au bacon, comme vous vouliez !

— Je reconnais que je n'aurais jamais trouvé.

Je m'installai à mon bureau littéralement submergé de nouveaux rapports et de notes de service. Dans un moment d'égarement, j'ajoutai :

— Comment ça va ?

— Je n'ai pas très bien dormi la nuit dernière.

Je me passai une main sur le front quand elle s'assit et me regarda fixement en serrant les doigts devant elle nerveusement. Je n'avais pas le cœur de lui dire que ma question sur sa santé n'était que de pure courtoisie. Je n'avais pas vraiment envie de savoir. Plutôt le contraire, en fait.

— Ah bon ? dis-je en essayant de repérer un document qui pourrait vaguement retenir mon attention.

— Non. J'ai réfléchi à l'incident avec le Minotaure et je tenais à m'excuser... de nouveau.

— C'est de l'histoire ancienne. Des messages ?

— Je suis vraiment confuse.

— J'accepte vos excuses. Des messages, donc ?
— J'ai rédigé une autocritique.
— Je ne veux pas la lire. L'affaire est close.
— Oui... bon... très bien, commença-t-elle, troublée que nous ne nous lancions pas dans une analyse détaillée de la journée de la veille et cherchant à se rappeler ce qu'on lui avait dit précédemment. Mr Buñuel a appelé pour dire qu'il avait terminé la remise à neuf d'*Orgueil et préjugés* et qu'il allait le réinstaller ce matin. Il accueille à présent *Northanger Abbey* dans son atelier, et devrait être capable de tenir les délais si Catherine arrête d'essayer de transformer l'ouvrage en roman gothique.

— Bien. Quoi d'autre ?

— Le Conseil des Genres, reprit-elle, à peine capable de contenir son excitation. Le secrétaire du sénateur Paprass a téléphoné *en personne* pour vous convoquer à une réunion à 3 heures cet après-midi !

— Je me demande ce qu'il veut, ce vieux raseur. Autre chose ?

— Non, répondit Thursday5, déçue que je ne partage pas son enthousiasme délirant à l'idée d'apparaître au Conseil des Genres.

Peine perdue. Je m'y étais rendue si souvent que je considérais que cela faisait partie de mes tâches, rien de plus.

J'ouvris le tiroir de mon bureau pour y prendre du papier à en-tête et mon regard tomba sur la feuille d'évaluation de Thursday5, là où je l'avais déposée la veille au soir. Je réfléchis un instant et décidai de lui accorder une nouvelle chance. Je la laissai à sa place et sortis une feuille de papier sur laquelle j'écrivis au lieutenant-colonel Scampton-Tappett de quitter *Des bananes pour Edward* que Landen avait délaissé pour se rendre dans *Les Miaulements du destin* auquel il se consacrait. Je pliai la lettre, la fourrai dans une enveloppe et la remis à Thursday5 en lui demandant de la remettre en main propre à Scampton-Tappett. J'aurais très bien pu lui demander de la confier à un coursier, mais la perspective de vingt minutes de paix était trop séduisante. Thursday5 opina avec joie et disparut.

Je venais juste de me caler au fond de mon siège en pensant à Felix8, à l'Austen Rover et à l'éventualité de la fin du temps quand retentit le vigoureux rugissement d'un « À vos marques ! » annonçant l'imminence de la réunion quotidienne avec Bradshaw. Je me levai et rejoignis consciencieusement mes collègues qui se rassemblaient au milieu de la pièce.

Après l'habituelle litanie des absences excusées, Bradshaw grimpa sur une table, agita une petite cloche et annonça :

— La réunion de la Jurifiction numéro 43 370 est à présent ouverte. Mais avant toute chose, notre écurie a le plaisir de compter un nouvel agent, le colonel William Dobbin !

Une salve d'applaudissements accueillit le colonel Dobbin quand il

salua l'assistance et déclara, d'une voix timide mais décidée, qu'il s'efforcerait de poursuivre le bon travail de la Jurifiction du mieux de ses capacités.

— Parfait ! conclut Bradshaw, impatient de continuer. Premier sujet : une cellule active de bowdleriseurs s'est de nouveau manifestée, cette fois dans Philip Larkin et son « Voici des vers ». Nous avons trouvé plusieurs éditions dont la première ligne a été modifiée ainsi, *Ils te gavent, papa et maman*, ce qui constitue une altération grave du sens originel. Qui veut aller y jeter un œil ?

— Je veux bien, dis-je.

— Non... Roi Pellinore, pourquoi pas vous ?

— Oui-oui, pourquoi-quoi, hein-hein ? répondit le chevalier aux favoris blancs dans son armure rouillée.

— Vous vous êtes déjà occupé de bowdleriseurs dans l'œuvre de Larkin auparavant en démantelant brillamment le groupe qui avait modifié le poème « De nouveau l'amour » dont le premier vers était devenu : *De nouveau l'amour, je l'ai honorée à trois heures dix*. Ça vous intéresse de les retrouver ?

— Ah-ah, un tour-tournoi contre les bowdleriseurs, ce sera fait avec plaisir et en un rien de temps, s'exclama Pellinore joyeusement.

— Quelqu'un l'accompagne ?

— Je veux bien, intervins-je.

— Qui d'autre ?

La Reine Rouge leva le bras.

— Deuxième sujet : le 287^e Congrès annuel du Monde des Livres va se tenir dans six mois, et le Conseil des Genres insiste pour que nous mettions l'accent sur la sécurité afin d'éviter les... euh, incidents rencontrés l'an dernier.

Des murmures parcoururent l'assemblée. Le Congrès était un événement bien trop important et hétérogène pour satisfaire tout le monde, et la décision qui avait été prise l'année précédente d'accueillir les délégués de l'Abstraction a ouvert les vannes d'un torrent de débats de théoriciens littéraires et de colloques de grammairiens qui pontifiaient avec morgue et se tenaient mal à la buvette en provoquant des altercations à la moindre omission d'un participe. Quand éclata une bagarre entre les Post-Structuralistes et les Classiques, ils furent tous exclus, au grand dam des Lettristes. Ils se plaignirent amèrement, prétendant que « si, et nous disons bien si, c'était nous qui nous étions battus, nous l'aurions emporté ».

— L'Abstraction est attendue cette année ? demanda Lady Cavendish.

— J'en ai bien peur, répondit Bradshaw. Ne pas les inviter serait de la discrimination. Des volontaires ?

Nous fûmes six à lever la main et Bradshaw s'empressa de relever

nos noms.

— C'est noté, dit-il enfin. La première réunion se tiendra la semaine prochaine. Troisième sujet, et c'est un gros morceau. Nous rencontrons une Distorsion Narrative majeure dans *Les Mémoires de Sherlock Holmes*.

— Encore l'histoire de la blessure par balle de Watson ? s'enquit Mr Fainset.

— Non, c'est bien plus sérieux. Sherlock Holmes... *a été assassiné !*

Un frisson d'incrédulité et d'horreur parcourut l'assemblée. La série des Sherlock Holmes jouissait d'une popularité indétrônable et par conséquent très sensible : les anomalies dans les romans pas ou peu lus n'entraient pas dans nos priorités ou étaient même ignorées. Bradshaw tendit une pile de feuilles à Lady Cavendish pour qu'elle les distribue.

— C'est dans la nouvelle « Le dernier problème ». Vous pouvez la lire vous-même, mais voilà l'histoire. En gros, Sherlock se rend en Autriche pour y affronter le professeur Moriarty. Après quelques frasques holmesiennes classiques, Watson suit Sherlock jusqu'aux chutes de Reichenbach dans lesquelles Holmes est apparemment tombé. Et le livre se termine vingt-neuf pages avant sa véritable fin.

Un silence consterné s'abattit sur les agents. Nous n'avions pas rencontré un incident littéraire de cette importance depuis le refus d'Alice de suivre le lapin dans le terrier.

— Mais *Les Mémoires de Sherlock Holmes* est le quatrième volume de la série, fit observer Mrs Tiggywinkle en levant les yeux de son repassage. Si Holmes disparaît dans les chutes de Reichenbach, ça signifie que les cinq suivants deviennent incompatibles avec la narration.

— C'est en partie vrai, répondit Bradshaw. *Le Chien des Baskerville* a été écrit après *Les Mémoires* mais se situe avant. Je pense que nous pouvons être rassurés de ce côté-là. Sinon oui, les quatre recueils qui font suite vont bientôt commencer à s'effiloche si nous n'agissons pas. Et nous allons réussir, ma parole, car éliminer la nouvelle n'est absolument pas envisageable.

Ce n'était pas aussi simple que ce que la rhétorique de Bradshaw laissait croire. Tous les livres de la série des Sherlock Holmes étaient très fermés ; personne n'était jamais véritablement parvenu à les explorer, et le canon holmesien résistait depuis longtemps à toute intrusion. Gomez fut le premier au sein de la Jurifiction à tenter une reconnaissance en passant par *Le Monde perdu* de Conan Doyle, mais il se retrouva par mégarde impliqué dans l'intrigue et fut abattu par Lord Roxton. Harris Tweed lui succéda et fut à deux doigts de finir écrabouillé par un troupeau de stégosaures en colère.

— Pour cette affaire, je veux tout le monde sur le pont. Le Chat

autrefois dit du Cheshire va se rendre au Grand Central du Texte pour y voir de plus près, et je veux que Béatrice, Benedict, Jark et Tiggywinkle tentent une incursion via les autres livres de l'œuvre de Conan Doyle. Je vous suggère les histoires du professeur Challenger. Fainset et Foyle, j'aimerais que vous trouviez un moyen d'établir la communication avec n'importe qui dans la série des Sherlock Holmes. Peut-être n'ont-ils même pas conscience du problème.

— Ils sont loin du réseau des notes de bas de page, dit Mr Fainset. Vous avez une idée ?

— Je me fie à l'ingéniosité de Foyle. Si quelqu'un voit Hamlet ainsi que Peter et Jane avant moi, dites-leur que je veux les voir dès que possible. Des questions ?

— Et moi, qu'est-ce que je fais ? demandai-je, étonnée de me voir écartée d'une affaire aussi importante.

— Je vous parlerai après. Très bien, c'est tout. Bonne chance, et... prenons garde.

Les agents se mirent aussitôt à bavarder entre eux. Cela faisait des années que nous n'avions pas connu un problème de cette ampleur, ce qui rendait d'autant plus incompréhensible mon éviction de la mission. Je me dirigeai vers Bradshaw qui prenait place à son bureau.

— Que se passe-t-il ? Vous avez besoin de moi sur ce coup-là.

— Oh, bonjour, ma chère ! Ça ne vous ressemble pas d'être à deux doigts de rater une réunion. Des ennuis dans le Monde Extérieur ?

— Je suis allée faire un tour chez Goliath.

Bradshaw leva un sourcil.

— Et alors ?

Je lui exposai mes découvertes par le menu et conclus en jugeant improbable que Goliath puisse mettre au point un appareil transfictionnel dans un délai rapide, si tant est qu'il y parvienne un jour. Il fallait cependant rester vigilant.

Bradshaw acquiesça avec pondération, et je lui fis de nouveau part de mon sentiment d'avoir été écartée de l'enquête sur Holmes.

— Et comment va Friday ? Toujours vissé à son lit ?

— Oui, mais j'en fais mon affaire.

— Vous avez enfin parlé de nous à Landen ?

— J'y travaille. Bradshaw, arrêtez de me baratiner. *Pourquoi ne m'avez-vous pas mise sur l'affaire Holmes ?*

Il m'invita du geste à m'asseoir et baissa la voix.

— J'ai eu ce matin un appel du sénateur Paprass. Il désire que nous réintégrions une certaine stagiaire que nous avons récemment... laissée partir.

Je voyais très bien de quoi il était question. Son renvoi avait été entièrement justifié. On l'avait jugée par euphémisme « inadaptée ». Pas dans le sens où mon élève gentille et un peu nunuche l'était, mais

plutôt dans le genre détestable. Celle-ci avait usé cinq tuteurs en autant de jours. Même l'empereur Jark avait déclaré qu'il préférerait être dévoré vivant par les Snurgs d'Epsilon-7 plutôt que de rester cinq minutes de plus en sa compagnie.

— Pourquoi Paprass l'a-t-elle désignée elle en particulier ? Parmi ceux que nous avons éliminés, au moins dix sont six fois meilleurs.

— Parce que nous manquons d'agents pour la littérature contemporaine, et le Conseil pense qu'elle est qualifiée pour ça.

— Il a tort, bien sûr, mais je vois ce qu'il veut dire, dis-je avec résignation, mais les gens comme Paprass étaient des politiciens, et leurs règles étaient différentes. Maintenant, la question est : comment allons-nous faire ? Elle a épuisé le stock des agents agréés pour accueillir des stagiaires.

Bradshaw posa silencieusement son regard sur moi. Je compris immédiatement.

— Oh non, pas moi. Jamais de la vie. D'ailleurs, j'ai déjà une stagiaire en probation actuellement.

— Alors débarrassez-vous d'elle. Vous m'avez dit vous-même qu'elle se ferait tuer tellement elle est timorée.

— C'est vrai, mais je me sens responsable d'elle. J'ajoute que j'ai déjà pas mal de besognes en cours. L'enquête sur la Mrs Danvers qui est venue semer le désordre dans *Le Dieu des Petits Riens* n'est pas close, le Minotaure a essayé de me tuer, et je ne compte pas la trentaine d'affaires en suspens, dont quelques-unes ont de bonnes chances d'aboutir, telle que celle d'Edwin Drood. Je crois que Dickens aurait pu être... *assassiné* !

— Dans le Monde Extérieur ? Et pour quelle raison ?

— Pour réduire au silence Edwin Drood, ou un autre personnage du livre.

Je m'avançais évidemment beaucoup, et les indices remontaient à plus d'un siècle, mais j'étais prête à tout pour ne pas accueillir cette stagiaire. Malheureusement, Bradshaw ne l'entendit pas de cette oreille et resta inflexible.

— Ne m'obligez pas à vous en donner l'ordre, ma chère aucun de nous deux n'aimerait ça. En outre, si vous n'y arrivez pas avec elle, et je suis certain du contraire, nous serons alors réellement à court de tuteurs et je pourrai dire à Paprass que nous avons fait tout notre possible.

Je poussai un gémissement.

— Pourquoi pas la semaine prochaine ? Comme ça, je pourrais m'attaquer à l'affaire de la mort de Holmes.

— Le sénateur Paprass a vraiment insisté. Il m'a NDBDP-phoné trois fois ce matin.

Je comprenais ce qu'il voulait dire. Quand Paprass avait planté ses

crocs quelque part, il lâchait rarement prise. Les relations que nous entretenions étaient fraîches, tout au mieux cordiales. Le comble, c'était que nous voulions tous les deux la même chose, le bien du Monde des Livres. Nous avions seulement deux conceptions différentes des moyens à mettre en œuvre.

— Très bien, dis-je finalement. Je la prends une journée. Ou une matinée, si elle ne dure pas au-delà.

— À la bonne heure ! s'écria Bradshaw gaiement. J'aime les femmes qui se rendent à la raison. Je vais aller la chercher dans le parc pour vous la présenter.

— C'est tout ? demandai-je avec une certaine mauvaise grâce.

— Non. Il semblerait qu'il y ait eu un sac de nœuds aux ressources humaines concernant le planning du service d'entretien, et nous... tenez, regardez vous-même.

Il me tendit un dossier que je me mis à feuilleter avec un désespoir croissant. C'était toujours pareil. Un gratte-papier de l'administration faisait une bourde, et c'était à nous de payer les pots cassés.

— Ça fait huit heures d'affilée que la Brigade des pianos est sur le pont, et j'aimerais que vous assuriez la relève pendant qu'ils prennent un peu de repos. Emmenez vos stagiaires. Ce sera une expérience utile.

Mon cœur se serra.

— Je suis convoquée au Conseil des Genres dans l'après-midi, et si je dois être la nounou d'une deuxième stagiaire...

— Je vous revaudrai ça, coupa Bradshaw. Ça va être du gâteau, une simple promenade. Que voulez-vous qu'il arrive avec des pianos ?

22

Next

Les Taxis TransGenres étaient l'une des sociétés de taxis du Monde des Livres, la seule à présenter un taux d'accidents à peu près tolérable. Le taxi était un moyen très pratique de se balader dans le Monde des Livres pour quiconque éprouvait des difficultés à se déplacer ou était surchargé de bagages, mais ils étaient d'une lenteur de limace comparés à l'immédiateté du voyage dans les livres. Ils roulaient le plus souvent au pas. On pouvait mettre une heure pour traverser le Monde des Livres, par exemple pour aller de la Philosophie à la Poésie.

— Vous plaisantez ? dis-je dans mon NDBDP-phone vingt minutes plus tard.

Je me tenais devant l'entrée de Norland Park, alors que le soleil amorçait son déclin et quittait la chaleur de l'été pour se réfugier dans la douceur unique d'un après-midi chez Jane Austen. La généreuse campagne environnante bruissait des galops de chevaux qui s'ébattaient dans les prés, du bourdonnement des abeilles dansant avec allégresse autour des massifs de fleurs, et des rires flûtés de jeunes femmes devant les ronds de jambe de leurs maris cousus d'or.

— Très bien, déclarai-je d'un ton sec. Envoyez-le-moi aussi vite que possible.

Je repliai mon téléphone.

— Un problème ? demanda Thursday5 qui fabriquait des couronnes de pâquerettes assise en tailleur dans l'herbe tiède.

— Ce sont ces crétins des Taxis TransGenres. Ils sont désolés. Ils prétendent qu'un accident dans *Gatsby le Magnifique* a provoqué un embouteillage monstre, ce qui fait que notre voiture ne sera pas là avant une heure.

— Pourquoi ne pas sauter directement là où nous devons nous rendre ?

Elle s'interrompit et resta pensive un instant.

— Où allons-nous ? reprit-elle.

— À la Brigade des Pianos. Mais d'abord, nous attendons quelqu'un.

— Qui ça ?

— Eh bien, dis-je sans savoir très bien comment lui annoncer la nouvelle, nous attendons une stagiaire qui repasse son examen.

— Une autre stagiaire ?

Elle parut tout d'abord vaguement contrariée, puis elle reprit ses esprits.

— Si j'avais su, j'aurais préparé un gâteau de bienvenue.

— Je ne crois pas que ce soit son genre, murmurai-je, tandis qu'un bruit de Cellophane qui se déchire annonçait son arrivée.

Elle apparut, quelque peu essoufflée, et nous nous dévisageâmes mutuellement toutes les trois un bon moment jusqu'à ce que les deux stagiaires s'écrient dans un bel ensemble :

— Qu'est-ce qu'elle fait là, celle-là ?

— Écoutez-moi une seconde, dis-je à l'une comme à l'autre. Je sais que la situation est délicate, et également assez bizarre si vous voulez mon point de vue, mais si elle ne vous convient pas, vous n'avez qu'à retourner dans vos livres respectifs.

Ma dernière recrue me regarda, puis elle se tourna vers Thursday5 avant de revenir sur moi et de grimacer un sourire.

— Dans ce cas, je devrais peut-être me présenter et dire l'honneur *extrême* que représente cette formation avec *l'immense* Thursday Next.

— Économise donc ton souffle en m'épargnant tes sarcasmes, rétorquai-je.

J'aimais bien les défis, mais celui-ci dépassait probablement mes capacités d'un ou deux crans. Car il s'agissait là bien sûr de *l'autre* Thursday Next, celle des quatre premiers livres de la série, bourrés de sexe et de morts violentes.

— Ouille ouille ouille, dit-elle calmement, si la journée commence comme ça, elle ne peut que s'améliorer.

Thursday5 et moi considérâmes la nouvelle venue avec une sorte de fascination. Contrastant avec Thursday5, vêtue de lainages et de coton bio, cette Thursday-là avait une prédilection pour l'agressivité du cuir : pantalons, gilet et un manteau qui tombait jusqu'au sol. À tel point qu'elle crissait en marchant. Elle avait les cheveux de la même longueur que les nôtres, mais elle en avait fait une queue-de-cheval en pointe, et elle avait des lunettes noires sur le nez. Elle portait à la ceinture deux automatiques dont les crosses étaient orientées par-devant afin de les saisir en croisant les bras, allez savoir pourquoi. Hormis cela, et même si l'action des romans se déroulait entre 1985 et 1988, elle me ressemblait comme deux gouttes d'eau, y compris les fils blancs que je feignais d'ignorer.

Mais elle n'était pas moi, encore moins que la version baba cool si la chose était possible. J'avais lu les ouvrages, et même si elle agissait pour le bon motif, le moins que l'on pouvait dire était que ses méthodes se montraient discutables et ses motivations douteuses. Thursday5 était essentiellement cérébrale et peu dans l'action quand Thursday1-4 n'était qu'énergie sans réflexion. La série avait sacrifié l'étude des personnages à l'intrigue et l'humour à l'action et au rythme. Tout ce qui faisait l'ambiance s'était évaporé au profit d'une succession de scènes de violence entrelardées d'intermèdes sentimentaux, et c'est par euphémisme que je les qualifie de

sentimentaux. On se souvient de l'aventure torride avec Edward Rochester et de l'échauffourée avec Jane Eyre. Je pensais que l'on avait atteint le fond jusqu'à ce que Mrs Fairfax se révèle un guerrier Ninja et que Rochester se fasse enlever par des extraterrestres. Et tout cela seulement dans le premier volume. Par la suite, les limites furent repoussées encore plus loin. Au quatrième, on aurait pu croire qu'une meute de loups s'était disputé le premier jet et qu'il avait été remonté au petit bonheur avant d'être publié. J'inspirai profondément, maudissant en moi-même le commandant Bradshaw, et dis :

— Thursday... Voici Thursday.

— Salut ! dit Thursday5 avec entrain en tendant la main pour montrer ses bonnes dispositions. Enchantée de faire votre connaissance, et bon anniversaire pour hier.

Thursday1-4 considéra la main tendue et haussa un sourcil.

— J'ai commis la regrettable erreur de lire *La Grande débâcle de Samuel Pepys*, dit-elle sur un ton acerbe. Il aurait été plus loyal d'enlever « Samuel Pepys » du titre. Je n'avais jamais mis la main sur une bouse pareille. J'ai attendu une baston pour que ça démarre enfin, mais peine perdue : il n'est question que de vitamines, de gens qui prétendent aimer leur prochain et qui n'arrêtent pas de s'embrasser les uns les autres.

— Il n'y a pas de mal à s'embrasser, répliqua Thursday5 sur la défensive. Peut-être pourriez-vous essayer...

Elle avança les bras mais se heurta à une cassante riposte.

— Pose tes pattes au bifidus actif sur moi et je t'arrache le nez.

— Mince alors ! s'indigna Thursday5. Je regrette vraiment de vous avoir souhaité un bon anniversaire. Et j'ai été bien inspirée de ne pas vous avoir préparé un gâteau.

— Je suis catastrophée.

— Halte-là, intervins-je avant que les coups ne commencent à pleuvoir. Je ne vous demande pas de bien vous entendre, je vous l'ordonne. Pigé ?

Thursday1-4 haussa les épaules avec nonchalance.

— Bien, déclarai-je en me tournant vers elle. Il y a trois règles élémentaires que je veux que tu observes. Première règle : tu fais exactement ce que je te demande. Deuxième règle : tu t'exprimes quand je te donne la parole. Troisième règle : je vais te nommer Thursday1-4, ou Thur1-4, ou Machine, ou... ou tout ce qui me passera par la tête, en fait. Tu m'appelleras madame. Si je te demande, tu rappliques en courant. Quatrième règle : Une seule entourloupe et tu retournes à tes études.

— Vous n'avez pas parlé de trois règles ?

— J'en ai créé une nouvelle en les énonçant. Tu vois une objection à cela ?

— Ma foi non.
— Parfait. Commençons par le début. De quelle formation théorique disposes-tu ?

— Six semaines. J'ai passé l'examen final mardi dernier. J'ai terminé troisième.

— Pas mal.

— Vous étiez combien dans la classe ? intervint Thursday5, toujours piquée au vif par l'allusion au bifidus actif et la menace qui pesait sur son nez.

Thursday1-4 la considéra un instant et grommela :

— Trois, et avant que vous ne me le demandiez, juste deux points au-dessus des minima requis. Mais au stand de tir, j'ai fait carton plein : pistolet, fusil, mitrailleuse, lance-grenade... Tous les joujoux.

Voilà la principale raison qui faisait que je n'aimais pas les livres de cette série. Trop, bien trop d'armes à feu et une quantité de cadavres à faire pâlir d'envie Rambo lui-même. Thursday1-4 saisit un pistolet d'aspect menaçant et l'exhiba devant nous.

— Glock neuf millimètres, dit-elle fièrement. Seize balles dans le chargeur plus une dans le canon. *Énorme* puissance d'impact. J'en porte deux pour être sûre.

— Seulement deux ? persiflai-je.

— Non, maintenant que vous me le dites.

Elle souleva l'arrière de son manteau de cuir pour me montrer un gros revolver luisant planqué au bas d'un pantalon.

— Et vous, qu'est-ce que vous trimbaliez ? Beretta ? Browning ? Walther ?

— Rien du tout, répondis-je. Il suffit d'apparaître arme à la main dans une pièce pour que ça se termine dans le sang.

— Et alors, ce n'est pas comme ça que ça fonctionne ?

— Dans tes livres à toi, peut-être. Si quelqu'un meurt au cours d'une mission, alors la mission elle-même est un échec. Sans exception.

— Diplomatie et matière grise valent mieux que des coups de feu dans tous les coins, ajouta hardiment Thursday5.

— Et qu'est-ce que tu en sais, espèce d'imposteuse intégrale ?

— Ce n'est pas une raison pour me crier dessus à tout bout de champ, gémit Thursday5, manifestement bouleversée. Qui plus est, je ne suis pas certaine que le mot « imposteuse » existe.

— Bien. Écoute-moi un peu, la biophage, grinça la Thursday de cuir sur un ton méprisant. Je te crie dessus à tout bout de champ si je veux. D'abord parce que c'est rigolo, ensuite parce que... Non, c'est une raison suffisante.

— Bon sang, dis-je en hochant tristement la tête, à bout de patience. Tu es toujours aussi imbuvable, pas vrai ?

— Imbuvable ? répliqua-t-elle. Peut-être. Mais puisque nous sommes

identiques par bien des côtés, vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même, non ?

— Ôte-toi cette idée de la cervelle, ripostai-je en m'avancant vers elle. Les seules choses que nous partageons, c'est un nom et un visage. Tu penses ce que tu veux de *La Grande Débâcle de Samuel Pepys*, mais au moins ce n'est pas une orgie continuelle de violence de roman de gare ou de sexe débridé et futile.

— Oh, pardon ! Ce serait un reproche ? Ou alors vous prenez vos désirs pour des réalités ? Parce que j'ai jeté un œil sur les comptes dernièrement, et mes ventes sont toujours bonnes. (Elle se tourna vers la Thursday du *Pepys*) Et toi tu as vendu combien ces cinq dernières années ?

La question était lourde de sens, quoique de pure forme. *La Grande Débâcle de Samuel Pepys* avait été retiré du marché au bout de six mois d'exploitation.

— Ce n'est pas moi que tu détestes, dit Thursday1-4 à Thursday5, et d'ailleurs tu rêves secrètement de me ressembler. La vraie fautive, c'est elle.

Voilà qui m'était directement adressé.

— Pourquoi devrais-je la détester ? répondit Thursday5, au bord des larmes.

Le cuir de Thursday1-4 grinça quand elle s'approcha de l'autre.

— Parce qu'elle a insisté pour que ton livre exprime les sacro-saintes valeurs familiales : le dodo domestique, le jardinage, un mari, deux délicieux bambins...

— Trois.

— Qu'importe. J'avais été pressentie pour le cinquième volume, mais quand j'ai jeté un coup d'œil sur le scénario, j'ai envoyé tout le monde aux pelotes. (Elle pointa un doigt ganté sur moi.) C'est son orgueil démesuré qui t'a condamnée, faute de lecteurs, à la mort lente de l'oubli, du silence, du déréférencement, de la mise au pilon. La véritable Thursday est aussi obstinée que moi, au point même de se réinventer sous la défroque de mademoiselle Bécassine Lovenature ici présente, uniquement pour satisfaire sa petite vanité, son statut de célébrité de classe Z et une opinion publique insignifiante. Elle et moi avons bien plus de points communs qu'elle ne le croit.

Elle se tut et afficha un sourire triomphal. L'autre Thursday posa sur moi des yeux baignés de larmes. Je bouillais d'indignation, essentiellement parce que tout ce qu'elle avait dit était la vérité. La seule raison pour laquelle j'avais accepté de me charger de Thursday5 était que je me sentais responsable. Pas tant du fait qu'elle soit effectivement une insupportable chiffé que de son absence de lecteurs.

— Oh non ! s'écria Thursday5 en laissant échapper un sanglot. Maintenant, mes chakras ne sont plus du tout alignés. Est-ce que je

peux prendre le reste de la journée ?

— Bonne idée, ricana Thursday1-4 d'une voix désagréable. Va méditer ! C'est vrai, ça vaut mieux que de rester les bras croisés toute la journée.

Thursday5 poussa un cri d'exaspération. Je l'autorisai à nous quitter et elle disparut dans un *plop* discret.

— Écoute-moi bien, dis-je en m'approchant et en baissant la voix. Tu peux te répandre en invectives toute la journée si tu veux, ça n'a aucune importance. Ce qui en a, c'est que le Conseil des Genres, dans sa grande sagesse, semble estimer que tu es capable d'intégrer la Jurifiction. Tes cinq tuteurs précédents considèrent que ce n'est pas le cas. Moi-même, je considère que ce n'est pas le cas. À mes yeux, tu es une vipère. Mais on s'en bat l'œil, de mes opinions. C'est toi qui es concernée. Pour espérer rejoindre la Jurifiction, tu dois apprendre à survivre dans le monde frénétique et hostile de l'écrit. Toi et moi allons passer ensemble les cinq journées qui viennent, que cela me plaise ou non, et comme le bilan que j'en dresserai sera essentiel pour la décision finale de t'accepter ou non, tu as sacrément intérêt à faire gaffe de ne pas trop me courir sur le haricot.

— Aaah ! dit-elle avec condescendance. Le beau discours. Dites-moi, vous avez beau être une grosse légume de la Jurifiction *aujourd'hui*, je me montrerais un peu plus prudente si j'étais vous. J'aurai un jour le boulot de l'Homme à la Cloche, et je saurai m'occuper de mes amis. Alors, voulez-vous en faire partie, oui ou non ?

— Seigneur ! fis-je d'une voix calme. Le Chat du Cheshire avait raison. Tu es *définitivement* odieuse. C'est ton dernier mot ?

— Absolument.

— Alors tu peux retourner à tes publications de super-marché sur-le-champ. Rends-moi ton insigne.

Elle parut troublée en instant. Aveuglée par son arrogance, elle n'avait pas soupçonné un seul instant qu'elle pourrait être virée pour de bon. Mais fidèle à elle-même, elle se lança dans une surenchère.

— C'est la commission de sélection des aspirants du Conseil des Genres qui ne va pas être contente.

— Qu'ils aillent se faire voir. Ton insigne.

Elle m'observa et la stupéfaction envahit son visage.

— Vous me lourdez ? Moi ?

— C'est fait. Donne-moi ton insigne ou je te colle aux arrêts.

Elle sortit la plaque de sa poche et la claqua sur ma paume tendue. Sans son badge ou un permis de transit, elle devenait automatiquement un Saute-Pages et pouvait être éliminée à vue.

— Bonne journée, lui dis-je. Je ne dirai pas que c'était un plaisir car ce serait un mensonge.

Sur ces mots, je m'éloignai tout en sortant mon NDBDP-phone.

— Allô, Bradshaw ? Je viens juste de virer Thursday1-4. J'admire ceux qui l'ont supportée plus de dix minutes. Ce n'est pas mon cas¹.

— Oui, c'est rapide. Prévenez Paprass que nous avons fait de notre mieux².

— Vous exagérez ! C'est moi qui vais prendre pour tout le monde. Je trouve ça un peu...

— Attendez, attendez ! s'écria Thursday1-4 en dressant la tête dans un effort manifeste pour se contrôler. C'était ma dernière chance, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle se massa les tempes.

— Je peux le faire. Je vous demande par...

— Tu vas y arriver.

— Impossible.

— Essaye encore une fois.

— Je vous demande... *ppp-pardon*. Je suis votre élève. La Jurification compte sur des gens comme moi et je suis prête à subir les assauts de votre médiocrité soporifique afin de réussir.

Je la considérai un instant.

— J'accepte ces excuses douteuses.

Je me détournai pour que Thursday1-4 n'entende pas la conversation que je reprenais sur mon NDBDP-phone.

— Bradshaw, nous avons vraiment besoin de lécher les bottes de Paprass en ce moment³ ?

Je lui demandai de me faire confiance et il me remercia avec chaleur, me souhaita bon vent et raccrocha. Je fermai mon portable et le remis dans mon sac.

— D'accord, déclarai-je en lançant son insigne à Thursday1-4. Ta première mission sera de nous ramener Thursday5, chakras réalignés ou pas, et de lui présenter des excuses.

Thursday1-4 m'observa un instant avant de sortir son propre portable. Je m'éloignai dans l'allée de gravier et tentai de reprendre mon sang-froid. Quelle entrée en matière !

Je m'assis sur un lion ornemental au pied des marches de l'entrée et je vis réapparaître Thursday5 dans le lointain. Après une altercation éclair, elles s'échangèrent une poignée de main. Il y eut un silence puis des voix s'élevèrent et, à ma grande surprise, une Thursday1-4 raide comme un piquet se laissa embrasser. Je souris en moi-même, me levai et allai les rejoindre, Thursday5 apparemment pleine d'enthousiasme et une Thursday1-4 qui affichait un stoïcisme maussade.

— Alors, vous êtes réconciliées ?

Elles acquiescèrent toutes les deux.

— Parfait, dis-je en consultant ma montre. Nous avons quelques

heures devant nous avant la réunion du comité directeur du Conseil des Genres, mais auparavant...

— Nous participons à la réunion du Conseil des Genres ? demanda Thursday5 en ouvrant des yeux comme des soucoupes.

— Oui. Mais *nous* revient à dire que tu restes au fond et que tu la boucles.

— Ça, alors ! De quoi va-t-on discuter ?

— De la politique du Monde des Livres. Par exemple de la possibilité de fournir des personnages aux jeux vidéo afin qu'ils gagnent en consistance. Le sujet est particulièrement judicieux, car l'édition de nos jours ne limite pas son activité à la seule publication de livres. On dit que Harry Potter va faire une courte apparition. Bien, à présent...

— C'est vrai, nous allons rencontrer Harry Potter ? chuinta-t-elle.

La seule évocation du jeune sorcier lui embuait le regard. Thursday1-4 leva les yeux au ciel. Les bras croisés, elle attendait le moment de se mettre au boulot. Je soupirai.

— À condition que tu sois vigilante. Maintenant, voici la mission de cet après-midi : relever l'équipe qui traite le problème des pianos, lequel problème enquiquine le Monde des Livres. Et pour cela, il faut nous rendre au Grand Central du Texte.

1. Bon sang ! Déjà ? ↵
2. C'est très ennuyeux. Paprass vient d'appeler. Il est enchanté que ce soit vous qui ayez pris Thursday en charge, et il a ajouté que si nous menions à bien notre mission, il envisagerait des crédits supplémentaires pour la Jurifiction. ↵
3. Le fric, ma chère. Faites ça pour votre vieux Brad. Essayez au moins de tenir jusqu'à la fin de la journée ↵

Le problème des pianos

On considère que le piano a été inventé au début du XVIII^e siècle par Bartolomeo Cristofori. Son nom d'origine était *gravicembalo col piano e forte*, mais il fut avantageusement simplifié en *pianoforte*, puis *piano*. Avec ses deux cent cinquante kilos d'acier, de bois, de cordes et de feutre, cet instrument de quatre-vingt-huit touches pouvait donner naissance aux mélodies les plus subtiles, bien que l'énergie emprisonnée dans les cordes tendues ait la puissance de destruction d'une berline lancée à trente kilomètres à l'heure.

Si la police à l'intérieur des livres relevait de la Jurifiction et la politique du Conseil des Genres, toute la bureaucratie qui les reliait incombait au Grand Central du Texte. Depuis le fiasco de l'UltraWord™, le GCT avait, il est vrai, montré une honnêteté sans faille, mais par la suite, le Conseil des Genres, sur ma recommandation, avait pris une mesure stricte mais indispensable : veiller à ce que le Grand Central du Texte ne devienne pas assez efficace et imaginatif pour représenter une menace. On créa donc une commission pour s'en occuper.

Quand nous atteignîmes un des étages des encodeurs de récits, j'entendis hoqueter Thursday5. Les proportions de la salle étaient celles d'une usine qui aurait fabriqué des pièces carrément géantes, et les murs de pierre, la voûte ainsi que la lumière tremblotante des becs de gaz trahissaient son origine, un roman gothique resté inédit. Des centaines d'encodeurs de récits étaient disposés en rangs serrés dans l'immensité de la pièce, chacun de la taille d'un autobus et constitué de cuivre luisant, d'acajou et d'acier trempé. Avec leurs tuyaux et autres valves ou jauges, on aurait dit un croisement entre une machine à espresso, un moteur de bateau et un harmonium sous acide. Ils étaient si imposants qu'une passerelle courait sur leur partie supérieure pour l'entretien, pourvue à l'extrémité d'un escalier d'accès en colimaçon.

— Voici les encodeurs de récits de l'ImaginoTransfert. Nous ne possédons pas de bijou technologique plus précieux. Tu te souviens du tuyau qui sortait du Noyau Modérateur dans *Pinocchio* ?

Thursday5 acquiesça.

— Le flux irradie à travers le Néant intergenre pour être recueilli ici. Il est alors transmis à l'imagination du lecteur.

Je n'avais pas la moindre idée du fonctionnement de la chose, et je soupçonnais qu'il n'y avait rien à comprendre – ni que ce soit

vraiment important de le savoir. Il s'agissait là de ce que nous appelions un « impératif narratif abstrait » : il fonctionnait uniquement parce qu'il était utile qu'il fonctionne. Ainsi est le Monde des Livres, rempli de procédés stylistiques hautement improbables placés là pour huiler les rouages du récit.

Je restai silencieuse pour leur permettre d'observer un instant les engins. Thursday5 ne faisait pas mystère de sa fascination, mais Thursday1-4 feignit un bâillement. Elle n'en perdait cependant pas une miette. Difficile en effet de ne pas être impressionné : les machines se déployaient presque à perte de vue dans la pénombre du lointain. Comme des fourmis, les techniciens s'activaient autour de la mécanique qui ronronnait, à consulter les cadrans, huiler, évacuer la fumée et prendre des notes sur leurs registres. D'autres passaient entre les machines avec des chariots chargés de documents à classer, et flottait dans l'air une odeur d'huile chaude et de vapeur d'eau. Au-dessus de nos têtes, tout un appareillage cliquetant et vibrant apportait son énergie aux moteurs, et le vacarme qui régnait dans l'immense salle avait tout de celui d'une cascade de montagne.

— Cinq cents machines par étage, criai-je par-dessus le tumulte, chacune capable de traiter cinq mille lectures simultanées. Les gens que vous voyez en bleu sont les techniciens d'encodage de texte, familièrement surnommés « ouistitis des mots ». Ils font en sorte que les moteurs tournent avec régularité, nettoient les injecteurs de dialogues et s'assurent qu'il n'y ait pas de caillots d'ironie dans les compresseurs. L'homme en blouse blanche est le contrôleur de textes. Il existe un « écho de lecture » qui vient ricocher dans la machine et qui déclenche le mot vivant, et de ce fait, nous avons les moyens de vérifier si le livre se déroule selon les souhaits d'origine de l'auteur. Toute variation est cataloguée comme « anomalie textuelle » avant d'être dirigée vers la grille de vidange des filtres d'écho, qui sont les gros machins en cuivre que vous pouvez voir perchés sur la machine.

— Tout ceci est impressionnant au-delà de toute expression, fit sèchement observer Thursday1-4, mais je ne vois toujours pas le rapport avec les pianos.

— Il n'y en a pas, persifleuse que tu es. C'est ce qu'on appelle de la pé-da-go-gie.

— Exposé dénué d'intérêt, si vous voulez mon avis,

— Mais elle ne vous le demande pas, rétorqua Thursday5.

— Exactement, répondis-je, et il y en a que les explications techniques intéressent.

Je poussai la grande porte de chêne qui séparait l'étage des machines et la section administrative du Grand Central du Texte, un labyrinthe de couloirs en pierres qu'éclairaient des torches accrochées au mur. L'ambiance était lugubre à souhait, mais enfin c'était

économique : elles faisaient partie intégrantes des romans gothiques qui constituaient l'ensemble du GCT. Aussitôt que la porte se referma, le raffut de la salle des machines s'interrompt.

— J'essaye simplement d'expliquer comment nous repérons les altérations du texte, poursuivis-je. La plupart du temps, les anomalies proviennent d'une lecture erronée ou de lecteurs paresseux qui comprennent de travers, mais nous vérifions tout, au cas où.

— J'en saurais autant pour vingt shillings avec une visite guidée du Grand Central du Texte, et je serais en meilleure compagnie, dit Thursday1-4 en coulant un regard explicite vers Thursday5.

— *Moi*, madame, ça m'intéresse !

— Lèche-bottes.

— Morue.

— Comment tu m'as appelée ?

— Holà ! m'écriai-je. Arrêtez-moi ça tout de suite.

— C'est elle qui a commencé, dit Thursday1-4.

— Je me fiche de savoir qui a commencé. Je vous vire toutes les deux si vous continuez comme ça.

Elles fermèrent leur clapet et je les entraînai dans les couloirs voûtés le long d'une enfilade de portes en chêne, chacune abritant une activité textuelle, telle que la signification des mots, la sélection des sujets de roman ou les contrôles grammaticaux.

— Le problème, avec les pianos, c'est que nous n'en possédons pas en quantité suffisante. Jouer du piano est une activité très courue dans le Monde des Livres, il apparaît très fréquemment dans le récit et il participe même parfois à l'intrigue. Mais pour une raison mystérieuse que personne ne peut réellement expliquer, il n'y en a que quinze pour l'ensemble du Monde des Livres.

— Quinze ? ricana Thursday1-4 qui traînait derrière nous sa mauvaise humeur. Mais comment font-ils pour s'en sortir ?

— Avec beaucoup de difficulté. Venez, que je vous montre.

J'ouvris une porte du couloir. La pièce avait tout du bureau d'un psychiatre avec ses étagères chargées de livres et ses diplômes au mur. On voyait un bureau, deux chaises et un divan. Sur les chaises, deux hommes : la barbe et la pipe désignaient aussitôt l'un comme le psychiatre, et l'autre, qui paraissait à bout de nerfs, était de toute évidence le patient.

— Eh bien, Mr Patient, attaqua le médecin. Que Puis-je faire pour vous ?

— Voilà, docteur, marmonna l'autre avec tristesse. Je ne peux m'empêcher de penser que je suis un chien.

— Je vois. Et depuis quand ça dure ?

— Depuis que je suis chiot.

— Pardonnez-moi, intervins-je. Je cherche la brigade des pianos.

— Ici, c'est les Blagues Éculées, expliqua le psychiatre d'un air accablé. Vous trouverez les pianos plus bas dans le couloir, première porte à gauche.

— Désolée, balbutiai-je avec gêne avant de refermer doucement la porte. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive, ajoutai-je à voix basse. Il faudrait vraiment que ce soit mieux indiqué.

Nous reprîmes notre chemin le long du couloir, dégotâmes la bonne porte, qui s'ouvrit sur une salle d'une quinzaine de mètres carrés. Un crépi de plâtre recouvrait les parois et la voûte de pierres était soutenue par un robuste pilier central. Sur notre droite, une cavité de la taille d'un garage avait été creusée dans le mur, peinte dans un blanc éclatant et illuminée par plusieurs centaines de petites ampoules. Alors que nous l'observions, un bourdonnement se fit entendre et un piano en marqueterie apparut soudain. Un ouvrier en salopette marron, casquette sur l'oreille, s'en approcha aussitôt pour le faire rouler à l'extérieur sur des roulettes huilées. En face de l'ouverture lumineuse se dressait une console de contrôle de même aspect que la table de mixage d'un studio d'enregistrement, et les deux hommes d'allure juvénile en costume de lin qui se tenaient devant, casques à écouteurs sur la tête, montraient les signes d'une énorme pression.

— Piano droit Rosewood de retour d'*Amants et fils* de Lawrence, dit à voix basse celui qui était debout. En attente, le Goetzmann pour Charlotte Brontë et *Villette*.

— Ok ! beugla l'autre en manipulant curseurs et boutons sur son clavier.

Le manœuvre poussa un piano à queue dans l'ouverture avant de se retirer.

— Paré ! lança-t-il.

Le bourdonnement se fit de nouveau entendre et le Goetzmann disparut.

Ils tournèrent tous le regard vers nous quand nous avançâmes dans la pièce et je les saluai de la tête. Ils me répondirent de la même façon et retournèrent à leur travail.

— Regardez, dis-je aux deux Thursday en leur montrant du doigt un grand tableau placardé sur le mur derrière les deux hommes.

Sur la gauche, on voyait la liste des quinze pianos, et face à elle des colonnes de cadrans et d'indicateurs lumineux qui donnaient la position de chacun. Le premier de la liste était un piano à queue générique, pour l'instant dans *La Maison d'Âpre-Vent* de Dickens. Il allait redevenir disponible quelques minutes plus tard et il était attendu dans *Le Moulin sur la Floss* de George Eliot, où il allait demeurer le temps de quelques scènes avant de repartir pour *Au cœur des ténèbres* de Conrad. Nous observâmes les cadrans afficher les

différents mouvements des pianos dans la fiction que les deux opérateurs orchestraient avec habileté. Sous le tableau, on trouvait une ou deux tables, une fontaine à eau, une kitchenette et un coin café. Quelques plantes en pot s'étiolaient çà et là, et hormis quelques meubles de classement rouillés, la pièce était quasiment vide.

— En règle générale, quinze pianos suffisent amplement, expliquai-je, et quand tous les pianos sont disponibles, la Brigade des Pianos roule toute seule selon une routine bien huilée. On observe de temps en temps quelques modifications quand un livre nouveau demande un piano, mais ça se passe généralement sans accroc. Quatre-vingt-six pour cent des romans avec pianos datent du XIX^e siècle ou du début du XX^e.

Je désignai le tableau indicateur.

— Mais comme vous pouvez le voir, huit pianos sont notés « indisponible », c'est-à-dire qu'ils ont été retirés du circuit pour entretien.

Je brandis le rapport que Bradshaw m'avait confié.

— Il y a eu un micmac administratif. En temps ordinaire, nous n'avons jamais plus d'un piano que nous n'exploitons pas, et voilà que je ne sais quelle andouille a décidé d'en envoyer plusieurs à la fois par mesure d'économie.

Les deux Thursday observèrent de nouveau les deux opérateurs. Pendant ce temps, un piano droit en bois de rose incrusté de cuivre fut transféré d'*Amants et fils* au *Maire de Casterbridge*, et *Le Tour d'écrou* devait suivre.

— Voilà le travail, dis-je. Charles et Roger ont à leur disposition sept pianos pour l'ensemble de la littérature anglaise. Suivez-moi, on dirait que ça se calme.

En effet, ils se préparaient manifestement à faire une pause de quelques minutes. Les deux opérateurs s'ébrouèrent, enlevèrent leur casque et s'étirèrent.

— Salut, Thursday, dit le plus jeune dans un murmure. Vous emmenez toute la famille avec vous au boulot ?

Je me mis à rire.

— Pas du tout. Thursday5 et Thursday1-4, stagiaires de la Jurifiction. Voici Charles et Roger, de la Brigade des pianos.

— Salut ! hurla Roger, qui paraissait incapable de s'exprimer sans brailler. Venez donc jeter un coup d'œil par ici.

Elles s'approchèrent de la console, Thursday5 parce qu'elle s'intéressait véritablement et Thursday1-4 parce que Roger était franchement joli garçon.

— Combien de pianos sont évoqués dans les romans ? demanda Thursday5.

— Des milliers, mais à des degrés divers. Presque toute la littérature

du XIX^e siècle en comporte, mais les ouvrages des sœurs Brontë, de Thomas Hardy et de Dickens en sont pour ainsi dire truffés. Mais on en joue assez rarement. C'est le cas le plus simple. Les pianos Un à Sept ne fonctionnent pas et ne sont utilisés que pour des descriptions. Ils suivent un circuit bien déterminé dans le Monde des Livres, en apparaissant furtivement à un endroit avant de glisser à un autre. Vous pouvez voir sur ce tableau que notre bon vieux piano droit Broadwood P-6 est en ce moment même page 339 du *Monde perdu*, où il meuble un espace à côté du lampadaire de la demeure des Potts à Streatham. Dans quelques instants, il va sauter automatiquement page 91 de *Howards End*, sous un tableau de Maud Goodman. Un peu plus tard, il passera page 161 de *Huckleberry Finn*, dans le salon des Grangerford.

— Cependant, murmura Charles, les romans de Thackeray, Eliot et Austen regorgent de pianos, mais en plus ils sont utilisés, et il arrive fréquemment qu'ils jouent même un rôle crucial dans une scène. Et ce sont ceux-là qui exigent de notre part la plus grande vigilance afin d'accorder l'offre et la demande. Dans *La Foire aux vanités*, le piano d'Amelia Sedley est vendu aux enchères et Dobbin va l'acquérir pour lui en faire cadeau. Dans Jane Austen, les accompagnements des chansons participent activement à l'atmosphère générale.

Thursday5 opina avec enthousiasme tandis que Thursday1-4, pour la première fois, manifesta un vague intérêt et risqua même une question :

— Pourquoi ne fabrique-t-on pas plus de pianos ?

— Dans le Monde des Livres, le mot d'ordre est à l'économie, répondit Charles. Et encore, nous pouvons nous estimer heureux. Il y a pléthore de pianos comparé au nombre d'éléphants gris et ridés.

— Combien il y en a ?

— Un seul. Si quelqu'un demande une horde, la Division des Pachydermes est obligée de se débrouiller avec des silhouettes en carton et des barrissements hors texte.

Tandis que les deux Thursday méditaient ces paroles Charles et Georges enfilèrent leur veste et se préparèrent à prendre quelques heures de repos pendant que je prenais la relève. J'en avais l'expérience, l'affaire ne me posait aucun souci particulier.

— Tout est plus ou moins automatisé, exposa Charles tout en se dirigeant vers la sortie, mais il reste quelques opérations manuelles qu'il faudra effectuer. La liste est sur la console. Nous sommes de retour dans deux heures pour prendre en charge la scène absurde de la lettre dans le piano de *Jude* l'obscur, et pour jongler entre la demande d'un instrument en état de marche dans *Trois Hommes dans un bateau* et la destruction d'un queue Beulhoff dans *Grandeur et décadence*, d'Evelyn Waugh.

— Je vous souhaite bien du plaisir ! Profitez bien de votre pause.

Ils en avaient bien l'intention, me dirent-ils avant de quitter la pièce en compagnie de l'homme en salopette qui, ainsi que nous l'apprîmes, s'appelait Ken.

— Bien, déclarai-je en m'asseyant et en posant les pieds sur la console. Va mettre le café en route, Thursday.

Aucune des deux ne bougea un orteil.

— C'est à toi qu'elle cause, dit Thursday¹⁻⁴. Je prends le mien noir et fort.

— Pfff ! souffla Thursday⁵ en allant tout de même mettre la bouilloire en marche.

Thursday¹⁻⁴ enleva son grand manteau, le suspendit à une patère et s'installa sur une chaise.

— Donc... Nous restons là à observer les pianos se balader dans le Monde des Livres ?

Elle avait pris un ton sarcastique. Remarquez, puisque c'était comme ça qu'elle s'exprimait habituellement, rien d'étonnant à cela.

— C'est *exactement* ce que nous faisons. Le gros du travail à la Jurifiction est de cette nature. Barbant, mais indispensable. Sans un approvisionnement continu de pianos, l'ambiance serait gravement dénaturée. Peux-tu imaginer *La Femme en blanc* sans Laura au piano ?

Thursday¹⁻⁴ resta sans expression.

— Tu n'as jamais entendu parler de Wilkie Collins, je parie.

— Les classiques sont trop lents à mon goût, pas assez d'action, répondit-elle en sortant négligemment un revolver de son étui et faisant glisser le barillet pour examiner les balles rutilantes. Mon truc, c'est plutôt David Webb.

— Tu as lu Robert Ludlum ?

J'étais très étonnée. Dans le Monde des Livres, les gens ne lisaient guère. Ç'aurait été comme du travail à la maison.

— Pas du tout. C'est Dave que j'apprécie, en particulier quand il est Jason Bourne. Il sait y faire avec les femmes et il peut loger un pruneau dans le crâne d'un type à quatre cents mètres.

— Existe-t-il quelqu'un dans la fiction avec lequel tu n'aies pas couché ?

— J'adore *La Femme en blanc*, déclara Thursday⁵ qui revenait avec un plateau et des cafés – mais un verre d'eau pour elle, observai-je. Tout ce Mozart pour exprimer son amour pour Hartright, c'est délicieux !

Je pris ma tasse et m'intéressai aux lumières qui clignotaient sur la console tandis qu'un Bösendorfer inerte passait de Dickens et *Notre ami commun* à Jane Austen et *Persuasion*, où il allait faire une apparition rapide dans les douze chapitres où il était cité avant de filer dans *Épouses et filles*.

— Je trouve l'ambiance dans les romans surfaite, dit Thursday1-4 avant de tremper ses lèvres dans sa tasse. Excellent, ce café. Bravo, Thursday, ajouta-t-elle avec condescendance.

— Me voici rassurée, répondit Thursday5 avec une ironie qui échappa à son alter ego.

— Il n'y a pas de biscuits ? demandai-je.

— Exact, enchaîna Thursday1-4, où sont les biscuits ?

Thursday5 soupira, se leva, dénicha des gâteaux secs qu'elle alla poser sur la console en fusillant Thursday1-4 du regard.

— Ne sous-estime pas l'ambiance, dis-je en me servant. Les quatre forces concurrentes d'un roman sont l'atmosphère, l'intrigue, les personnages et le rythme. Mais l'équilibre entre elles n'est pas forcément nécessaire. On trouve des livres sans histoire et sans tempo et qui passent la rampe grâce aux protagonistes et à un ton, comme *Le Vieil Homme et la mer*. La majorité des romans d'action offrent une intrigue et du rythme et rien d'autre, par exemple ceux d'Alistair Maclean. Mais cela n'a aucune importance, chaque lecteur...

Je m'interrompis car un signal d'alerte s'était mis à clignoter sur la console devant nous.

— Hum, marmonnai-je en me penchant pour y voir de plus près. *Les Gens de Dublin* ne respecte pas l'horaire et on a besoin du piano dans *Ulysse* car Stephen Dedalus doit en faire le commentaire à l'hôtel Ormond dans moins d'une minute.

— Il n'y a pas un piano disponible à Norland Park ?

— Non. Il fait partie de ceux qui sont provisoirement hors circuit.

Je promenai mon regard parmi les boutons et les manettes à la recherche d'un piano libre qui pourrait être déplacé. Je finis par en dégouter un dans *Peter Pan*. On n'y faisait référence que dans une ligne de dialogue, je me permis donc de le diriger vers *Ulysse* aussi vite que possible. Trop, pour dire le vrai, car je me mélangeai un peu les pinceaux.

— Merde, murmurai-je dans ma barbe.

— Pardon ?

— Rien.

J'avais envoyé le piano à l'hôtel Ormond, mais au mauvais endroit. Je n'avais guère le temps de m'en inquiéter, car une nouvelle lumière se mit à clignoter, prévenant que la première manœuvre manuelle que nous avait laissée Roger et Charles était imminente. Je pris la note d'instructions et la lus.

— Le Goetzman revient de *Villette* et doit être envoyé avec le tabouret 87B dans *Jeux de glaces* d'Agatha Christie. Qui a remarqué un tabouret de piano quelque part ?

Les deux Thursday restèrent de marbre. Puis Thursday5 tapota le bras de sa voisine.

— C'est votre tour. J'ai fait le café.

— Dans ce cas, c'était à moi de trouver les biscuits, répliqua Thursday1-4 avec une imperturbable logique.

— Oui, peut-être.

— Alors puisque tu as eu la gentillesse de me décharger de cette corvée, à toi maintenant de faire quelque chose. Alors trouve ce foutu tabouret et arrête de me pomper l'air avec tes jérémiades.

Je posai la main sur le bras de Thursday1-4.

— Trouve le tabouret, Thursday.

Elle eut une exclamation dédaigneuse qui aurait fait l'admiration de Friday, mais elle se leva tout de même et se mit à explorer la pièce. Elle finit par le dénicher à côté d'un tas de partitions, de pupitres de musique et d'un basson poussiéreux.

— Le voilà, dit-elle avec ennui, en soulevant le dessus pour jeter un coup d'œil à l'intérieur.

À cet instant, un bourdonnement se fit entendre et le Goetzmann apparut dans l'ancre lumineuse.

— Pile à l'heure.

Je manipulai quelques boutons pour programmer le transfert, demandai à Thursday1-4 d'apporter le tabouret, ce qu'elle fit, puis j'expédiai le piano dans le grand salon de Stonygate House, au sein de *Jeux de glaces* d'Agatha Christie.

— Et voilà, marmonnai-je en biffant la tâche de la liste. Nous n'avons rien d'autre avant une demi-heure.

Mes ennuis étaient loin d'être terminés, car Thursday5 s'était installée sur la chaise laissée libre par Thursday1-4.

— C'est ma place.

— Ce n'est pas votre place.

— C'est moi qui avais cette chaise, donc c'est la mienne.

— Elle ne vous appartient pas.

— Dis-moi, grogna Thursday1-4, tu aimes le crochet ?

— Euh... Oui ?

— Imagine comme ça peut devenir compliqué avec les doigts en compote.

Les lèvres de Thursday5 se mirent à trembler.

— Je... je... je suis sûre que nous pouvons discuter entre adultes responsables avant d'avoir recours à quelque chose d'aussi primitif que la violence.

— Peut-être pourrait-on, en effet, mais ça va plus vite en annonçant ce qui va se produire. Maintenant, tu dégages tes fesses de ma chaise.

— Thursday ? intervins-je.

— J'en fais mon affaire, rétorqua Thursday5 en montrant une contrariété inhabituelle. Je n'ai pas besoin d'être secourue à tout bout de champ comme un enfant à chaque fois que cette Marie-couche-toi-

là ouvre le bec !

— Loin de moi de m'immiscer dans vos salades, répondis-je. Tout ce que je veux savoir, c'est d'où Thursday1-4 tient ce pistolet.

— Ça ? dit-elle en exhibant un petit automatique noir que j'avais remarqué dans sa main. Il est chouette, non ? Browning calibre 26 à sécurité latérale.

— D'où le sors-tu ?

— Je l'ai trouvé, alors je le garde, répliqua-t-elle sur la défensive.

Je n'avais pas le temps de rentrer dans ces considérations.

— Dis-moi où tu l'as trouvé sinon tu seras sa prochaine victime.

Elle marqua un silence avant de répondre.

— Il était... dans le tabouret de piano.

— Imbécile ! m'exclamai-je en me mettant debout et en tendant la main pour qu'elle me remette l'arme. C'est l'élément clé de l'énigme de *Jeux de glaces* ! Tu ne peux pas laisser les choses à leur place ?

— Je croyais...

— C'est bien ce que je te reproche. Reste ici le temps que je répare tes bêtises et ne touche à rien. Je répète : ne touche à rien. Compris ?

— Oui, oui, évidemment. Pour qui vous me prenez ? Une gamine ?

Je n'avais pas de temps à perdre en discussions et après avoir demandé à Thursday5 de me suivre sans me lâcher d'une semelle, je sautai de la Brigade des Pianos à la Grande Bibliothèque, puis de là à *Jeux de miroirs* d'Agatha Christie.

Nous débarquâmes à Stonygate dans un petit couloir obscur qui reliait le vestibule et le grand salon. Protégée par la pénombre, je risquai un regard dans le salon. Il s'agissait d'une grande pièce lugubre caractéristique du gothique victorien, toute de boiseries sombres et éclairée avec parcimonie. Une demi-douzaine de personnes bavardaient entre elles, mais surtout, juste en face nous trônait le Goetzmänn à queue que nous venions d'expédier moins de deux minutes auparavant. Et devant lui, le tabouret où l'arme devait être placée. J'étais sur le point de tenter ma chance et de me faufiler dans la pièce, mais j'avais à peine esquissé un pas qu'un jeune homme s'installa au piano et se mit à jouer. Je reculai dans l'ombre et je sentis les doigts de Thursday5 me serrer nerveusement le bras quand les lumières vacillèrent et s'éteignirent, plongeant la demeure dans la pénombre. Nous restâmes tapis dans le noir quand un bonhomme imposant à la mine boudeuse sortit de la pièce en pestant contre les fusibles. Peu après, une vieille femme se rendit à pas hésitants dans la salle à manger et revint avec quelque chose dans les mains. À ce moment-là, la porte d'entrée s'ouvrit à la volée et un jeune homme fit irruption dans le vestibule avec une certaine grandiloquence. Puis une dispute éclata, on entendit la porte du bureau s'ouvrir et claquer, des

vociférations étouffées, et enfin deux coups de feu. Je profitai de l'affolement qui s'empara des personnages présents dans le salon pour m'approcher furtivement du pianiste et lui tapoter l'épaule. Il leva des yeux étonnés et j'exhibai mon insigne de la Jurifiction. Je levai les sourcils, mis un doigt sur mes lèvres et lui fis signe de rejoindre les autres à l'autre bout de la pièce. Il s'exécuta, et dès qu'il eut le dos tourné, je glissai le petit automatique dans le tabouret, entre une partition de Haendel et une autre de Chopin.

Je me hâtai ensuite de rejoindre discrètement Thursday⁵ qui m'attendait, et nous repartîmes illico vers le siège de la Brigade des Pianos.

Quand nous réapparûmes, le chaos régnait dans la pièce. Tous les signaux d'alerte étaient au rouge, les sirènes hurlaient et la console de contrôle n'était plus qu'un tapis de lumières clignotantes. Je fus soulagée – si ce mot se prête à de telles circonstances – de voir que Roger et Charles avaient repris leurs places et s'efforçaient de ramener un semblant d'ordre dans le réseau de distribution des pianos.

— J'ai besoin du Thurmer d'*Agnes Grey*, je l'échange contre un Streicher inerte... brailla Roger.

— Thursday, au nom du ciel, que se passe-t-il ?

Le commandant Bradshaw n'avait pas l'air follement content.

— Je n'en sais rien. Quand je suis sortie, tout était en ordre.

— Vous me dites que vous êtes sortie ? demanda-t-il en ouvrant de grands yeux. Vous avez laissé cet endroit sans surveillance ?

— Je suis allée...

Mais je laissai ma phrase en suspens. J'étais responsable des agissements de mes stagiaires, quels que soient leur personnalité ou l'endroit où elles se trouvent. J'avais commis une erreur. J'aurais dû appeler Bradshaw pour qu'il me couvre ou qu'il expédie quelqu'un d'autre dans *Jeux de glaces*. J'inspirai profondément.

— Je n'ai aucune excuse, monsieur. J'ai foiré. Je suis désolée.

— *Désolée ?* répéta Bradshaw. C'est tout ? Vous êtes désolée ? J'ai la mort de Sherlock Holmes sur les bras, une des séries les plus populaires du monde extérieur est sur le point de partir en quenouille, je n'ai pas besoin qu'une de vos abruties de stagiaires se prenne pour le dieu des pianos.

— Qu'a-t-elle donc fait ?

— Si vous l'aviez surveillée correctement, vous seriez au courant !

— D'accord, d'accord, répondis-je, commençant quelque peu à en avoir marre. C'est ma faute et j'en assumerai les conséquences, mais j'aimerais savoir ce qu'elle a fait avant d'effacer son sourire narquois une bonne fois pour toutes.

— Elle s'est mis dans la tête que la distribution des pianos lui

appartenait durant votre absence, dit-il lentement en essayant de garder son calme. Elle a éliminé toutes les mentions d'un piano de l'œuvre de Melville, Scott et Defoe.

— Quoi ?

Je parcourus la pièce des yeux et aperçus Thursday1-4 dans un coin, les bras croisés et l'air de s'en moquer éperdument.

— C'est comme je vous le dis. Et nous n'avons ni le temps ni les instruments pour les réintroduire. Mais ce n'est pas là le pire.

— Parce qu'il y a pire ?

— En effet. Pour une raison connue d'elle seule, elle a expédié un Broadwood droit dans *Emma* de Jane Austen, en plein milieu du salon de Miss Bates.

— On l'a remarqué ?

— Difficile en général de ne pas remarquer un piano. Dès qu'il est apparu, les spéculations sur son origine sont allées bon train. Miss Bates s'est rangée à l'avis de Mrs Cole et pense qu'il émane du colonel Campbell, mais Emma croit qu'il s'agit de Mrs Dixon. Mrs Weston penche plutôt pour Mr Knightley, lequel a évoqué Frank Churchill. Une vraie pagaille, vous ne trouvez pas ?

— C'est réparable ?

— Les choses sont désormais gravées dans le marbre. Je vais demander à Churchill de prendre le relais, ça ne devrait pas être trop grave. Mais tout ceci est de votre faute, Thursday, et je n'ai pas d'autre choix que vous mettre à pied le temps de l'enquête disciplinaire.

— Gardons le sens de la mesure sur cette affaire, commandant. Je sais que je suis responsable, mais pas coupable. C'est vous qui m'avez confié cette mission, et je vous ai répondu que je ne pouvais pas.

— Ce serait de ma faute, donc.

— En partie.

— Mouais, répondit Bradshaw, la moustache hérissée de colère. Je saurai en tenir compte. Reste que vous êtes suspendue.

Je désignai Thursday1-4 du pouce.

— Et elle ?

— C'est votre stagiaire, Thursday. Débrouillez-vous.

Il prit une profonde inspiration, secoua la tête, s'adoucit un instant pour me souhaiter bonne chance et s'en alla. Je demandai à Thursday5 d'aller m'attendre au Conseil des Genres et fis signe à Thursday1-4 de me rejoindre dans le couloir.

— Peux-tu me dire à quoi tu pensais en agissant ainsi ?

— Oh, allez, ne soyez pas si vache. Il n'y a pas eu de dégâts vraiment sérieux. Oui, j'ai expédié un piano dans *Emma*. Mais personne ne l'a reçu sur la tête.

Je la considérai un moment. Même en prenant en compte son incroyable arrogance, cette affaire n'avait ni queue ni tête.

— Tu n'es pas idiot. Tu savais pertinemment que tu serais virée une bonne fois pour toutes, alors pourquoi ?

Elle leva sur moi des yeux luisant de haine froide.

— De toute façon, vous alliez me virer. Je n'avais pas l'ombre d'une chance.

— Elle était mince, reconnus-je, mais réelle.

— Pas d'accord. Vous me détestez. Vous m'avez toujours détestée. Dès ma première publication. Nous aurions pu devenir des amies, mais vous n'avez jamais daigné venir me voir. Jamais, en quatre livres. Pas une carte postale, pas une note de bas de page, rien. Je suis plus proche de vous que votre famille, Thursday, et vous m'avez traitée comme une moins-que-rien.

Je compris enfin.

— Tu as envoyé le piano dans *Emma* uniquement pour me fourrer dans le pétrin, c'est ça ?

— Après ce que vous m'avez fait, vous méritez bien pire. Vous avez eu une dent contre moi dès que je suis arrivée à la Jurifiction. Tous autant que vous êtes.

Je secouai la tête avec tristesse. Elle était dévorée par la haine. Mais au lieu d'essayer de la réprimer, elle la déversait sur son entourage. Je soupirai.

— C'est parce que tu t'es sentie offensée que tu t'es vengée ?

— Même pas, répliqua calmement Thursday¹⁻⁴. Vous verrez ce que c'est qu'une vengeance quand vous la verrez.

— Rends-moi ton insigne.

Elle le tira de sa poche et le jeta à terre.

— Je me barre, cracha-t-elle. Même si vous me le demandiez à genoux, je ne voudrais pas de la Jurifiction.

Je fis mon possible pour ne pas éclater de rire devant le grotesque de son raisonnement. Mais elle n'y pouvait rien. Elle avait été écrite ainsi.

— Allez, rentre chez toi, lui dis-je d'une voix égale.

Elle parut étonnée de constater que toute colère m'avait quittée.

— Vous ne m'insultez pas ? Vous n'essayez pas de me frapper, ou de me tuer, que sais-je ? Vous manquez de cran, voilà la vérité.

— Je n'en ferai pas plus. Dis-moi, tu ne me connais vraiment pas du tout, n'est-ce pas ?

Elle me dévisagea un instant, puis elle disparut.

Je demeurai quelques minutes dans le couloir à me demander si j'aurais pu agir autrement. Pas tellement, sinon ne pas lui accorder ma confiance une seule seconde. Je haussai les épaules, tentai sans succès d'obtenir que quelqu'un des Taxis TransGenres veuille bien décrocher, vérifiai que j'étais dans les temps pour la réunion du comité de direction, puis je me dirigeai lentement vers les ascenseurs.

Le comité de direction

Le Conseil des Genres est le corps administratif en charge de tous les aspects réglementaires du Monde des Livres, qui vont des questions de politique générale débattues en assemblée plénière à la gestion des affaires courantes, l'approvisionnement en procédés narratifs, et même le contrôle de la distribution des mots nouveaux issus de la Mer de Texte. Il a autorité sur l'Inspection du Livre, qui décide des livres à publier ou à oublier, ainsi que sur le Grand Central du Texte et la Jurifiction – mais uniquement pour les instructions générales. Il fait généralement preuve d'impartialité, mais il faut le surveiller, et c'est là que j'entre en jeu.

Au lieu de me rendre directement à la Jurifiction ou au Conseil des Genres, je m'accordai une petite promenade dans *Le Guide des Monts des Grands Lacs en dessin* de Wainwright. J'y venais souvent quand j'étais d'humeur méditative, et même si les lignes dessinées que je gravissais n'étaient pas aussi belles que les vraies montagnes, elles se montraient paisibles et accueillantes, imprégnées qu'elles étaient d'un amour pour elles difficilement surpassable. Je m'assis sur une esquisse d'herbe tiède au sommet du Haystacks, lançai une pierre dans le petit lac et contemplai les vaguelettes crayonnées s'éloigner du point de chute en cercles concentriques. Je restai là une heure avant de rebrousser chemin, rassérénée.

Je retrouvai Thursday5 qui m'attendait toujours, assise près de la fenêtre qui donnait sur les autres tours. Elle se leva à mon approche.

— Je suis désolée, dit-elle.

— De quoi donc ? Tu n'y es pour rien.

— Mais vous certainement pas non plus.

— C'est comme ça. Elle est stagiaire. Elle ne porte aucune responsabilité. Ses fautes sont les miennes.

Je me tus pour réfléchir à ce que je venais de dire. Elle était fougueuse, passionnée et capable de colères quasiment incontrôlables. Ses fautes étaient *véritablement* les miennes.

Je pris une profonde inspiration et consultai ma montre.

— C'est l'heure, dis-je sur un ton découragé, l'heure de la réunion du comité de direction.

— Oh ! s'exclama Thursday5 qui fouilla dans son sac avant d'en sortir un petit carnet jaune et un stylo.

— J'espère que ce n'est pas ce à quoi je pense.

— À quoi pensez-vous ?

— À un carnet d'autographes.

Elle resta silencieuse et se mordit la lèvre.

— Si l'idée de demander un autographe à Harry Potter te passe par la tête, ta journée est terminée sur-le-champ.

Elle poussa un profond soupir et rangea le carnet dans son sac.

La réunion de direction avait lieu dans la salle plénière. Le grand fauteuil sur l'estrade était celui de Paprass, flanqué de part et d'autre de ceux de ses conseillers et de ses plus proches collaborateurs. Nous arrivâmes les premiers vingt minutes avant l'heure. Je rejoignis mon siège habituel, sur la gauche des bancs occupés par les Genres, et Thursday5 prit place derrière moi. Le Lecturomètre affichait la même tendance à la baisse, et je laissai mon regard errer à travers la salle, histoire de me remettre les idées à leur place. On pouvait voir sur les murs les portraits de différentes personnalités qui s'étaient distinguées d'une façon ou d'une autre au service du Conseil des Genres. L'avant-dernier de la rangée était le mien, coincé entre Nounours et Henry Pooter.

— Quel est l'ordre du jour ? me demanda Thursday5.

Je haussai les épaules, car tout ce cinéma commençait à me peser. Je ne pensais qu'à une chose, c'était rentrer chez moi, loin de la fiction et des facettes de ma personnalité dont je ne m'étais jamais souciée.

— Va savoir, dis-je avec indifférence. Le taux de lecture qui baisse, j' imagine. Au fond, c'est la seule chose qui compte.

À ce moment-là, les grandes portes s'ouvrirent et Paprass fit son apparition, suivi de sa cohorte habituelle de parasites. Il me repéra immédiatement et choisit un chemin qui passait par l'endroit où j'étais.

— Bonjour, Next, fit-il. J'ai entendu dire que vous aviez été mise à pied ?

— Ce sont des choses qui arrivent quand on se bat en première ligne, répondis-je perfidement.

Paprass avait toujours occupé un poste de rond-de-cuir. S'il saisit l'allusion, il n'en laissa rien paraître.

— Vous allez bien, monsieur ? ajoutai-je.

— Il ne faut pas se plaindre. C'est laquelle, celle-là ? demanda-t-il en désignant Thursday5 comme on montrerait la porte des toilettes.

— Thursday5, monsieur.

— Vous avez commis une erreur en excluant l'autre. J'aurais réclamé un deuxième avis sur elle, voire un troisième s'il était resté quelqu'un à qui le demander. Quoi qu'il en soit, vous avez pris une décision et je la respecte. L'affaire est close.

— Je suis descendue récemment à l'atelier de réparation et

Isambard m'a appris que le Conseil des Genres demande avec insistance d'augmenter la capacité de débit des canalisations.

— Ah oui ? répondit mollement Paprass. J'aurais préféré qu'il tienne sa langue.

Il se dirigea vers l'estrade, prit place sur le siège central et se plongea dans ses notes. Le silence retomba dans la salle, seulement rompu par le cliquetis occasionnel du Lecturomètre quand il affichait une nouvelle baisse du taux de lecture.

Le délégué qui se présenta ensuite était le colonel Barksdale, le chef d'état-major des Forces Alliées du Conseil des Genres. Il s'assit à quatre places de moi sans daigner m'accorder un regard. Nous ne nous étions jamais beaucoup fréquentés dans le passé, car je n'appréciais pas son bellicisme permanent. Le suivant fut Baxter, le conseiller principal du sénateur, qui lança un coup d'œil mauvais dans ma direction. En réalité, les huit membres du comité de direction ne me portaient guère dans leur cœur, hormis Joyau Noir, le sénateur équestre. Rien d'étonnant à cela. Outre le fait que j'étais la seule Extérieure du comité exécutif, j'avais qualité de DBDBS, et par conséquent, je possédais l'arme que toutes les assemblées craignent : le droit de veto. Je m'efforçais d'accomplir au mieux ma mission, malgré l'inimitié que cela m'attirait.

Je remarquai que Thursday5 se tournait avec espoir vers la porte à chaque fois qu'elle s'ouvrait, mais hormis les dix membres habituels, personne d'autre ne se présenta.

— Bienvenue à tous, déclara Paprass en se mettant debout.

Nous n'étions pas nombreux dans la salle des débats, mais les réunions du comité de direction se déroulaient généralement ainsi, à huis clos.

— J'ai le regret de vous informer que Mr Harry Potter ne peut se joindre à nous en raison des restrictions de copyright, nous réserverons donc pour une autre occasion le sujet sur l'approvisionnement en personnages issus des jeux vidéo.

Des grommellements s'élevèrent, et je surpris plusieurs sénateurs qui rangeaient leur carnet d'autographes dans leur sac.

— Absences excusées, poursuivit Paprass. Le Fantôme de l'Opéra est trop vivant pour venir, la Vénus Snork est chez le coiffeur et le sénateur Zigo a comme d'habitude un empêchement. Nous pouvons à présent commencer. Premier point, le problème des grammasites. Mr Bramford ?

Le sénateur Bramford était un bonhomme courtaud aux cheveux blonds et rares dont les yeux étaient si petits qu'on les distinguait à peine. Il portait ostensiblement un bleu de travail sous son habit sénatorial, et depuis près de quatre décennies, il était en charge de ce que nous appelions « le problème des grammasites », manifestement

sans grand résultat. Les dégâts que causaient ces petits parasites sur les livres dont ils se nourrissaient étaient aussi irréparables que coûteux. Malgré les efforts déployés dans le passé, leur nombre n'avait en rien diminué. L'extermination de masse avait souvent été évoquée mais les Naturalistes avaient poussé de hauts cris. Ces créatures étaient certes nuisibles, mais les petits étaient mignons comme tout avec leurs grands yeux et leur fourrure pelucheuse, ce qui leur conférait un avantage indéniable pour assurer la sauvegarde de l'espèce.

— Le problème est bien connu de tous, je ne l'exposerai pas de nouveau. Il me suffira de dire que le nombre des grammasites a tragiquement augmenté ces dernières années, et afin de contenter les Naturalistes, je propose la mise sur pied d'un programme d'analyse textuelle au cours duquel les spécimens représentatifs des sept cents et quelque variétés connues seraient parquées dans des traités universitaires particulièrement bavards et indigestes. De cette façon, l'espèce serait préservée, et nous pourrions le cas échéant la réintroduire, ou alors procéder à son éradication.

Bramford se rassit, et Paprass demanda le vote à mains levées. Nous étions tous d'accord. Les grammasites étaient un vrai fléau, il fallait s'en occuper.

— Deuxième point, reprit Paprass, la baisse du taux de lecture. Baxter ?

Baxter se leva et se tourna vers l'assistance. Pour dire le vrai, les autres délégués suivaient tous Paprass aveuglément, hormis peut-être Joyau. C'est donc essentiellement à moi qu'il s'adressait. En tant que détentrice du droit de veto, j'étais la seule qu'il lui fallait convaincre.

— La chute du nombre de lecteurs est au centre de nos préoccupations depuis maintenant de nombreuses années. Les efforts dispendieux déployés dans le Puits des Histoires Perdues pour bâtir de nouveaux livres qui auraient accroché l'imagination des lecteurs se sont soldés par des échecs. La Commission pour le Redéploiement de la Lecture, que je représente, a formulé quelques idées radicales pour redynamiser l'intérêt pour les romans.

Il tourna sa feuille de papier et toussota avant de poursuivre.

— Une enquête conduite dans le monde réel nous a convaincus que *l'interactivité* était le mot clé de la nouvelle génération. Pour bon nombre de lecteurs, les livres sont trop figés en ne proposant qu'une seule ligne d'information. Une nouvelle forme de romans permettant aux lecteurs de choisir l'orientation à donner à l'histoire est certainement la voie à suivre.

— Est-ce que ça n'est pas la nature des livres ? demanda Joyau Noir en claquant du sabot sur son pupitre avec colère, ce qui fit valser l'encrier. Le plaisir de la lecture vient de la *progression* des intrigues.

Même si l'on sait ce qui va se produire, la manière est de toute façon intéressante.

— Je suis on ne peut plus d'accord avec vous, répliqua Baxter, mais notre lectorat traditionnel prend de l'âge et la jeunesse actuelle a grandi sans avoir pris l'habitude de lire des romans.

— Et que proposez-vous ? demanda Paprass.

— De créer un nouveau genre de livre. Un livre *interactif* qui, hormis la présentation d'une dizaine de protagonistes, démarre par des pages blanches. Puis, au fur et à mesure de son écriture, on détermine par sondage auprès des lecteurs les personnages à éliminer ou à conserver. À la lecture des résultats, nous rédigeons le chapitre suivant et une fois celui-ci terminé, nous interrogeons de nouveau nos lecteurs. J'appellerais cela un « livre-réalité », la vie comme elle est, avec la part humaine qui la rend si riche.

— Et les passages ennuyeux qui vont avec ? demandai-je du haut de mon expérience de la télé-réalité.

— Je n'ai pas dit que *tous* les livres devaient être conçus sur ce modèle, s'empressa de répondre Baxter mais notre intention est d'apporter de la modernité au livre pour attirer le marché des jeunes. La société change, et si nous n'évoluons pas avec elle, les livres vont disparaître, et nous avec.

Comme pour appuyer ses arguments, il leva un bras vers le Lecturomètre, qui chuta de dix-sept lectures en signe d'approbation.

— Pourquoi ne pas tout simplement écrire des livres meilleurs ? demandai-je.

— Parce que c'est cher, long et sans garantie de succès, intervint le sénateur Aimsworth, que l'on n'avait pas entendu jusque-là. D'après ce que nous avons vu du monde réel, la réussite est certaine. Baxter a raison. L'avenir réside dans le livre-réalité fondé sur des décisions démocratiques partagées entre les créateurs et les lecteurs. Donnez aux gens ce qu'ils veulent, et comme ils le veulent.

— Une fois que le coup est parti, on ne peut plus l'arrêter, observai-je. Vous faites fausse route. J'en suis intimement persuadée.

— Vos préventions sont déplacées, Miss Next. Quel mal y a-t-il à offrir le choix au lecteur ? Nous allons voter. Pour le financement du projet de livre-réalité ?

Tout le monde leva la main sauf le sénateur Joyau et moi. Moi, parce que je n'étais pas d'accord, et Joyau parce qu'il avait un sabot. Aucune importance. Il était contre.

— Comme d'habitude, grommela le sénateur, madame je-sais-tout fait de la résistance. Vos objections, Miss Next ?

Je pris une profonde inspiration.

— Mesdames et messieurs, je vous rappelle que nous n'appartenons pas à l'industrie du livre. Nous ne sommes pas ici dans une réunion

éditoriale avec des objectifs de vente, des études de marché et des groupes de réflexion. Le livre est peut-être le moyen de les transmettre, mais ce sont les *histoires* que nous sommes chargés de diffuser. Les gens aiment les histoires. Les histoires font du bien. Les histoires *fonctionnent*. Elles clarifient et captent l'essence de l'esprit humain. Les histoires, sous toutes leurs formes – de vie, d'amour, de savoir –, ont marqué l'essor de l'humanité. Et les histoires, croyez-moi, accompagneront le dernier individu animé d'un souffle de vie. Il nous faudra être présents pour apporter notre soutien à cet ultime être humain. Je suggère fortement de placer nos espoirs dans de bonnes histoires bien racontées et de laisser l'interactivité à sa condition d'engouement passager qu'elle connaît dans le Monde Extérieur. Au lieu de subir l'esclavage de l'opinion du lecteur, nous devrions la guider.

Je me tus et contemplai l'assemblée de visages dubitatifs. Le Lecturomètre afficha une nouvelle baisse de vingt-huit lecteurs.

— Écoutez, je suis aussi préoccupée que vous par la désaffection de la lecture, mais la solution ne se trouvera pas dans des mesures irresponsables ou désespérées. Nous devons revenir à la racine du mal et nous demander pourquoi les gens préfèrent *L'Échange de rein samaritain* à un bon bouquin. Si nous sommes incapables de créer des romans de bonne qualité, qu'au moins nous prenions l'affaire à bras-le-corps au lieu d'imaginer des gadgets qui visent à flatter les instincts les plus bas.

Le silence se fit. J'en pensais à peine les trois quarts, mais il fallait enfoncer le clou. Il devait y avoir de la place sur cette planète pour à la fois *Le Docteur Jivago* et *Les Maçons du cœur* mais les indicateurs étaient déjà bien trop bas, et je ne voulais pas qu'ils continuent à chuter. Ils me regardaient tous sans mot dire tandis que Paprass tambourinait des doigts sur son pupitre.

— Est-ce que cela veut dire que vous exercez votre veto ?

— En effet.

Un grognement courut dans les rangs des sénateurs et je me demandai tout à coup si je n'avais pas poussé le bouchon trop loin. Ils ne voulaient après tout que le bien du Monde des Livres, comme moi, et qui plus est, je n'avais rien de mieux à leur proposer.

— J'aimerais créer ma propre commission de réflexion pour étudier l'opportunité de stratégies alternatives, dis-je avec l'espoir de les amadouer en utilisant le même vocabulaire prétentieux qu'eux. Si je ne parviens à rien, alors nous adopterons votre idée d'interaction, aussi sottise qu'elle paraisse.

— Très bien, dit Paprass alors qu'ils échangeaient tous des regards contrariés. Je vous connais trop bien pour espérer un revirement de votre part, allez-y et nous évaluerons la situation la semaine

prochaine. Point suivant ?

Le colonel Barksdale se leva et prit pour considérer l'assemblée la mine tragique avec laquelle il annonçait les mauvaises nouvelles. Il n'en donnait jamais d'autres. En fait, je suis convaincue qu'il *intriguait* pour que les nouvelles soient mauvaises et ainsi avoir le plaisir de nous les communiquer. Il était à la tête de la Défense depuis huit ans et à l'évidence, il espérait franchir un palier avec une guerre intergenre ou deux. Une occasion de parvenir à la gloire, en d'autres termes.

— Je pense que tout le monde a entendu parler de la menace récente que fait peser Speedy Cagoule sur la stabilité du Monde des Livres ?

Il y eut un murmure d'assentiments.

— Bon. En tant que responsable de la sécurité, je souhaiterais que l'unanimité se fasse autour d'un plan d'action décisif, mais surtout *définitif*. Si Cagoule est capable de fabriquer une bombe sale, alors aucun de nous n'est en sécurité. Les tenants de la ligne dure parmi les genres Religieux et Féministe sont prêts à se mobiliser pour la guerre afin de préserver leurs idéaux, et à mon avis, une attaque préventive montrerait à ces petits salopards sans morale de quel bois nous nous chauffons. J'ai trois sections de Danverclones qui n'attendent que mon signal pour franchir la frontière. Ce sera vite terminé, le Roman Grivois est un genre moribond.

— Ce n'est pas aller un peu vite en besogne, une guerre ? demandai-je. Cagoule va faire tout son possible pour s'acheter une respectabilité. Et même s'il a effectivement construit une bombe sale, encore faut-il qu'il parvienne à la poser. Comment peut-il faire pour introduire en douce une arme pareille chez les Féministes ? C'est la frontière la mieux gardée du Monde des Livres.

— Nous savons de source sûre qu'il pourrait se faufiler grâce à des mots à double sens dans un vaudeville, puis de là passer dans la Comédie par l'entrée de derrière et poser sa bombe.

— Pures suppositions. Et notre bonne vieille diplomatie ? Vous pourriez proposer à Cagoule des intrigues secondaires ou même des dialogues issus des surplus du Puits pour qu'il dilue les pires excès du genre. Il accueillera favorablement cette offre. Car au fond, tout ce qu'il cherche, c'est à se développer en tant que genre.

Le colonel Barksdale tambourina des doigts avec impatience et ouvrit le bec pour parler, mais Paprass fut plus rapide que lui.

— Voilà justement le problème. Le Religieux s'inquiète de la politique expansionniste du Roman Grivois. Circulent même des rumeurs disant qu'il veut reconquérir la zone deshumourisée. J'ajoute que le prix des intrigues secondaires et les dialogues s'élèvent à sept cent cinquante guinées le kilo.

— A-t-on des preuves qu'il détient effectivement une bombe sale ? demandai-je. Il pourrait s'agir d'un bluff.

Pap rass fit un signe au colonel Barksdale qui me tendit un dossier marqué « Terriblement confidentiel ».

— Ce n'est pas du bluff. Nous avons reçu des rapports alarmants sur une vague d'obscénités incongrues dans un genre aussi éloigné que la Tragédie. Charles Dickens, pas moins.

— *La Maison d'Âpre-Vent*, lus-je sur la feuille de papier qu'on me remit. Je cite : *Sir Leicester se renverse dans son fauteuil, retient son souffle, et éjacule...*

— Vous voyez ? dit Barksdale pendant que les autres délégués murmuraient entre eux en hochant la tête d'un air outré. Et celui-là !

Il me passa un autre document, cette fois *Polyeucte*, de Corneille.

— ... *Et le désir s'accroît quand l'effet se recule.*

— Et ce n'est pas tout ! s'exclama-t-il avec aplomb. Nous avons constaté la présence d'un auteur qui s'appelle Marcel Prout.

— C'est Proust, lui fis-je remarquer. En classe, ce nom nous faisait déjà ricaner.

— Quoi qu'il en soit, répliqua-t-il sans se laisser désarçonner, les deux autres preuves suffisent à prendre la menace extrêmement au sérieux. Les Danversclones sont prêtes. Je n'attends que votre feu vert...

— On appelle ça une altération de sens.

C'était Thursday5. Jamais l'assemblée n'avait observé une telle entorse aux règles protocolaires, et je l'aurais volontiers chassée de là à coups de pied dans le train si elle n'avait pas vu juste.

— Pardonnez-moi, grinça le sénateur Pap rass sur un ton sarcastique, j'ai sûrement manqué la réunion au cours de laquelle la seconde Thursday a été élue au Conseil de Sécurité. Les stagiaires de la Jurifiction sont là pour apprendre, je fermerai donc les yeux pour cette fois. Mais un mot de plus... !

Pas du tout démontée, Thursday5 reprit la parole.

— Ces extraits vous ont-ils été fournis par le sénateur Cagoule ?

Pap rass ne perdit pas de temps et fit signe aux nombreuses Danversclones qui se tenaient à proximité.

— La Sécurité ? Vous voyez la Thursday avec des fleurs dans les cheveux ? Renvoyez-la à son...

— Elle m'accompagne et je réponds d'elle, intervins-je en m'adressant à Pap rass qui me fusilla du regard en retour. Il me semble que sa position mérite d'être entendue.

Pap rass et Barksdale se regardèrent sans dire un mot, cherchant un point quelconque du règlement à invoquer. Ils n'en trouvèrent pas. C'était précisément pour ces occasions que le Grand Manitou m'avait accordé le droit de veto : afin de calmer le jeu et faire que le Conseil

des Genres réfléchisse un peu avant d'agir.

— Alors ? dis-je. Avez-vous reçu ces extraits du sénateur Cagoule ?

— Eh bien, peut-être pas... à proprement parler, répondit Barksdale en haussant les épaules. Mais les preuves sont bel et bien là, et n'ont pas à être discutées une seule seconde.

— Ce que je voudrais vous faire comprendre, reprit Thursday5, c'est qu'il s'agit simplement de mots dont la signification a évolué avec le temps et que les phrases que vous avez relevées ont été écrites exactement comme ça. Altération de sens.

— Je ne suis absolument pas convaincu, ma chère, répondit Paprass avec condescendance.

— Ah bon ? rétorquai-je. Alors quand Lydia, dans *Orgueil et préjugés*, parle de Brighton en disant : *Les tentes se dressaient dans une magnifique pureté de lignes, gorgées de jeunesse et de gaieté*, à quoi fait-elle allusion, à votre avis ?

— Oui, bien sûr... répondit le sénateur, soudain mal à l'aise sous la pression que Thursday5 et moi exerçons sur lui.

Une rumeur s'éleva des rangs des députés. Je repris la parole.

— Les mots évoluent. Celui qui vous a fait parvenir ces extraits a manifestement une attirance pour l'affrontement plutôt que la négociation. Je vais opposer de nouveau mon veto. Je propose que la voie diplomatique soit explorée jusqu'à ce que nous possédions des preuves irréfutables que Cagoule est aussi dangereux qu'il le prétend.

— Vous vous trompez, pesta Paprass qui contenait mal sa rage en se levant à demi pour rassembler ses notes. Vous vous avancez sur un terrain moralement glissant en vous rangeant du côté du Roman Grivois.

— Il serait moralement encore plus glissant si je n'agissais pas ainsi. Je ne vais pas approuver une guerre pour quelques mots ambigus tirés des classiques. Montrez-moi une seule scène explicite de sexe lourdingue ou mal écrite dans *La Promenade au phare*, et je vous assure que c'est moi qui mènerai la bataille.

Paprass m'observa un instant avant de détourner les yeux avec colère.

— C'est maintenant qu'il faut agir. Il faut écraser la rébellion dans l'œuf.

Il se tut et reprit contenance.

— Deux veto dans la même journée. Vous pouvez être particulièrement fière de vous. J'espère que vous tiendrez le même discours quand *Le Deuxième Sexe* sera contaminé par les sous-entendus salaces.

Sur ces mots, il s'éclipsa en coup de vent, rapidement suivi par Barksdale, Baxter puis tous les autres, qui défilèrent en hochant la tête et en montrant leur réprobation avec des mines écœurantes de

flagornerie. Le sénateur Joyau était le seul à faire bande à part. Il me fit un geste qui signifiait « Bon courage ! » avant de partir au trot vers la sortie.

Nous restâmes seules avec le Lecturomètre qui conclut en chutant de trente-six lecteurs.

— Bien vu, le coup de « l'altération de sens », dis-je à Thursday5 une fois de retour aux ascenseurs.

— Ce n'était pas grand-chose.

— Pas grand-chose ? Ne te mésestime pas. Tu as probablement évité une guerre.

— L'avenir le dira. Dites-moi, je voulais vous demander. Vous vous êtes qualifiée de DBDBS, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que je suis le Dernier Bastion de Bon Sens du conseil. En ma qualité d'Extérieure, je possède une indépendance de pensée que n'a pas le Monde des Livres, généralement prédéterminée. Aucune décision n'est prise sans que je sois consultée.

— Vous devez parfois vous faire des ennemis.

— Erreur, répliquai-je. Je me fais *toujours* des ennemis.

Nous retournâmes dans les locaux de la Jurifiction et j'allai rendre officiellement mon badge à Bradshaw. Il le prit sans rien dire et se replongea dans son travail. Je tournai les talons et rejoignis d'un pas découragé Thursday5 qui m'attendait près de mon bureau sans dissimuler son impatience. Le stage arrivait à son terme, je savais qu'elle voulait être fixée sur son sort d'une façon ou d'une autre.

— J'ai le choix entre trois recommandations, commençai-je en réinstallant sur ma chaise. La première est que tu postules à une formation supplémentaire. La deuxième que tu réapprennes toutes les bases. La troisième que tu quittes définitivement le service.

Je levai les yeux sur elle et découvris ma propre image me regardant. J'avais l'impression de me trouver devant un miroir, l'effet était très déroutant. Mais il me fallait rester ferme et prendre une décision fondée sur ses résultats et ses qualités.

— Tu as été à deux doigts de te faire dévorer par un grammasite et tu n'as pas levé le petit doigt quand j'ai été menacée de mort par le Minotaure. D'un autre côté, tu as marqué des points avec « l'altération de sens », ce qui était plutôt malin de ta part.

Elle me considéra un moment avec espoir.

— Je dois cependant prendre la totalité en considération, sans préjugé, que ce soit dans un sens ou dans l'autre. L'épisode du Minotaure est trop grave pour que je l'ignore, et bien que j'apprécie beaucoup tes manières folkloriques, je suis désolée, mais mon avis sera de ne pas t'intégrer à la Jurifiction, ni aujourd'hui, ni à l'avenir.

Elle resta silencieuse quelques instants puis parut sur le point de fondre en larmes, ce qu'elle fit une seconde ou deux plus tard. Elle aurait peut-être pu faire un agent de la Jurifiction correct, mais la probabilité qu'elle se fasse tuer était trop élevée pour que je prenne ce risque. Durant mon apprentissage, il s'en était fallu de peu que je me fasse descendre dans *Fido chien de berger* par des drogués à l'émotion. Dans la même situation, Thursday5 n'aurait pas survécu, et je ne voulais pas de ce poids sur ma conscience. Elle était plus à mes yeux qu'une version de ma propre personne, je la considérais proche de la famille, je ne voulais pas qu'il lui arrive du mal.

— Je comprends, dit-elle entre deux reniflements en se tamponnant le nez avec un mouchoir en lambeaux.

Elle me remercia pour le temps que je lui avais consacré, se répandit de nouveau en excuses pour le Minotaure, déposa son badge sur mon bureau et disparut dans son livre. Je me renversai sur mon siège et poussai un long soupir. En virant les deux Thursday, j'avais vraiment passé une sale journée. Je n'aspirais qu'à rentrer chez moi, mais la dépense d'énergie exigée par un saut transfictionnel vers le Monde Extérieur aurait pu se révéler problématique avec l'estomac vide. Je consultai ma montre. Il n'était que 4 heures, et à cette heure-là les agents de la Jurifiction ne détestaient pas prendre le thé. Et pour prendre leur thé, ils choisissaient les meilleurs salons du Monde des Livres. Ou d'ailleurs, si besoin était.

Le Parangon

Il y a trois choses dans la vie qui font passer les pires ennuis pour des futilités. La première est une tasse de thé – Assam et un peu de Lapsang, servi avant d'être noir avec un nuage de lait et un soupçon de sucre. Délassant, réconfortant au possible. La deuxième, naturellement, est un grand bain chaud. La troisième se nomme Puccini. Un bain avec une tasse de thé brûlant et Puccini. Le pied.

Il s'appelait le Parangon et c'était le salon de thé des années folles par excellence niché dans les décors secondes d'*Éclair de chaleur* de Wodehouse. Une fois poussées les portes ouvragées, on était accueilli par des présentoirs de verre contenant les plus somptueux gâteaux et pâtisseries qui fussent. Au-delà se trouvait le salon de thé proprement dit, où tables et box de bois sombre se mariaient avec bonheur avec l'intérieur lambrissé. Sur les murs, des bas-reliefs de plâtre montraient des athlètes grecs en plein ébat athlétique ou équestre. S'ajoutaient à l'arrière deux salons privés, l'un en boiseries claires et l'autre tout de moulures sculptées des plus délicates. Inutile de préciser qu'il était fréquenté par les créatures usuelles des romans de Wodehouse. C'est-à-dire de tantes volubiles et péremptoires.

Deux agents de la Jurifiction occupaient la table que nous réservions habituellement pour notre thé de trois heures et demie. Le premier était un homme de grande taille portant une robe noir de jais boutonnée jusqu'au cou. Il avait le teint pâle, des pommettes hautes et une petite barbiche pointue. Assis les bras croisés, il considérait les autres clients de la salle avec un air de supériorité méprisante, les sourcils levés impérieusement. C'était le pire tyran parmi les tyrans, un dictateur sanguinaire responsable de la mort de millions de personnes dans sa quête interminable et plutôt confuse d'asservir la totalité des êtres de l'univers connu. L'autre était bien sûr un hérisson d'un mètre quatre-vingt-dix paré d'une multitude de jupons, un tablier et un bonnet, un panier d'osier au bras. Il n'y avait pas au sein de la Jurifiction d'équipe plus réputée que celle que formaient Mrs Tiggywinkle et l'empereur Jark. Le hérisson était issu de Beatrix Potter et l'empereur d'une série de romans de très mauvaise science-fiction.

— Bonjour Thursday ! tonna-t-il lorsqu'il m'aperçut, un semblant de sourire sur son orgueilleux visage.

— Salut, Votre Majesté. Comment se porte la domination de la galaxie ces temps-ci ?

— Sacrée besogne, répondit-il en levant les yeux au ciel. Écoutez, j'envahis sur un coup de tête des civilisations paisibles, j'anéantis leurs villes et provoque des calamités en général atroces, et voilà que sans raison aucune, elles se retournent contre moi.

— Totalement absurde de leur part, observai-je en clignant de l'œil à Mrs Tiggywinkle.

— Exactement, poursuivit Jark sans relever la note de sarcasme. Ce n'est pas comme si je passais tout le monde par le fil de l'épée. Non, j'ai généreusement décidé d'épargner plusieurs centaines d'individus pour les réduire en esclavage et qu'ils élèvent une statue de moi de quatre cents mètres de haut qui se dressera triomphalement au-dessus des dépouilles des vaincus.

— C'est peut-être ce qui explique qu'ils ne vous aiment pas, murmurai-je.

— Ah bon ? demanda-t-il, l'air vraiment préoccupé. Vous croyez que la statue est trop petite ?

— Non, c'est plutôt le fait qu'elle se dresse triomphalement sur les dépouilles des vaincus. Les gens, dans leur majorité, n'apprécient guère que le responsable de leur infortune remue le couteau dans la plaie.

Jark renifla avec dédain.

— Voilà le problème avec les subalternes, aucun sens de l'humour.

Puis il s'enferma dans un silence maussade, sortit un cahier des plis de sa robe, passa la langue sur la pointe d'un crayon et se mit à écrire.

J'allai m'asseoir à côté de lui.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un discours. Les Thargoïdes m'ont aimablement accepté comme empereur-dieu de leur système solaire et j'ai pensé que ce serait délicat de ma part de prononcer quelques mots de remerciements, sans omettre de leur rappeler qu'ils sont quantité négligeable et de les menacer d'extermination s'ils s'écarterent du droit chemin.

— Vous pouvez m'en lire le début ?

Jark regarda ses notes.

— « Chère minable piétaille, j'ai pitié de votre insignifiance. » Alors ? qu'est-ce que vous en pensez ?

— Ma foi, ça me semble au poil, le rassurai-je. Où en sommes-nous de l'affaire Holmes ?

— Nous avons essayé toute la matinée de pénétrer dans la série, dit Jark en mettant de côté son discours pour prendre une cuillerée de la tarte que l'on venait de poser devant lui. Mais sans succès. J'ai entendu dire que vous aviez été mise à pied. Que s'est-il passé ?

Je lui racontai l'affaire du piano et de *Emma*, et il siffla doucement.

— C'est embêtant. Mais je ne m'en ferais pas trop, si j'étais vous. J'ai vu Bradshaw dresser le planning de service pour la semaine

prochaine, et votre nom y figurait. Excusez-moi un instant.

Il leva un doigt soigneusement manucuré vers la serveuse et dit :

— Du sucre sur la table, ma fille, ou je vous fais mettre à mort, vous, votre famille et votre descendance.

La serveuse s'inclina poliment, comme si de rien n'était, et répondit :

— Si vous me tuez, Splendeur impériale, je serais de toute façon privée de descendance, n'est-ce pas ?

— Oui, femme, mais je pensais *évidemment* à celle qui existe aujourd'hui.

— Ah, dit-elle. Eh bien comme ça, les choses sont claires.

Sur ces mots, elle salua avec grâce et tourna les talons.

— J'ai toujours des problèmes avec cette serveuse, grommela Jark après qu'elle fut partie. Vous croyez qu'elle...se moque de moi ?

— Oh non, fit Mrs Tiggywinkle en réprimant un sourire. Je suis sûre qu'elle tremble devant vous.

— Est-ce que quelqu'un a pensé à dériver le conduit d'alimentation des Sherlock Holmes du Monde Extérieur ? leur demandai-je. En trouvant le bon endroit pour placer un Crible Textuel, on pourrait diriger la série vers un moteur d'encodage narratif au Grand Central du Texte et réécrire la fin en nous servant de *La Solution* à 7 %, le pastiche de Nicholas Meyer. Cela devrait permettre de stabiliser les choses le temps que nous trouvions une solution durable.

— Mais où exactement installer le Crible ? opposa Jark non sans pertinence.

— Mais qu'est-ce exactement qu'un Crible Textuel ? demanda Mrs Tiggywinkle.

— On ne sait pas trop, répondis-je.

La serveuse réapparut avec le sucre.

— Merci, dit Jark avec affabilité. J'ai décidé de... d'épargner votre famille.

— Votre Grandeur est trop bonne. Peut-être pourriez-vous juste torturer l'un des miens ? Mon petit frère, par exemple ?

— Non, ma décision est prise. Je vous épargne. Laissez-moi, maintenant, ou je... Oh non. Vous ne m'aurez pas si facilement. Laissez-moi ou je ne toucherai *jamaïs* un cheveu de votre famille.

La serveuse s'inclina, le remercia, et fila.

— Dégourdie, cette petite, dit Jark en la regardant s'éloigner. Vous croyez que je devrais en faire ma femme ?

— Vous songez à vous marier ? s'exclama Mrs Tiggywinkle en s'étranglant presque de surprise.

— Je me dis qu'il est grand temps. Massacrer des civilisations paisibles sur un coup de tête est bien plus rigolo en couple.

— Est-ce que votre mère est au courant de vos intentions ?

J'étais parfaitement consciente du pouvoir qu'exerçait l'impératrice douairière Jarkina IV dans ses livres L'empereur Jark avait beau semer la terreur et la désolation au sein d'innombrables systèmes solaires, il habitait toujours chez sa maman. Et si les rumeurs étaient fondées, elle tenait à lui faire prendre son bain elle-même.

— Eh bien, elle ne le sait peut-être pas encore, se défendit Jark, mais je suis assez grand pour prendre mes décisions tout seul.

Mrs Tiggywinkle et moi échangeâmes des regards entendus. Rien ne se produisait au palais sans l'aval de l'impératrice.

Jark prit une bouchée, commença à mâcher, puis il grimaça en avalant et la répugnance se peignit sur son visage. Il se tourna vers Mrs Tiggywinkle.

— Il me semble que c'est vous qui avez la tarte que j'ai commandée.

— Ah bon ? dit-elle avec désinvolture. Voilà pourquoi je trouvais que les limaces avaient un drôle de goût.

Ils échangèrent leurs assiettes.

— Miss Next ?

Je levai le regard. Une femme d'âge mûr à l'air déterminé se tenait près de notre table. Elle avait de fines rides autour des yeux, des cheveux bruns et grisonnants, une cicatrice de varicelle au-dessus du sourcil gauche et des fossettes asymétriques. Je fis la moue. Le personnage était tout à fait caractéristique, mais je ne la reconnus pas. En tout cas, pas immédiatement.

— Je peux vous aider ? lui demandai-je.

— Je cherche l'agent de la Jurifiction nommé Thursday Next.

— C'est moi.

Elle parut soulagée et se permit un sourire.

— Je suis très heureuse de faire votre connaissance. Je suis le docteur Temperance Brennan.

Je voyais très bien qui elle était, bien entendu. L'héroïne d'un genre à part entière : l'anthropologie légale.

— Enchantée, répondis-je en me levant pour lui serrer la main. Voulez-vous vous joindre à nous ?

— Avec plaisir.

— Je vous présente l'empereur Jark, et la personne avec des piquants est Mrs Tiggywinkle.

— Bonjour, dit Jark qui lui serra la main en estimant son potentiel d'épouse. Aimeriez-vous partager le pouvoir de vie et de mort sur un milliard de misérables païens ?

Elle resta silencieuse un instant et leva un sourcil.

— Montréal me suffit amplement.

Elle serra la patte de Mrs Tiggywinkle et échangea avec elle quelques propos badins sur la bonne façon de laver le linge. Je lui commandai du café, et après m'être enquis de ses ventes dans le

monde extérieur – qui étaient incomparablement meilleures que les miennes –, j'appris qu'il ne s'agissait pas d'une visite de courtoisie.

— Une doublure me couvre actuellement, alors j'irai droit au but, dit-elle en considérant les pommettes de Jark avec un intérêt professionnel manifeste. Quelqu'un essaye de me tuer.

— Voilà une chose que nous partageons, Dr Brennan. Quand cela s'est-il produit ?

— Appelez-moi Tempé. Avez-vous lu ma dernière aventure ?

— *Secrets d'outre-tombe* ? Bien entendu.

— Vers la fin, je suis enlevée après avoir absorbé un somnifère. Je raconte comment je m'en sors et comment le méchant se fait tuer.

— Et alors ?

— Il y a trente-deux lectures de cela, j'ai été droguée *pour de vrai* et j'ai failli ne pas m'en sortir. Je me suis efforcée de rester consciente suffisamment longtemps pour maintenir le livre sur ses rails. Je suis la narratrice donc tout repose sur mes épaules.

— Je sais, murmurai-je, il arrive que l'emploi de la première personne soit casse-pieds. Vous en avez référé au Grand Central du Texte ?

Elle écarta d'un geste les cheveux de son visage.

— Naturellement. Mais puisque l'histoire s'est déroulée sans anicroche, l'incident n'a pas été consigné comme anomalie textuelle, et d'après le Grand Central, il n'y a pas de délit. Vous savez ce qu'on a osé me dire ? « Revenez quand vous serez morte et alors nous agirons. »

— Mouais, dis-je en pianotant sur la table. Avez-vous une idée de qui se cache derrière tout ça ?

Elle haussa les épaules.

— Aucun des personnages du livre. Nous nous entendons tous très bien.

— Pas de cadavres dans le placard, si vous me passez l'expression ?

— Des tas. Dans le roman policier, il y a toujours au moins un méchant par livre, parfois beaucoup plus.

— Du point de vue de la fiction, c'est l'impression que ça donne, fis-je observer. Mais si vous disparaîsez, tous les autres personnages du livre seraient licenciés du jour au lendemain, avec même, pour certains d'entre eux, la menace d'une éradication. Vos ennemis d'hier ont toutes les raisons de souhaiter que vous restiez en vie.

— Mmm, je n'avais pas vu les choses sous cet angle, dit pensivement le Dr Brennan.

— Celui qui vous veut du mal est probablement extérieur à votre livre. Vous avez une idée ?

— Je ne connais personne en dehors de mes livres. À part Kathy et Kerry, bien sûr.

— Ça m'étonnerait que ce soit eux. Laissez-moi faire, ajoutai-je après un instant de silence, contentez-vous d'ouvrir grands vos yeux et vos oreilles, d'accord ?

Un sourire illumina le visage du Dr Brennan qui me remercia, me serra la main ainsi que celle de Jark et de Mrs Tiggywinkle avant de filer, car sa bonne à rien de doublure s'impatientait.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Jark.

— Aucune idée. Il est assez flatteur de se voir confier les problèmes des gens. J'aimerais bien qu'il y ait une deuxième Thursday pour me suppléer.

— Je croyais qu'il y en avait une.

— Ça ne me fait pas rire du tout, Votre Majesté.

Un claquement retentit soudain et le commandant Bradshaw apparut juste à côté de nous. L'empereur Jark et Mrs Tiggywinkle prirent des mines coupables, et la hérissone lavandière tenta vainement de dissimuler le linge qu'elle était en train de repasser.

— Je savais que je vous trouverais ici, déclara-t-il la moustache en bataille, signe qu'il était un peu remonté. Ce ne serait pas du travail au noir, dites-moi, agent Tiggywinkle ?

— Pas du tout ! se récria-t-elle. Je passe tellement de temps au service de la Jurifiction que j'ai du mal à faire le repassage dont j'ai besoin pour mon propre livre !

— Très bien, dit lentement Bradshaw en se tournant vers moi. J'ai une mission qu'à mon avis vous devriez accepter.

— Je croyais que j'étais mise à pied ?

Il me tendit mon badge.

— Cela faisait plus d'une semaine que vous n'aviez pas été suspendue, et j'ai eu peur que vous pensiez être tombée en disgrâce. Le rapport disciplinaire a été accidentellement mangé par des escargots. Très troublant.

Je souris.

— Que se passe-t-il donc ?

— Une affaire très délicate. On a observé des irrégularités narratives mineures dans... la série des Thursday Next.

— Dans quels livres ? demandai-je, tout à coup inquiète que Thursday ait pris son échec trop à cœur.

— Les quatre premiers. Vous les connaissez très bien, et puisque personne ne veut y toucher, pas même avec une gaffe, j'ai pensé à vous pour aller y jeter un œil.

— Quel genre d'irrégularités ?

— Elles ne sont pas importantes, dit-il en me tendant une feuille de papier. Rien qu'on puisse remarquer du Monde Extérieur, à moins d'être un incondtionnel. J'ai peur que nous soyons en présence d'une dépression à un stade encore précoce.

Il n'évoquait pas une dépression nerveuse au sens où on l'entend dans le Monde Extérieur. Dans le Monde des Livres, une dépression désignait l'effondrement des structures internes de l'identité d'un personnage, ce qui fait qu'il est rationnel et prévisible. Certains, comme Rocambole s'étaient écroulés tout seuls, avec une régularité entêtante. D'autres s'étaient désagrégés lentement, victimes de conflits irréconciliables entre les protagonistes. Dans les deux cas, seul le remplacement par une distribution nouvelle offrait une solution. Ce n'était peut-être rien du tout, Thursday1-4 furieuse d'avoir été virée et passant ses nerfs sur les autres personnages de la série.

— Je vais aller jeter un œil sur elle.

— Parfait, conclut Bradshaw en se tournant vers Jark et Mrs Tiggywinkle. Vous deux, j'aimerais que vous vous équipiez de pied en cap et que vous soyez prêts à tenter de rentrer dans *La Bande tachetée* via *Le Rayon désintégréteur* à dix-huit cents heures.

Il consulta son bloc-notes et se volatilisa. Nous nous levâmes.

— Voulez-vous de notre compagnie ? demanda Jark. Si l'on considère bien les choses, vous êtes en infraction pour conflit d'intérêt en enquêtant sur Thursday1-4.

— Ça ira.

Les deux me souhaitèrent bon vent et s'évaporèrent, comme Bradshaw avant eux.

26

Thursday Next

J'ai été très peu consultée au cours de l'élaboration des quatre premiers volumes de la série des Thursday Next. On m'interrogea sur ma voiture, ma demeure, et je prêtai même un album de photos (que je ne revis jamais). On me présenta également le générique incolore et sans visage qui allait devenir Thursday1-4. Le reste fut construit sur la base d'articles de journaux et sorti de son contexte. Si je m'étais un peu plus souciée de la façon dont les choses pouvaient tourner, sans doute y aurais-je accordé plus de temps.

Après une nouvelle discussion âpre et infructueuse avec le standardiste des Taxis TransGenres, qui m'apprit qu'il avait deux chauffeurs souffrants, qu'il n'y était pour rien mais qu'il allait voir ce qu'il pouvait faire, je me rendis par l'ascenseur au sixième étage de la Grande Bibliothèque, puis me dirigeai vers les rayonnages qui abritaient les cinq volumes de la série des Thursday, de *L'Affaire Jane Eyre* jusqu'à *La Grande Débâcle de Samuel Pepys*. Il y avait là toutes les éditions, les épreuves non corrigées de l'éditeur, grand format, gros caractères et format de poche. Je pris un exemplaire de *L'Affaire Jane Eyre* et jetai avec mille précautions un œil à l'intérieur. Je savais pertinemment que la narration était à la première personne, et que je sois perceptible ne fût-ce qu'une seconde par le lecteur serait source de confusion – si le récit n'était pas déjà lui-même assez confus. Je repérai rapidement ce que je cherchais : un trou de six semaines après la mort de Landen, vers le début du livre. Je parcourus la page pour trouver un endroit adéquat et je me servis d'une méthode de passage en biais que m'avait enseignée Miss Havisham pour m'introduire furtivement à la fin du premier chapitre.

J'arrivai dans le Swindon du récit au moment où le soleil disparaissait sous l'horizon et me retrouvai en face de notre maison, dans la vieille ville. Ou plutôt ce qu'avait été notre maison. Le feu venait tout juste d'être maîtrisé et ne restaient plus de la bâtisse que des ruines noircies et des poutres encore brûlantes qui fumaient sous l'averse artificielle. Au milieu des lumières rouges et bleues des gyrophares, je repérai une silhouette assise à l'arrière d'une ambulance, une couverture sur les épaules. L'obligation légale de retirer Landen de la série fut en réalité une aubaine déguisée pour les éditeurs. Elle libérait Thursday de toute attache sentimentale et pouvait expliquer sa personnalité psychotique. Seigneur, ce livre était vraiment un tas de boue !

Je restai un moment dans la foule, et quand j'eus le sentiment que le chapitre se terminait, je m'approchai de Thursday1-4. Elle me tournait le dos et parlait avec une pâle copie de Bowden, qui portait dans le livre le nom juridiquement inattaquable de Crowden Babel.

— Bonsoir, dis-je.

Thursday1-4 sursauta comme si on l'avait piquée avec un aiguillon.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Le Grand Central du Texte a relevé quelques bavures dans le texte et tu es trop désagréable pour qu'un autre que moi accepte de venir y voir de plus près.

— Oui, tout va bien. C'est probablement un moteur d'encodage narratif en panne. Un bouchon d'ironie dans les injecteurs de dialogues, un truc comme ça.

Elle paraissait nerveuse, et ne manifestait aucune intention de se retourner pour me faire face.

— Tu es sûre ?

— Évidemment que je suis sûre, vous croyez peut-être que je ne connais pas mon propre livre ? Pardonnez-moi si je vous quitte. Je dois aller répéter avec Hadès à quelques lignes d'ici.

— Attends.

Je lui saisis le bras et l'obligeai à se retourner pour découvrir... *une tout autre personne*. Ce n'était pas Thursday1-4, mais une femme de mêmes corpulence, teint, allure générale et aux vêtements identiques, mais ce n'était pas elle.

— Qui diable êtes-vous donc ? lui demandai-je. Elle poussa un grand soupir et haussa les épaules.

— Je suis... je suis... une doublure.

— C'est ce que je vois. Vous avez un nom ?

— Alice-PON-24330, fit-elle avec résignation.

— Il n'y a pas eu de travaux dans cette série depuis des années. Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

Elle se mordit la lèvre, jeta nerveusement un coup d'œil autour d'elle et se balança d'un pied sur l'autre.

— Si elle découvre que j'ai parlé... vous savez, elle a du tempérament.

— Et moi je n'en ai pas ?

Elle resta silencieuse. Je me tournai vers Crowden Babel.

— Où est-elle ?

Il se passa la main sur le visage mais n'ouvrit pas la bouche. J'étais manifestement la seule personne que Thursday1-4 n'intimidait pas.

— Écoutez-moi, lui dis-je en désignant Alice-PON-24330. Elle n'est que doublure, remplaçable comme un numéro de téléphone. Vous figurez dans tous les livres, vous avez par conséquent beaucoup plus à perdre. Alors voici : ou vous parlez et les choses en restent là, ou nous

nous rendons à la Jurifiction et trente tonnes de merde premier choix vont vous tomber dessus d'une très grande hauteur.

Babel se gratta la nuque.

— Ça lui arrive de temps en temps. Elle prétend se sentir à l'étroit dans la série.

Babel et la fausse Thursday échangèrent un regard inquiet. Il y avait autre chose. Il ne s'agissait pas d'une substitution pour qu'elle s'accorde une balade.

— Vous avez intérêt à me dire la vérité ou vous allez apprendre de qui elle tient son tempérament. Une dernière fois, *où est-elle passée ?*

Babel regarda autour de lui avec inquiétude.

— Elle était hors d'elle à son retour. Elle affirme que vous l'avez renvoyée sous de faux prétextes et elle veut une revanche.

— Quel genre de revanche ?

— Je l'ignore.

— Si vous me mentez...

— Je vous le jure sur la tête du Grand Mani...

— Moi, je sais où elle est, déclara la fausse Thursday avec calme. Et puis zut, quand elle découvrira que je vous ai parlé, elle me tuera de toute façon. Elle est dehors... *dans le monde réel !*

L'affaire était grave. La substitution et le saut de page, c'était une chose, mais une incursion dans le monde réel en était une autre. J'avais le droit de l'éradiquer à vue, et dans l'humeur qui était la mienne à présent, je...

J'interrompis le cours de mes pensées en surprenant le regard anxieux que Babel et la doublure posèrent tous deux sur la carcasse calcinée de la maison. Une pensée plus que saugrenue me vint à l'esprit et mon estomac chavira. J'eus de la peine à prononcer le nom.

— *Landen ?*

— Oui, répondit la doublure d'une voix douce. Elle a voulu savoir ce qu'était... *l'amour*.

Je sentis la colère m'envahir. Je sortis mon Guide de Voyage et me mis à le lire tout en me dirigeant vers chez moi. Ce faisant, la lumière du soir reprit de l'éclat, les véhicules de secours disparurent progressivement dans la fiction et la maison, brûlée jusqu'aux fondations dans *L'Affaire Jane Eyre*, retrouva sa forme initiale à mesure que je pénétrais dans le monde réel. J'avais la bouche sèche après le saut, et je sentais poindre une migraine. Alors qu'une sueur de panique commençait à m'inonder, je jetai ma veste et mon sac dans le jardin de devant mais conservai mon pistolet. Après avoir glissé une cartouche supplémentaire dans ma poche arrière, je m'avançai d'un pas tranquille vers la porte d'entrée et introduisis la clef dans la serrure.

Le silence régnait dans la demeure, seulement rompu par les

battements de mon cœur qui, dans l'état d'anxiété qui était le mien, me parurent assourdissants. J'avais prévu de rester là à l'attendre, mais un regard sur la table du vestibule me convainquit de changer mon fusil d'épaule. J'avais repéré mes clefs par leur étui caractéristique à l'endroit où je les laissais, et *cependant j'avais mon trousseau entre mes doigts*. Complètement déshydratée, je mourais de soif – l'effet secondaire le plus fâcheux de mes retours dans le monde extérieur. Je jetai un coup d'œil dans la cuisine et aperçus un pichet d'orangeade à demi entamé sur la table. Si je ne buvais pas quelque chose sur-le-champ, j'allais m'effondrer. Seulement voilà, Thursday1-4 était dans les parages à attendre Landen ou à farfouiller dans le tiroir à chaussettes, que sais-je. Je partis à pas de loup inspecter le salon, puis je passai par la salle à manger pour revenir dans la cuisine. La seule chose qui n'était pas à sa place était un album de photos de vacances ouvert sur la table basse. J'étais sur le point de boire l'orangeade à même le récipient lorsque je perçus un bruit qui me glaça le sang. Je laissai échapper le pichet qui explosa sur le sol dans un vacarme tonitruant.

Pickwick se réveilla en sursaut dans son panier et se mit à lancer des « plic » à tout ce qu'elle voyait. Puis elle me reconnut et se rendormit immédiatement. J'entendis des voix à l'étage, des bruits de pas dans notre chambre. Le pistolet à bout de bras, je pris silencieusement le couloir qui menait à l'escalier. Le bruit qui avait provoqué la chute du pichet provenait de Landen, mais il s'agissait d'un genre de bruit que j'étais la seule à connaître – quelque chose qui m'était réservé, à moi uniquement.

J'atteignis le bas de la rampe et levai les yeux. Thursday1-4 surgit presque immédiatement sur le palier, complètement nue, un automatique à la main. Elle avait beau être un être de fiction, ici-bas elle était aussi dangereuse que n'importe qui. Nous nous dévisageâmes un instant, puis elle fit feu. J'entendis la balle siffler à mon oreille et s'enfoncer dans l'encadrement de la porte. Quasiment dans la même seconde, je sortis mon arme et tirai. Il y eut un bruit sourd et l'air se mit à trembler. Elle bondit en arrière tandis que la balle dégommeuse s'écrasait sans dommage contre le mur – elle n'avait d'impact que sur du texte. Elle devait sûrement savoir que mon pistolet ne tirait qu'un coup, alors je tournai les talons et filai à travers le salon tout en cassant mon arme pour la recharger. La douille s'éjecta avec un petit bruit fluide, je sortis la cartouche supplémentaire de ma poche et l'insérai dans le chargeur. Une détonation éclata et de nouveau le projectile me manqua de peu alors que je sautais par-dessus la table du petit déjeuner tout en refermant mon pistolet d'un geste du poignet. Je renversai la lourde table de chêne pour m'abriter derrière et trois balles vinrent se loger dans le bois. Je perçus un bruit de

course. Je me dressai pour faire feu sur une silhouette qui s'enfuyait. Le bruit sourd de la détonation résonna dans la pièce, immédiatement suivi d'un léger sifflement quand la balle dégommeuse atteignit sa cible. J'entendis la porte d'entrée s'ouvrir et je me relevai. Un peu trop vite, car le décor autour de moi commença à tanguer. Je me traînai jusqu'à l'évier et bus goulûment au robinet. Toujours faiblarde mais remise un peu d'aplomb, je pris en clopinant le couloir qui menait à la porte d'entrée grande ouverte. De fines lignes de texte parsemaient le perron ainsi que le jardin de devant, où je repérai l'automatique gisant sur le sentier. Je me retournai et lançai :

— Land, ne bouge pas d'où tu es !

Je suivis la piste formée par le texte jusqu'au portail, où il avait formé une petite flaque. Je jurai. La blessure était superficielle, sans doute une simple égratignure qui ne lui avait pas fait perdre beaucoup de substance. Ce n'était en rien un problème. Elle pourrait se procurer dans le Puits une partie de corps écrite spécifiquement pour elle.

Mon sac était toujours dans le jardin de devant, là où je l'avais laissé, et je farfouillai à l'intérieur pour y trouvé une balle dégommeuse neuve. J'introduisis la cartouche rutilante dans le canon, puis je m'immobilisai. Quelque chose n'allait pas. Je fourrageai plus franchement, puis examinai le sol aux alentours, mais je ne découvris que quelques lignes de texte. Toute blessée qu'elle était, Thursday1-4 était venue ici, *et elle avait emporté mon Guide de Voyage*. Je fermai mon arme, regardai à mes pieds et suivis la ligne de lettres qui menait au portail, où elle s'interrompait brusquement. La rue était vide. Rien. Elle avait sauté hors d'ici pour rejoindre son monde, avec mon Guide de Voyage. *Mon Guide de Voyage* ! J'essuyai la sueur de mon front et éructai :

— Merde-merde-merde-MERDE.

Je tournai les talons et filai vers la maison, mais je m'arrêtai aussitôt, assaillie de funestes pensées. Les aventures de Thursday1-4 se déroulaient sur sept ans, elle n'avait pas d'âge spécifique, donc impossible pour Landen de savoir que ce n'était pas avec moi mais mon double dans la fiction qu'il venait de faire l'amour. Je ne lui en portais pas rigueur une seule seconde. Je veux dire, ce n'était pas comme s'il avait couché avec une autre femme. Mais il ignorait tout de la Jurifiction, et pour l'équilibre de notre relation, il valait mieux qu'il n'en sache *jamaïs* rien. Je n'avais donc qu'une seule ligne de conduite à tenir.

— J'arrive, Land, criai-je en direction de l'étage. Tout va bien. Reste où tu es.

— Pourquoi ?

— Fais ce que je te dis, chéri.

Je saisis pelle et balai et courus balayer le texte qui parsemait le

perron et le chemin. Quand j'entendis le ululement lointain des sirènes de police, j'entrai à la maison, enlevai tous mes vêtements, les cachai derrière le canapé et grimpai les escaliers.

— Que se passe-t-il ? demanda Landen, qui avait enfilé une seule jambe de pantalon.

Je me recouvris d'une robe de chambre. Il m'était impossible de le regarder en face, et j'allais m'installer devant la coiffeuse, serrant et desserrant le poing pour tenter de réprimer mes pulsions de violence. Puis je me rendis compte d'une chose : après ce qu'elle m'avait fait, je n'avais plus aucun scrupule à rêver de tordre le cou de cette salope mal écrite. J'étais une femme trompée. J'avais le droit d'avoir des envies de meurtre. Elle allait me le payer, mais j'avais tout mon temps. Elle n'avait nulle part où aller. Je savais exactement à quel endroit la trouver.

— Absolument rien, répondis-je d'une voix calme. Tout va pour le mieux.

Prisonnière du Monde Extérieur

Même si les OpSpecs ne frayaient guère avec les forces locales de police, nous n'hésitions jamais à leur filer un coup de main quand ils étaient dans la mouise, et les plus jeunes ne l'ont jamais oublié. Difficile de faire autrement, il faut dire, quand on a été arraché par un fou furieux de la gueule d'un loup-garou ou autre. C'est pourquoi je jouissais toujours de leurs bonnes grâces en retour. Pas pour les places de parking, malheureusement. Seulement pour le grand jeu.

Je repris mes esprits le temps que la police arrive. Je soulevai les vêtements de Thursday1-4 d'un doigt dédaigneux pour les fourrer dans le panier à linge sale. J'avais l'intention de les brûler plus tard dans la soirée. Je fouillai les poches de sa veste mais n'y trouvai qu'un portefeuille vide et de la menue monnaie. Je savais qu'il me faudrait avouer la possession de son automatique, mais j'espérais que mes états de service plaideraient en ma faveur et m'épargneraient des poursuites pour détention d'arme. Pendant que j'expliquais tout ceci aux flics, Landen appela Miles, le compagnon de Joffy, pour lui demander de prendre les filles à l'école. Nous avions fini par retrouver la trace de Friday : il était chez ma mère où il discutait avec sa tante des mérites du solo de guitare sur le deuxième morceau de *De l'huile dans tesrouages, poupée*.

— Si je me résume bien, dit l'inspecteur Jamison une heure plus tard en feuilletant son carnet, vous étiez tous deux à l'étage et, euh, *nus*, quand vous avez entendu un bruit. Vous, Mrs Parke-Laine-Next, êtes alors descendue mener une inspection avec un Glock 9 mm détenu illégalement. Vous avez aperçu un homme que vous avez identifié comme Felix8, associé de feu Hadès, avec qui vous avez eu maille à partir il y a seize ans. Il était armé et vous avez fait feu sur lui une première fois quand il se trouvait près de la porte, une seconde lorsqu'il a filé dans la cuisine, et par trois fois quand il s'est protégé derrière la table. Puis il s'est enfui sans avoir fait usage de son arme. Nous sommes d'accord ?

— Parfaitement, inspecteur.

— Mouais.

Le sergent vint lui murmurer quelque chose à l'oreille et lui tendit une télécopie. Jamison en prit connaissance et leva les yeux sur moi.

— Vous êtes certaine qu'il s'agissait de Felix8 ?

— Oui, pourquoi ?

Il posa la feuille sur la table et la fit glisser vers moi-

— Le corps de Danny Chance, le père de deux enfants dont on était sans nouvelles, a été déterré il y a trois ans dans la forêt de Savernake. Il était réduit à l'état de squelette et n'a pu être identifié que grâce à son dossier dentaire.

— C'est impossible, répliquai-je, non sans raison.

Même s'il n'était pas venu chez moi cet après-midi, je l'avais de toute façon vu la veille.

— Je connais les coups tordus dont sont capables Hadès et Felix8 et je ne vais pas vous dire que ce n'est pas lui que vous avez vu, mais j'ai pensé que vous deviez en prendre connaissance.

— Merci, inspecteur, marmonnai-je.

Je parcourus le rapport, qui ne présentait aucune ambiguïté. Il précisait même que le cadavre séjournait dans la terre depuis une bonne dizaine d'années. Aornis était dans le vrai : Cocyte l'avait effectivement abattu comme un chien errant.

L'inspecteur Jameson se tourna vers Landen.

— Mr Parke-Laine ? Pouvez-vous nous accorder quelques instants ?

Il était 9 heures quand ils quittèrent les lieux, et nous appelâmes Miles pour qu'il ramène les enfants. Nous avions donné tous les éclaircissements pour enrober l'affaire, et franchement, je n'avais pas l'impression qu'elle irait bien loin. Tout laissait à penser qu'ils ne se soucieraient même pas d'y donner suite. Ils avaient entendu parler de Felix8, comme tout le monde. Hadès, Aornis et lui appartenaient autant à la culture populaire que Robin des Bois. Et ce fut tout. Ils prirent le Glock, me dirent en aparté qu'ils étaient honorés de faire ma connaissance et que leur procès-verbal avait de bonnes chances de s'égarer avant d'atterrir sur le bureau du juge d'instruction, Puis ils s'en allèrent.

— Dis-moi, chérie, dit-il une fois que nous eûmes récupéré les gosses.

— Oui ?

— Quelque chose te turlupine.

— À part le psychopathe mort il y a quinze ans qui veut notre peau, tu veux dire ?

— Oui. Tu as un truc sur le cœur.

Aïe. Borborygmes. Heureusement que j'avais beaucoup de choses sur le cœur à ma disposition.

— Je suis allée voir Aornis.

— Ah oui ? Pourquoi ?

— À cause de Felix8. J'aurais dû te le dire, mais il rôdait hier autour de la maison. Millon l'a repéré et Spike lui a mis la main dessus. Mais il s'est évadé. Je me suis dit que Aornis pourrait avoir des lumières sur les raisons de sa réapparition soudaine après tant d'années.

— Est-ce qu'Aornis... a parlé de nous ? demanda Landen. Friday ?

Tuesday ? Jenny ? Moi ?

— Elle a demandé de vos nouvelles, mais sur un ton sarcastique. Je ne crois pas que ça l'intéresse le moins du monde. Ce serait même le contraire.

— Elle n'a rien dit d'autre ?

Je tournai la tête pour l'observer. Il me regardait avec une telle inquiétude que je posais ma main sur sa joue.

— Que se passe-t-il, mon chéri ? Elle ne peut plus nous faire de mal.

— En effet, elle ne peut plus, soupira Landen. Je me demandais juste si elle avait dit quelque chose, n'importe quoi. Même si tu t'en es souvenue après coup.

Je fronçai les sourcils. Landen connaissait les pouvoirs d'Aornis parce que je lui en avais parlé, mais je ne voyais pas ce qui justifiait un tel émoi.

— Ouais. Elle a parlé de s'évader avec la complicité de quelqu'un du Monde Extérieur.

Il prit ma main et planta ses yeux dans les miens.

— Thursday, ma chérie, promets-moi une chose.

Je me mis à rire devant son air grave, mais je me tus en me rendant compte qu'il était sérieux.

— Deux esprits unis dans une seule pensée, deux cœurs qui battent comme un seul.

— Pas mal dit. C'est de qui ?

— De Mycroft.

— Ah bon ! Alors voilà : ne laisse pas sortir Aornis.

— Pourquoi voudrais-je faire une chose pareille ?

— Écoute-moi, ma chérie. Même si tu as oublié jusqu'à ton propre nom, souviens-toi de ces mots : *ne laisse pas sortir Aornis*.

— Mais je...

Il posa son index sur mes lèvres et je me tus. Aornis était le cadet de mes soucis. Sans mon Guide de Voyage, j'étais coincée dans le Monde Extérieur.

Nous dînâmes tard. Friday parut même vaguement impressionné par les trois impacts de balle sur la table. Ils étaient tellement proches les uns des autres qu'ils avaient creusé un cratère unique.

— Beau tir groupé, maman.

— Les armes à feu ne sont pas un sujet de plaisanterie, jeune homme.

— C'est tout Thursday, ça, dit Landen. Quand elle prend les meubles pour cible, elle s'efforce de faire le moins de dégâts possible.

Je les observai tous et me mis à rire. Tout à coup, la tension retomba et mes yeux s'embruèrent. Je me resservis de salade et jetai un regard vers Friday. La menace de son remplacement par le Friday qu'il

aurait pu être planait sur lui. Le pire, c'est que je ne pouvais rien y faire. Il n'existait pas d'endroit où se cacher de la ChronoGarde. Certes, l'autre Friday m'avait accordé quarante-huit heures de répit avant qu'elle ne mette à exécution son projet, ce qui nous laissait jusqu'à après-demain dans la matinée.

— Friday, dis-je, tu as réfléchi à l'Industrie du Temps ?

— Beaucoup. La réponse est toujours non.

Landen et moi échangeâmes un regard.

— Avez-vous remarqué que la nostalgie n'est plus qu'elle était ? observa Friday sur un ton monocorde de derrière un rideau de cheveux gras.

Je souris. Les aphorismes débiles montraient qu'au moins il essayait de paraître intelligent, même s'il avait dormi une bonne partie de la journée.

— Oui, répondis-je, et imagine un monde sans situations hypothétiques.

— Mais je suis sérieux, dit-il, passablement contrarié.

— Désolée ! C'est juste qu'il est difficile pour moi de savoir ce que tu penses sans voir ton visage. Autant parler à un flanc de yack.

Il écarta ses cheveux et je pus voir ses yeux. Il ressemblait beaucoup à son père au même âge. D'après les photos, car je ne le connaissais évidemment pas.

— Il fallait attendre au moins vingt ans pour que la nostalgie commence à se manifester, reprit-il gravement, mais le délai se raccourcit de plus en plus. À la fin des années quatre-vingt, on fêtait les années soixante-dix, mais déjà au milieu des années quatre-vingt-dix, on redécouvrait la décennie précédente. Nous sommes en 2002, et on parle déjà des années quatre-vingt-dix. Bientôt la nostalgie va rattraper le présent et nous n'en aurons plus besoin.

— Ce qui ne serait pas une mauvaise chose, si tu veux mon avis, dis-je. Je me suis débarrassée des années soixante-dix dès que j'ai pu et ne les regrette pas une seconde.

Il y eut un « Plic » indigné de Pickwick.

— Hormis la compagnie présente.

— Je pense que ces années-là sont sous-estimées, déclara Landen. D'accord, la mode n'était pas terrible mais on n'a jamais connu de meilleures séries télé.

— Où est Jenny ?

— Je lui ai monté son repas, dit Friday. Elle m'a dit qu'elle avait ses devoirs à faire.

Je fronçai les sourcils comme si quelque chose me préoccupait, mais Landen claquait dans ses mains.

— Au fait, avez-vous appris que l'équipe d'Angleterre de bobsleigh a été disqualifiée pour avoir utilisé une gravité renforcée afin

d'améliorer ses performances ?

— Non !

— Apparemment si. Et on raconte que l'usage prohibé de la force gravitationnelle est un problème endémique dans les sports d'hiver de descente.

— Je me suis toujours demandé comment ils faisaient pour aller aussi vite, répondis-je pensivement.

Bien plus tard cette nuit-là, toutes lampes éteintes, je contemplais le reflet des lumières de la rue sur le plafond en pensant à Thursday1-4 et à ce que je lui ferais quand je l'attraperais. Ce n'était pas franchement agréable.

— Land ? murmurai-je dans l'obscurité.

— Oui ?

— Quand nous... avons fait l'amour aujourd'hui.

— Eh bien ?

— Je me demandais. Tu mettrais quelle note ? De un à dix, tu vois.

— Sincèrement ?

— Sincèrement.

— Tu ne vas pas me faire la gueule ?

— Promis.

Le silence se fit. Je retenais ma respiration.

— Nous avons connu mieux. Beaucoup mieux. En fait, je t'ai trouvée vraiment pas terrible.

Je le pris dans mes bras. Au moins une bonne nouvelle dans la journée.

Le charme discret du Monde Extérieur

Ce qui faisait le véritable charme du Monde Extérieur était sa richesse de détail et sa *texture*. Dans le Monde des Livres, un cochon est généralement rose et s'exprime en faisant « grouin ». Ce qui explique que la plupart des cochons de fiction montrent une couleur de peau uniforme, dépourvue de ses soies épaisses, des innombrables croûtes, taches boueuses et saletés qui font qu'un porc est un porc. Et il ne s'agit pas seulement des cochons. Une carotte devient un bâtonnet orange. Parfois, le Monde des Livres avait tout de Legoland.

L'Excédent de Bêtise fut relégué au second rang par l'annonce des troubles créés par la frange militante du Mouvement anti-choix à Manchester. Vitres brisées, voitures renversées et au moins une douzaine d'arrestations. Avec un gouvernement qui prônait une politique fondée sur la notion de « choix », une fraction grandissante d'électeurs, pensant que la vie serait plus simple avec des options limitées, s'étaient unis dans un mouvement qu'ils avaient baptisé « anti-choix », et demandaient le droit de ne pas avoir le choix. Redmond van de Poste le Premier ministre, désapprouva les violences et expliqua que le choix du « choix » avant « l'amélioration du service » était le fait du précédent gouvernement, et donc que l'administration actuelle n'avait pas eu le choix. Le député Alfredo Trafficcone, leader du Vent Dominant le parti d'opposition, ne tarda pas à prendre le train en marche et déclara que choisir de ne pas avoir le choix était un droit inaliénable pour tous les citoyens. Les anti-choix avaient proposé un référendum pour clore l'affaire une bonne fois pour toutes, ce que les tenants du « choix » furent bien obligés d'accepter. Plus inquiétant, la frange jusqu'au-boutiste connue sous le nom de Zéroption exprima le désir d'aller plus loin en demandant qu'il n'y ait qu'un seul bulletin de vote disponible – celui des anti-choix.

Il était huit heures et demie et les filles étaient déjà parties à l'école.

— Jenny a encore laissé son toast, dis-je en posant l'assiette pleine à côté de l'évier. Cette gamine ne mange rien.

— Mets-le devant la porte de Friday, fit Landen, ça lui fera son déjeuner quand il se lèvera. S'il se lève un jour.

On sonna à la porte et j'allai m'enquérir de notre visiteur par la fenêtre de devant avant d'ouvrir à... Friday. *L'autre* Friday.

— Bonjour ! dis-je avec entrain. Tu veux entrer ?

— Je n'ai pas vraiment le temps. Je me demandais si tu avais réfléchi à la proposition de remplacement que je t'ai faite hier. Salut, papa.

— Salut, fiston.

— Voici le Friday dont je t'ai parlé, dis-je en guise de présentation. Celui que nous aurions dû avoir.

— À votre service, répondit poliment Friday. Et votre réponse ? Je suis désolé de vous presser comme ça, mais le voyage dans le temps n'a toujours pas été inventé et nous devons examiner soigneusement toutes les options.

Landen et moi échangeâmes un regard. Notre réponse était déjà prête.

— C'est non, mon canard en sucre. Nous gardons notre Friday.

Son visage se décomposa et ses bonnes manières s'envolèrent.

— Voilà qui vous ressemble. J'arrive, moi, membre respecté de la ChronoGarde, et vous me traitez comme si j'étais encore un enfant.

— Friday... !

— Vous êtes vraiment des têtes de mule, tous les deux. L'histoire du monde est menacée de disparaître, et tout ce que vous trouvez à faire, c'est de vous soucier de ce grand connard paresseux qui vous sert de fils.

— Si tu parles comme ça à ta mère, tu montes dans ta chambre.

— Il y est déjà, dans sa chambre.

— Oui, enfin... Tu vois ce que je veux dire.

Friday grogna, nous considéra l'un et l'autre, me dit qu'il en avait vraiment marre que je l'appelle « mon canard en sucre », et il partit en claquant la porte du jardin derrière lui. Je me tournai vers Landen.

— Est-ce que nous agissons bien ?

— Friday nous a demandé de le dissuader d'intégrer la ChronoGarde, et c'est ce que nous faisons.

Je plissai les yeux en rassemblant mes souvenirs.

— Il nous l'a demandé ? Quand ?

— À notre mariage, lors de la soirée ? Quand Lavoisier, qui cherchait ton père, est apparu.

— Bon sang.

Je me souvenais, à présent. Lavoisier, qui était l'agent de la ChronoGarde que j'appréciais le moins, était flanqué ce jour-là d'un partenaire, un garçon dans les vingt-cinq ans dont les traits me parurent vaguement familiers. Nous le reconnûmes des années plus tard. Il s'agissait de Friday lui-même, et il nous donna un conseil on ne peut plus explicite : « Si vous avez un fils qui veut rentrer dans la ChronoGarde, faites votre possible pour l'en dissuader. » Peut-être n'était-ce pas seulement un mouvement d'humeur, mais... un *présage*.

Landen me mit la main sur l'épaule.

— Je pense que nous devons suivre sa recommandation, nous verrons bien où ça nous mène.

— Et la fin des temps ?

— Ton père n'arrête pas de prétendre que le monde est sans cesse à cinq minutes de l'anéantissement. J'ajoute que nous avons jusqu'à vendredi. Les choses vont s'arranger.

Je pris le tramway pour me rendre au bureau, et j'étais tellement perdue dans mes pensées que j'en ratai ma station et fus obligée de revenir à pied. Sans mon Guide de Voyage, j'étais bloquée dans le monde réel, mais au lieu d'éprouver une sensation de manque comme j'aurais pu le croire, je ressentais quelque chose qui tenait plus du soulagement. Lors de mon dernier jour en qualité de DBDBS, je m'étais opposée à toute tentative de livre interactif ainsi qu'à une attaque préventive contre Speedy Cagoule et le fragile Roman Grivois. La seule ombre au tableau concernait cette salope de Thursday1-4. Si bien sûr elle n'avait pas été effacée à vue pour avoir mené une incursion prohibée dans le Monde Extérieur. Ma foi, je ne pouvais que le souhaiter. La Jurifiction avait fonctionné sans moi des siècles durant et allait probablement continuer ainsi. Autre avantage, et non des moindres : je ne cachais plus autant la vérité à Landen. D'accord, j'effectuais toujours un peu de travail pour les OS, mais mes mensonges pouvaient passer du statut de « éhontés » à celui de « énormes ». Tout d'un coup, je me sentis guillerette, ce qui ne m'arrivait pas souvent. Sans le problème préoccupant du découvert de Zénith et le cataclysme temporel imminent, la situation aurait été idyllique.

— Vous m'avez l'air de bonne humeur, déclara Bowden quand je fis mon entrée au bureau.

— Ce n'est pas toujours le cas ?

— Non, on ne peut pas dire.

— Eh bien, voici ma nouvelle personnalité. Avez-vous remarqué le chant des oiseaux, ce matin ?

— Ils chantent toujours comme ça.

— Ah... Et le ciel est de ce bleu-là, d'habitude ?

— Oui. Puis-je vous demander les raisons d'un changement aussi radical ?

— Le Monde des Livres. Je n'y vais plus. Terminé.

— Ma foi, c'est une excellente nouvelle !

— N'est-ce pas ? Plus de temps à consacrer à Landen et aux enfants.

— Non, dit Bowden en choisissant soigneusement ses mots. Je voulais dire : excellente nouvelle pour Zénith. Nous allons pouvoir résorber le retard.

— Dans notre activité clandestine d'OpSpecs ?

— Dans le commerce des moquettes.

— Vous voulez dire que la vente de moquettes peut être rentable ?

Je n'avais jamais accordé beaucoup d'importance à cet aspect des choses.

— Vous avez vu le carnet de commandes ? Il est plein. Du boulot par-dessus la tête. Tout le monde a besoin d'une moquette, Thurs. Et si vous acceptez de donner un peu de votre temps pour honorer ces commandes alors nous n'aurons plus besoin des revenus supplémentaires de votre trafic de fromage.

Il me tendit un bloc-notes.

— Il faudrait contacter tous ces clients et leur faire une offre.

— Ça consiste en quoi ?

— Vous n'avez qu'à sourire, papoter et prendre les mesures. Je m'occupe du reste.

— Alors allez-y, vous.

— Non. L'argument de vente principal de Zénith, c'est que Thursday Next, la Thursday Next célébrité Z-4, vient en personne discuter avec le client de ses besoins en revêtement de sol. Il n'y a que comme ça que nous pourrons sortir la tête de l'eau. Et que nous garderons tous les OpSpecs.

— Voyons, lui dis-je avec scepticisme, les célébrités passées de mode ne font pas dans le colportage.

— Après le bide du film *L'Affaire Jane Eyre*, Lola Vavoum a lancé une chaîne de fournitures pour le bâtiment.

— C'est vrai.

Je pris le bloc-notes et le consultai. La liste était longue. Les affaires étaient bonnes, pas de doute. Mais Bowden détourna tout à coup son attention.

— Tiens, tiens, qui voilà, dit-il, les yeux pointés sur l'avant du magasin.

Je suivis son regard. Un homme dans un grand manteau noir se tenait à côté du présentoir des linoléums. Quand il vit que nous l'avions repéré, il sortit de sa poche un insigne quelconque.

— Zut, soupirai-je. Flanker.

Le commissaire Flanker était notre vieil adversaire de l'OS-1, le département chargé de la police interne des OS. Flanker avait très bien rebondi après la disparition du service. Auparavant, il pourrissait la vie des agents qu'il soupçonnait de corruption, à présent il pourrissait la vie des ex-agents qu'il soupçonnait de corruption. J'avais croisé le fer avec lui à plusieurs reprises dans le passé, mais pas depuis le démantèlement. Ne pas avoir reçu sa visite à Moquettes Zénith nous paraissait témoigner de notre discrétion. Peut-être nous leurrions-nous, une fois de plus. Peut-être savait-il tout de nos activités clandestines mais qu'il considérait que leur nettoyage n'en valait pas

la peine. D'autant que nous offrons un service que personne d'autre ne voulait assurer.

Je me dirigeai rapidement vers lui.

— Bonjour, Miss Next, dit-il en observant d'un œil ironique mon nom brodé sur ma blouse au-dessus du logo de la société. De détective littéraire de l'OS-27 à poseur de moquette, quelle dégringolade, n'est-ce pas ?

— C'est vous qui le dites, répondis-je gaiement. Tout le monde a besoin d'une moquette, mais tout le monde n'a pas besoin des OpSpecs. Que nous vaut cette visite ?

— Ma femme a lu tous vos livres.

— Ce ne sont pas *mes* livres, déclarai-je sur un ton exaspéré. Je n'ai pas eu mon mot à dire sur leur contenu. Du moins les quatre premiers.

— Ce sont ceux-là qu'elle aime. Avec de la violence, du sexe et des crimes.

— Est-ce que vous avez parcouru ce long chemin pour me faire part de l'analyse par votre femme de mes livres ?

— Non, dit-il. C'était histoire de briser amicalement la glace.

— Voilà qui est fait. Y a-t-il un revêtement de sol qui pourrait vous intéresser ?

— Axminster.

— Nous allons vous trouver ça, répondis-je avec compétence. Chambre ou salon ? Nous proposons un mélange laine acrylique très robuste et à un prix défiant toute concurrence. Et cette semaine, nous vous offrons la pose.

— Je parlais de l'Axminster *pourpre*, dit-il lentement en me scrutant avec intensité.

Mon cœur eut une embardée mais je parvins à le dissimuler. L'Axminster n'avait évidemment rien à voir avec une moquette, même si, en cherchant bien, on devrait bien dégouter de l'Axminster, et en pourpre. Non, il faisait allusion à un fromage à demi exotique, un de ceux dont j'avais fait l'emplette deux jours auparavant. Flanker exhiba son insigne : BRF, Brigade de Répression Fromagère.

— Vous n'êtes pas ici pour une moquette, n'est-ce pas ?

— Je sais que vous avez eu des ennuis pour des affaires de trafic de fromages, Next. On a découvert un morceau de rhayder marbré sous votre Hispano-Suiza en 1986, et on vous a interpellée deux fois depuis en possession de fromage. La seconde, vous avez été prise avec six kilos de durham tigré. Vous avez eu de la chance de vous en tirer avec une simple amende pour détention et pas pour trafic.

— Êtes-vous là pour me rappeler mes péchés de jeunesse ?

— Non. Je suis venu pour des informations. Même si elle reste prohibée, la contrebande de fromage ne fait pas partie des priorités. La BRF a toujours été un petit département plus soucieux de collecter

les droits de douane que de boucler ces misérables camés au fromage. C'est fini, tout ça.

— Ah bon ?

— J'en ai bien peur, grogna Flanker. Un nouveau fromage est apparu sur le marché, suffisamment puissant pour désagréger la tête de l'usager en une boule de feu.

— C'est une image pour dire « extrêmement fort », n'est-ce pas ?

— Non, répondit Flanker avec le plus grand sérieux. La tête de la victime se désagrège réellement en une boule de feu. Il est monstrueux, Next, et il crée une vraie dépendance. Nous sommes probablement face au fromage le plus puissant et pur jamais conçu.

Mauvaise nouvelle. J'avais toujours considéré la contrebande de fromage comme une activité distrayante et inoffensive, une source de revenus pour Zénith et la diffusion d'une marchandise qui de toute façon aurait dû être libre. Si un fromage que j'avais fourni avait tué quelqu'un, j'en assumerais les conséquences. Remarquez, j'avais goûté à chaque produit que je fourguais, ce n'était que du fromage, tout simplement. D'accord, certains d'entre eux avaient tellement de goût qu'ils provoquaient des syncopes ou un engourdissement de la langue qui pouvait durer une semaine, mais personne n'en était jamais mort. Jusqu'à présent.

— Il a un nom, ce fromage ?

Je me demandais s'il ne s'agissait pas d'un lot défectueux de machynlleth wedi marw.

— Uniquement un nom de code, X-14. La rumeur dit qu'il est si puissant qu'il faut l'enchaîner au sol. Nous sommes parvenus à en obtenir un morceau d'une douzaine de grammes. Un technicien l'a laissé tomber par mégarde, et voilà le résultat.

Il me montra la photo d'une ruine fumante.

Il la rangea et me dévisagea. Bien sûr que j'avais vu du X-14. C'était celui qui était entravé à l'arrière du camion d'Owen lors de mes derniers achats. Il avait refusé de même me le montrer. Cela faisait huit ans que nous nous retrouvions tous les mois pour affaires, et jamais je n'aurais cru de lui qu'il fasse sciemment le trafic d'un produit dangereux. Il était comme moi, il raffolait de fromage. Je ne voulais pas le balancer. Pas encore, pas avant d'en savoir plus.

— Je ne suis au courant de rien, déclarai-je finalement. Mais je peux mener mon enquête.

Flanker parut se satisfaire de cette réponse et me tendit sa carte.

— J'attends votre appel, dit-il sur un ton glacial.

Il tourna les talons, sortit du magasin vers une Range Rover qui l'attendait et s'éloigna.

— Des ennuis pour nous en perspective ? s'enquit Bowden dès mon

retour.

— Non, des ennuis pour moi, répondis-je pensivement.

Il poussa un soupir de soulagement.

— Alors tant mieux.

J'inspirai profondément et me mis à réfléchir. Les communications avec la République Socialiste du pays de Galles étaient inexistantes. Pour joindre Owen, j'utilisais un émetteur à ondes courtes à des heures convenues. Je ne pouvais rien faire avant quarante-huit heures.

— Bien, poursuivit Bowden en me tendant le bloc-notes portant la liste des personnes attendant un devis. Et si notre célébrité s'occupait un peu des affaires de moquettes ?

— Et pourquoi pas des affaires des OpSpecs ? répliquai-je. Comment ça se passe ?

— Stig est toujours sur le coup des gastornis et il a au moins une demi-douzaine de chimères à capturer. Spike a quelques vampires sur le feu.

Le désespoir monta en moi. J'adorais Zénith, mais en tant que couverture et jamais je n'avais eu à m'occuper de quoi que ce soit concernant des moquettes.

— Et nous ? Les détectives littéraires ?

— Toujours rien, Thursday.

— Et Mrs Mattock, de la Vieille Ville ? Elle veut que nous lui retrouvions encore ces éditions originales, tout de même ?

— Non. Elle a appelé hier et a dit qu'elle vendait ses livres contre une télévision avec le câble. Elle a envie de regarder *Les Accidents de tronçonneuse les plus drôles d'Angleterre*.

— Dire que j'étais de bonne humeur jusqu'à présent.

— Regardez la vérité en face, dit tristement Bowden. Les livres, c'est fini. Personne ne veut plus perdre son temps avec ça.

— Pas d'accord avec vous, rétorquai-je, optimiste jusqu'au bout. Je suis sûre que si nous allons à Superlivres !, la grande surface culturelle, on nous dira que les livres ont toujours la cote auprès des amateurs de bonnes histoires. En fait, je vous fiche mon billet que vous en cachez un dans votre tiroir et que vous pensez que personne ne le sait.

— Et si on ne nous répond pas ça ?

— Je passe une journée à poser des moquettes et à serrer des mains en tant que célébrité représentant les Moquettes Zénith.

C'était le marché. Implanté dans une zone commerciale qui ne comptait pas moins de vingt succursales de grandes enseignes, Zénith était curieusement le seul magasin de revêtements de sol. Entre nous et Superlivres !, on compte trois points de vente d'articles de sport qui vendent tous exactement la même chose au même prix car ils appartiennent tous les trois à la même chaîne, avec le même

personnel, qui plus est. Les deux magasins d'électroménager étaient effectivement concurrents, mais ils s'étaient entendus pour aligner leurs tarifs de vente, si « vente » dans un tel contexte, signifiait en réalité offre d'une « brève possession entre la boutique et la déchetterie ».

— Hum, fis-je quand nous fûmes entrés chez Superlivres ! et que je découvris les étalages de CD, DVD, jeux vidéo et magazines spécialisés. Je suis certaine qu'il y avait un livre ici quand je suis venue la dernière fois. Excusez-moi !

Une vendeuse s'arrêta et nous considéra d'un œil vide.

— Je me demandais si vous aviez des livres.

— Des quoi ?

— Des livres. Vous savez, à peu près grand comme ça et plein de mots agencés de telle façon qu'ils donnent l'impression de la réalité.

— Vous voulez parler de DVD ?

— Non, je parle de livres. Ils sont un peu passés de mode.

— Ah ! Vous parlez de vidéocassettes ?

— Non, je parle de livres.

J'avais épuisé ses réserves de savoir et elle préféra déclarer forfait.

— Faudrait voir la directrice. Elle est au café.

Je regardai autour de moi, il y en avait trois.

— Lequel ?

— Celui-là.

Je la remerciai et nous passâmes devant des présentoirs chargés d'obscurités séries télé des années soixante, plus à leur place, et à l'abri, sous la lumière dorée du souvenir.

— Ça ne va pas du tout, dis-je en commençant à envisager de perdre mon pari. Il y a cinq ans à peine, cet endroit était consacré aux livres et à rien d'autre. Mais enfin, que se passe-t-il ?

En arrivant au café, nous n'aperçûmes pas la gérante avant de remarquer un coin café créé à *l'intérieur* du café et qui avait pour nom *Express-O*, *Vitfait* ou *Rentabilité*, un truc du genre.

— Thursday Next, dis-je à la gérante qui, nous l'apprîmes, s'appelait Dawn.

— Très heureuse de faire votre connaissance, j'adore *tellement* vos livres. Surtout ceux avec les meurtres et les scènes de sexe.

— Je ne suis pas comme ça dans la vie réelle, répondis-je. Mon ami Bowden et moi aimerions savoir si vous avez vendu des livres récemment, ou, à défaut, si vous en avez et si vous savez de quoi je parle.

— Je suis certaine qu'il y en a dans un coin, dit-elle, et elle nous entraîna d'un pas énergique à travers le magasin quasiment jusqu'au fond.

Nous passâmes devant du matériel informatique, des articles de bureau, du chocolat, des globes terrestres éclairés et des jolies boîtes décorées pour finalement tomber sur une seule pauvre étagère garnie de quelques poches oubliés depuis belle lurette surplombée par un emboîtement des huit volumes de *Rythme et vigueur, supplément* et de *Le meilleur du petit et du gros*, ce qui, de l'avis de Bowden, était un oxymoron.

— Les voilà ! dit-elle en dégageant la poussière et les toiles d'araignée. Je pense que nous possédons l'ensemble de ce qui a été publié.

— Pas loin, répondis-je. Merci de votre aide.

Voilà pourquoi je me suis retrouvée dans une camionnette de Zénith en compagnie de Spike, qui avait été contraint par Bowden à une journée d'activité respectable de poseur de moquette contre une semaine de lessive pour lui et Betty. Je n'avais pas fait équipe avec Spike depuis des années, que ce soit pour les opérations pourries que nous menions de temps en temps que pour les activités liées aux moquettes, et il se montra d'humeur particulièrement loquace. Sur le chemin de notre premier chantier, il me parla d'une de ses récentes missions.

— ... Alors je lui lance : « Salut, Dracula ! Tu es venu voir l'éclipse avec nous ? » Vous auriez dû voir sa bobine. Il est retourné dans son cercueil à la vitesse d'une fiente d'oie, et quand il nous a entendus rigoler, il en est sorti et il nous a dit, en croisant les bras : « Et vous trouvez ça drôle ? » Je lui ai rétorqué que oui, c'était la chose la plus drôle que je voyais depuis bien longtemps, surtout quand il avait trébuché et qu'il avait plongé la tête la première dans son cercueil. Alors il est devenu mauvais et il a essayé de me mordre, alors je lui ai planté un pieu dans le cœur avant de le décapiter.

Il rit et secoua la tête.

— Oh, bon sang, la rigolade.

— Pour ma part, j'ai rigolé jusqu'au coup du pieu, lui avouai-je, mais j'aime bien l'idée de Dracula se ramassant la figure.

— Ça lui arrive tout le temps. Il est maladroit comme pas permis. La morsure dans le cou ? Il visait la poitrine et il a raté sa cible. Depuis, il prétend qu'il a toujours voulu planter ses crocs à cet endroit. Pauvre type. Ce ne serait pas là, le numéro huit ?

Ça l'était. Nous nous garâmes, sortîmes de la voiture et allâmes frapper à la porte.

— Major Pickles ? dit Spike au très vieil homme à l'expression aimable qui se présenta à la porte.

Il était petit, mince et en pleine forme. Coiffure immaculée impeccable, la lèvre supérieure ornée d'un mince trait de moustache,

il portait un blazer avec l'écusson d'un régiment brodé sur la poche de poitrine.

— Oui ?

— Bonjour. Moquettes Zénith.

— Ah, très bien !

Le major Pickles nous précéda en clopinant vers une pièce dont le plancher était dépourvu de tout revêtement.

— C'est pour ici, dit-il en montrant le sol.

— Parfait, déclara Spike, une lueur espiègle dans l'œil. Mon associée ici présente va démarrer les opérations de pose pendant que je m'enquiers du choix des thés et petits gâteaux si gentiment offerts. La moquette, Thursday.

Je poussai un profond soupir et examinai les lieux. Sur le papier peint à rayures vertes, des photos dans des cadres montraient les principaux faits de guerre du major Pickles. Tout indiquait qu'il avait été un sacré soldat. Triste de constater qu'il habitait à présent une baraque plutôt minable dans un des quartiers les plus pourris de Swindon. Il allait au moins avoir une moquette neuve, pour voir le bon côté des choses. J'allai chercher dans la camionnette la boîte à outils, l'aspirateur et le pistolet à clous. Je venais d'enfiler mes protège-genoux quand Spike et Pickles réapparurent dans la pièce.

— Tartelettes à l'orange, annonça le major en posant une assiette sur le rebord de la fenêtre. Et Mr Stoker m'a appris que vous étiez allergique à tout ce qui ne contenait pas de chocolat.

— Merci. Très aimable à vous de céder au sens de l'humour particulier et parfois irrespectueux de mon collègue.

— Eh bien, je vais vous laisser, dit-il sur un ton affable.

Et il s'éclipsa clopin-cloplant. Spike s'approcha aussitôt de moi et me chuchota à l'oreille :

— Vous avez vu ?

— Quoi donc ?

Il entrebâilla la porte et désigna Pickles qui boitillait dans le couloir en direction de la cuisine.

— Ses pieds.

Je regardai et les cheveux de ma nuque se hérissèrent. Pas étonnant que la démarche du major Pickles soit clopinante : ce que je voyais dépasser du bas de ses pantalons, c'étaient des *sabots*.

— Exact, dit Spike quand je l'interrogeai du regard. Des pieds fourchus.

— Le major Pickles serait le *diable* ?

— Mais naaan ! répondit Spike en ricanant comme si j'étais une débile. S'il s'agissait de Méphistophélès, vous le sauriez. Tout d'abord, l'atmosphère serait empuantie par une odeur suffocante de soufre et de pourriture, ensuite nous baignerions jusqu'aux genoux dans les

âmes des damnés se tordant d'une douleur perpétuelle pendant que les tridents de leurs tourmenteurs leur labourent le corps. Et enfin, nous n'aurions jamais eu de tartelettes à l'orange

— Plutôt des gâteaux secs ou ceux qui ont « Suprême » écrit dessus et qui ne le sont pas du tout.

— Je les déteste également. Mais dites-moi, si ce n'est pas Satan, alors qui est-ce ?

Spike referma la porte avec précaution.

— Un démon subalterne, un diabolotin, ce genre-là, envoyé ici-bas pour précipiter la chute de l'humanité dans la rivière éternelle que sont les entrailles de l'enfer. Voyons si nous pouvons mettre la main sur ce type. Jetez un œil dans l'arrière-cour et dites-moi si vous repérez quelque chose d'insolite.

J'allai à la fenêtre pendant que Spike inspectait la pièce.

— Je vois l'ancienne moquette entassée sous l'auvent ainsi qu'une machine à laver toute neuve.

— Comment la moquette est-elle ?

— Elle m'a l'air très bien.

— Pas étonnant. Venez voir.

Il me montra une vieille boîte de biscuits en métal posée sur la cheminée. Le couvercle manquait, et des billets de banque apparaissaient ostensiblement.

— Bingo ! fit Spike en sortant une liasse généreuse de billets de cinquante, au bas mot mille livres. Nous avons affaire à Raum, si je ne me trompe. Un démon tentateur qui pousse à la damnation éternelle pour le péché de vol.

— Allons donc, déclarai-je, un brin sceptique. Si Lucifer accueillait tous ceux qui ont dérobé quelque chose, il aurait des âmes à ne savoir qu'en faire !

— Vous avez raison, reconnut Spike. L'échelle des valeurs du péché a pris des contours mal définis au fil des années. Pour valoir la damnation, le vol doit se montrer perfide, lâche, et surtout odieux. Comme par exemple vis-à-vis de cet ancien combattant sans pension charmant et inoffensif. Alors voilà ce que Raum a fait : il a enfermé le vrai major Pickles dans un placard quelconque, pris son apparence et laissé l'argent au vu et au su de tout le monde en attendant qu'un pauvre imbécile tente sa chance. Le gogo est tout content, il fait la foire quelques nuits de suite et il oublie cette histoire jusqu'au jugement dernier. Et à ce moment-là... Tataaam ! On se met à lui arracher les yeux à la petite cuillère. Et ça recommence. Et encore... Et encore...

— Je... Je vois le tableau. Donc ce Raum, c'est une peinture alors ?

— Oh non, plutôt du menu fretin, répondit Spike en remettant l'argent dans la boîte. Premier cercle, dixième fauteuil. Un de plus et il

descendrait d'un cran dans la hiérarchie et serait relégué en enfer au lieu de se la couler douce sur cette terre à récolter des âmes pour Lucifer et tenter de provoquer la perte de l'humanité.

— Et ils sont nombreux comme ça, ces démons ? À se balader partout pour nous soumettre à la tentation ?

Spike haussa les épaules.

— À Swindon ? Non. Et ils seront encore moins nombreux si je parviens à m'occuper de celui-ci.

Il ouvrit son portable, composa un numéro, et me désigna le sol.

— Vous feriez bien de vous mettre à la pose des adhésifs si nous voulons avoir terminé pour le déjeuner. Je plaisante. Il n'en a rien à faire, d'une moquette. Nous sommes ici uniquement pour subir la tentation. Pour preuve la moquette dans l'arrière-cour. Salut Betty, c'est papa. J'ai un cinq-cinq en cours avec un dixième fauteuil du nom de Raum. Peux-tu regarder dans le *Nécronomicon* et trouver comment on s'en débarrasse ? Merci.

Il se tut et me regarda.

— Peut-être n'était-ce pas Felix8, après tout, mais... *Felix9* ! Ce qui caractérise les Félix, c'est leur apparence identique, non ?

— Bonne remarque, reconnus-je en me demandant comment il pouvait rester aussi calme en traitant son affaire de démon et réfléchir en même temps au problème Felix8.

— Betty ? Oui, j'écoute... Une arme blanche ? C'est parfait. Tu as fait tes devoirs ? Eh bien, il est temps de t'y mettre. Une chose : Bowden a accepté de faire une lessive, alors décroche tous les rideaux... Moi aussi je t'embrasse. Salut.

Il ferma son portable et inspecta la pièce à la recherche de l'outil adéquat. Il prit le pistolet à clous, grogna « Zut, galvanisés » et farfouilla dans la boîte à outils. Le mieux qu'il dégotta fut un tournevis, mais il le rejeta parce qu'il était chromé.

— Pourquoi ne pas partir d'ici et nous charger de Raum plus tard ?

— Ça ne marche pas comme ça, dit-il en regardant par la fenêtre à la recherche d'un instrument en acier en vue, sans succès. Nous nous occupons de ce rigolo maintenant ou pas du tout.

Il entrouvrit la porte et risqua un regard.

— Très bien, il est dans le salon. Voilà notre plan : vous retenez son attention pendant que je file à la cuisine trouver une arme blanche, ensuite je l'envoie dans le deuxième cercle.

— Et si vous vous trompiez ? intervins-je. Imaginez qu'il souffre d'une maladie génétique rare qui fait pousser des sabots ?

Spike posa sur moi ses yeux pénétrants.

— Vous avez déjà entendu parler d'un truc pareil ?

— Non.

— Alors allons-y. J'espère que je vais tomber sur un coutelas ou un

démonte-pneu, ce genre-là, parce que ça pourrait donner un drôle de chantier avec un fouet à œufs.

Pendant que Spike se glissait dans la cuisine, je me rendis à la porte du salon où le major Pickles regardait la télévision. Il était assis dans un fauteuil au motif fleuri, une tasse de thé et une tranche de cake posées sur un guéridon à côté de lui.

— Bienvenue, ma jeune dame, dit-il aimablement Déjà terminé ?

— Non, répondis-je en essayant de masquer mon trouble, mais nous allons nous servir du pistolet à clous et faire un peu de bruit.

— Oh, ne vous en faites pas. J'ai fait Tobrouk, vous savez.

— Ah oui ? Et c'était comment ?

— Bruyant, ma jeune dame, bruyant. Et impossible de trouver quelque chose de convenable à boire.

— Donc le pistolet à clous ne pose pas de problème.

— De la nostalgie, ma chère. Allez-y !

Spike ne réapparaissait pas, alors j'embrayai.

— Parfait. Très bien, alors. Eh, mais c'est *Endiablé* que vous regardez là ?

— Oui, la version avec Brendan Fraser. C'est assez sommaire, mais très rigolo.

— Je l'ai rencontré une fois au cocktail de lancement du film *L'Affaire Jane Eyre*, dis-je pour gagner du temps. Il interprétait le...

— Thursday ?

C'était Spike qui m'appelait de la cuisine. Je me tournai vers le major Pickles en souriant.

— Voulez-vous m'excuser un instant ?

Pickles acquiesça poliment et je me rendis à la cuisine, curieusement vide. Aucune trace de Spike nulle part. Il n'y avait que deux issues et un balai était posé contre l'autre porte, celle qui donnait sur l'arrière-cour. J'étais sur le point d'ouvrir le réfrigérateur pour vérifier s'il n'était pas dedans quand une voix se fit entendre.

— Je suis là-haut.

Je levai les yeux. Spike était épinglé au plafond par une trentaine de couteaux, ciseaux et autres ustensiles pointus disposés sur le pourtour de ses vêtements ; on aurait dit la victime d'un lanceur de couteaux de music-hall particulièrement enthousiaste.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Je vous rappelle que nous sommes censés nous préoccuper du dénommé Raum.

— Ce que je fais là ? Mon Dieu, j'admire le paysage... Bon sang, qu'est-ce que vous croyez ?

Je haussai les épaules.

— Thursday, ajouta-t-il calmement, je crois que nous avons de la visite.

Je me retournai vers la porte et sursautai devant le major Pickles

qui s'était approché subrepticement. Mais il ne s'agissait plus du gentil vieillard que je venais de quitter. Le Pickles actuel arborait deux énormes cornes sur le front, des yeux jaunes comme ceux des chats et il portait un pagne. Il était svelte, musclé et avait la peau d'un rouge luisant, un peu comme les canards que l'on voit dans les vitrines des restaurants chinois. Il émanait de lui une forte odeur d'égouts.

— Tiens donc, Thursday Next, gronda-t-il d'une voix éraillée évoquant une boîte de clous rouillés. Quelle surprise ! (Il leva les yeux.) Et Mr Stoker, je présume. Croyez-moi, vous n'avez pas une excellente réputation là d'où je viens.

Je fis un mouvement pour tenter de le bousculer mais il fut trop rapide et je me retrouvai projetée au plafond avec une force telle que la peinture se fendilla. Je ne retombai pas. J'étais maintenue en l'air, visage vers le bas, non par des couteaux et autres ciseaux, mais par l'action d'une force surnaturelle qui me donnait l'impression de chevaucher un morse de petite taille.

— Deux âmes pures, grogna-t-il sur un ton désolé. Pour Sa Majesté infernale, aucune valeur !

— Dernier avertissement, déclara Spike dans un bel élan d'optimisme mal placé, si vous vous rendez, je saurai me montrer clément.

— SILENCE ! rugit Raum avec tant de puissance que les vitres se fendirent.

Il partit d'un grand rire, ou plutôt d'un gloussement démoniaque, et poursuivit :

— Pour que cette matinée ne soit pas définitivement gâchée, je vous propose un marché. Ou bien vous mourez tous les deux dans des souffrances abominables et je renonce à tout droit sur vos âmes, ou l'un de vous me donne la sienne... et je libère l'autre !

— Que diriez-vous d'une partie d'échecs ? demanda Spike.

— Oh non ! s'exclama Raum en agitant l'index avec réprobation. Je ne vais pas tomber dans le panneau cette fois-ci. Alors, lequel d'entre vous ?

— D'accord pour moi, dit Spike.

— Non ! m'écriai-je, mais Raum se contenta de rire.

Son rire était fort et dura longtemps. Puis il continua, encore et encore ; il ne s'arrêtait pas. À tel point d'ailleurs que Spike et moi échangeâmes un regard. Mais Raum persistait à rire aux éclats. Les assiettes et les tasses du vaisselier se fêlèrent, les verres qui reposaient pied en l'air sur l'évier volèrent en éclats. Le rire se prolongeait, s'intensifiait et tout à coup, sans crier gare, Raum explosa en un million de fragments minuscules et un brouillard rouge emplît la cuisine. Tout à coup délivrée, je retombai sur le sol via la table, heureusement pas très solide et sans rien dessus. J'étais un peu

sonnée, mais je me mis sur mes pieds pour découvrir... le vrai major Pickles qui se tenait à la place que Raum occupait auparavant, à la main la baïonnette avec laquelle il avait renvoyé Raum dans ses foyers.

— Aaah ! dit le petit vieillard, une lueur vengeresse dans le regard. Ils n'aiment pas le goût de l'acier, ça non.

Il avait une barbe de plusieurs jours, portait un pyjama déchiré et était couvert de boue.

— Vous allez bien ?

— Il a cru qu'il pourrait me garder prisonnier dans l'appentis du jardin, affirma-t-il avec autorité. Mais il n'était qu'à douze mètres nord-nord-ouest du massif de géraniums.

— Vous avez creusé un tunnel ?

— Oui, et j'aurais gagné du temps si j'avais eu une cuillère à soupe à la place de ça.

Il me montra une cuillère à café délabrée et toute tordue.

— Ou une pelle ? hasardai-je.

— Aah ! grogna-t-il avec dédain. Les pelles, c'est pour les faibles.

Il leva les yeux et découvrit Spike.

— Dites donc, vous. Descendez de mon plafond immédiatement.

— Rien ne me ferait plus plaisir.

Nous délivrâmes Spike avec qui je tentai d'expliquer du mieux que je le pouvais au fringant nonagénaire qui était Raum, ce qu'il parut accepter sans problème.

— Seigneur ! dit-il enfin. Vous voulez dire que j'ai tué un démon ? Ça mérite une encoche sur la batte de cricket, pas d'erreur.

— Malheureusement non, rétorqua Spike. Vous l'avez simplement rejeté dans le deuxième cercle. Il ne réapparaîtra pas sur terre avant une décennie ou deux, et le Maître des Ténèbres va salement lui secouer les puces, par-dessus le marché.

— C'est tout ce qu'il mérite, ajouta le major Pickles en regardant la boîte à gâteaux. Cet infect sagouin a bouffé toutes les tartelettes à l'orange.

— Spike, dis-je en lui montrant un agenda que j'avais trouvé sur le comptoir. Nous n'étions pas les seuls à avoir un rendez-vous ici ce matin.

Le major Pickles et lui se penchèrent pour s'en assurer, mais c'était bien le cas. Cette matinée voyait le début des trois jours de chasse à l'âme programmés par Raum parmi les entreprises de services à domicile de Swindon, et nous étions les troisièmes damnés potentiels. Le premier, un électricien, Raum l'avait rayé et porté la remarque suivante : « écoeurant de gentillesse ». Le suivant, en revanche, était un monteur de machine à laver, et Raum avait porté trois petites étoiles à côté du nom de la société, Wessex Cuisines. Je farfouillai dans les

papiers posés sur le comptoir et dénichai un formulaire. L'employé était un homme du nom de Hans Towwel.

— Zut ! dit Spike. J'ai horreur que Satan s'empare d'une âme. Ne vous méprenez pas, il en existe certains qui méritent d'être tourmentés indéfiniment, mais la damnation sans possibilité de recours, c'est comme la perpétuité multipliée par trois ferme et définitive.

J'approuvai de la tête. Quelque obscène qu'ait pu être le crime, la damnation éternelle, c'était pousser le bouchon un peu loin.

— Ça me fait mal au ventre d'écouter ce baratin défaitiste, grogna le major Pickles. Personne n'ira en enfer sur mon dos. Que se passe-t-il si nous récupérons l'argent ?

Spike claqua des doigts.

— Major Pickles, vous êtes un génie ! Mr Towwel n'ira pas rejoindre la légion des damnés avant d'avoir utilisé son gain mal acquis. Thursday, appelez Wessex Cuisines et trouvez-le-moi, il faut lui parler avant qu'il ne commence à le dépenser.

Dix minutes plus tard, nous roulions à toute allure vers le Moine Graisseux, un restaurant à thème médiéval très populaire situé non loin de la cathédrale St Zvlkx. J'avais essayé sans succès de joindre Towwel, et quand j'expliquai à son patron qu'une somme substantielle avait disparu du domicile du major Pickles, il fut horrifié et accepta de nous rejoindre à cet endroit.

Le restaurant était bondé, car la cathédrale St Svlkx venait d'être sélectionnée par l'ESU pour figurer au premier rang (si vous voulez, hein, on n'oblige personne) des lieux de culte/contemplation/méditation, et les nombreux fidèles/adhérents/vagues sympathisants étaient en train de déjeuner en devisant des meilleures méthodes qu'offrait cette nouvelle foi multiple pour répandre le bien dans le monde.

— Hans Towwel ? beugla Spike d'une voix autoritaire dès que nous eûmes franchi la porte.

Dans le silence qui s'ensuivit, un homme en salopette bleue se signala de derrière une assiette de sandwiches au saindoux.

— Un problème ? demanda-t-il alors que nous approchions.

— Peut-être, répondit Spike. Avez-vous payé votre repas avec l'argent que vous avez volé au major Pickles ?

— De quoi ?

— Vous avez bien entendu, poursuivis-je. Avez-vous payé votre repas avec l'argent que vous avez volé au major Pickles ?

— Allez vous faire voir ! s'exclama-t-il en se levant.

Spike, un gars plutôt costaud, le renvoya brutalement sur sa chaise.

— Écoutez-moi, dit-il avec calme. Nous ne sommes pas des flics, nous n'en avons rien à foutre de ce fric et nous n'en avons rien à

foutre de vous. Mais de votre âme, oui. Maintenant répondez-moi : avez-vous commencé à dépenser cet argent, oui ou non ?

— C'est dans l'ordre des choses, pas vrai ? grogna Towwel. De l'argent disparaît et on accuse l'employé ?

— Towwel ? Ce qu'ils racontent est vrai ?

Un bonhomme peu soigné et fripé dans un costume peu soigné et fripé venait de faire son apparition.

— Qui êtes-vous ? demanda Spike.

— Mr Hedge Moulting, de Wessex Cuisines, répondit l'homme peu soigné en nous tendant sa carte. Je dois dire que je suis bouleversé autant que scandalisé par la conduite de notre salarié. Combien a-t-il pris ?

— Maintenant, écoutez-moi ! s'exclama Towwel dont le sang s'échauffait de seconde en seconde, ce qui fit que Mr Moulting de Wessex Cuisines alla se réfugier derrière Spike. Je ne vole pas les gens. Ni les clients, ni les anciens combattants, ni vous, ni *personne* !

— Vous devriez avoir honte ! reprit Moulting, à moitié caché par Spike. Vous êtes viré, et n'espérez pas que je vous recommande.

— Comment sait-on que ce n'est pas vous qui avez fait le coup ? demanda Towwel.

— Moi ? Comment osez-vous ?

— Parce que vous avez mené une tournée d'inspection sur mon travail ce matin et parce que vous êtes un salopard fini, je suis sûr que c'est vous.

— Quelle ignoble accusation ! glapit Mr Moulting en pointant un doigt accusateur dans sa direction. Vous n'installerez plus de machines à laver dans cette ville, et je vais même faire mon devoir de citoyen et m'assurer que vous serez puni pour cet odieux délit. Mille livres ? Et à un ancien combattant ? Vous méritez tout ce qui va vous arriver.

Le silence se fit.

— Mr Moulting, nous n'avons jamais indiqué le montant de la somme dérobée. Comme je le disais à Mr Towwel ici présent, nous n'en avons rien à battre, du fric, nous sommes là pour épargner à une âme les tourments de la damnation éternelle. Il s'agit d'un piège maléfique tendu par un complice du malin. Si vous détenez l'argent et que vous n'avez pas commencé à le dépenser, alors filez en faire don à une œuvre. Si vous avez entamé la somme, alors je ne peux rien pour vous.

Il se tourna vers Mr Towwel.

— Je suis désolé de vous avoir accusé injustement, monsieur. Si vous cherchez un travail, appelez-moi quand vous voudrez chez Moquettes Zénith.

Et nous sortîmes en bousculant Moulting sur notre passage. Il chercha d'une main tremblante le dossier d'une chaise pour conserver

son équilibre. Il était livide et suant, grelottant de l'angoisse de celui qui est condamné aux feux de l'enfer, et qui le sait.

Nous posâmes la plus belle moquette que nous possédions dans toute la demeure du major Pickles. Nous fîmes en outre ses courses, sa lessive et achetâmes deux paquets de tartelettes à l'orange. Puis nous passâmes tout l'après-midi à papoter autour d'un thé. Au moment de nous quitter, nous étions devenus les meilleurs amis du monde, et nous laissâmes nos numéros de téléphone sur le frigo en cas de besoin. Je lui suggèrai même de rendre visite à Polly s'il se sentait seul.

— Je n'aurais jamais cru que poser des moquettes pouvait être si amusant, dis-je alors que la voiture démarrait.

— Moi non plus. Vous croyez que Bowden va nous chercher des poux dans la tête quand il saura que nous avons fait le boulot gratuitement et qu'il nous a pris toute la journée ?

— Mais non, répondis-je dans un sourire. Je suis sûre qu'il va trouver ça très bien.

Le temps désarticulé

J'ai renoncé depuis longtemps à comprendre quelque chose au penchant inconsideré du temps pour le paradoxe. Mon père n'existait pas et pourtant j'étais née, la machine à voyager dans le temps n'avait pas été inventée et tout le monde gardait l'espoir qu'elle puisse l'être un jour. Nous possédions deux modèles de Friday et je m'étais rencontrée à plusieurs reprises dans le passé – ou plutôt dans le futur ? J'en avais la migraine rien que d'y penser.

— Comment s'est passé le boulot ? me demanda Landen en m'accueillant à la porte.

— Formidable. Le commerce des moquettes a repris du poil de la bête. Et toi ? Comment vont les choses ?

— Bien également. J'ai avancé pas mal.

— Sur *Les Miaulements du destin* ?

Je fondais encore beaucoup d'espoirs sur Scampton-Tappett à qui j'avais envoyé un billet dans *Des bananes Pour Edward* pour qu'il change de texte. Il m'avait coûté cinquante guinées et je voulais m'assurer que j'en avait pour mon argent.

— Non. J'ai travaillé sur *À la recherche des morts vivants*, le guide pratique d'horreur de Spike.

Crotte et recrotte.

Une nouvelle entendue dans le tramway me revint à l'esprit.

— Dis-moi, connais-tu le sujet du discours officiel que va prononcer Redmond van de Poste ?

— La rumeur prétend qu'il va parler de l'Excédent de Bêtise. À ce qu'il paraît, ses proches conseillers ont concocté un programme pour éliminer le surplus sans dommages pour les intérêts nationaux et qui plus est en offrant des perspectives économiques.

— En ce cas, il va faire grimper l'audimat. J'espère seulement qu'il ne va pas engendrer plus de bêtise. Tu sais combien elle a tendance à se reproduire toute seule, Comment vont les filles ?

— Très bien. J'ai joué au Scrabble avec Tuesday. Est-ce qu'elle a le droit d'utiliser la géométrie nextienne pour placer un mot de six lettres sur deux cases triple ?

— J'imagine que non. Où est Jenny ?

— Elle a élu domicile au grenier.

— Encore ?

Une pensée me tarauda. Une chose que je devais faire.

— Land ?

— Mmm ?

— Rien. Je t'en reparlerai.

Il y avait des gens à la porte, et ils avaient frappé plutôt que tiré la sonnette, ce qui ne présageait rien de bon. J'ouvris et découvris Friday, du moins sa version propre sur elle et non renfrognée. Mais il n'était pas tout seul. Deux ChronoGardes de ses camarades l'accompagnaient, et ils avaient tous l'air drôlement sérieux. Malgré leur fringant uniforme bleu clair, ils ne paraissaient pas être en âge de boire ou de voter, sans parler de faire une chose aussi terriblement adulte que voyager dans le temps. C'était comme si on laissait un gamin de douze ans pratiquer une péridurale.

— Salut, mon canard en sucre ! Ce sont tes amis ?

— Ce sont des *collègues*, répondit Friday sur un ton pincé. Nous sommes ici en mission officielle.

— Seigneur ! dis-je en essayant de ne pas montrer de complaisance maternelle, et échouant brillamment. Voulez-vous un verre de lait et des biscuits, ou autre chose ?

Mais Friday, manifestement, n'était pas d'humeur au lait. Ni aux biscuits.

— Pas maintenant, maman. Le voyage dans le temps n'a *toujours* pas été inventé.

— Peut-être qu'on ne peut pas. Peut-être est-ce impossible.

— C'est grâce à cette technologie que nous sommes ici, répliqua-t-il avec une logique implacable, donc la possibilité existe, même si elle est mince. Nous avons déployé tous les agents disponibles le long du cours du temps et ils fouillent minutieusement dans les zones où l'événement est susceptible de s'être produit. Maintenant, est-ce qu'il est là ?

— Ton père ?

— Non, lui, Friday. L'autre, le moi différent.

— Tu ne le sais pas ? Ce n'est pas de l'histoire ancienne pour toi ?

— Les choses ne se déroulent pas comme elles le devraient. Si ç'avait été le cas, nous serions tirés d'affaire à présent. Alors où est-il ?

— Tu es venu le remplacer ?

— Non, je veux juste lui parler.

— Il est parti répéter avec son groupe.

— Pas du tout. Serais-tu étonnée si je te disais que les Peigne-culs n'existent pas ?

— Oh non, alors ils ont fini par s'appeler les Branleurs ?

— Non, non, maman. *Il n'y a pas de groupe du tout.*

— J'affirme qu'il est avec son groupe, dis-je en l'invitant à entrer et en saisissant le téléphone sur la table du vestibule. Je vais appeler le père de Toby. Ils utilisent son garage pour leurs répétitions. C'est l'endroit idéal, ses parents sont à moitié sourds.

— Alors ça ne sert pas à grand-chose de l'appeler, non ? dit le plus arrogant des compagnons de Friday.

— Comment vous appelez-vous ?

— Nigel, répondit celui qui avait parlé, un peu penaud.

— Personne n'apprécie ceux qui la ramènent, Nigel.

Je le dévisageai et il détourna le regard sur son uniforme, à la recherche d'une poussière imaginaire.

— C'est le papa de Toby ? Bonsoir, je suis la mère de Friday... Non, je ne suis pas comme ça, c'est uniquement dans le livre. J'ai une question, les garçons jouent-ils dans votre garage ?

Je regardai Friday et ses amis.

— Pas depuis au moins trois mois ? Je ne savais pas. Merci beaucoup, et bonsoir.

Je raccrochai le combiné.

— Alors où est-il ? demandai-je.

— Nous l'ignorons, répondit l'autre Friday, et puisque c'est un radical libre, il agit totalement indépendamment du Cours Standard de l'Histoire. Sa dégaine d'adolescent indolent et maladroit nous a bien abusés, et toi la première.

Je fronçai les sourcils. Voilà qui était nouveau.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Des informations récentes nous font penser qu'il pourrait en réalité être la cause de l'échec de la découverte de la technique du voyage dans le temps. Et qu'il conspire avec son futur lui-même pour renverser la ChronoGarde !

— Et maintenant un ramassis de calomnies, tout ça pour prendre sa place, répliquai-je, piquée au vif.

— Je suis sérieux, maman. Friday est un dangereux fondamentaliste historique qui n'hésitera pas à employer tous les moyens pour réaliser son pauvre petit programme : laisser au temps son cours naturel. Si nous ne lui mettons pas la main dessus, alors toute l'histoire va se rembobiner et il ne restera rien de nous !

— S'il est à ce point dangereux, prononçai-je lentement, pourquoi ne pas l'avoir éradiqué ?

Friday prit une profonde inspiration.

— Maman ? Comme pap... euh... Il est une version de moi en plus jeune, et le futur directeur général. Si nous l'éliminons, nous nous éliminons nous-mêmes. Intelligent, je lui reconnais ça. Mais s'il est capable d'entraver la découverte du voyage dans le temps, alors il sait comment il a été inventé. Il faut que nous lui parlions. Une dernière fois, où est-il ?

— Je ne trahirai pas mon fils, mon fils, dis-je en m'embrouillant quelque peu.

— Mais je suis ton fils, maman.

— Je ne trahirai pas non plus, mon canard en sucre.

Friday fit un pas et haussa la voix d'un cran.

— C'est important, maman. Si tu as la moindre idée de l'endroit où il se trouve, il faut nous le dire. Et ne m'appelle pas mon canard en sucre devant mes camarades.

— Je ne sais pas où il est, mon canard en sucre, et si tu continues à me parler sur ce ton, tu files dans ta chambre.

— Comme s'il était question de chambre, mère !

— Maman. C'est *maman*. Friday m'appelle toujours maman.

— Je suis Friday, maman. Ton Friday.

— Non. Tu es un autre Friday, une version de ce qu'il aurait pu devenir. Et si tu veux savoir, je préfère celui qui n'ouvre pas la bouche et qui pense qu'un savon est une engueulade.

Friday me considéra avec colère.

— Tu as dix heures pour qu'il se rende. Abriter un terroriste temporel est un délit sérieux, et la sanction incroyablement pénible.

Ces menaces ne m'impressionnèrent pas du tout.

— Tu es sûr de ce que tu fais ?

— Évidemment !

— Alors, par définition, lui aussi. Et si tu allais jouer dans le cours du temps avec tes deux potes avant le dîner ?

Friday proféra un *brmff* agacé, puis il tourna les talons et s'éloigna, ses deux collègues dans son sillage.

Je fermai la porte et rejoignis Landen qui m'examinait, accoudé au pommeau de l'escalier. Il n'avait pas perdu une miette de la conversation.

— Pupu, que se passe-t-il donc ?

— Je n'en ai pas la certitude, chéri, mais je commence à penser que Friday nous a roulés dans la farine.

— Quel Friday ?

— Le chevelu qui grogne. Il ne serait pas le propre à rien engourdi que nous connaissons, mais une sorte de fondamentaliste historique qui travaillerait dans l'ombre. Nous avons droit à quelques réponses, et je crois savoir où les trouver. Friday peut berner ses parents, le Cours Standard de l'Histoire et la moitié de la ChronoGarde, mais il existe une personne qu'un adolescent n'est jamais parvenu à mystifier.

— Qui est-ce ?

— Sa petite sœur.

— Ça m'épate que vous ayez mis si longtemps à comprendre, dit Tuesday qui avait accepté de vendre la mèche contre un nouveau vélo, un bon d'achat de trente livres pour le Monde des Maths et des lasagnes trois soirs d'affilée. Et par ailleurs, il n'a pas piétiné Barney Plotz. Il a maquillé les courriers et numéros de téléphone. Il avait

besoin de temps pour avancer dans ses... *recherches*, comme il les appelait. J'ignore de quoi il s'agissait, mais il passait beaucoup de temps à la bibliothèque, et aussi chez mamie.

— Sa grand-mère ? Pourquoi elle ? Il aime sa cuisine ?

— Je n'en sais rien, dit Tuesday en se creusant la cervelle. Il a dit que ça avait un rapport avec Mycroft et d'une chronofraude de proportions stupéfiantes.

— Ce garçon a quelques explications sérieuses à nous donner, grommelai-je sombrement.

30

C'est l'hiver

L'une des plus grandes débâcles financières de ces dernières années fut le « bouclier anti-châtiment », conçu pour protéger l'humanité (tout au moins l'Angleterre) de la colère d'une divinité trop zélée voulant purifier les populations du péché. Le projet, à l'initiative du chancelier Yorrick Kaine, fut stoppé lorsque celui-ci connut une humiliante disgrâce. Interrompu certes, mais pas oublié, comme le rappelle l'infrastructure de tours de transmission qui parsemaient le pays, héritage silencieux de la politique incohérente et quelque peu dispendieuse de Kaine.

Ma mère ouvrit la porte quand nous nous présentâmes chez elle et parut assez surprise de nous voir tous là. Landen et moi, en tant que parents responsables, et Tuesday, car elle était la seule capable de comprendre quelque chose au travail de Mycroft, si le besoin s'en faisait sentir.

— Vous venez pour le déjeuner du dimanche ? demanda ma mère.

— Non, maman. Est-ce que Friday est ici ?

— Friday ? Seigneur non ! Je ne l'ai pas vu depuis...

Une voix familière venant du salon nous parvint

— C'est bon, mamie. Le subterfuge a assez duré.

C'était Friday, notre Friday, le Friday grognon et malodorant, que nous n'aurions pas soupçonné de connaître la signification du mot « subterfuge » à peine une heure auparavant, alors ne parlons pas de sa prononciation. Il était métamorphosé. Il paraissait se tenir plus droit, peut-être parce qu'il ne traînait pas les pieds en marchant, et il regardait les gens dans les yeux. Mais il avait malgré tout la dégaine de l'adolescent typique : boutonneux, le cheveu long et gras, et des pantalons si larges qu'avec le tissu on aurait pu habiller trois personnes et confectionner des rideaux avec les chutes.

— Si tu nous disais ce qui se passe ? demandai-je.

— Vous ne comprendriez pas.

Je posai sur lui un regard qui disait « mon fils, tu es dans la panade jusqu'au cou ».

— Tu serais étonné de ma capacité à comprendre les choses.

— D'accord, déclara-t-il en prenant une profonde inspiration. Tu sais que la ChronoGarde se sert aujourd'hui pour voyager dans le temps d'une technique qui n'a pas encore été inventée ?

— J'ai pigé le principe, répondis-je prudemment, incapable que j'étais de saisir comment on pouvait utiliser une technologie qui

n'avait pas été inventée.

— Aussi étrange que cela puisse paraître, poursuit Friday, ce principe est solide. Bien des événements se produisent uniquement parce que le curieux pencahnt humain aux idées préconçues en altère le résultat. Autrement dit, si nous nous mettons dans la tête que quelque chose est possible, alors elle le devient. On l'appelle la loi de *Schrödinger Night Fever*.

— Je suis un peu perdue.

— C'est très simple. Si tu vas voir *Saturday Night Fever* en espérant découvrir un bon film, tu seras déçue. Mais si tu t'attends à ce que ce soit une bouse, tu seras également déçue. Donc, *Saturday Night Fever* existe en deux états contradictoires au même moment, uniquement dictés par nos espérances. De cette loi, nous pouvons déduire que tout état contradictoire peut être manipulé par des désirs humains. Y compris, dans le cas d'un déficit technologique, en utilisant des méthodes qui restent à inventer.

— Je crois que je commence à comprendre, dit Landen. Ça marche pour tous les films avec Travolta ?

— Seuls ceux qui sont ambigus d'un point de vue artistique, comme *Pulp Fiction* et *Volte-face*. *Terre champ de bataille* n'est pas concerné parce que c'est un épouvantable navet quelle que soit la façon dont tu l'abordes, ni *Get Shorty*, qu'il est difficile de ne pas aimer, quelles que soient les idées préconçues.

— C'est une théorie séduisante, le complimentai-je. Elle est de toi ?

— Malheureusement non, même si j'aimerais le faire croire, répondit Friday avec un sourire. Le crédit en revient à un esprit bien supérieur au mien : Tuesday. Bien joué, sœurlette.

Tuesday se tortilla de plaisir devant les compliments de son grand frère, mais tout ceci ne signifiait toujours pas grand-chose.

— Où est le rapport avec Mycroft et le voyage dans le temps ?

— Il est simple, dit Friday. Les techniques effroyablement complexes utilisées par la ChronoGarde pour alimenter les moteurs temporels contredisent un principe scientifique fondamental : le désordre s'installera partout, ou augmentera. En d'autres termes, tu peux faire du saucisson avec un cochon, mais tu ne peux pas faire un cochon avec un saucisson. Seconde loi de la thermodynamique. Un des principes les plus solides de notre compréhension du monde physique. Tu ne peux pas inverser le cours du temps pour défaire un événement. Que ce soit pour raccommoder les œufs brouillés ou pour changer l'histoire.

— La recette pour raccommoder les œufs brouillés... murmurai-je en me souvenant tout à coup d'un dîner familial à l'époque de l'affaire Jane Eyre. Il l'écrivait sur une nappe et Polly lui avait demandé d'arrêter. Ils s'étaient chamaillés, voilà pourquoi je m'en souviens.

— Bien, dit Friday. La recette était en réalité une équation qui montrait comment la deuxième loi de la thermodynamique pouvait être contournée pour permettre l'inflexion du cours du temps. Et qu'on puisse *défaire* un gâteau sans même y penser. La recette pour raccommoder les œufs brouillés est au cœur de l'affaire. *Sans elle, pas de voyage dans le temps !*

— Par conséquent, fis-je en pesant mes mots, le pouvoir qu'a la ChronoGarde de se déplacer dans le temps dépend de sa capacité à mettre la main sur cette recette ?

— C'est l'idée générale, maman.

— Alors où est-elle ? demanda Landen. Logiquement, elle doit toujours exister quelque part, sinon la probabilité de voyager dans le temps serait réduite à zéro. Et puisque ton alter ego du futur s'est pointé il y a vingt minutes nous abreuer de menaces voilées, il reste la possibilité qu'elle soit découverte avant la fin des temps, c'est-à-dire dans les quarante-huit heures.

— Exact, répondit-il. C'est pourquoi depuis quinze jours, avec Polly, nous essayons de deviner où Mycroft l'a rangée. Une fois que j'aurai la recette, je la détruirai. L'espoir de voyager dans le temps deviendra nul, et la ChronoGarde nous chantera *Adios Muchachos*.

— Pourquoi tu veux ça ?

— Le moins tu en sais, maman, mieux c'est.

— Ils prétendent que tu es un dangereux fondamentaliste, dis-je avec prudence. Un terroriste temporel.

— Que veux-tu qu'ils disent d'autre ? Le Friday que tu as rencontré est un type correct. Il obéit aux ordres, mais il ignore ce que je sais. Si c'était le cas, il aurait à cœur de brûler la recette, comme moi. Le Cours Standard de l'Histoire est une saloperie et la seule chose qui compte, à leurs yeux, c'est leur petite carrière boursouflée.

— Comment sais-tu tout ça ?

— Je deviens directeur général de la ChronoGarde à trente-six ans. À soixante-dix-huit, un an avant la retraite, je suis introduit à l'Académie d'Honneur de la ChronoGarde, l'élite décisionnaire. Ce que je découvre là est tellement monstrueux que si j'avais révélé l'affaire, l'industrie du temps se serait effondrée sur-le-champ. Et c'est une activité qui pèse six cents milliards de livres, au bas mot.

— Dis-leur, intervint Polly qui se tenait à ses côtés. Que l'un de nous soit capable de continuer s'il t'arrive quelque chose.

Friday hocha la tête et inspira profondément.

— L'un de vous a-t-il remarqué combien la difficulté à se concentrer chez les gens a entraîné un certain abaissement ?

— Si j'ai remarqué ! m'exclamai-je en levant les yeux au ciel avec en tête le cliquetis du lecturomètre quand le chiffre baissait. Plus personne ne lit. On dirait que les gens préfèrent les émissions de télé

poubelle abrutissants et les potins de paparazzi.

— Exactement, approuva Friday. Le Long Terme s'est désagrégé. Nous sommes incapables de voir à plus de six mois, et le court-termisme va signer notre perte. Mais le problème, c'est que les choses ne devraient pas être ainsi, il y a une raison à cela. Les moteurs temporels demandent non seulement une énorme quantité d'énergie, mais aussi du temps. Il ne s'agit pas de ponctualité, mais du temps lui-même. Même un saut de quelques minutes consomme une quantité infinitésimale de matière abstraite. Pas l'heure qu'il est à la pendule, mais le liant qui permet aux faits de s'emboîter fermement dans le petit cocon de l'événement permanent : le Présent.

— Oooh ! murmura Tuesday, la plus prompte à percuter. *Ils pillent le Présent !*

— Exactement, sœurlette, dit Friday en écartant une mèche de son front. Le Court Terme est le résultat des déprédations inconsidérées commises par l'Industrie du Temps. Si la ChronoGarde continue à ce rythme, dans quelques années le Présent aura disparu et le monde s'enfoncera dans les ténèbres de l'indifférence éternelle.

— Tu veux dire que la télé va être pire ?

— Bien pire, répondit Friday d'un air sombre. À la vitesse à laquelle le présent se dégrade, l'an prochain à la même époque, *L'Échange de reins samaritain* sera considéré comme le summum de l'érudition. Mais les émissions prédigérées n'en sont pas la cause, mais l'effet. La courte vue va aussi entraîner la disparition progressive de toute planification, et l'humanité va peu à peu s'enfoncer dans une spirale d'indifférence égoïste et de recherche de gratification immédiate.

Ses paroles tombèrent dans un silence lugubre à mesure qu'elles pénétraient notre esprit. Le tableau nous apparaissait clairement. Le refus de se concentrer, le malaise général, l'intolérance, l'irrespect, les règles bafouées. Le court-termisme. Pas étonnant que le taux de lecture soit en chute libre. Ce Présent atrophié devait détester les livres : trop d'efforts demandés pour une satisfaction insuffisante. Il était donc urgent de dénicher cette recette, où qu'elle fût : sans œufs brouillés raccommodés, plus de voyage dans le temps, plus de dégradation du Présent, et nous pourrions espérer voir la vision à long terme dessiner un avenir moins sombre... et plus de lecteurs. Élémentaire.

— Ce n'est pas un sujet à porter sur la place publique ? demanda Landen.

— Qu'est-ce que ça résoudrait, papa ? La ChronoGarde n'a pas à se justifier du fait que la dégradation du Présent est causée par l'homme, il leur suffit de semer le doute. Elle contestera toujours le court-termisme, le débat s'enfoncera dans des discussions stériles et sans fin. Si bien que quand nous découvrirons qu'il y a effectivement un

problème, il sera trop tard pour envisager d'y remédier. En discuter serait inutile. La ChronoGarde ne doit pas mettre la main sur la recette. Je parie ma carrière là-dessus. Et croyez-moi, ce n'est pas n'importe quelle carrière que je mets en jeu.

Le silence accueillit la tirade de Friday. Il avait raison, bien sûr, nous en prenions conscience, mais je me disais aussi que j'étais fière de lui, qu'il était réconfortant d'admirer une éloquence et une lucidité pareilles de la part d'un individu aussi négligé et débraillé, qui portait *Wayne Skunks est trop couillon* sur son T-shirt.

Polly rompit le silence.

— Si seulement Mycroft était en vie, il pourrait nous dire où il l'a mise.

Et tout à coup, je compris.

— Viens avec moi, lui dis-je. Toi aussi Friday.

Le soir tombait et les derniers rayons du soleil perçaient les vitres poussiéreuses de l'atelier de Mycroft. Il paraissait encore plus désolé dans la lumière du crépuscule.

— Tous ces souvenirs ! soupira Polly en pénétrant dans la pièce au bras de Friday. Une vie entière. Oui, une vie entière. Je n'ai pas mis les pieds ici depuis qu'il... enfin, vous voyez.

— Ne sois pas effrayée, lui dis-je, mais j'ai vu Mycroft par deux fois ces deux derniers jours. Il est revenu nous dire quelque chose, mais quoi, jusqu'à présent, je n'en avais pas la moindre idée. Polly ?

Elle avait les yeux perdus dans l'obscurité de l'atelier et ils étaient remplis de larmes. Je suivis son regard, et, une fois accoutumée à la pénombre, je l'aperçus. Son opacité était désormais très faible, toute couleur semblait avoir déserté son corps. Il était à peine présent.

— Salut, Poll, dit-il en souriant, la voix réduite à un grondement sourd. Tu es positivement *radieuse* !

— Oh Crofty, espèce de flatteur ! chuchota-t-elle. Je ne suis plus qu'une ruine gâteuse bonne pour la casse. Mais à qui tu manques terriblement.

— Mycroft, murmurai-je avec respect, je ne veux pas te priver de ta femme, mais le temps nous est compté. J'ai découvert ce que tu étais venu me dire.

— Tu veux dire que cela n'avait rien à voir avec Farquitt ou des chaises ?

— Non, c'était à propos de la recette pour raccommoder les œufs brouillés.

— Nous avons besoin de savoir où tu l'as rangée, ajouta Polly.

— Ce n'est que ça ? gloussa Mycroft. Eh bien, parbleu, je l'ai mise dans la poche de ma veste.

Il commençait à s'estomper et sa voix était creuse. Sa réapparition s'achevait.

— Quoi d'autre ?

Il devenait de moins en moins visible. J'avais peur de le perdre de vue rien qu'en clignant des paupières.

— Quelle veste, chéri ? demanda Polly.

— Celle que tu m'as offerte pour Noël... la bleue... à grands carreaux, prononça-t-il dans un murmure éthéré.

— Crofty ?

Mais il avait disparu. Friday et moi nous précipitâmes vers Polly, dont les genoux avaient un peu faibli.

— Zut ! dit Friday. Quand reviendra-t-il ?

— Jamais. Il va falloir nous en contenter.

— Alors nous ne sommes pas près de savoir où elle est, dit Friday. J'ai vérifié tous ses vêtements. Pas l'ombre d'une veste à carreaux bleus dans son armoire.

— Il y a une bonne raison à cela, intervint Polly, les yeux luisant de larmes. Elle est restée sur *L'Hesperus*. J'avais rouspété à l'époque, mais aujourd'hui je comprends pourquoi il l'a laissée.

— Maman ? Est-ce que cela a le moindre sens pour toi ?

— Oui, dis-je en souriant. Elle est dans un endroit inaccessible à la ChronoGarde. En 1985, avant d'envoyer Polly dans Wordsworth et « Les jonquilles » à l'aide du Portail de la Prose, il l'avait essayé sur lui-même. La veste est là où il l'a laissée, au cœur d'une tempête dans l'Atlantique, au sein du « Naufrage de *L'Hesperus* », le Poème de Longfellow.

— Dans le Monde des Livres ?

— Exactement, et rien, je dis bien *rien*, ne m'obligera à y retourner. Dans deux jours, la ChronoGarde aura disparu et la lente reconstitution du Présent pourra s'effectuer. Bien joué, mon canard en sucre.

— Merci, maman, mais s'il te plaît, arrête de m'appeler « mon canard en sucre ».

Résorber l'excédent

Le premier bouleversement politique majeur et visible provoqué par le Parti du Sens Commun fut l'abandon des résultats sur objectifs, des classements et des graphiques qui prétendaient résoudre d'un coup de baguette magique les subtils problèmes humains par des « initiatives ». En affirmant que des corps importants de l'état comme l'Administration de la Santé devaient mettre l'accent sur la santé plus que sur l'administration, le Parti du Sens Commun engagea tête baissée des réformes qui indiquaient ceci : « Si nous avons mis dix ans à nous mettre dans le pétrin, en sortir va nous en prendre vingt. Embarquement immédiat. »

Nous restâmes chez maman pour le dîner, si l'on considère que ce mot puisse évoquer la tambouille d'ingrédients divers balancés au hasard dans une casserole et mis à bouillir jusqu'à ce que toute espèce de saveur ait disparu à jamais. C'est pourquoi nous ratâmes le discours officiel de Redmond van de Poste, ce qui ne nous manqua pas vraiment, car sa dernière allocution avait été comme toujours ennuyeuse à mourir, bien qu'intelligente et d'une importance capitale. C'était tellement agréable de parler de nouveau en tête à tête avec Friday. J'avais oublié quel garçon plaisant il était. Il me prévint sans tarder qu'il allait devoir rester dissimulé sous l'apparence d'un bon à rien paresseux le temps que la ChronoGarde abandonne ses recherches – en d'autres termes, inutile pour moi d'essayer de le réveiller avant au moins midi, voire deux heures le week-end.

— Comme c'est pratique, remarquai-je.

Tuesday était restée pensive un moment et finit par demander :

— Et si la ChronoGarde revenait entre le moment où Mycroft a écrit la recette et celui où il l'a laissée sur l'*Hesperus* ?

— Ne t'inquiète pas, répondit Friday en clignant de l'œil. Il ne s'est écoulé que vingt-huit minutes et à l'autre bout, mon moi plus âgé protège l'information. La seule chose que nous avons à faire, c'est de nous assurer que la recette reste dans « Le naufrage de l'*Hesperus* ». Notre victoire repose sur rien de plus que l'inaction, ce qui, en tant qu'adolescent, me convient parfaitement.

Ce ne fut qu'une fois dans la voiture sur le chemin du retour que je pensai à Jenny.

— Oh mon Dieu ! m'exclamai-je. Nous avons laissé Jenny toute seule à la maison !

Landen me saisit le bras et le serra tandis que Friday me posait sa main sur l'épaule.

— Tout va bien, ma chérie, calme-toi. Nous l'avons mise entre les mains de Mrs Berko-Boyler.

Je fronçai les sourcils.

— Pas du tout. Tu m'as dit qu'elle avait élu domicile au grenier. Et ensuite nous sommes partis. Comment avons-nous pu l'oublier ?

— Mon cœur, dit Landen, il n'y a pas de Jenny.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr qu'il y a une Jenny ! ricanai-je devant une telle absurdité.

— Papa a raison, dit Friday d'un ton apaisant. Jenny n'existe pas.

— Pourtant, pas plus tard que ce matin... !

— Maman, c'est à cause d'Aornis, poursuivit Tuesday. Elle t'a refile ce virus mental il y a sept ans et nous n'arrivons pas à t'en débarrasser.

— Je ne comprends pas, déclarai-je, gagnée par la panique. Je me rappelle tout d'elle ! Son rire, les vacances, quand elle est tombée de vélo et qu'elle s'est cassé le bras, sa naissance... *tout* !

— C'est comme ça qu'Aornis s'est vengée, expliqua Landen. Puisqu'elle ne pouvait pas m'effacer de ta mémoire, elle t'a légué ceci. Elle a été bouclée vingt-huit ans pour ça.

— La salope ! Je vais la tuer ! glapis-je.

— Gros mot, maman, intervint Tuesday. Je n'ai que treize ans. J'ajoute que nous sommes persuadés que même si tu la tuais, cela ne ferait pas sortir Jenny de ton esprit pour autant.

— Saperlotte, dis-je après avoir repris mon sang-froid. C'est ce qui explique ses absences aux heures des repas.

— Nous jouons tous le jeu pour minimiser les risques d'une attaque, dit Landen. Voilà pourquoi nous entretenons sa chambre et que tu retrouves ses affaires un peu partout dans la maison. Du coup, quand tu es seule, tu n'as aucune raison de t'angoisser de son absence.

— La sale petite truie, grinçai-je en me massant le visage. Mais dorénavant nous allons faire face, n'est-ce pas ?

— Les choses ne sont pas aussi simples, mon cœur fit Landen d'une voix où perçait la tristesse. Aornis est extrêmement rancunière. D'ici quelques minutes, tu auras tout oublié de cette conversation et tu seras persuadée de nouveau d'avoir une fille qui s'appelle Jenny.

— Tu veux dire que ce n'est pas la première fois ? articulai-je lentement.

Nous nous arrê tâmes devant la maison et Landen coupa le moteur. Le silence se fit dans la voiture.

— Il s'écoule parfois des semaines sans crise de ta part, dit Landen avec calme. À d'autres périodes, il t'arrive d'en subir deux ou trois par heure.

— C'est pour ça que tu travailles à domicile ?

— En effet. Impensable que tu ailles tous les jours chercher à l'école

une fille qui n'existe pas.

— Alors... Vous m'avez déjà donné ces explications ?

— Bien souvent, chérie.

Je poussai un profond soupir.

— Je me sens complètement idiote. C'était ma première attaque de la journée ?

— La troisième. Sale semaine.

Je les dévisageai à tour de rôle et le regard qu'ils me rendirent était tellement chargé d'amour et de sollicitude que je fondis en larmes.

— Tout va bien, maman, dit Friday en me prenant la main. Nous sommes là.

— Vous êtes la meilleure famille, la plus aimante et la plus attentionnée, sanglotai-je. Désolée d'être un tel fardeau.

Ils me supplièrent tous d'arrêter de dire des conneries. Je leur demandai de ne pas jurer et Landen me tendit son mouchoir.

— Bon, dis-je en essuyant mes larmes. Comment ça se passe ? Qu'est-ce qui arrive quand j'oublie qu'il n'y a pas de Jenny ?

— Nous avons nos méthodes. Jenny dort chez Ingrid, par exemple.

— Je vois.

Il se pencha pour m'embrasser, sourit et s'adressa à la marmaille.

— Allez, la fine équipe, à vos devoirs !

Friday colla son coude dans les côtes de Tuesday. Elle glapit.

— Eh, qu'est-ce que j'ai fait !

— Ça t'apprendra à te prendre pour une intello.

— Je préfère être intello que décérébrée. Et qui plus est, les Strontium Goat sont des gros nuls et Wayne Skunk est incapable de tenir une guitare, même si sa vie en dépendait !

— Répète ça, pour voir ?

— Ça suffit, vous deux ! dis-je sèchement. Il me semble qu'après l'histoire du Court Terme, Friday a démontré qu'il n'a rien d'un décervelé, alors remballe-moi ça. Parfait. Je sais bien que ma mère nous a offert à dîner, mais est-ce que quelqu'un voudrait manger quelque chose de décent ?

— Il y a des pizzas dans le congélateur, on n'a qu'à les réchauffer, dit Landen.

Nous sortîmes de la voiture et nous dirigeâmes vers la Maison, Friday et Tuesday se chicotant.

— Intello.

— Décérébré.

— Intello.

— Décérébré.

— Ça suffit, j'ai dit !

Une pensée me vint tout à coup à l'esprit.

— Land, où est Jenny ?

— Elle dort chez Ingrid.
— Ah ouais. Encore ?
— Tout le temps fourrées ensemble, ces deux-là.
— Ouais, tout le temps fourrées ensemble, répétais-je en fronçant les sourcils.

Bowden appela pendant que nous étions à table. Ce n'était pas dans ses habitudes, mais pas totalement inattendu. Spike et moi nous étions éclipsés de Zénith comme des écoliers fugueurs pour éviter les histoires au sujet du prix de la moquette du major Pickles, sans compter que nous avions passé toute la journée chez lui.

— Pas fameux, n'est-ce pas ? dit Bowden avec la gravité que je lui connaissais quand il était embêté, bouleversé ou en colère.

Même si je possédais la plus grosse part de Moquettes Zénith, il en était le gérant, et les affaires courantes étaient de son ressort.

— Ce n'est quand même pas si grave, me justifiai-je, sur la défensive.

— Vous plaisantez ? C'est une catastrophe !

— Nous avons des problèmes plus importants sur les bras, répliquai-je, commençant à me sentir mal à l'aise. Gardons le sens de la mesure, voulez-vous ?

— Eh bien, soit, mais si nous laissons faire ce genre de choses, nul ne sait comment ça se terminera.

Il commençait à m'échauffer les oreilles.

— Bowden, calmez-vous. Raum avait cloué Spike au plafond et sans l'intervention de Pickles, nous serions en train de manger les pissenlits par la racine.

Le silence se fit au bout du fil et après un instant, Bowden reprit d'une voix calme.

— Je fais référence au discours officiel de Redmond van de Poste. Et vous, de quoi parlez-vous ?

— Oh, de rien. Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Allumez la télévision et vous verrez.

Je demandai à Tuesday de mettre en marche l'appareil. L'émission qui passait sur Télé-Chouette était *Hauteur de vue*, l'émission animée par Tudor Webastow, peut-être pas le meilleur mais à coup sûr le plus grand journaliste de la télévision. Il était en train d'interviewer Cherie Yogert, ministre de la Culture dans le gouvernement du Sens Commun.

— ... Et le premier classique à être transformé en livre-réalité ?

— *Orgueil et préjugés*, déclara fièrement Cherie Yogert. Il va être rebaptisé *Les Bennet* et le feuilleton sera diffusé en direct dans votre exemplaire familial dès après-demain. Situé dans l'Angleterre guindée du début du XIX^e siècle, il met en scène Mr et Mrs Bennet et leurs cinq

filles, à qui certaines missions vont être confiées. Un vote désignera celles qui seront éliminées, et la gagnante participera à *Northanger Abbey*, qui à son tour fera l'objet d'une nouvelle lecture « interactive ».

— Van de Poste a donc consenti au pillage total de ce que la littérature compte de plus précieux, observa Webastow en choisissant ses mots.

— Pas *total*, rectifia Mrs Yogert. Uniquement les ouvrages écrits par des Anglais. Nous n'avons pas le droit de faire n'importe quoi avec les œuvres des autres pays. Ils peuvent s'en charger eux-mêmes. De plus, je trouve que « pillage » est un terme un peu fort. Dans notre jargon inintelligible, nous préférons parler de « mutation marketosensible », ou « d'amélioration participative ». C'en est fini des classiques ennuyeux, interminables et incompréhensibles sans un solide bagage universitaire. Les romans-réalité représentent l'avenir, et des membres du Conseil des Livres Interactifs possèdent toutes les compétences pour nous y conduire !

— Est-ce que tu entends la même chose que moi ?

— Malheureusement oui, murmura Landen à mes côtés.

— Il est temps de nous débarrasser du joug despotique que représente pour une œuvre le concept d'auteur unique, reprit Mrs Yogert, et à l'époque qui est la nôtre, nous devons tout faire pour apporter la démocratie au processus d'écriture.

— Je ne vois pas un auteur considérer son processus d'écriture comme un acte de totalitarisme créatif, dit Webastor avec gêne. Mais poursuivons. Si j'ai bien compris, vous possédez les moyens techniques pour modifier l'intrigue d'un roman, et ceci dans tous les exemplaires connus et de manière définitive. Ne serait-il pas plus prudent de conserver les versions originales comme elles sont et d'en écrire de nouvelles ?

Cherie Yogert sourit avec condescendance.

— Si nous agissions ainsi, ce ne serait plus tellement une ânerie, et le parti du Sens Commun considère le problème de l'Excédent de Bêtise avec le plus grand sérieux. Le Premier ministre van de Poste a juré de résorber l'excédent actuel dès cette année, mais également de réduire les émissions de sottise de soixante-dix pour cent en 2020. Cet objectif nécessite des mesures impopulaires, et il a dû opposer les intérêts de quelque ringards amoureux des livres, des intellectuels binoclards réactionnaires, avec ceux de la majorité des électeurs. Qui plus est, cette idée est tellement idiote que la perte d'un seul classique, mettons *Jane Eyre*, suffira à absorber une année entière de bêtise produite dans le pays ; puisque nous avons la possibilité de réécrire la *totalité* des classiques de la littérature anglaise selon le choix des lecteurs, nous pourrons agir comme des crétins en toute impunité. Et qui sait ? Peut-être pourrons-nous connaître un *déficit* de bêtise, ce qui

nous permettrait de traiter celle d'autres pays, pour notre plus grand bénéfice. Nous prévoyons de faire de l'Angleterre le leader dans l'industrie de traitement de la stupidité. Et l'imbécillité de cette dernière idée sera effacée par la destruction de *La Foire aux vanités*. Élémentaire, non ?

Je me rendis compte que j'avais toujours le téléphone en main.

— Bowden, vous êtes là ?

— Je suis là.

— Cette affaire sent terriblement mauvais. Pouvez-vous vous renseigner sur ce prétendu Conseil du Livre Interactif ? Je n'ai jamais entendu parler d'un truc pareil. Rappelez-moi.

Je reportai mon attention vers le téléviseur.

— Et quand tous les classiques auront été sacrifiés et que l'Excédent de Bêtise enflera de nouveau ? demanda Webastow. Que se passera-t-il ?

— Eh bien, nous aviserons en temps utile, répondit Mrs Yogert en haussant les épaules.

— Vous me pardonnerez cette remarque, dit Webastow en la regardant par-dessus ses lunettes, mais c'est la mesure la plus authentiquement crétine qu'ait jamais prise un seul État sur cette terre.

— Je vous remercie, répondit courtoisement Mrs Yogert. Je ferai part de vos louanges à Mr van de Poste.

L'émission se poursuivit par un reportage sur le fonctionnement du « livre interactif ». On parlait de « technologies nouvelles » et de « récit défini par l'utilisateur ». Un tissu de conneries. Je savais qui était derrière tout ça. Le sénateur Paprass. Il était parvenu à faire accepter le projet de Baxter de livre interactif. Pire, il l'avait en tête depuis un bon moment, comme le prouvait l'élargissement des tuyaux dans *Orgueil et préjugés* et la réfection récente de l'œuvre de Jane Austen. Comment ils s'étaient débrouillés pour passer outre mon veto ou pour ouvrir un bureau dans le monde réel ne me préoccupait pas tant que ça. Ce qui m'ennuyait, c'est que je devais me rendre dans le Monde des Livres pour éviter que le patrimoine littéraire du pays soit sacrifié sur l'autel du populisme.

Le téléphone sonna. C'était Bowden. J'avancai le prétexte aussi bidon que peu vraisemblable d'un marteau à aller chercher et je filai dans le garage pour que Landen reste à l'écart de la conversation.

— Le Conseil du Livre Interactif est installé dans un bureau de l'Ouest londonien, commença Bowden quand je fus perchée en sûreté sur la tondeuse à gazon. Il a été créé le mois dernier et il a la capacité de recevoir mille appels simultanés. Sinon, les bureaux proprement dits ne sont pas plus grands que les nôtres à Zénith.

— Ils doivent avoir trouvé le moyen de transférer en masse les

appels vers le Monde des Livres, répondis-je. Je suis certaine qu'on trouvera aisément mille Mrs Danvers enchantées de travailler dans un centre d'appel plutôt que de persécuter des personnages ou de s'occuper des fautes d'orthographe qui prolifèrent.

Je dis à Bowden que j'allais essayer de trouver une solution et raccrochai. Je sortis du garage et retournai au salon, le cœur battant la chamade. C'était pour cette raison que je possédais le droit de veto : pour protéger le Monde des Livres des décisions du Conseil des Genres, inconséquentes à un degré stupéfiant. Mais une chose après l'autre. Il fallait tout d'abord que j'entre en contact avec Bradshaw pour voir comment la Jurifiction réagissait au massacre intégral des trésors de la littérature, mais comment ? JurisTech n'avait pas conçu de moyen de communication capable de fonctionner dans les deux sens entre le Monde des Livres et le Monde Extérieur, et j'aurais d'ailleurs été la seule susceptible de l'utiliser.

— Ça va, maman ? demanda Tuesday.

— Oui, ma puce, ça va, dis-je en lui ébouriffant les cheveux. Il faut seulement que je médite un moment sur cette affaire.

Je montai dans mon bureau aménagé dans l'ancien débarras et m'assis pour réfléchir. Plus je considérais les choses, plus elles me paraissaient moches. Si le Conseil des Genres avait ignoré mon veto et imposé l'édition interactive, il était tout autant capable d'attaquer Speedy Cagoule et le Roman Grivois. Le seul organisme capable d'y mettre de l'ordre était la Jurifiction qui travaillait sous les ordres du Grand Central du Texte, lui-même sous la coupe du Conseil des Genres. Ce qui fait que Paprass avait en dernière instance la haute main sur la Jurifiction, dont il pouvait faire ce qu'il voulait.

Je soupirai, me penchai en avant, tirai machinalement sur ma queue-de-cheval et me massai le cuir chevelu. Le commandant Bradshaw n'avait sans doute pas pu tolérer un seul instant cette foutaise interactive et avait dû flanquer sa démission – comme il l'avait fait des centaines de fois dans le passé. Si j'avais été présente, j'aurais pu confirmer mon veto. Ce droit m'avait été accordé par le Grand Manitou, et personne ne pouvait le contester, Pas même Paprass. Ce qui était parfait, à ceci près qu'à aucun moment je n'aurais imaginé perdre mon Guide de Voyage, et par conséquent, jamais je n'avais réfléchi à une stratégie de secours pour pénétrer dans le Monde des Livres.

Mrs Nakijima était la seule personne que je connaissais capable de s'y rendre sans l'aide d'un Guide, et elle avait pris sa retraite à Thornfield Hall. Harris Tweed l'ancien agent de la Jurifiction, avait été exilé dans le monde extérieur, et sans son Guide de Voyage, il était coincé comme je l'étais moi-même. L'ex-chancelier Yorrick Kaine pansait ses blessures dans une cellule de Parkhurst et ne pouvait

m'ètre d'un quelconque secours, tout comme le seul fictionaute encore en vie que je connaissais, Cliff Hangar. Je songeai de nouveau au commandant Bradshaw. Il avait probablement essayé de rentrer en contact avec moi, et c'était un homme aux ressources insoupçonnées. Si j'étais lui, comment me débrouillerais-je pour communiquer avec le monde réel ? Je consultai mes e-mails, mais je n'en avais pas, vérifiai si j'avais un message sur mon répondeur, sans succès. Mon NDBDP-phone n'en possédais bien sûr aucun.

Je me renversai contre le dossier de ma chaise pour m'éclaircir les idées et laissai mon regard vagabonder dans la pièce. Je possédais une bibliothèque bien fournie, constituée au cours de ma longue carrière de détective littéraire. Rien de très précieux, des grands classiques et des mineurs. Je m'y arrêtai et réfléchis un instant avant de me mettre à farfouiller dans les étagères. Je finis par dénicher ce que je cherchais, un livre du commandant Bradshaw. Non pas un roman qu'il aurait écrit, bien entendu, mais un de ceux dans lesquels il apparaissait. La série comprenait vingt-trois volumes, publiés entre 1888 et 1922, dans lesquels Bradshaw chassait les grands fauves, découvrait des civilisations disparues ou pourchassait Johnny Métèque qui faisait des siennes dans les colonies britanniques de l'Afrique de l'Est. Cela faisait soixante ans que les livres étaient épuisés, et personne n'y avait jeté un œil depuis plus d'une décennie. Puisqu'on ne les lisait plus, il pouvait raconter ce qu'il voulait dans ses propres ouvrages, et je devais avoir la possibilité de repérer une intervention de sa part. Cependant plusieurs problèmes apparaissaient : tout d'abord, vingt-trois livres représentaient un volume de texte considérable ; ensuite, le Grand Central du Texte allait s'apercevoir qu'un lecteur était en action ; enfin, le circuit ne fonctionnait que dans un sens, et s'il avait effectivement laissé un message, impossible pour lui de savoir si c'était moi qui l'avais reçu.

J'ouvris *Deux ans chez les Umpopo* et le survolai pour voir si quelque chose accrochait mon regard, un espacement double ou un truc de ce genre. Je fis chou blanc et passai à *Tilarpia, le poisson-démon du lac Rudolph*, puis aux *Cannibales de Nakuru*. Ce ne fut qu'en feuilletant négligemment *Bradshaw contre le Kaiser* que je finis par toucher le jackpot. Le texte du roman demeurait inchangé, seule la dédicace avait été modifiée. Bradshaw était malin ; si l'histoire avait subi une altération, alors le Grand Central du Texte l'aurait repérée. Il ne pouvait absolument pas savoir que je lisais le livre. Je le rapportai à mon bureau et pris connaissance du message.

Thursday, ma chère enfant

Si vous découvrez ceci, vous savez donc que quelque chose déraille sérieusement dans le Monde des Livres. Thursday1-4 (oui, vous lisez bien)

a pris votre place en tant que DBDBS auprès du Conseil des Genres et elle contresigne sans discussion tous les projets idiots de Paprass. Le programme d'interactivité progresse à toute vitesse et des Danverclones sont massés à la frontière du Roman Grivois, prêts à attaquer. La malfaisante Thursday a truffé le Grand Central du Texte de mouchards chargés de surveiller toutes les anomalies narratives qui pourraient lui signaler – et donc à elle – votre présence. Car voici ce que cette Thursday redoute le plus : que vous reveniez révéler son imposture et reprendre votre place. Elle a suspendu la Jurifiction et renvoyé tous les agents à leurs livres. Elle dispose d'une armée de Danverclones prête à vous arrêter dès que vous aurez mis un pied dans le Monde des Livres. Nous avons récupéré votre Guide de Voyage et l'avons confié au capitaine Carver dans Par une profonde nuit d'orage, à vous de trouver un moyen d'y accéder. Cette dédicace s'autodétruira à la deuxième lecture. Bonne chance, ma grande. Melanie vous embrasse.

Bradshaw.

Je relus le texte et observai les mots se dissoudre peu à peu. Ce cher Bradshaw. Je m'étais déjà rendue à deux ou trois reprises dans *Par une profonde nuit d'orage*, essentiellement pour m'entraîner. Il s'agissait d'un roman d'aventures maritimes dont l'action se déroulait en 1924 à bord d'un tramp dans la mer de Tasman. C'était un choix judicieux, car il était classé dans la zone hors droit de la bibliothèque connue sous le nom de Compte d'Auteur. Le Grand Central du Texte n'aurait pas la possibilité de me dénicher. Je rangeai *Bradshaw contre le Kaiser* sur l'étagère, puis j'ouvris le tiroir du bas pour prendre mon pistolet ainsi que des balles dégommeuses que je fourrai dans mon sac. Il était presque 10 heures, et j'allai frapper à la porte de Friday.

— Chéri ?

Il détacha son regard du numéro de *Strontmania* dans lequel il était plongé.

— Mmm ?

— Mon canard en sucre, je suis désolée, mais je dois retourner dans le Monde des Livres. Ce qui pourrait mettre en péril la recette pour raccommoder les œufs brouillés.

Il poussa un profond soupir et me regarda.

— Je le savais.

Comment ça ? Il m'entraîna vers la fenêtre et me montra trois silhouettes juchées sur un mur en face de la maison.

— Celui du milieu est mon alter ego. Ça veut dire qu'ils pensent encore avoir un espoir de mettre la main sur la recette. Ils auraient abandonné depuis belle lurette dans le cas contraire.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je en posant ma main sur la sienne. Je connais l'importance que représente pour nous tous la consistance du

Présent. Hors de question que je m'approche du « Naufrage de *L'Hesperus* ».

— Maman, dit-il d'une voix douce, si à ton retour tu découvres un Friday poli, propre sur lui et le cheveu court, ne m'en veux pas trop, d'accord ?

L'idée d'être remplacé le tourmentait.

— Ça n'arrivera pas, mon canard en sucre. Je défendrai ton droit à sentir le bouc et à refuser de communiquer... jusqu'au bout.

Je l'embrassai et lui dis au revoir puis je fis de même avec Tuesday qui lisait au lit et ricanait devant les grotesques imperfections de la théorie de la relativité. Elle avait deviné qu'une affaire sérieuse m'appelait, et elle sauta du lit pour un bisou supplémentaire, au cas où. Je lui rendis, la bordai et la priai de faire preuve de mansuétude et de ne pas trop tourner ce pauvre Einstein en ridicule. Puis je me dirigeai vers la chambre de Jenny, mais juste à ce moment-là, Friday et Tuesday entreprirent de se chamailler à propos de la lumière de l'entrée, allez savoir pourquoi. Je les séparai et descendis rejoindre Landen.

— Land, lui dis-je en cherchant mes mots, car j'avais rarement été appelée pour poser une moquette en urgence, et le mensonge pouvait lui paraître un peu gros. Tu sais que je t'aime ?

— Plus que tu ne crois, mon cœur.

— Tu as confiance en moi ?

— Bien sûr.

— Bon. Il faut que je sorte pour...

— ... Une moquette prioritaire ?

Je souris.

— Ouais. Souhaite-moi bonne chance.

Nous nous embrassâmes, puis j'enfilai ma veste, quittai la maison et hélai un taxi pour qu'il me conduise à la gare Clary-LaMarr. Une fois confortablement installée dans le rapide, je sortis mon portable et composai un numéro. Je contemplai la campagne du Wessex plongée dans l'obscurité qui défilait si vite que les rares lumières des lampadaires apparaissaient comme des traits orangés. On décrocha et je respirai un grand coup, le cœur battant, avant de prendre la parole.

— Thursday Next à l'appareil. J'aimerais parler à John Henry Goliath. Il va falloir le réveiller. C'est assez important.

L'Austen Rover nomade

À l'origine de l'Austen Rover, je l'appris bien plus tard, il y avait un autocar que le Groupe Goliath avait acquis en 1952 afin d'emmener à la mer les employés pour leurs « congés payés », lamentable étourderie dans un processus d'exploitation des salariés pourtant bien rodé. Il fallut huit ans avant que l'on s'aperçoive de la bétise, et les voyages s'interrompirent sur-le-champ. Comme il fallait s'y attendre, Goliath pratiqua une retenue sur salaire à tous ceux qui y avaient participé, augmentée d'intérêts rétroactifs.

— L'Austen Rover présente deux systèmes bien distincts, expliqua le Dr Anne Bohrdelde, l'unité de propulsion transfictionnelle et le protocole de navigation littéraire. Nous avons mis au point le premier, il va falloir que vous nous expliquiez le second.

Le lendemain, peu avant midi, la brillante doctoresse m'avait tout appris des subtilités du Rover, une fois qu'elle m'eut remerciée avec profusion d'avoir révisé mon point de vue alors qu'ils étaient sur le point de se lancer dans l'inconnu.

— C'est le moins que je pouvais faire, répondis-je en gardant pour moi les véritables raisons qui m'animaient.

Une rumeur d'excitation avait couru ce matin-là parmi les techniciens du labo, et on me présenta plus d'ingénieurs spécialisés en une heure que j'en avais rencontré de toute ma vie. John Henry Goliath en personne était sur le pont pour aplanir les difficultés que nous aurions pu rencontrer, et un essai de propulsion avait déjà été tenté. On avait entravé l'Austen Rover au sol et mit les gaz. Dans un vacarme assourdissant, les chaînes s'étaient tendues tandis qu'un vide d'un noir d'encre s'ouvrait devant le Rover. Puis les moteurs avaient ralenti et le trou s'était refermé. On était loin de l'ingéniosité tranquille du Portail de la Prose de mon oncle Mycroft, mais l'opération n'en était pas moins impressionnante.

Ça s'était passé trois heures auparavant. Nous étions à présent dans la salle de contrôle, et j'essayais de leur exposer la forme que prenait le Monde des Livres, ce qui était un peu spéculatif, car il ne s'agissait que de mon interprétation, et j'avais l'impression que ma théorie, s'ils l'acceptaient, deviendrait la position officielle. Je prenais par conséquent garde à ne pas fournir d'explications susceptibles de se révéler problématiques par la suite. J'étais une feuille de papier sur la table et esquissai sommairement les positions des différents genres qui constituaient le Monde des Livres, mais sans préciser leur

emplacement exact, juste ce qu'il leur fallait pour leur permettre de nous y expédier et de nous emmener sans difficulté dans *Par une profonde nuit d'orage*.

— Le Néant est vaste, déclarai-je sans craindre l'euphémisme, et pour l'essentiel, vide. Les théoriciens de la fictiologie ont calculé que la partie lisible du Monde des Livres ne s'élève qu'à vingt-deux pour cent de la masse écrite discernable. Le reste est constitué des vestiges de textes perdus depuis longtemps, de récits oubliés issus de la Tradition Orale et d'idées qui restent claquemurées dans le crâne des écrivains. Nous l'avons appelée Matière Noire de la Lecture.

— Pourquoi une telle masse de récits non lus ou non écrits ?

Je haussai les épaules.

— Nous n'en sommes pas tout à fait certains, mais nous pensons que quatre-vingt-dix-huit pour cent de la fiction mondiale disparut après le décès accidentel d'un conteur de l'Âge de Fer, il y a environ trois mille ans de cela. Il s'agit d'une élimination de masse, comme nous disons. Nous n'avons pas connu de phénomène de cette ampleur jusqu'à ce que la perfidie humaine, le feu et la moisissure ne s'allient pour détruire la tragédie grecque à soixante-quinze pour cent au début de l'ère chrétienne. Si je soulève ce point, c'est que la navigation dans le Monde des Livres peut se révéler plus périlleuse que ce qu'on pourrait croire. Une collision avec un texte perdu d'Eschyle ou la fameuse valise de manuscrits perdue d'Hemingway pourrait avoir des conséquences douloureuses. Et ponctué. Point final.

Le Dr Bohrdelde opina sagement du bonnet.

Je traçai rapidement un cercle à proximité du genre Aventure Maritime (Civile).

— Nous soupçonnons cette zone d'être fortement encombrée de détritits provenant d'un genre inconnu, peut-être celui d'Aventure Maritime (Calamar), qui n'est pas parvenu à s'imposer au siècle dernier. Deux fois par ans, le Maritime est bombardé de fragments d'idées et de débris de monologues intérieurs relatifs aux invertébrés. Ils ne causent guère de dégâts, mais tenter un saut de page à cet endroit peut s'avérer assez sportif. Si nous voulons nous rendre sans problème du Maritime à la Frontière, il faudra éviter de sauter directement mais passer plutôt par le Western.

La discussion se poursuivit sur cette lancée pendant quatre bonnes heures. Je m'étonnai moi-même d'en connaître autant sur le Monde des Livres alors que je ne l'avais jamais sérieusement étudié, et je fus également surprise devant les fulgurants progrès du Projet Livre accomplis par Goliath. Nous nous étions mis d'accord : ils allaient me déposer page 68 de *Par une profonde nuit d'orage*, puis remonteraient comme un yo-yo vers Goliath et attendraient mon retour pour en discuter avant d'oser toute nouvelle tentative. J'avais clairement posé

mes conditions auprès de John Henry la veille au soir. Ils se plieraient à ma méthode sinon rien, ce que John Henry fut trop heureux d'accepter. Il me proposa également une sorte de partenariat dans lequel je piloterais l'ensemble du projet Austen Rover et déterminerais la politique du tourisme textuel. Je n'en aimais toujours pas l'idée, mais puisque la disparition totale de tous les classiques via les livres-réalité était en balance, je fis mine d'accepter. Je dis à John Henry que nous réglerions les détails de notre collaboration à mon retour. Malgré son insistance, j'avais hésité toute la journée à rentrer dans le jeu de Goliath, et dans l'après-midi, lors d'une pause, je fis un tour à la cantine des employés où une télévision diffusait une émission entièrement consacrée au tout prochain lancement du programme-réalité *Orgueil et préjugés*.

— Bienvenu sur *Passion Bennet*, déclara un fringant jeune homme à la barbiche effroyablement branchée.

Il présentait l'une des nombreuses émissions autour du « livre-réalité télévisé » qui avaient envahi les écrans afin d'exploiter la dernière lubie en vogue.

— ... Et notre panel de téléspectateurs sera présent pour vous livrer un commentaire à chaud des péripéties romanesques dès qu'elles débiteront. Le Dr Nessecitar, notre pseudo-psychologue maison, enfoncera avec brio quelques portes ouvertes en analysant le comportement des Bennet tandis que nos spécialistes vous donneront leurs opinions et conseils sur la personne à éliminer. Mais tout d'abord, découvrons les protagonistes qui composent la famille Bennet.

Je restai les yeux rivés sur l'écran, en proie à une fascination mêlée d'incrédulité, alors que retentissait une musique enjouée recouverte par une voix agaçante d'optimisme qui accompagnait les « portraits d'artistes » des membres de la tribu.

« Mr Bennet est le chef de famille, et quand il ne réprimande pas ses filles les plus jeunes pour leur sottise ou qu'il cesse de tourmenter sa femme, il n'aime rien moins que s'enfermer dans son bureau pour traiter ses affaires. Mrs Bennet, son épouse, dont le frère est dans le commerce, est obsédée par le mariage de ses filles. Cette vieille chouette, nettement caractérielle et maladroite en société, est sujette aux crises de nerfs, alors gardez-la à l'œil, ça va chauffer ! »

Son portrait fut remplacé par celui des sœurs Bennet qui furent tour à tour mises en vedette pendant que la voix poursuivait la présentation.

« Aucune des filles Bennet n'héritera de Longbourn en raison du manque de légataire mâle, et l'absence apparente de parti convenable à Meryton est un sujet de préoccupation majeur. À vingt-deux ans, Jane, avec ses yeux de biche et son corps de rêve, est la beauté de la

famille, et elle a son petit caractère. Et si Bingley se risque à regarder une autre femme, gare au feu d'artifice ! La suivante est l'intellectuelle de la bande, la préférée de Mrs Bennet : Lizzie, vingt ans. Têtue, futée et la langue bien pendue, elle devra être surveillée de près – et ne vous fiez pas à l'apparence, grattez un peu ! Voici Mary, la troisième, qui n'aime que lire et critiquer les autres. Maussade et peu attirante, ça m'étonnerait qu'elle aille jusqu'au bout. Les dernières sont Kitty et Lydia, deux fofolles excitées, surtout lorsqu'un uniforme traîne dans les parages ou que circule la rumeur d'une fête. Il faudra bien surveiller ces demoiselles aussi impétueuses qu'incontrôlables ! »

La musique prit fin et l'exaspérant présentateur réapparut.

« Vous avez maintenant les cartes en main. Sept Bennet, une maison, trois chapitres, une épreuve, une éviction. Les paris sont ouverts, qui se fera virer ? Rendez-vous demain avec votre livre pour découvrir la première épreuve et rejoignez-nous pour suivre ce premier épisode des *Bennet* – et en *direct* ! »

J'éteignis le poste de télévision et quand je retournai au laboratoire du Projet Livre, toute hésitation sur le bien-fondé de ma démarche s'était envolée.

Ce soir-là, vers 6 heures, l'Austen Rover fut prêt à partir. Il y avait assez de place pour douze, mais nous fûmes quatre à embarquer : le Dr Bohrdelde, moi et deux techniciens dont la seule fonction était de contrôler le système et rassembler les données. J'appelai Landen pour lui dire que je serais de retour à la maison dans la soirée. Je n'étais pas du tout inquiète. Il est vrai que je me baladais dans le Monde des Livres depuis vingt bonnes années et que j'avais affronté presque tous les périls possibles. Je me sentais aussi confiante et en sécurité dans la fiction que dans la rue principale de Swindon. J'allais me rendre au Conseil des Genres, dévoiler l'imposture de Thursday1-4, remettre de l'ordre dans tout ce bazar et je serais à l'heure pour emmener Jenny à son cours de piano. Facile. Mais si les choses étaient tellement faciles, pourquoi étais-je à ce point opprimée ?

John Henry Goliath vint assister à notre départ et nous nous serrâmes la main avant que les portes ne se ferment hermétiquement dans un chuintement. Le docteur et les techniciens étaient trop occupés pour prendre conscience du danger, à l'inverse de moi, mais je parvins à n'en rien laisser paraître. Après un compte à rebours d'une demi-heure, le Dr Bohrdelde lança le réacteur principal, desserra le frein à main, fit sonner deux fois la doche et mis en marche les moteurs gravitationnels.

Avec une légère sensation de picotement, nous déboulâmes dans un endroit complètement différent.

Un endroit complètement différent

Il était généralement admis que le Monde des Livres faisait partie d'un Univers des Livres beaucoup plus vaste, mais sa taille et la quantité inobservable faisaient l'objet de débats passionnés parmi les livrologues. Les lois fondamentales de l'Univers des Livres étaient également controversées. Les uns soutenaient qu'il était en expansion continue, à mesure qu'on écrivait des livres nouveaux, les autres avançaient des arguments convaincants pour un « état stable » de l'Univers au sein duquel les idées étaient recyclées en permanence. Un troisième groupe, du nom de « simplistes », prétendait qu'une seule loi fondamentale régissait toute la fiction : ça fonctionne parce que ça fonctionne.

À la manière d'une brume matinale, l'obscurité se dissipa et nous nous retrouvâmes planant au-dessus d'une mer gris ardoise qui s'étendait à perte de vue. Le ciel était de la même couleur et pesait sur l'horizon comme un couvercle, lourd et oppressant. Les vagues moutonnent sous l'action d'une brise légère et à une vingtaine de mètres en contrebas, juste au-dessous de nous voguait un vieux vapeur en acier. Le navire fendait les flots avec nonchalance, une écharpe de fumée noire sortait paresseusement de la cheminée, et la poupe dessinait un sillage laiteux à mesure que le bâtiment avançait.

— Ce doit être l'*Auberon*, dis-je en tendant le cou pour tenter d'apercevoir le capitaine Carver dans la timonerie.

Je ne vis personne, et demandai à Bohrdelde de nous rapprocher et d'essayer de poser l'Austen Rover sur l'arrière du bateau afin que je puisse mettre pied à bord. Elle dirigea adroitement l'autocar vers la passerelle et atterrit avec douceur sur le pont qui émit un craquement sinistre sous la charge. La porte du véhicule s'ouvrit en chuintant et laissa entrer une grosse bouffée d'air salin mêlé de fumée de charbon. Je percevais le martèlement régulier du moteur à travers le plancher ainsi que la houle de l'océan. Je pris mon sac et sautai du véhicule, mais j'avais à peine fait trois pas que je pris tout à coup conscience que quelque chose n'allait pas. Ce navire n'était en rien l'*Auberon*, et dans ce cas, le livre ne pouvait pas être *Par une profonde nuit d'orage*.

— Allons bon, nous avons un problème, dis-je en me retournant vers le Rover pour me retrouver face au Dr Bohrdelde qui se tenait dans l'encadrement de la porte, un pistolet en main et un sourire sur le visage.

— Crotte de bique, murmurai-je d'une façon aussi succincte qu'explicite compte tenu de la situation inattendue.

— Crotte de bique, en effet, répliqua le Dr Bohrdelde. Ça fait quinze ans que nous attendons ce moment.

— Jusqu'à présent, j'avais toujours cru que la patience était une qualité, dis-je à voix basse, pas le bras armé de la vengeance.

Elle secoua la tête et sourit de nouveau.

— Vous ressemblez exactement à la description qu'il m'a faite de vous. Une moraliste passionnée, un parangon de vertu, pathologiquement attachée à ce qui est juste et bon.

Elle regarda autour d'elle le bateau que la houle faisait gîter.

— Cet endroit est par conséquent idéal, parfaitement indiqué pour que vous y finissiez votre brève et pitoyable existence.

— Que voulez-vous ?

— Rien. Rien du tout. En restant coincée ici, vous nous offrez tout ce que nous souhaitons. Nous allons à présent nous rendre sur l'*Hesperus*, Miss Next, chercher la recette.

— Vous êtes au courant, pour les œufs raccommodés ? demandai-je, stupéfaite de la tournure subite des événements.

— Nous sommes Goliath, répondit-elle sobrement, et l'information, c'est le pouvoir. Avec la Fin des Temps prévue pour demain soir, le défi est de taille, mais écoutez-moi bien : j'aime les défis, et vous savoir battue à plate couture va me donner du baume au cœur et rendre la tâche encore plus agréable.

— Vous ne la trouverez jamais, rétorquai-je. Longfellow est à l'autre extrémité du Monde des Livres et la Poésie est un endroit où vous découvrirez...

Je me tus. Je n'allais pas aider ces gens-là, qu'importe le danger.

— Découvrir quoi ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

— Laissez tomber.

— Tout va bien se passer. Nous avons juste besoin de vos compétences pour le saut initial. Nous ne sommes pas *tout à fait* aussi crétiens que vous l'imaginez.

J'avais du mal à croire que j'avais encore été bernée par Goliath. Le plan avait été conçu et exécuté à la perfection, je devais leur reconnaître ça.

— Depuis quand connaissez-vous l'existence de la recette ?

— C'est le plus étrange de l'affaire, dit le Dr Bohrdelde en souriant. D'une certaine manière, ça fait une journée mais d'un autre côté... Depuis plus de quinze ans.

— Investissement rétroactif, murmurai-je.

Tout à coup, je comprenais. Dans son affolement, la ChronoGarde bafouait toutes les règles qu'elle avait édictées.

— Exactement ! L'Académie d'Honneur a perdu toute confiance en votre fils pour fiabiliser l'avenir et elle a sorti Lavoisier de sa retraite pour voir s'il n'y avait pas d'autres chemins à explorer. Il s'est adressé

hier matin à John Henry pour savoir si le Projet Livre, délaissé depuis longtemps, pouvait être rapidement mené à terme. Comme c'était impossible, Lavoisier lui suggéra de redémarrer le projet quinze années en arrière afin qu'il soit prêt pour la Fin des Temps. John Henry a accepté, sous certaines conditions, et c'est ce que nous avons fait, voilà tout.

— C'est de la manipulation, répliquai-je. Qu'est-ce que Goliath a gagné dans l'affaire ?

— Comment croyez-vous que nous avons survécu quand le Comité pour la Promotion des Tartines Grillées nous a absorbés ? Il y a deux jours, Goliath n'était plus qu'un mauvais souvenir avec John Henry en prison pour dettes et moi qui travaillais pour Crayons International. Quand on possède des amis dans l'Industrie du Temps, tout devient possible. La ChronoGarde est disposée à nous offrir sa protection quasi intégrale contre la recette pour raccommoder les œufs brouillés, et de ce fait le secret du voyage dans le temps. Et en retour ? L'autorisation pour le groupe de faire des affaires *dans le temps*. En fin de compte, nous allons pouvoir mettre sur pied notre Programme Principal.

— Et qui consiste en... ?

— Posséder... Tout !

— Dans un monde à courte vue, dont le Présent est amoindri ?

— Bien sûr ! Avec une masse docile qui s'adonne au culte du moi et ne recherche que la gratification immédiate, il y a matière à fourguer une flopée de saloperies inutiles en tant que « dernier truc qu'il faut avoir ». Vous imaginez les bénéfices, Next ? Et en manœuvrant avec astuce, l'élite qui a accaparé le Long Terme pourra se reposer et jouir des privilèges qui seront à elle et à elle seule.

J'observai Bohrdelde et évaluai mes chances de parvenir à lui voler dans les plumes. Elles étaient faibles, sachant que je me tenais à près de dix mètres d'elle et que les deux techniciens à bord du Rover m'avaient tout l'air d'être eux aussi armés.

— Parfait, dit-elle. Nous en avons terminé. Profitez bien de votre captivité. Vous comprendrez ce que mon mari a enduré. Deux ans dans « Le Corbeau », Next – *Deux ans* ! Il en fait toujours des cauchemars, encore aujourd'hui.

— Vous êtes la femme de Jack Maird ?

Elle sourit.

— En plein dans le mille. Mon nom complet est Anne Bohrdelde-Maird, mais ça n'aurait pas été du jeu si vous l'aviez su, non ? À présent, je vous quitte.

La porte se ferma, la cloche retentit deux fois et l'Austen Rover décolla dans un feulement sourd. Il plana un instant, évita adroitement le mât, fila au-dessus de la cheminée, puis il s'étira comme un élastique avant de disparaître avec un petit « pop ». Je me

retrouvai seule sur le pont, à ronger mon frein de colère et de frustration. Je pris une profonde inspiration pour retrouver mon calme. L'émission de livre-réalité n'allait pas débiter avant le lendemain matin, il restait donc de l'espoir. Je regardai autour de moi. Le vapeur voguait paisiblement, une traînée de fumée tourbillonnante s'étirait du drapeau rouge à la poupe et les pulsations du moteur faisaient vibrer le pont. Je savais que nous n'étions pas dans *Par une profonde nuit d'orage* car le navire ne ressemblait en rien à un vieux rafiot rouillé que seule sa peinture maintenait entier, mais je me trouvais manifestement *quelque part*, ce qui valait tout de même mieux que nulle part. Si j'en arrivais à cette extrémité, à court d'idées, de temps et de ressources physiques, alors je renoncerais, mais pas avant.

Je grimpai l'escalier, passai par la coquerie et empruntai une échelle pour rejoindre la passerelle, où un garçon guère plus âgé que Friday était à la barre.

- Qui commande ce navire ? demandai-je, un peu hors d'haleine.
- Mais vous, c'te question, répondit le jeune homme.
- Pas du tout.
- Alors pourquoi vous portez la casquette ?

Je passai la main sur ma tête et découvris à ma grande surprise une casquette de capitaine. Je l'enlevai et la considérai d'un air stupide.

- Dans quel livre sommes-nous ?
- Pas entendu parler d'un livre, p'taine. Quels sont les ordres ?

Je regardai devant moi par la fenêtre de la timonerie mais je ne vis qu'une mer grise prolongée par un ciel tout aussi gris. La lumière était douce mais ne semblait provenir de nulle part, et pour la première fois je fus parcourue par un frisson de terreur. Quelque chose dans cet endroit donnait indéniablement la chair de poule, mais je ne parvenais pas à mettre le doigt dessus. Je me dirigeai vers la table des cartes et observai celle qui était dessus. Je ne découvris rien d'autre que le bleu pâle de l'océan et un rapide coup d'œil dans les tiroirs m'apprit que toutes les autres étaient identiques. Quel que fût cet endroit, c'était tout ce que je trouvais. Je supposai que nous étions bien dans le genre Maritime, mais un regard à mon NDBDP-phone et l'absence de tonalité suffirent à me convaincre que j'étais à plusieurs milliers de titres de notre station relais située dans la série des Hornblower, auquel cas je me trouvais à la périphérie du genre, autant dire complètement paumée. Je pianotai sur la table et me creusai la tête. La panique était l'ennemie de la réflexion, et j'avais encore plusieurs heures devant moi pour démêler tout ça. Si je n'avais pas progressé dans les dix heures qui venaient, alors là oui, je pourrais paniquer.

- Quels sont les ordres, p'taine ? répéta le garçon à la barre.
- Quel est votre nom ?

— Baldwin.
— Je m'appelle Thursday. Thursday Next.
— Enchanté, p'taine Next.
— Vous avez déjà entendu parler de moi ? De la Jurifiction ?
Il secoua la tête.

— Bon. Dites-moi, Baldwin, vous connaissez ce navire ?
— Comme ma poche, répondit-il fièrement.
— Existe-t-il à bord un Noyau Modérateur ?
— Pas à ma connaissance.

Nous n'étions donc pas dans un livre publié.

— Et un encodeur de texte ?

Il fronça les sourcils et parut perplexe.

— Y a une salle des machines. Jamais entendu causer d'cet encodeur machin chouette.

Je me grattai la tête. Sans encodeur de texte, nous nous trouvions soit dans le Documentaire, soit dans la Tradition Orale. C'étaient là les hypothèses optimistes : je pouvais tout aussi bien être dans un récit oublié, un roman resté à l'état de projet dans l'esprit d'un écrivain mort, ou même dans une nouvelle manuscrite abandonnée dans le tiroir d'un bureau : la Matière Noire de la Lecture.

— En quelle année sommes-nous ?

— Au printemps 1932, p'taine.

— Et notre destination ?

— Pas le plaisir de la connaître, p'taine.

— Mais il va bien se passer quelque chose !

— Oh oui, dit-il en retrouvant son assurance. Des choses très précises.

— Quel genre de choses ?

— Des choses *difficiles*, p'taine.

Comme une réponse à cette observation énigmatique, j'entendis qu'on criait mon nom. Je me dirigeai vers bâbord, et je découvris sur le pont en contrebas un homme en uniforme d'officier. Il avait une bonne cinquantaine et paraissait vaguement instruit et pas tellement à sa place, comme s'il s'était engagé dans la marine marchande pour fuir des ennuis domestiques.

— Capitaine Next ? demanda-t-il.

— Oui, en quelque sorte.

— Commandant en second William Fitzwilliam pour vous servir, madame. Nous avons un problème avec les passagers !

— Vous ne pouvez pas vous en charger ?

— Non, madame. C'est vous, le capitaine !

Je descendis rejoindre Fitzwilliam au pied de l'échelle. Je le suivis dans le carré lambrissé où trois personnes nous attendaient. Le premier se tenait droit comme un piquet, les bras croisés, l'air

mécontent. Il était élégamment vêtu d'une jaquette noire et portait un lorgnon perché au bout de son nez. Les deux autres étaient manifestement mari et femme. Celle-ci, d'une pâleur malade, avait pleuré peu de temps auparavant et son époux la réconfortait en jetant de temps à autre un regard assassin au premier.

— Je suis très occupée, dis-je. Que se passe-t-il ici ?

— Je m'appelle Langdon, dit le marié en se tordant les mains. Ma femme Louise que voilà souffre du syndrome de Zacharie et sans un médicament particulier, elle va mourir.

— Je suis très triste de l'apprendre, répondis-je, mais que puis-je y faire ?

— Cet individu possède le remède ! s'écria Langdon en pointant un doigt accusateur sur l'homme au pince-nez. Voilà qu'il refuse de me le vendre.

— C'est vrai ?

— Je suis le docteur Glistér, dit celui-ci en inclinant courtoisement la tête. En effet, je possède le médicament, mais il vaut deux mille guinées. Mr et Mrs Langdon ne m'en offrent que mille, et ils n'ont pas la possibilité d'emprunter plus !

— Ma foi, dis-je au docteur, il me semble que baisser le prix serait un geste généreux, vous ne croyez pas ?

— J'aimerais vraiment pouvoir le faire, mais concevoir ce traitement m'a coûté tout ce que je possédais. J'y ai perdu ma santé et ma réputation. Si je ne rentre pas dans mes fonds, je serai acculé à la ruine, mes biens seront saisis et mes six enfants se retrouveront à la rue. Mrs Langdon a toute ma compassion, mais je n'ai pas le choix.

— Écoutez, dis-je aux Langdon, je ne peux rien pour vous. Le remède appartient au Dr Glistér et il en dispose comme il l'entend.

— Mais c'est maintenant qu'elle a besoin de ce médicament, déclara Mr Langdon avec insistance. Vous êtes capitaine de ce navire, c'est à vous que revient la décision finale. Vous devez trancher.

Je poussai un profond soupir. J'avais tant d'affaires plus importantes à régler !

— Dr Glistér, donnez-lui le traitement contre mille guinées. Quant à vous, Mr Langdon, vous allez vous efforcer de rembourser le docteur, *quoi qu'il arrive*. C'est compris ?

— Et mon gagne-pain ? glapit Glistér.

— Je place le décès *inévitabile* de Mrs Langdon au-dessus de votre indigence *possible*, docteur.

— Mais ce n'est rien moins que du vol ! s'écria-t-il, scandalisé par mes paroles. Je n'ai rien fait de mal, à part découvrir un remède contre une maladie mortelle. Je ne mérite pas d'être traité comme ça !

— Vous avez entièrement raison. Mais j'ignore tout de vous, ainsi que du couple Langdon. Ce qui a dicté ma décision, c'est une vie à

sauver. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

Baldwin venait de me héler de la timonerie et je grimpai rapidement les escaliers.

— Que se passe-t-il ?

Il tendit le bras vers un point distant de deux kilomètres tribord avant. Je m'emparai d'une paire de jumelle et la dirigeai sur la forme éloignée. Une bonne nouvelle, enfin. On aurait dit une effervescence, comme nous appelons les petites perturbations localisées au sein de la structure du mot écrit. Elles étaient à l'origine du gros temps dans le Monde des Livres. L'effervescence allait sous peu enfler et se transformer en une vigoureuse tempête de mots, capable de déraciner le vocabulaire, les idées et même les personnages avant de les emporter au cœur de l'immensité désertique du Néant pour les déposer dans des livres situés à plusieurs Genres de distance. Ma planche de salut se trouvait là. Je n'avais jamais chevauché une tempête de mots auparavant, mais ce ne devait pas être tellement sorcier. Dorothy ne rencontrait pas de gros problèmes avec les tornades, après tout.

— Mettez le cap trente degrés tribord, dis-je à Baldwin. Nous allons intercepter la tempête. À votre avis, nous y serons dans combien de temps ?

— Vingt minutes, p'taine.

Il allait falloir jouer serré. Les effervescences accéléraient leur allure jusqu'à former un tube rotatif qui se nourrissait de parcelles d'intrigues romanesques et de tout ce qu'il pouvait ramasser, puis elles s'élevaient dans les airs dans une grande confusion de sens avant de disparaître. Une occasion comme celle-là ne se représenterait pas.

— Est-ce bien raisonnable, capitaine ? intervint Fitzwilliam qui nous avait rejoints sur le pont. J'ai déjà vu des tempêtes de ce genre. Elles peuvent causer pas mal de dégâts, et nous avons quarante âmes à bord, dont une majorité de femmes et d'enfants.

— Alors déposez-moi dans un canot de sauvetage devant la tempête.

— Et nous priver de canot ?

— Oui. Non. Je ne sais pas. Fitzwilliam ?

— Oui, capitaine ?

— Quel est cet endroit ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire capitaine.

— Je veux dire...

— P'taine, dit Baldwin en montrant un point à tribord. Ça s'rait-y pas un radeau ?

Je dirigeai mon attention sur l'endroit qu'il désignait. Il s'agissait en effet d'un radeau, et plusieurs personnes gisaient à bord, apparemment inconscientes. Zut. J'approfondis mon examen, espérant découvrir qu'elles étaient déjà mortes, mais rien ne me permettait de

confirmer cette hypothèse. Je mesersermonnai intérieurement. Est-ce que je voulais vraiment la mort de ces pauvres gens ?

— Vous leur porterez secours après m'avoir déposée. Il va vous falloir quarante minutes, et je dois vraiment partir d'ici.

Je surpris un échange de regard entre Baldwin et Fitzwilliam. À ce moment-là, l'embarcation fut prise par une vague et chavira en projetant tous ses occupants à la mer. Je m'aperçus alors qu'ils étaient bien vivants, et tandis qu'ils se débattaient faiblement pour grimper sur le radeau retourné, je lançai un ordre.

— Faites demi-tour. Moteur au ralenti et préparez-vous à recueillir les survivants.

— À vos ordres, p'taine, dit Baldwin en tournant la barre pendant que Fitzwilliam donnait par téléphone l'instruction de réduire l'allure à la salle des machines.

Je sortis à bâbord et contemplai avec amertume l'effervescence se transformer en tempête. Pendant les vingt minutes passées à nous porter à la hauteur du radeau, la masse tourbillonnante de mots emmêlés prit de la hauteur, emportant avec elle un fragment de la description de l'océan. Un trou noir aux bords irréguliers apparut un court instant, puis la mer se rua dans le creux pour le remplir et en l'espace d'un clin d'œil la situation était redevenue normale. Peut-être aurais-je dû abandonner le radeau à son destin. Le Présent et les classiques étaient plus importants que quelques naufragés de roman, en définitive. Cela dit, si c'était moi qui m'étais trouvée sur le radeau, je sais ce que j'aurais préféré.

— Capitaine !

C'était le Dr Glister.

— Je ne veux rien savoir de votre conflit avec les Langdon, déclarai-je.

— Non, non, répondit-il en montrant de grands signes d'agitation. Vous ne pouvez pas recueillir ces naufragés.

— Et pourquoi ça ?

— Ils souffrent du mal de Squurd.

— Du mal de *quoi* ?

Nous passâmes par la timonerie pour nous rendre sur le pont à tribord, où Fitzwilliam dirigeait les opérations de sauvetage. Le radeau était encore à une centaine de mètres devant nous. Le navire progressait lentement, une échelle de cordes jetée sur le flanc, et quelques marins costauds se tenaient prêts à récupérer les naufragés.

— Observez-les attentivement, pressa le Dr Glister.

Je dirigeai mes jumelles sur le petit groupe. À présent qu'ils étaient plus proches, je pouvais distinguer sur le visage des naufragés de repoussantes pustules vertes. Je baissai mes jumelles et me tournai vers le Dr Glister.

— Quel est le pronostic ?
— Mortel dans cent pour cent des cas, terriblement contagieux. Recueillez-les à bord, et c'est un minimum de vingt pour cent de pertes qu'il nous faudra envisager. Nous ne gagnerons pas un port avant six mois, et ces pauvres créatures seront mortes dans d'horribles souffrances d'ici là sans qu'on ait pu leur porter secours.

Je me massai les tempes.

— Vous êtes sûr de vous ?

Il acquiesça. Je pris une profonde inspiration.

— Fitzwilliam ?

— Capitaine ?

— Abandonnez l'opération de sauvetage.

— Quoi ?

— Vous m'avez entendue. Ces gens sont atteints d'une maladie mortelle et hautement contagieuse. Je ne veux pas mettre en danger la vie de nos passagers en recueillant des naufragés qui vont périr de toute façon.

— Mais, capitaine, on ne laisse *jamais* une personne à la mer ! protesta-t-il.

— C'est ce que nous allons faire aujourd'hui, Fitzwilliam. Vous m'avez comprise ?

Il me jeta un regard mauvais, se pencha sur le bastingage pour répéter mes ordres en s'assurant que les marins comprendraient d'où ils venaient. Puis il pénétra dans la timonerie, lança les moteurs et le navire vibra en prenant de la vitesse.

— Allez, rentrez donc, dit le Dr Glistler.

— Pas question. Je ne veux pas me cacher des êtres humains que je viens de condamner à mort.

Je restai là à regarder le radeau s'éloigner du vapeur, et il disparut bientôt de ma vue.

Le cœur lourd, je réintégrai la timonerie et m'installai sur le siège du capitaine. Baldwin ne pipait mot et regardait droit devant lui.

— C'était la seule chose à faire, dis-je à personne en particulier. Quand je pense que j'aurais pu utiliser la tempête de mots pour quitter cet endroit.

— Il se passe des choses, grommela Baldwin, des choses *difficiles*.

Une pensée me traversa tout à coup l'esprit, mais j'espérais me tromper.

— Comment s'appelle ce navire ?

— Le nom d'ce navire ? dit Baldwin avec entrain. Il s'agit du vapeur *Cruel dilemme*, p'taine.

Je me mis la tête dans les mains et gémis. Anne Bohrdelde-Maird et son détestable mari ne plaisantaient pas en disant avoir choisi cet endroit spécialement pour moi. J'avais déjà les nerfs à vif et le poids

de la culpabilité sur les épaules. Cela faisait à peine une heure que j'étais là, qu'est-ce que ça serait dans une semaine, dans un mois ? J'étais incontestablement coincée dans un lieu peu enviable, à dériver dans la mer des Hypothèses aux commandes du *Cruel Dilemme*.

— Capitaine ?

Le cuistot, ce coup-ci. Il n'était pas rasé et portait un vêtement blanc tellement maculé qu'il était impossible de dire où commençait l'uniforme et où finissaient les taches.

— Oui, demandai-je d'une voix lasse.

— D'mande pardon, mais nos besoins en vivres ont été gravement sous-estimés.

— Et alors ?

— Nous ne rentrons pas au port avant encore six mois, poursuivit le cuistot en consultant une feuille de papier répugnante de saleté, et nous avons juste assez de provisions pour tenir quatre mois.

— Que voulez-vous dire ?

— Que les quarante personnes que compte ce navire, équipage et passagers, mourront de faim bien avant de parvenir à destination.

Je fis signe à Fitzwilliam de s'approcher.

— Il n'y a pas de port plus proche, n'est-ce pas ?

— Non, capitaine. Port Conjecture est le seul qui existe.

— C'est bien ce que je pensais. Et pas de poissons évidemment ?

— Pas dans ces eaux, non.

— D'autres navires ?

— Aucun.

Pigé. C'étaient là les « choses difficiles » évoquées par Baldwin et qui m'étaient réservées, à moi toute seule. Le navire et la mer avaient beau être hypothétiques, les individus qui les peuplaient souffraient et mouraient comme n'importe qui.

— Merci, cuistot. Je vous ferai part de ma décision.

Il me fit un salut désinvolte et quitta les lieux.

— Bien, Fitzwilliam, dis-je en faisant un rapide calcul sur un bout de papier. Nous disposons de suffisamment de vivres pour vingt-six personnes avant de regagner la terre ferme. Croyez-vous que nous trouverons quatorze volontaires prêts à se jeter à l'eau pour permettre aux autres de survivre ?

— J'en doute.

— Alors nous avons comme qui dirait un problème. Est-il de mon devoir de capitaine de sauver un maximum de vies ou ai-je l'obligation morale de ne pas justifier le meurtre, voire de me transformer moi-même en assassin ?

— Les naufragés de tout à l'heure ne vous auraient pas considérée autrement.

— Peut-être, mais le cas est plus difficile. Les circonstances ne nous

imposent pas l'inaction, mais l'action. Voilà ce que nous allons faire. Éliminons ceux qui ont moins de dix-huit ans et les six hommes d'équipage indispensables à la bonne marche du bateau. Tous les autres vont tirer à la courte paille, et treize d'entre eux se sacrifieront.

— Et s'ils ne veulent pas ?

— Alors nous les balancerons par-dessus bord.

— Voilà qui vous vaudra à coup sûr la corde.

— Pas la peine. Le quatorzième sera moi.

— Très... *altruiste*, murmura Fitzwilliam. Mais même avec vos critères de sélection, il reste trente et un passagers de moins de dix-huit ans. Vous serez obligée d'en choisir sept. Vous vous sentez le courage de les jeter à la mer ? Des enfants, des innocents sans défense ?

— Mais je sauve la vie des autres, vous êtes d'accord ?

— Ce n'est pas à moi d'en juger, dit Fitzwilliam avec calme. Je ne suis pas capitaine.

Je fermai les yeux et respirai un grand coup, gagnée par la panique, le cœur battant la chamade. Je devais commettre des actes horribles pour en épargner quelques-uns, et je n'étais même pas certaine d'y parvenir sans mettre en péril l'existence de tous. Je me mis à réfléchir intensément. Les dilemmes avaient progressivement empiré depuis que j'étais à bord. Peut-être cet endroit, où qu'il fût, réagissait-il avec malice à mes choix ? Je tentai une autre stratégie.

— Non. Personne ne va mourir sous un prétexte moralement abstrait. Nous continuons comme avant et nous en remettons à la providence pour croiser un autre bateau. Si ce n'est pas le cas, il se peut que nous mourions tous, mais au moins aurons-nous agi correctement les uns envers les autres.

Un grondement de tonnerre se fit entendre dans le lointain et le navire donna de la bande. Qu'est-ce qui allait me tomber dessus ?

— Je vous demande pardon, capitaine, mais je vous apporte de mauvaises nouvelles.

C'était un steward que je n'avais pas vu auparavant.

— Et... ?

— Nous avons dans le carré un homme qui soutient qu'il y a à bord du navire une bombe minutée pour exploser dans dix minutes.

Je m'autorisai un sourire narquois. Les métamorphoses constantes des scénarios semblaient révéler une intelligence un peu fruste. Peut-être était-elle issue de la Tradition Orale, mais je n'avais aucun moyen de le savoir. Si ce petit monde était doué d'une pensée quelconque, il était possible de vaincre – mais pour ce faire, il fallait que je découvre sa faiblesse, et il n'en avait jusqu'à présent montré qu'une, l'impatience. Il refusait que les passagers meurent d'inanition après une agonie interminable. Il voulait que je commette de mes mains un

meurtre pour préserver l'intérêt général, et vite.

— Allons voir de quoi il retourne.

Je suivis le steward dans le carré où nous attendait un homme assis sur une chaise. Il avait le teint cireux, le cheveu blond et clairsemé et des yeux chafouins qui se posèrent sur moi avec intensité quand je pénétrai dans la pièce. Un grand gaillard tatoué jusqu'aux oreilles du nom de McTavish montait la garde à ses côtés. Il n'y avait personne d'autre, ce n'était pas la peine. Il s'agissait d'une situation hypothétique.

— Votre nom, monsieur.

— Jebediah Salford. J'ai caché une bombe...

— Je sais. Et bien entendu, vous n'allez pas me dire où elle se trouve.

— Bien entendu.

— Cette bombe, poursuivis-je, va couler le navire et proposer probablement un grand nombre de victimes.

— Je l'espère en effet, répondit Jebediah sur un ton enjoué.

— Dont vous.

— Je n'ai pas peur de la mort.

Je me tus pour réfléchir. C'était là un dilemme moral classique, voire éculé. La personne fondamentalement généreuse que j'étais allait-elle s'abaisser à torturer un être humain pour le bien du plus grand nombre ? Ce cas d'école alimentait les discussions depuis de nombreuses années, généralement entre ceux pour qui la question avait peu de chances de se poser au cours de leur vie. Mais la manière qu'avaient les scénarios de pleuvoir comme des flèches indiquait que celui qui menait la danse éprouvait un malin plaisir à voir jusqu'à quand une personne vertueuse pouvait tenir avant de se transformer en monstre. Je pouvais presque entendre au loin l'architecte des dilemmes jubiler en m'observant. Il fallait que je trouve un moyen d'esquiver les problèmes.

— Fitzwilliam ? Faites monter tous les passagers sur le pont, fermez les portes étanches et que tous les hommes d'équipage ainsi que les passagers physiquement aptes partent à la recherche de la bombe.

— Capitaine, dit-il, c'est une perte de temps. Il y a effectivement une bombe à bord, mais vous ne la trouverez pas. Il faut que vous preniez votre décision sur-le-champ, dans le carré.

Enfer. Mystifiée.

— De combien de canots de sauvetage disposons-nous ? demandai-je, gagnée par le désespoir.

— Un seul, capitaine. De dix places.

— Crotte. Combien de temps avant l'explosion de la bombe ?

— Sept minutes.

Si je m'étais trouvée dans le monde réel confrontée à une situation

aussi manichéenne, la question ne se serait même pas posée. J'aurais essayé d'obtenir l'information coûte que coûte. Mais le plus important dans l'affaire, c'est de devoir rendre compte après coup de ses agissements. Celui qui tolère la pratique de la torture doit être responsable de ses actes. Le spectre de la prison est nécessaire dans ce type de décision. Cependant, à bord de ce navire, torturer Salford n'aurait pas mené à grand-chose. Oui, il finirait par avouer où il avait caché la bombe et on la trouverait. Puis un nouveau dilemme viendrait remplacer celui-ci. Et ainsi de suite, de pire en pire, jusqu'à ce que j'aie commis l'impensable, jusqu'à ce que tous les passagers à bord aient été noyés, assassinés, mangés... Pour moi, ce serait l'enfer, mais pour eux également. Je me laissai tomber sur une chaise, me mis la tête dans les mains et observai le sol.

— Il ne nous reste plus que cinq minutes, capitaine, dit Fitzwilliam. Vous devez torturer cet homme.

— Ouais, ouais, grommelai-je. Je sais.

— Nous allons tous y passer... *Comme toujours.*

Je levai la tête et plantai mon regard dans le sien. Je n'avais pas remarqué jusqu'à présent le bleu étonnant de ses yeux.

— De toute façon, vous allez tous mourir, n'est-ce pas ? dis-je lamentablement. Quoi que je fasse. Les dilemmes vont empirer les uns après les autres et pour finir, tout le monde mourra, je n'ai pas raison ?

— Quatre minutes, capitaine.

— Je n'ai pas raison ?

Fitzwilliam détourna le regard.

— Je vous ai posé une question, commandant en second.

Je crus voir des larmes dans ses yeux lorsqu'il me fit face de nouveau.

— Nous avons tous été noyés plus d'un millier de fois chacun, dit-il d'une voix calme. Nous avons été dévorés, soufflés par des explosions, contaminés par des maladies mortelles. Le pire, c'est la noyade. À chaque fois, je sens l'eau qui m'étouffe, la panique aveugle pendant que je suffoque... !

— Fitzwilliam, quel est cet endroit maléfique ?

Il prit une profonde inspiration et baissa la voix.

— Nous appartenons à la Tradition Orale, mais pas à un récit. Nous sommes dans un colloque sur l'éthique.

— Vous voulez dire que vous êtes tous les personnages hypothétiques d'un exposé ?

Fitzwilliam hocha piteusement la tête. Le steward me tendit une paire de tenailles patibulaires en me rappelant dans un murmure suppliant qu'il ne restait plus que deux minutes.

Je posai un regard absent sur l'instrument, puis sur Jebediah, et

enfin sur Fitzwilliam qui gardait les yeux baissés. Tant de souffrance à bord de ce navire, et depuis si longtemps. Peut-être existait-il une façon de s'en sortir. Le problème, c'était qu'une action aussi radicale au sein de la Tradition Orale risquait d'être fatale pour le conférencier. Mais qu'est-ce qui était le plus important ? Le bien-être d'un professeur de morale dans la vraie vie ou le calvaire sans fin de ses sujets, qui devaient endurer ses sadiques dilemmes éthiques pendant deux heures trois fois par semaine ? Quand on raconte une tragédie, quelqu'un meurt pour de bon dans le Monde des Livres. Je me trouvais donc dans l'OralTrad. Le meilleur réservoir à histoires qui fût, mais le plus destructeur.

— McTavish, allez préparer le canot de sauvetage. Je m'en vais.

McTavish regarda Fitzwilliam, qui haussa les épaules. L'énorme Écossais emporta ses tatouages hors de la pPièce.

— Ça ne fait pas partie des options, dit le second. Vous ne pouvez pas agir ainsi.

— Je connais la Tradition Orale par expérience. Les scénarios que nous vivons ne doivent leur existence qu'au fait que je suis là pour exercer un choix. Le processus a une seule issue possible : une spirale de casse-tête moraux à la difficulté croissante qui élimineront tout le monde à part moi et un autre que je serai forcée de tuer, de bouffer ou je ne sais quoi. Si je me retire de l'équation, vous serez libres de voguer sur cette mer sans gêne ni entraves, et surtout sains et saufs.

— Mais ça pourrait, ça pourrait...

— ... Blessier l'orateur, ou même le tuer ? Peut-être. Si la bombe explose, vous saurez que j'ai échoué et il s'en sortira sans dommage. Sinon, vous serez tous sauvés.

— Et vous ? Que va-t-il vous arriver ?

Je lui tapotai l'épaule.

— Ne vous souciez pas pour moi. Je pense que vous avez assez souffert pour le compte du Monde Extérieur.

— Tout de même... Nous pourrions vous récupérer si les choses s'arrangent, non ?

— Pas question. Ce n'est pas comme ça que ça marche. On ne peut pas tricher. Je dois me débrouiller toute seule.

Je filai hors de la timonerie et gagnai le pont, où McTavish avait déjà descendu le canot de sauvetage. Il était maintenu par des filins et cognait la coque sous la poussée des vagues. Quand j'enjambai le bastingage, Fitzwilliam me prit par le bras. Il n'essayait pas de m'empêcher de descendre, mais tenait à me serrer la main.

— Au revoir, capitaine. Et merci.

Je souris.

— Vous croyez que vous arriverez à Port Conjecture ?

Il me rendit mon sourire.

— Nous allons mettre le paquet.

Je descendis l'échelle de cordes et sautai dans le canot quifut libéré de ses filins. Il gîta violemment en rencontrant la lame d'étrave si bien que je crus un instant qu'il allait se retourner. Mais il reprit sa stabilité et la distance se creusa rapidement à mesure que le vapeur s'éloignait.

Je comptai les secondes qui nous séparaient du moment où la bombe devait exploser, mais elle n'en fit rien, fort heureusement, et j'entendis au loin les clameurs des quarante âmes à bord qui fêtaient leur libération. Je n'avais guère le droit de partager leur allégresse, car quelque part dans une quelconque université, un professeur de morale venait de tourner de l'œil, victime d'une rupture d'anévrisme. On allait appeler un médecin, et avec un peu de chance, il s'en remettrait. Peut-être même pourrait-il encore enseigner, mais avec un autre équipage.

Le *Cruel dilemme* était à présent à plus de cinq cents mètres de distance, et dix minutes plus tard ne resta plus qu'un filet de fumée sur l'horizon. Encore une demi-heure et il aurait complètement disparu. Je me retrouvai isolée dans l'immensité grise qui s'étendait à perte de vue dans toutes les directions. Je fouillai dans mon sac et dénichai une barre de chocolat que je croquai, complètement déprimée. Puis je restai assise sur un banc à observer le gris du ciel et à ruminer ma solitude. Je m'allongeai et fermai les yeux.

Avais-je fait le bon choix ? Je n'en avais aucune idée. Le professeur ne pouvait pas connaître les souffrances qu'il faisait endurer à ses personnages hypothétiques, mais même dans le cas contraire, il aurait justifié son attitude par les bénéfices qu'en tiraient ses élèves. S'il en réchappait, j'aimerais lui demander son avis. Mais la chose risquait peu de se produire. La probabilité de se sortir d'un tel guêpier s'avérait mince, c'était là le fondement même de tout dilemme éthique. Impossible de s'en tirer avec les honneurs, quoi qu'on fasse. La meilleure façon de gagner, c'est de ne pas jouer.

Sauvetage/Capture

La Jurifiction ne comptait qu'un seul agent qui se consacrait exclusivement à la Tradition Orale. Il s'appelait Ski, s'exprimait rarement, et il portait un chapeau haut de forme à la manière de Lincoln, mais c'étaient là ses seuls signes distinctifs. Quand il surgissait dans les locaux de la Jurifiction, son corps était inconsistant et tremblotait comme l'image d'une télévision mal réglée. Il n'en effectuait pas moins un travail remarquable au sein de l'OralTrad. C'était un Ami d'Enfance Imaginaire abandonné, prétendait la rumeur, ce qui expliquait son incurable mélancolie.

Quand je m'éveillai, rien n'avait changé. L'étendue d'eau était toujours grise, le ciel plombé. La mer était agitée, mais pas dangereuse, dans un mouvement régulier de vingt secondes. Comme je n'avais rien de mieux à faire, je m'assis pour observer les vagues aller et venir. En posant sur un point quelconque de l'océan, je pouvais voir la même vague revenir indéfiniment, comme un film en boucle. L'essentiel du Monde des Livres était ainsi fait. Dans la fiction, une forêt ne comptait que huit sortes d'arbres, une plage cinq formes de galets, un ciel douze nuages différents. C'est ce qui rendait le monde réel si riche en comparaison. Je consultai ma montre. Dans trois heures, *Orgueil et préjugés* allait laisser la place aux *Bennet*, dans deux la première épreuve serait dévoilée. Dans le même registre de pensées déprimantes, cette salope de Bohrdelde-Maird pouvait très bien avoir mis la main sur la recette, à présent. D'un autre côté, peut-être pas. J'avais assez fréquenté la Poésie pour savoir que l'endroit se situait à un niveau tout à fait différent et qu'il était nerveusement épuisant. Alors que le récit progresse de façon rationnelle, la poésie court-circuite la pensée logique et monte directement au cerveau pour irriguer le système limbo-onirique qu'elle enflamme comme un feu de broussailles. La poésie est la cocaïne de la littérature.

J'avais la tête ailleurs, j'en étais consciente. Mais c'était intentionnel. Si je ne laissais pas mes idées vagabonder, elles allaient revenir se fixer sur Landen et les enfants. Quand je pensais à eux, mes yeux se remplissaient de larmes, ce qui ne servait à rien du tout. Au lieu de mentir à Landen après avoir été descendue par le Minotaure en 1988, me disais-je, j'aurais mieux fait de rester à la maison et de mener une vie irréprochable de femme d'intérieur qui s'assume. Lessive, ménage et bons petits plats. D'accord, avec *parfois* un petit tour chez Zénith pour ne pas devenir dingue. Mais sans se compromettre avec les OpSpecs, ça non. Jamais. *Hormis* peut-être une

petite chimère à détruire en passant. Ou deux. Et si Spike avait besoin d'un coup de main ? Ma foi, impossible de refuser et je¹...

Mes réflexions furent interrompues par mon NDBDP-phone. Il était resté jusqu'à présent opiniâtrement muet. Je le sortis de mon sac et le consultai avec espoir. Toujours pas de signal, ce qui signifiait que *quelqu'un d'autre* se baladait dans un rayon d'environ dix millions de mots. Ce qui ne représente pas grand-chose dans un rayonnement de romans russes, c'est vrai, mais ici, dans la Tradition Orale, cela pouvait couvrir un millier de récits, au moins. Il était tout à fait possible que cette présence ne fût pas animée d'intentions amicales, mais mieux valait ça que crever lentement d'inanition. Je m'emparai donc de l'appareil et prétendis être un technicien des communications de BDP-Contrôle, l'organisme chargé de la surveillance du réseau.

— Agent BDP-Contrôle numéro... Euh... 76542 ; demande identité usager.

Je regardai prudemment autour de moi, mais l'horizon était dégagé. Je ne vis pas âme qui vive, seulement du gris à perte de vue. C'était comme²...

Je m'immobilisai. Les NDBDP-phones n'avaient rien à voir avec les téléphones traditionnels. Ils étaient textuels. Impossible donc de savoir qui s'exprimait. Un peu comme les textos, mais sans l'infâme bouillie de leur langage.

— Je répète : demande identité usager.

Je scrutai désespérément les environs, toujours rien. J'espérais seulement qu'il ne s'agissait pas d'un pauvre crétin comme moi contraint d'endosser le rôle de médiateur éthique³.

Mon cœur fit tout à coup un bond. Quel qu'il fût, il était dans les parages et ne se comportait pas comme quelqu'un qui me voulait du mal. Il fallait que je donne un moyen de me trouver, mais tout ce qui me vint à l'esprit était « Je suis près d'une vague », ce qui était juste un peu moins précis que « Je suis dans un canot ». Puis me vint une idée.

— Si vous m'entendez, dis-je dans mon portable, cap sur la pluie de texte.

Je fourrai mon NDBDP-phone dans ma poche et sortis mon pistolet. Je libérai le cran de sûreté, le pointai en l'air et appuyai sur la détente. Il y eut un bruit sourd et l'air parut vibrer à mesure que la balle dégommeuse montait dans le ciel. Cette opération n'était pas sans risque car elle allait certainement être remarquée par les stations météorologiques disséminées un peu partout à la frontière des genres, qui ensuite les transmettraient au Grand Central du Texte. Si on me recherchait, on connaîtrait instantanément ma position.

Il fallut quelques secondes à la balle pour atteindre l'épaisse couverture nuageuse, mais quand elle la heurta, le résultat fut rien

moins que spectaculaire. Il y eut une explosion jaune et vert et les nuages textuels passèrent rapidement du gris au noir quand les mots se décomposèrent en perdant toute signification. Une écharpe de lettres dégringola vers la mer comme une pluie de confetti, visible à des kilomètres. Quelques-unes atterrirent sur le canot et sur moi, mais l'essentiel tomba dans l'eau où elles flottèrent telles des feuilles d'automne à la surface d'un lac.

Je levai les yeux. Le trou dans les nuages était déjà en train de se refermer. Quant aux lettres, elles coulèrent en quelques minutes. J'ouvris mon pistolet pour le recharger, mais faire feu une seconde fois fut inutile. À l'horizon et venant dans ma direction, un petit point se mit à grossir de plus en plus jusqu'à prendre position au-dessus de ma tête. Il décrivit deux cercles et s'immobilisa, flottant dans l'air à l'aplomb du canot. Le conducteur ouvrit sa fenêtre et consulta un bloc-notes.

— Miss Next ? demanda-t-il, ce qui était plutôt surprenant, pour dire le moins.

— Oui, c'est moi.

— Et vous m'avez demandé ?

— En effet, oui.

— Alors prenez place, je vous prie.

J'étais assez décontenancée par la tournure des événements, mais je repris rapidement mes esprits. Je rassemblai d'un geste mes affaires et grimpai dans la voiture jaune. Elle était cabossée, malpropre et portait sur sa portière le sigle familial des Taxis TransGenres. De toute mon existence, jamais je n'avais été aussi heureuse de voir apparaître un taxi. Je m'installai sur la banquette arrière tandis que le chauffeur mettait le compteur en route. Il se tourna vers moi en souriant.

— Pas fastoche de vous trouver, poulette. Où va-t-on ?

Bonne question. Je réfléchis un instant. *Orgueil et préjugés* était en danger de mort, mais si le Présent se rétrécissait encore, tous les classiques de la littérature seraient menacés.

— Longfellow, et que ça saute, répondis-je. M'est avis que nous allons faire des rencontres indésirables.

Il leva un sourcil, appuya sur le champignon et nous prîmes rapidement de la vitesse. Il croisa mon regard dans le rétroviseur.

— Des problèmes ?

— Difficile de faire pire, répondis-je en songeant que j'allais devoir me remettre entièrement à cet homme. Le Conseil des Genres a prononcé contre moi un commandement de tir à vue, mais c'est de la foutaise. Je suis agent de la Jurifiction et j'aurais sacrément besoin d'un coup de main.

— Bureaucrates ! grogna-t-il avec mépris.

Il plissa le front avant d'ajouter :

— Next, Next... Vous ne seriez pas *Thursday* Next par hasard ?
— C'est bien moi.
— J'adore vos bouquins. Surtout les premiers, avec de la baston et du sexe.

— Je ne suis pas comme ça. Je suis...

— Holà !

Le chauffeur braqua brutalement et je fus projetée avec violence contre la portière opposée. Je jetai un coup d'œil par la lunette arrière et vis une silhouette dans une grande robe foncée heurter la surface de l'eau dans un jaillissement d'écume. J'avais déjà du monde à mes trousses.

— C'est curieux, dit-il, mais je jurerais avoir vu une gouvernante toute vêtue de noir. La cinquantaine, une sale gueule.

— Une Danverclone. Il y en a d'autres.

Il actionna le verrouillage central et se tourna vers moi.

— Vous avez vraiment fait chier quelqu'un comme il faut, pas vrai ?

— J'avais de très bonnes raisons. Attention !

Il braqua de nouveau quand rebondit sur le capot une nouvelle Danvers qui me lança un regard perturbant en passant comme une flèche devant la fenêtre. Je l'observai s'explorer dans la mer derrière nous. Ce qui caractérisait les Danverclones, c'est qu'elles étaient jetables.

Peu après, le taxi tangua sous le poids d'une Danvers qui avait atterri sur le toit dans un grand bruit sourd. Je tournai la tête, mais personne ne tomba de la voiture, et j'entendis au-dessus de moi comme un bruit de meule. Une Danverclone était sur le toit, et elle essayait de pénétrer à l'intérieur.

— C'en est trop pour moi, dit le chauffeur dont la détermination fondait à vue d'œil. C'est mon gagne-pain et j'ai une intrigue secondaire très onéreuse à entretenir.

— Je vous payerai une flotte de taxis tout neufs, déclarai-je avec un certain empressement, et Grnksghy, le Grand Maître des Coulisses, est un ami personnel. Il vous concoctera l'intrigue secondaire que vous voudrez.

Il n'eut pas le temps de répondre, car une nouvelle Mrs Danvers avait pesamment atterri sur le capot près du radiateur. Elle nous considéra un instant puis elle agrippa la carrosserie et se mit à ramper dans notre direction, les lèvres pincées, ses vêtements claquant dans le vent. Elle portait les mêmes lunettes noires que ses congénères, mais nul besoin de voir ses yeux pour deviner le meurtre dans son regard.

— Je vais être obligé de vous livrer, dit le chauffeur tandis qu'une autre Danverclone prenait pied sur la voiture si violemment qu'une vitre latérale éclata.

Elle grimpa sur le toit, vacilla et battit des bras un instant avant de

trouver une prise. Puis elle s'approcha de la vitre brisée et chercha de la main à atteindre la poignée d'ouverture de la porte. Je me précipitai pour la déverrouiller et donnai un grand coup de pied dans la portière qui s'ouvrit suffisamment pour déséquilibrer la Danverclone. Elle parut flotter dans l'air un moment, Puis le vent la happa et elle disparut instantanément à nos yeux.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir vous aider plus longtemps, poursuivit le chauffeur. Vous vous êtes foutue dans un merdier pas possible.

— Je suis une Extérieure, déclarai-je alors que deux Danvers passaient à côté de nous, battant des bras dans une tentative dérisoire de s'accrocher à la voiture. Vous voulez quelque chose qui vient du Monde Extérieur ? Je peux vous obtenir tout ce que vous désirez.

— Tout ce que je veux ?

Il y eut un crissement de métal quand la Danverclone sur le toit se mit à découper la tôle et une pluie d'étincelles envahit l'habitable.

— *Tout !*

— Bon, dans ce cas...

Il ignora la Danvers qui se reçut sur celle qui rampait le long du capot. Le bruit qui en résulta ressemblait à celui qu'on entend quand on s'assied lourdement sur une poupée qui parle. Elles disparurent toutes les deux.

— Ce que j'aimerais vraiment, reprit-il, imperturbable, c'est un véritable houla-hoop.

La requête pouvait paraître inhabituelle pour celui qui n'estimait pas à sa juste mesure la valeur attachée aux souvenirs du Monde Extérieur. J'avais eu l'occasion de voir deux personnages génériques se battre quasiment à mort pour un cône de signalisation de la voirie.

— Couleur fluo ?

— Il en existe d'autres ? Il y a une ceinture de sécurité à l'arrière, je vous conseille de la mettre.

Je n'eus même pas le temps de la trouver. Il dirigea son taxi vers le haut et fila à la verticale en direction des nuages. Il se tourna vers moi en souriant. Il trouvait la plaisanterie excellente. Quant à moi, j'étais... préoccupée, disons. Je regardai derrière moi et vis la Danvers à la meuleuse tomber du toit et partir en vrille vers la mer, à présent très éloignée. Nous nous retrouvâmes quelques instants plus tard dans la molle grisaille de l'enveloppe nuageuse. Nous en ressortîmes presque aussitôt, à l'horizontale et sans avoir eu la sensation que la voiture se redressait. Nous progressions calmement entre une escadrille de navires à voile français et un bâtiment anglais tout seul. Ce qui n'aurait posé aucun problème si les vaisseaux n'avaient pas été engagés dans une bataille navale pétaradante. De temps en temps, une balle frôlait le taxi dans un sifflement spectaculaire.

— J'ai eu l'amiral Hornblower une fois comme client, dit le chauffeur en devisant aimablement de cette façon particulière qu'ont les membres de cette corporation de parler par-dessus leur épaule tout en surveillant la route. Un grand monsieur. Il m'a filé un souverain de pourboire avant d'essayer de m'enrôler dans la marine.

— Où sommes-nous ?

— Dans *Un vaisseau de ligne* de Cecil Scott Forester. Nous allons prendre à gauche après le *HMS Sutherland* puis nous passerons par *L'Odyssée de l'African Queen* pour rejoindre *Le Vieil Homme et la Mer* où nous trouverons la route inter-maritime. Puis nous tournerons deux fois dans *Le Loup des Mers* et nous sortirons à *Moby Dick*, ce qui nous permet d'éviter *L'île au Trésor*, trop encombré à cette heure.

— Ce ne serait pas mieux de prendre par *Vingt mille lieues sous les mers* puis à gauche à *Robinson Crusoé* ?

Je surpris son regard sur moi dans le rétroviseur.

— Vous voulez essayer par ce chemin ? demanda-t-il, une nuance de reproche dans la voix.

— Non, répondis-je avec empressement. Faites comme vous le sentez.

Il parut rasséréné.

— Dacodac. Je vous dépose où, une fois à Longfellow ?

— « Le Naufrage de *L'Hesperus* ».

Il se retourna pour m'examiner.

— *L'Hesperus* ? Vous êtes une véritable catastrophe ambulante, ma petite dame. Je vais vous déposer à « psaume de vie » et vous finirez à pied.

Je le regardai.

— Un véritable houla-hoop hein ? Fluo ?

Il soupira. Le marché était correct, il le savait.

— D'accord, dit-il. En route pour *L'Hesperus*.

Nous passâmes lentement devant un petit bateau à vapeur qui franchissait les rapides de la rivière Ulunga, et le chauffeur reprit la parole.

— C'est quoi, votre problème ?

— Mon alter ego de roman a usurpé ma place auprès du Conseil des Genres dont elle approuve sans discussion les projets les plus insensés avec la lamentable complicité de notre Premier ministre. Vous avez entendu parler de la transformation d'*Orgueil et préjugés* en feuilleton réalité sous le nom de *Bennet* ? C'est ce que j'essaye d'empêcher. Comment vous appelez-vous ?

— Colin.

Nous restâmes silencieux pendant que le taxi suivait le cours de la rivière Ulunga jusqu'au lac, où la canonnière *Königin Luise* était à l'ancre. J'en profitai pour recharger mon pistolet et vérifier les deux

dernières balles dégommeuses qu'il me restait. J'ajustai l'étui à ma ceinture. Je n'aimais pas ça, mais il fallait que je me tienne prête. Remarquez que si l'on envoyait les clones à mes trousses, je serais vraiment dans la mouise. J'étais toute seule contre sept mille Danverclones. Ça en faisait plus de trois mille à effacer par cartouche, et je ne pensais pas qu'elles accepteraient de se regrouper pour me permettre de les effacer en masse. Je sortis mon NDBDP-phone et le considérai pensivement. La réception était désormais excellente, mais il devenait très aisé de repérer ma position.

— Prenez le mien, dit Colin qui m'observait.

Il me tendit son appareil et j'appelai Bradshaw.

— Commandant ? C'est Thursday⁴.

— Je suis dans un taxi en route pour *Moby Dick* en passant par *Le Vieil Homme et la Mer*⁵.

— Apparemment pas. Comment ça se passe⁶ ?

— Non. Il faut que j'aie détruire un truc sur *L'Hesperus*, ce qui j'espère contribuera à ranimer le taux de lecture du Monde Extérieur. Et après, je file chez Paprass⁷.

Je regardai par la fenêtre. Nous étions de nouveau au-dessus de la mer, mais cette fois le temps était dégagé. Deux petites baleinières, chacune avec cinq rameurs, voguaient vers une perturbation à la surface de l'eau, et je vis une masse imposante gris clair surgir des flots pour fracasser un des bateaux, projetant ses infortunés occupants à la mer.

— J'arrive à la fin de *Moby Dick*. Vous avez des informations supplémentaires⁸ ?

J'éteignis le portable et le rendis au chauffeur. Si Bradshaw en venait à manquer d'idées, c'est que la situation était plus désespérée que ce que j'imaginai. Nous passâmes du genre Maritime à la Poésie via « La Ballade du Vieux Marin », de Coleridge, et après nous être dissimulés un instant dans l'immensité des dunes sauvages de sable et de buissons de « L'Aurore » pour éviter une patrouille de Danverclones, nous débouchâmes enfin dans Longfellow par « Le Phare ».

— Vous pouvez prendre un peu d'altitude quelques instants ? demandai-je à Colin.

Nous nous élevâmes au-dessus d'un piton rocheux sur une saillie calcaire avec vue sur le mauve profond du crépuscule et un phare dont le trait de lumière balayait la baie.

— Vous n'allez quand même pas me demander de vous attendre ? s'inquiéta Colin.

— Malheureusement si. Jusqu'où vous allez pouvoir vous approcher du véritable naufrage de *L'Hesperus* ?

Colin siffla entre ses dents et se gratta le nez.

— Pendant la tempête elle-même, pas tout près. Ce n'est pas tant à cause du vent et de la pluie que du froid.

Je voyais très bien ce qu'il voulait dire. La poésie épousait une forme de montagnes russes pour éveiller les émotions, et pouvait aviver les sensations au-delà de toute mesure. Le soleil y était toujours plus lumineux, le ciel d'un bleu plus profond, l'amour était dix fois plus violent et la joie, l'espoir ou la générosité atteignaient des hauteurs qui donnaient le vertige. Le revers de la médaille, c'était que la face obscure de l'existence prenait un aspect vingt fois pire : la tragédie et le désespoir étaient plus noirs et malveillants. Comme disait le proverbe : « poésie, pas de demi-mesure. »

— À quelle distance ?

— Au point du jour, trois vers avant la fin.

— D'accord. En route.

Il libéra le frein à main et avança lentement. La lumière passa du crépuscule à l'aube quand nous pénétrâmes dans « Le Naufrage de *l'Hesperus* ». Le ciel était toujours bas et lourd, le vent battait le rivage avec violence bien que le gros de la tempête fût passé. Le taxi fit halte sur une plage, et j'ouvris la portière pour sortir. Le désespoir et un sentiment de perte me tombèrent immédiatement dessus, mais comme je savais que ces sensations étaient dues à la charge émotionnelle intense du poème, j'essayai de ne pas trop en tenir compte. Colin sortit également et nous échangeâmes un regard nerveux. Les débris de *L'Hesperus* guère plus épais que des allumettes jonchaient la plage. Je relevai le col de ma veste pour me protéger du vent et me mis à arpenter le rivage.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? me demanda Colin qui m'avait rejointe.

— Les restes d'un autocar jaune ou une veste bleue à gros carreaux d'un goût douteux.

— Rien de particulier, alors ?

Les débris étaient pour l'essentiel constitués de morceaux de bois, de tonneaux, de cordages et d'effets personnels indéterminés. Nous passâmes devant le corps d'un marin noyé, mais ce n'était pas quelqu'un de l'Austen Rover. Colin fut tout retourné devant le spectacle de la mort et se mit à gémir sur le sort du marin « tragiquement enlevé à l'affection des siens » qui avait « donné son âme à la tempête ». Je le priai de reprendre ses esprits. Nous arrivâmes près d'un rocher et tombâmes par hasard sur un pêcheur qui fixait d'un œil hébété le tronçon d'un mât allant et venant doucement dans l'eau paisible d'une petite crique abritée. Il y avait également un corps. Une longue chevelure brune flottait comme une algue, et le froid intense avait figé les traits dans la pose qu'ils avaient

quand la mort les avait saisis : une terreur abjecte. Le cadavre portait une lourde veste de marin qui ne lui avait pas été d'une grande aide, et j'avancaï dans l'eau glacée pour y voir de plus près. Je n'aurais pas agi ainsi en temps ordinaire, mais quelque chose me paraissait louche. Ç'aurait dû être le corps d'une jeune demoiselle, la fille du capitaine. Or ce n'était pas le cas. Il s'agissait d'une femme mûre. C'était... Bohrdelde-Maird ! Une croûte de sel s'était cristallisée sur ses cils et elle contemplait le vaste monde de ses yeux vides, le visage déformé par la peur.

— Elle m'a sauvé la vie.

C'était la voix d'une petite fille et je me retournai. Âgée guère plus de neuf ans, elle était enveloppée dans une veste molletonnée siglée Goliath. Elle paraissait choquée, ce qui n'avait rien d'étonnant. Ça faisait cent soixante-trois ans qu'elle ne réchappait pas à la tempête. Bohrdelde-Maird avait gravement sous-estimé non seulement la puissance du Monde des Livres et celle de la poésie, mais également... elle-même ! Malgré ses obligations premières envers le Groupe, elle n'avait pas eu le cœur de voir une enfant se noyer. Son geste fut dicté par ce qu'elle pensait être juste, et elle en avait subi les conséquences. J'avais pourtant essayé de la mettre en garde. Ce que l'on découvre dans le monde de la Poésie, c'est sa véritable personnalité. Le tragique de l'affaire était l'inutilité de son acte. Une équipe de nettoyage de la Jurifiction n'allait pas tarder à se pointer pour remettre les choses tristement d'aplomb. Voilà qui expliquait pourquoi je n'aimais pas tellement m'occuper de « rimaileries », comme nous disions.

Colin, submergé par l'émotion qui saturait l'atmosphère, fondit en larmes.

— Ô, monde cruel ! hoqueta-t-il.

J'examinai le col d'Anne et découvris un petit médaillon sur sa peau glacée. Je le retirai et m'immobilisai soudain. Si elle était montée à bord de *L'Hesperus*, peut-être avait-elle emporté la veste de Mycroft ?

Le vêtement de marin était raide comme du carton et je n'eus aucun mal à l'ouvrir pour vérifier en dessous. Mes espoirs s'envolèrent. Elle ne portait pas la veste. Je fouillai dans ses poches, aucune trace de la recette. Je respirai profondément et sentis la déprime me gagner, favorisée par l'ambiance du poème. Bohrdelde-Maird devait avoir confié la veste aux membres de son équipe, et si elle était en route pour Goliath, je n'avais pas l'ombre d'une chance de la récupérer. Friday m'avait confié la sauvegarde du Présent, et j'avais échoué. Je regagnai la terre ferme en pataugeant et me mis à renifler tandis que de grosses larmes salées coulaient le long de mes joues.

— Par pitié, séchez vos pleurs, dis-je à Colin qui sanglotait dans son mouchoir. Voilà que je m'y mets aussi, à présent.

— Mais le linceul de la tristesse s'est abattu sur mon âme, gémit-il.

Nous nous assîmes sur le rivage en face du pêcheur qui ne s'était pas départi de son hébétude et nous abandonnâmes à notre chagrin comme si notre cœur allait se briser. La petite fille prit place à mes côtés. Elle me tapota la main pour tenter de me consoler.

— Vous savez, je ne voulais pas être secourue, déclara-t-elle. Si j'en réchappe, le sens même du poème disparaît. Henry va être absolument furieux.

— N'ayez crainte, lui répondis-je. Tout va bientôt rentrer dans l'ordre.

— Tout le monde tient absolument à me refiler sa veste, poursuivit-elle sur un ton offusqué. Pour dire la vérité, mourir de froid par les temps qui courent devient de plus en plus difficile. Il y a celle-ci qu'Anne m'a donnée, ajouta-t-elle en désignant le vêtement bleu de Goliath, et celle que le vieux monsieur m'a offerte il y a dix-sept ans.

— Je me fiche de savoir si...

Je cessai tout à coup de pleurer et un rayon de lumière traversa les nuages de mon désespoir.

— Est-ce que... Vous l'avez encore ?

— Bien sûr !

Et elle ouvrit le duvet de Goliath sur... une veste bleue à grands carreaux. Jamais je n'avais été aussi heureuse de voir un vêtement d'une telle laideur. Je me précipitai pour fouiller les poches et en sortis un yo-yo, un très vieux sachet de bonbons, un domino, un tournevis, une méthode pour cuire les œufs durs à la perfection et enfin, enveloppée dans un plastique, une serviette en papier sur laquelle était griffonnée une banale équation. J'embrassai la petite fille dans un élan d'allégresse que la richesse du poème avait quadruplée. Je poussai un profond soupir de soulagement. *Enfin !* Sans perdre une seule seconde, je réduisis la recette en charpie et me mis en devoir de l'avalier.

— Parfaich, dis-je à Colin, la bouche pleine. Allons-nous-jen d'ichi.

— Ça m'étonnerait que nous allions quelque part, Miss Next.

Je levai les yeux et compris. Occupant le moindre centimètre carré d'espace, sur la plage, le rivage, les dunes et même sur l'eau, des centaines et des centaines de répliques de Mrs Danvers toutes de noir vêtues me fixaient d'un œil torve. Nous venions de tuer cinq de leurs semblables, ce qui ne devait pas les disposer favorablement à mon égard, j'en avais l'intuition. D'un autre côté, elles ne se départissaient jamais de leur mine maussade, alors cela n'avait peut-être rien à voir. Je saisis instinctivement la crosse de mon pistolet, mais c'était un geste ridicule. Autant utiliser une sarbacane contre un Panzer.

— Bien, dis-je à la Danverclone la plus proche tout en avalant le dernier fragment de la recette, vous feriez mieux de m'emmener auprès de votre chef.

1. fffffddoiiffppassppprenddd... fffouuufff ? ↵
2. ouuuatttur45tML45% % % %tain > > > dbureaucrates même ici + iii. ↵
3. fffggghhh – Ya quelqu'un par issi ? je ne vois kkkk océan HYPER vaste – //// ↵
4. Thursday, fière amazone ! Où êtes-vous ? ↵
5. Ce ne serait pas mieux de prendre par *Vingt mille lieues sous les mers* puis à gauche à *Robinson Crusoé* ? ↵
6. Pas bien. Vous pouvez rappliquer au Conseil des Genres ? ↵
7. Bonne chance, ma grande. Vous en avez besoin. Où êtes-vous en ce moment ? ↵
8. Rien du tout. Je suis assigné à résidence. Vous vous retrouvez toute seule sur ce coup-là, Thursday. Portez haut les couleurs et tout le tremblement. ↵

Les abeilles, les abeilles

Depuis leur création accidentelle à partir de la véritable Mrs Danvers de *Rebecca*, les Danverclones avaient énormément évolué. Au départ, il ne s'agissait que de gouvernantes patibulaires dans la cinquantaine avec des mauvaises manières, mais elles étaient à présent formées au maniement des armes. La Danverclone standard était intrépide, bien qu'ordinairement limitée, et obéissait aux ordres quoi qu'il puisse lui arriver. Une troupe d'élite était cependant apparue depuis peu, qui non seulement était armée mais possédait une connaissance approfondie du Monde des Livres. Même moi j'y aurais réfléchi à deux fois avant d'aller la taquiner. Nous l'appelions le GIGN, Groupe d'Intervention Généralement Nocif.

Les Danverclones avancèrent en silence. Avec une stupéfiante rapidité de leurs membres tentaculaires et décharnés, quatre d'entre elles me saisirent par les bras pendant qu'une autre s'emparait de mon sac et une dernière de mon pistolet. Une septième, qui se révéla être le chef de section, parla brièvement dans son NDBDP-phone.

— Cible numéro un localisée et appréhendée.

Elle replia son portable d'un coup sec et fit quelques gestes aux autres Mrs Danvers, qui entreprirent de sauter hors du poème en commençant par celles qui étaient à la fin. Je jetai un coup d'œil à Colin, lui aussi fermement entravé. Une Danverclone avait sorti sa licence de taxi de son portefeuille et la déchira sous son nez avant d'en disperser les morceaux. Il me lança un regard où je pus lire un profond mécontentement, mais il ne paraissait pas dirigé contre moi, plus contre les Danverclones et les circonstances. J'étais en train de me demander où on allait m'emmener quand un léger craquement se fit entendre dans l'air et qu'apparut devant moi celle qui avait acquis récemment auprès de moi le titre de pire ennemie. Elle était toute de cuir vêtue, comme à son habitude, avec deux automatiques à la hanche et un maxi-manteau qui tombait jusqu'au sol. Elle me lança un regard mauvais et je songai à lui cracher dans l'œil avant d'y renoncer. Elle était trop éloignée, et si je la ratais, ma position en aurait été encore affaiblie.

— Tiens, tiens, dit Thursday1-4, la grande Thursday Next a fini par s'avouer vaincue.

— Waou, rétorquai-je. Le noir est manifestement la couleur en vogue ces temps-ci.

Elle ignore ma remarque et poursuivit :

— Vous savez, ça commence à être très rigolo d'être vous. Le

sénateur Paprass m'a confié l'ensemble des droits qui étaient ordinairement les vôtres. Vous dans le Monde des Livres, vous au sein du Conseil des Genres, vous dans le très attendu *Le retour de Thursday Next cette fois : c'est mes oignons* dont le projet est désormais accepté, et enfin vous dans le Monde Extérieur. C'est ce rôle-là que je préfère. Autant de Landen que je veux (elle s'approcha de moi et baissa la voix) et croyez-moi, je demande *beaucoup* !

Je poussai un énorme rugissement de colère et tentai avec force de me libérer des Danverclones, mais sans espoir. Elles ricanèrent toutes et Thursday1-4 sourit avec malveillance.

— Il est temps pour vous de disparaître, Thursday, grogna-t-elle.

Elle jeta une paire de menottes aux Danvers qui me placèrent les mains derrière le dos et me les enfilèrent. Puis elle m'agrippa le bras, saisit mon sac des mains du clone qui me l'avait pris et s'apprêtait à s'éloigner quand s'éleva la voix de la Danvers en chef.

— J'ai pour ordre de l'emmener à l'île St Joseph dans *Papillon*, comme prévu par vous, Miss Next1-4.

Mon alter ego se tourna vers la patronne du groupe, la contempla de haut en bas, ricana et laissa tomber :

— Vous avez fait votre boulot, Danny, vous serez récompensée. C'est *ma* prisonnière.

Mais Mrs Danvers avait reçu un ordre, et les Danvers ne faisaient qu'une chose : ce qu'on leur demandait. Elles s'en acquittaient plutôt bien et ne dérogeaient qu'en présence d'un contrordre écrit.

— J'ai des instructions signées, dit-elle plus fermement.

Les autres Danvers firent un pas en avant et trois d'entre elles sortirent une arme de leurs jupons.

— Je les annule.

— Non, répliqua Mrs Danvers. J'ai reçu un ordre, je vais m'y tenir et l'emmener avec moi.

— Écoute-moi, face de pet, gronda Thursday1-4. Maintenant, c'est *moi* la nouvelle Mrs de Winter, pigé ?

Mrs Danvers recula d'un pas sous l'effet d'une stupeur horrifiée et Thursday1-4 en profita pour sauter hors du poème en m'entraînant avec elle.

Je m'attendais à une tombe toute prête – ou pire, une pelle et un emplacement où en creuser une. Mais non, rien de tel. À la place, nous arrivâmes dans un endroit qui ressemblait plus à une demeure géorgienne de standing moyen, et fort heureusement, aucune trace de pelle. Mais un Bradshaw, cinq sœurs Bennet et Mr Bennet, qui m'observaient tous avec espoir, ce qui était assez déconcertant.

— Ah ! dit Bradshaw. Vous voilà enfin saine et sauve. Désolé de vous avoir laissée dans le noir, ma grande, mais je savais que mon

NDBDP-phone était sur écoute. Le Conseil des Genres a besoin de vous, mais en attendant, nous avons ici un sérieux problème bien plus urgent.

— Je vois, dis-je lentement, alors que je ne voyais rien du tout.

Je jetai un regard à Thursday1-4 qui était en train de se débarrasser de ses armes et de ses vêtements de cuir.

— Dire que j'ai prononcé des gros mots, marmonna-t-elle en saisissant avec répugnance un automatique entre le pouce et l'index. Et ces habits ! De la peau d'animal... !

Je pense que ma mâchoire a dû se décrocher.

— Thursday5 ? balbutiai-je. C'est toi ?

Elle opina timidement de la tête et haussa les épaules. Sous le cuir, je remarquai en effet sa tenue habituelle de coton peigné, son chandail au crochet et ses espadrilles. Elle avait pris à cœur son échec avec le Minotaure et s'était très bien débrouillée. Peut-être l'avais-je jugée un peu vite.

— Nous savions que vous étiez dans le Monde des Livres mais le radar vous a perdue, dit Bradshaw. Où êtes-vous donc passée ces dix dernières heures ?

— J'étais coincée dans un dilemme moral. Des nouvelles du Monde Extérieur ? Je veux dire, est-ce que les gens investissent dans toute cette saloperie d'interactivité ?

— Et comment ! s'écria Bradshaw. Nous avons appris par le Conseil des Genres qu'ils sont un demi-million à attendre de voir ce que *Les Bennet* va donner, car l'idée de pouvoir transformer un chef-d'œuvre de la littérature est terriblement séduisante. C'est la dernière toquade du Monde Extérieur, et vous savez combien celui-ci apprécie les toquades.

— Parfois, je me dis que rien d'autre ne les intéresse.

Bradshaw consulta sa montre.

— Il nous reste six minutes avant qu'*Orgueil et préjugés* tel que nous le connaissons soit réécrit et perdu à jamais, et nous n'avons pas de plan d'action sérieux à opposer. En fait, ajouta-t-il, nous n'avons pas de plan d'action du tout.

Tout le monde tourna son regard vers moi. Vingt secondes plus tôt, je pensais que ma dernière heure était venue, à présent, on attendait de moi que je conçoive sur-le-champ une stratégie d'une infinie subtilité pour éviter que l'un de nos plus grands romans ne soit réduit à ce fatras de divertissement populaire lénifiant et éphémère.

— Bien, dis-je en essayant de rassembler mes esprits. Lizzie ?

— Je suis là, madame, répondit la cadette des Bennet avec une révérence gracieuse.

— Mettez-moi au parfum. Comment ça fonctionne, ce machin de « livre-réalité » ? Avez-vous reçu des instructions ?

— On ne nous a pas expliqué grand-chose, madame. Nous sommes supposées nous rassembler dans la maison, mais au lieu de rechercher le bonheur et des maris, il va falloir nous soumettre à une épreuve d'une nature tout à fait étrange. Et ce faisant, ajouta-t-elle avec tristesse, nos actes et nos paroles seront gravés de façon indélébile dans les prochaines éditions de notre livre.

Je parcourus la pièce du regard. Tout le monde continuait de m'observer avec espoir.

— Montrez-moi cette épreuve. Elle me tendit une feuille de papier à en-tête du Projet Livre Interactif.

ÉPREUVE N° 1

Chapitres 1 à 3 (une heure de lecture)

L'ensemble de la maisonnée doit participer

La famille se réunira dans le petit salon de Longbourn et réalisera des costumes d'abeille. Puis chacun se comportera comme une abeille. Un membre de la famille, déguisé en abeille, demandera à Bingley d'organiser une fête costumée où tout le monde devra être grîmé en abeille. Celle qui aura confectionné le plus beau costume d'abeille aux yeux de notre jury gagnera la première manche et pourra proposer deux personnes à évincer. Le public du Monde Extérieur procédera par vote à l'élimination d'une des deux. Les concurrents devront alors se rendre au parloir où ils raconteront tout ce qui leur passe par la tête, même si c'est totalement soporifique.

Je posai la feuille. C'était bien pire que ce que je craignais, et mes craintes étaient pourtant élevées.

— Je ne vais certainement pas me déguiser en abeille déclara Mr Bennet avec indignation. En voilà une idée. Vous, les filles, abaissez-vous si vous voulez à une sottise pareille, mais moi, je me retire dans mon bureau.

— Père, dit Lizzie, n'oubliez pas que nous agissons ainsi pour que le taux de lecture du Monde Extérieur arrête de chuter comme il le fait continûment depuis plusieurs années. C'est assurément un sacrifice, mais que nous devrions consentir avec détermination et dignité – pour le bien du Monde des Livres.

— Je vais me déguiser en abeille ! glapit Lydia en trépignant d'excitation.

— Moi aussi ! ajouta Kitty. La plus belle abeille de Meryton, ce sera moi.

— Bien sûr que non, puisque ce sera moi ! répliqua Lydia.

Elles se prirent par la main et se mirent à virevolter autour de la pièce en dansant. Je regardai Mary, qui leva les yeux au ciel et

replongea dans son livre.

— Ma foi, je m'habillerai en abeille si l'intérêt général le demande, déclara Jane avec gentillesse. Croyez-vous que l'on demandera également à Mr Bingley de se déguiser ? Et devons-nous, ajouta-t-elle non sans hardiesse, nous revoir en abeilles ?

— Ce n'est pas précisé, dit Mr Bennet en relisant l'énoncé de l'épreuve. Mais je m'attends à ce qu'on demande à Mr Bingley de se comporter comme un parfait crétin en toutes circonstances. Et pareil pour Darcy, je parie.

— Où est passée Mrs Bennet ? demandai-je, car je ne l'avais pas vue depuis mon arrivée.

— Nous avons encore dû mettre notre pauvre maman dans le placard, expliqua Lizzie en désignant une grosse armoire que Thursday5 ouvrit pour montrer qu'en effet Mrs Bennet l'occupait, raide comme un piquet et les yeux dans le vague.

— Ça la calme, poursuivit Jane tandis que Thursday5 Armait la porte de l'armoire. Notre chère maman va devoir souvent trouver refuge dans le placard au cours du livre.

— Oui, ajouta Jane sur un ton pensif. J'ai bien peur qu'elle encaisse assez mal l'idée des abeilles. Tant qu'il lui restera une fille à marier, elle n'aura qu'une seule pensée à l'esprit, et elle est capable de se montrer... disons agitée et provoquer des scènes affreuses. Croyez-vous qu'un tel comportement est de nature à gâcher l'épreuve ?

— Non, dis-je avec lassitude. Plus les choses dégénèrent, meilleure devient la réalité, si vous voyez ce que je veux dire.

— J'ai peur que non.

— Thursday, ma fille, intervint Bradshaw en regardant sa montre. Que pensez-vous de cette suggestion : tout le monde va se cacher, comme ça, plus de livre.

— Il en est hors de question ! tonna Mr Bennet. Je ne déroberai ma famille au regard de personne et je ne me dissimulerai pas dans ma propre maison. Certainement pas. Qu'importe si nous passons pour des imbéciles, mais nous serons tous dans le salon quand le livre débutera.

— Attendez une seconde, dis-je. Ce premier épisode a une durée d'une heure de lecture, pas vrai ?

Lizzie acquiesça.

Je pris la feuille sur laquelle l'épreuve était écrite, sortis un stylo de ma poche de poitrine, barrai l'épreuve de trois traits et me mis à rédiger la mienne. Quand j'en eus terminé, je la tendis à Lizzie qui la considéra rêveusement et la passa à son père.

— Pfff ! fit Lydia en croisant les bras, la moue boudeuse. Je voulais *tellement* me déguiser en abeille !

— Je vais lire ceci à voix haute, déclara Mr Bennet, car nous devons tous ensemble, en famille, choisir d'accepter cette épreuve. Ou de la

refuser.

Il quâta du regard la réponse de chacune et obtint l'assentiment de toutes, hormis de Lydia et Kitty, qui étaient en train de se chamailler, et de Mrs Bennet, qui ne pouvait pas, puisqu'elle se « relaxait » dans le placard.

— « Première épreuve, chapitres un à trois », commença-t-il. « Mr Bennet, habitant Longbourn, à Meryton, sera incité par son épouse à rendre visite à Mr Bingley, qui a élu domicile à proximité de Netherfield Park. Mr Bingley lui rendra la politesse sans rencontrer ses filles, et un bal devra être organisé. Au cours de ce bal, Mr Bingley devra danser avec Jane Bennet. Mr Darcy est également présent, et il sera jugé grossier, prétentieux et suffisant par Lizzie et le reste de la famille. Pendant ce temps, on en apprendra beaucoup sur le ménage Bennet, leurs filles, leurs aspirations. Le public lecteur devra juger si oui ou non Jane accordera une deuxième danse à Mr Bingley. Mrs Bennet sera autorisée à faire ce qu'il lui plaît à tout moment. »

Mr Bennet acheva sa lecture, sourit et fit le tour de la pièce du regard.

— Eh bien, mes enfants ?

— Voilà une épreuve qui me semble excellente, dit Jane en claquant des mains. Lizzie ?

— J'avoue que je n'y vois rien à redire.

— C'est donc d'accord, renchérit Mr Bennet dont le regard pétillait. Vraiment audacieux, comme plan. *Et ça peut marcher.* Combien de temps nous reste-t-il avant que ça commence ?

— Quarante-sept secondes, répondit Bradshaw, l'œil rivé sur sa montre à gousset.

— Je n'y comprends rien, dit Lydia. La nouvelle épreuve, ce n'est pas ce que nous faisons d'habitude ?

— Beurk, répliqua Kitty en grimaçant.

— En place tout le monde, proclama Mr Bennet, et chacune alla obligeamment s'asseoir dans son fauteuil attitré. Lizzie, prête pour la narration ?

— Oui, père.

— Bien. Mary, aurais-tu l'obligeance de faire sortir Mrs Bennet du placard ? Nous pouvons commencer.

Bradshaw, Thursday⁵ et moi filâmes dans le couloir pendant que Lizzie démarrait le livre-réalité avec des mots qui tintaient comme un carillon, fort et clair, dans la grande tradition de la littérature anglaise. Nous entendîmes sa voix s'élever derrière la porte close.

« C'est une vérité universellement reconnue qu'un célibataire pourvu d'une belle fortune doit avoir envie de se marier¹... »

— Thursday, me dit Bradshaw pendant que nous nous dirigions tous

trois vers le hall d'entrée, nous sommes parvenus à préserver l'intégrité du roman, mais quand le Conseil des Genres et les sbires du livre interactif découvriront ce que nous avons fait, ils débarqueront ici à la vitesse de l'éclair !

— Je sais, répondis-je, c'est pourquoi il ne me reste guère de temps pour faire changer le Conseil des Genres d'avis au sujet de toute cette aberration d'interactivité. Restez ici et essayez de les tenir à distance le plus longtemps possible. Je suppose qu'on va laisser cette première épreuve se dérouler telle qu'elle a commencé et refaire le coup des abeilles pour la deuxième. Souhaitez-moi bonne chance.

— Bonne chance, répondit-il d'un air sombre. Vous allez en avoir besoin.

— Tenez, dit Thursday5 en me tendant un Guide de Voyage d'Urgence et mon sac. Voilà qui vous sera aussi précieux que la chance.

Je ne perdis pas une seconde. J'ouvris le Guide de Voyage, lus le texte requis et me retrouvai rapidement dans la Grande Bibliothèque.

1. Traduction de V. Leconte et Ch. Pressoir (*N.d.T.*) ↴

Le sénateur Paprass

Les titulaires de postes sénatoriaux sont généralement issus des rangs du conseil d'un livre en particulier dans lequel ils exercent des fonctions d'arbitre pour toutes les affaires internes. Il s'agit généralement de personnages secondaires qui ont beaucoup de temps libre, si bien qu'à quelques notables exceptions près, le Conseil des Genres est peuplé pour l'essentiel de D-4 sans aucune originalité. Ils s'agitent mais ne se débrouillent pas très bien. C'est l'une des forces du Conseil des Genres.

Je tambourinai des doigts avec impatience sur la paroi de l'ascenseur tandis qu'il m'emmenait au trente-sixième étage de la Grande Bibliothèque où siégeait le Conseil des Genres. Je fouillai dans mon sac et vérifiai que j'avais toujours deux balles dégommeuses, mais je doutai qu'une épreuve de force fût la bonne façon d'agir. Si ce que Bradshaw avait dit était vrai et que la Mauvaise Thursday commandait effectivement un bataillon de Danvers, je n'aurais même pas l'occasion de plaider ma cause, alors ne parlons pas d'*Orgueil et préjugés*.

Je me dis que la meilleure ligne de conduite serait l'improvisation, et je réfléchissais à la meilleure approche, même avec cette stratégie, quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent pour me laisser face à *moi-même* qui m'observais du couloir. Même veste, même coiffure, pantalons, chaussures – tout, sauf un gant noir à la main gauche qui dissimulait la blessure de la balle dégommeuse, pensai-je. Bradshaw avait vu juste. Thursday1-4 s'était dépouillée de sa propre personnalité pour endosser la mienne avec tout ce qui l'accompagnait : statut, intégrité et réputation. Une arme terrifiante à sa disposition. Non seulement en tant que DBDBS auprès du Conseil des Genres et membre respecté de la Jurifiction, mais pour *tout*. Paprass, dans son ignorance crasse, était probablement persuadé que c'était moi qui avais opéré une volte-face étonnante et (à ses yeux) totalement fortuite sur la politique à mener.

Nous restâmes un moment à nous dévisager, elle comme tétanisée de surprise, moi – je l'espérais – avec l'expression qu'une femme réserve à celle qui a couché avec son mari.

— Semeuse de merde ! dit-elle enfin en brandissant l'exemplaire d'*Orgueil et préjugés* qu'elle était en train de lire. Ça ne peut que venir de vous. Vous avez peut-être gagné le premier round, mais c'est reculer pour mieux sauter. Nous allons replacer le livre-réalité sur ses

rails dès la fin du troisième chapitre !

— Je vais te dégommer, dis-je d'une voix calme. Et le pire, c'est que je vais y prendre du plaisir.

Elle m'observa avec un vague air de triomphe.

— Alors j'avais tort. Nous sommes effectivement semblables.

Elle ne me laissa pas le temps de répondre. Elle tourna les talons et fila le long du couloir en direction de la salle des débats. Je me ruai derrière elle. Comme nous étions extérieurement identiques, la première à exposer son cas auprès du Conseil des Genres bénéficierait d'un avantage indéniable.

En y repensant après coup, je me dis que le spectacle de nous deux dévalant les couloirs à un train d'enfer avait dû en surprendre plus d'un, mais peut-être pas tant que ça, compte tenu de la nature parfois insolite de la fiction. Nous possédions malheureusement une pointe de vitesse et une endurance équivalentes, et elle avait conservé son avance de dix mètres quand elle se présenta devant la porte de la salle des débats deux minutes et plusieurs employés du Conseil abasourdis plus tard. Elle dut cependant ralentir en touchant au but, et j'en profitai pour me jeter sur elle et la saisir par la taille. Emportées par l'élan, nous nous retrouvâmes toutes deux à terre sous le regard éberlué de trois Danverclones armées jusqu'aux dents qui stationnaient devant la porte.

Ce qu'il y a de plus étrange à se battre contre soi-même, ce n'est pas que nous étions d'un poids, d'une force et d'une adresse équivalents, mais que nous connaissions exactement les gestes que l'autre allait faire. Au bout de cinq minutes d'empoignades et de contorsions sans autre résultat qu'une série de grognements, mon cerveau se mit à travailler pour imaginer un moyen de venir à bout de mon adversaire – il va sans dire qu'elle eut exactement la même idée au même moment, si bien que dans un bel ensemble, nous nous sautâmes à la gorge l'une de l'autre. La grande différence, c'était que dans la lutte le médaillon que m'avait offert Landen pour mon anniversaire fut arraché, ce qui me plongea dans une rage dont je ne savais pas être capable.

Je me libérai de son étreinte d'un coup sec, m'assis à califourchon sur elle et la frappai au visage. Son corps devint flasque et je me relevai, hors d'haleine, ramassai mon sac et le médaillon avant de me tourner vers Paprass et les membres de la sécurité qui s'étaient approchés pour suivre le combat.

— Arrêtez-la, haletai-je en essuyant une larme de sang sur ma bouche, et ficelez-la solidement.

Paprass me regarda, puis l'autre Thursday, et il fit signe aux Danverclones de faire ce que je demandais.

Elle était toujours sonnée, mais elle retrouva assez de lucidité pour

glapir :

— Attendez ! Attendez ! Ce n'est pas elle la vraie Thursday ! C'est moi !

Pap rass, Barksdale et Baxter tournèrent tous ensemble leur tête vers moi et même les Danverclones lui prêtèrent attention. Au sein du Conseil des Genres, un veto de ma part avait une valeur imprescriptible, et s'il existait le moindre doute sur qui était l'authentique Thursday Next, je devais le dissiper séance tenante.

— Vous voulez une preuve ? déclarai-je. Alors voilà : le projet de livre interactif est annulé à partir de *maintenant*.

Le visage de Pap rass s'allongea.

— L'annuler ? Mais vous étiez pour il y a à peine une heure !

— Il ne s'agissait pas de moi, répliquai-je en pointant un doigt accusateur sur mon alter ego toute débraillé et désormais vaincue à qui les Danverclones enfilaient les menottes. Mais de l'autre Thursday, celle de la série merdique des Thursday Next, qui essaye, pour des raisons qui tiennent à son caractère vindicatif, de détruire tout ce que j'ai eu tant de mal à mettre sur pied.

— Elle ment ! dit Thursday1-4, les bras solidement attachés derrière le dos et qui ne semblait pas avoir récupéré du coup que je lui avais porté. C'est elle, la fausse Thursday. Je suis la vraie.

— Vous voulez une autre preuve ? D'accord. J'oppose de nouveau mon veto à la décision insensée d'envahir le genre Roman Grivois. La solution se trouve dans la diplomatie. Et je veux que tous les agents de la Jurifiction soient libérés de leurs livres et retournent au travail !

— Mais c'était une idée à vous ! grommela Pap rass qui, le pauvre garçon, semblait encore un peu largué. Vous avez prétendu qu'il y avait des brebis galeuses au sein de la Jurifiction et que vous vouliez les dénicher !

— Pas moi, mais elle. Pour m'empêcher de revenir. Et si vous désirez une preuve supplémentaire, voici l'argument massue : nous n'allons pas la réduire en texte. Elle va passer les deux prochaines années à se regarder le nombril dans les pages de *La Grande Débâcle de Samuel Pepys*. Elle est intelligente et pleine de ressources, nous allons donc la placer à l'isolement afin qu'elle ne tente pas de reprendre ma place. Et si elle esquisse la moindre velléité d'évasion, alors nous la réduirons en texte.

Les derniers doutes de Pap rass furent balayés.

— Qu'il en soit fait ainsi, dit-il sur un ton quelque peu Pontifiant.

Thursday1-4 fut traînée dehors tout en clamant vainement son innocence.

J'inspirai profondément et m'assis. Je sentis un souffle d'air sur la nuque et mon genou me lança. Je tendis la main et la malaxai là où j'avais touché mon double.

— Eh bien, intervint Baxter, je ne peux pas dire que je me réjouisse de votre décision de ne pas envahir le Roman Grivois et de supprimer le livre-réalité, mais je suis bien plus heureux que ce soit vous qui preniez les mauvaises décisions plutôt qu'une pauvre falsificatrice de roman. Que diable manigançait-elle ?

— Comme vous dites. Simplement un personnage générique qui s'est monté la tête et qui a voulu devenir réel. Vaut mieux placer un crible textuel sur *La Grande Débâcle de Samuel Pepys* pour lui interdire de sortir mais également de rentrer. Je ne veux pas même imaginer que quelqu'un puisse la délivrer.

Pap rass fit un signe de tête à un de ses assistants pour que le nécessaire soit fait mais également – à contrecœur – pour que l'on mette fin au programme d'interactivité et au projet d'invasion du Roman Grivois.

— Une minute, gémit le colonel Barksdale qui paraissait un tantinet vexé de ne pas pouvoir lancer d'attaque sur le Roman Grivois. Impossible de fermer les yeux sur les agissements de Speedy Cagoule et de tous ces sauvages !

— En effet, répondis-je. Quand nous aurons épuisé tous les recours diplomatiques, alors nous envisagerons d'autres méthodes pour les mettre au pas. Et je n'exclus rien.

Barksdale me regarda, pas très convaincu.

— Faites-moi confiance, lui dis-je. Je suis Thursday Next. Je sais ce que je fais.

Il parut se rasséréner quelque peu. Mon nom avait du poids.

— Bien, poursuivis-je. Je suis lessivée. Je rentre chez moi. Nous parlerons de tout cela demain, d'accord ?

— Comme vous voulez, laissa tomber Pap rass avec froideur. Nous discuterons de la baisse du taux de lecture et de vos intentions pour y remédier.

Je ne répondis pas et quittai la salle des débats. Mais au lieu de retourner directement à Swindon, j'allai me promener dans les allées du pouvoir du Conseil des Genres. Une animation frénétique y régnait comme d'habitude, la chambre des débats était en pleine activité, et on remarquait peu, voire pas, de signes montrant que nous n'étions plus en guerre ni en train de réécrire les classiques de la littérature. Je m'arrêtai devant la grande baie vitrée qui donnait sur les autres tours. Je n'avais jamais vraiment prêté attention au panorama auparavant, mais à présent, avec du temps devant moi et le Conseil des Genres sous ma coupe, je m'abandonnai au spectacle qui s'offrait à moi tout en rêvassant aux nouvelles responsabilités qui étaient désormais les miennes.

Je n'avais toujours rien décidé vingt minutes plus tard quand Bradshaw me tapa doucement sur l'épaule.

— Fillette ?

Je sursautai et regardai autour de moi, avisai la personne qui l'accompagnait et sortis mon arme.

— Holà, holà ! s'écria Bradshaw. C'est Thursday5.

— Comment pouvez-vous en être sûr ? aboyai-je en pointant le canon de mon pistolet sur elle, tous mes sens en éveil pour détecter la moindre entourloupe. Comment savez-vous qu'elle n'est pas la Malfaisante Thursday de retour ? Qu'elle ne s'est pas déguisée ou un truc comme ça ?

Cette hypothèse parut choquer Bradshaw.

— Parce qu'elle est toujours restée à mes côtés depuis que nous vous avons quittée, fillette.

— Vous êtes formel ?

— Absolument ! Tenez, je vous en donne la preuve. (Il se tourna vers Thursday5.) Comment s'appellent les enfants Von Trapp dans *La Mélodie du Bonheur* ?

Thursday5 démarra au quart de tour et égrena dans un seul souffle :

— Kurt, Friedrich, Louisa, Brigitta, Gretl et Liesl.

— Vous voyez ?

— D'accord, vous avez raison. Seule une nunuche absolue comme Thursday5 est capable de savoir ça. Je veux dire, me hâtai-je d'ajouter, voilà ce que penserait la Malfaisante Thursday.

Je remis la sécurité en place et baissai mon arme.

— Je suis désolée. La journée a été difficile et j'ai les nerfs à vif. Il faut que je rentre chez moi prendre un grand bain bien chaud suivi d'un Martini.

Thursday5 me considéra un instant.

— Quand vous aurez bu votre grand bain bien chaud, il ne restera plus beaucoup de place pour le Martini.

— De quoi ?

— Ce n'est rien.

— Nous sommes simplement venus vous féliciter d'avoir pu imposer de nouveau votre veto, dit Bradshaw. *Orgueil et préjugés* se déroule exactement comme il le doit, et sans ces crétins de l'interactivité pour concocter de nouvelles épreuves, nous n'avons plus rien à craindre. Les Bennet vous envoient leurs meilleures pensées et vous prient de passer prendre le thé à l'occasion.

— C'est bien aimable à eux, répondis-je un peu distraitement.

Je me sentais gluante de sueur et irritée, je voulais qu'ils s'en aillent.

— Si nous en avons terminé...

— Il y a une dernière chose, répondit Bradshaw. Nous nous sommes posé la question : pourquoi l'avez-vous enfermée dans *La Grande Débâcle de Samuel Pepys* ?

Je haussai les épaules.

— C'est un châtiment qui colle bien avec son crime, je suppose. Vous mettez la sentence en doute ?

— Bien sûr que non, fillette, s'exclama Bradshaw avec bonne humeur en échangeant un regard avec Thursday5.

— Voilà pourquoi je ne peux pas y retourner, murmura-t-elle d'un air consterné. C'est définitif ? Je sais bien que mon livre est illisible, mais c'est chez moi.

— Écoute, c'est ton affaire, lui dis-je en me frictionnant la tête. Depuis quand participes-tu aux prises de décisions ?

Le NDBDP-phone de Bradshaw se mit à sonner.

— Excusez-moi, dit-il en s'éloignant pour répondre.

— La journée a été longue, fit-elle en contemplant le paysage par la vitre. Vous devez être fatiguée. Voulez-vous que j'aille vous chercher une camomille ?

— Non. Je ne bois pas ces saloperies-là. Qu'est-ce que tu racontais à propos du bain chaud et du Martini ?

Elle n'eut pas le temps de me répondre.

— C'était le Grand Central du Texte, déclara Bradshaw en s'approchant de nous. Nous sommes en présence de dégradations sérieuses dans le texte de *La Grande Dêbâcle de Samuel Pepys*. Il semblerait que l'ensemble du premier chapitre ait été détaché du reste de l'ouvrage.

— *Quoi ?*

— Comme je viens de le dire. Heureusement que personne ne lit plus ce livre aujourd'hui. Nous avons repéré Thursday1-4 page 208.

Je poussai un profond soupir, regardai tour à tour Bradshaw et Thursday5.

— Le boulot n'est pas achevé, déclarai-je avec calme. Il faut en terminer avec elle une bonne fois pour toutes.

Ils n'essayèrent pas de m'en empêcher. J'aurais dû la tuer sur-le-champ dans le couloir. Où avais-je la tête ?

— Le livre est scellé à l'entrée comme à la sortie, précisa Bradshaw. Prévenez-moi quand vous serez sur le point de sauter et je préviendrai le Grand Central du Texte pour qu'on vous libère un passage. On l'interdira de nouveau dès que vous serez à l'intérieur, et vous serez enfermées toutes les deux. Vous avez votre NDBDP-phone ?

J'acquiesçai.

— Alors appelez-moi quand vous aurez fini. Utilisez le deuxième prénom de Mrs Bradshaw pour que je m'assure de votre identité. Bonne chance.

Je les remerciai et ils s'éloignèrent le long du couloir avant de disparaître à ma vue. Je m'efforçai de me calmer les nerfs en me répétant qu'affronter Thursday1-4 ne pouvait pas être si grave, bien

que les conséquences en cas d'échec fussent vraiment sérieuses. Je respirai un grand coup, essuyai ma paume moite sur mon pantalon, appelai Bradshaw et sautai dans *La Grande Débâcle de Samuel Pepys* directement page 208.

La Grande Débâcle de Samuel Pepys

L'authentique aventure connue plus tard comme *La Grande Débâcle de Samuel Pepys* concernait mon premier séjour dans la non-fiction et se solda, comme le titre le suggère, par un échec cinglant. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais tout alla de travers. J'avais essayé d'insuffler un optimisme plein d'allant au livre, coincée que j'étais entre deux issues contradictoires, mais il en résulta un médiocre fatras rempli de chouettes embrassades et d'huiles essentielles.

Je me retrouvai à Swindon. Ou tout au moins sa version démonstrative telle qu'elle existait dans *La Débâcle*, ensoleillée et sans nuages, dans laquelle chaque jardin était éclaboussé de taches de couleurs primaires dont l'éclat me filait la migraine. Les maisons semblaient parfaites, les voitures impeccables, tout y était pathologiquement propre et bien rangé. Je sortis mon automatique, vérifiai le chargeur et libérai la sécurité. Cette fois-ci, elle ne m'échapperait pas. Je savais qu'elle n'était pas armée, mais cette pensée ne me rassurait pas outre mesure. Elle ne manquait pas de ressources, loin de là. Comme moi, en réalité. Après l'avoir éliminée, je n'aurais plus qu'à sauter hors du livre et la vie reprendrait son cours antérieur, pour toujours. Je relancerais le projet de livre-réalité avant la fin des trois premiers chapitres, et je filerais dans le Monde Extérieur profiter de nouveau des faveurs de Landen. Ensuite, après une petite mascarade diplomatique, je pourrais lancer deux régiments de Mrs Danvers à la conquête du Roman Grivois. Je me voyais même mener l'assaut moi-même. Voilà ce qui m'était apparu de meilleur dans le rôle de Thursday Next : je pouvais agir comme je l'entendais, personne ne pourrait ou n'oserait s'opposer à moi. En attendant, j'avais deux problèmes à régler : me débarrasser de la vraie Thursday Next et trouver le deuxième prénom de Mrs Bradshaw, le code pour sortir d'ici. Je n'en avais pas le moindre début d'idée, je ne l'avais jamais rencontrée.

J'ôtai mon gant et observai l'endroit de ma main où la balle dégommeuse avait imprimé une marbrure. Je frottai la peau qui me démangeait, puis je me rendis dans la rue et me dirigeai vers le lieu où, dans cette version, se dressait la maison de Thursday. C'était la même qui avait brûlé dans le premier chapitre, alors je connaissais le chemin. Mais ce qu'il y avait de curieux, c'était que la rue était entièrement déserte. Pas le moindre mouvement. Pas un être humain, pas un chat, pas un écureuil, rien. Je m'arrêtai près d'une voiture

abandonnée dans la rue et jetai un œil par la porte du passager qui était restée ouverte. La clef de contact était en place. Tous ceux qui avaient un jour peuplé ce livre étaient partis. Et dans la précipitation.

Je repris à pas lents mon chemin le long de la rue. Ce pontifiant crétin de Bradshaw avait évoqué quelque chose concernant un chapitre qui se serait détaché du reste du livre. Peut-être était-ce là l'endroit où les personnages secondaires avaient trouvé refuge. Mais qu'importe. Thursday était ici, et c'était elle que je cherchais. Parvenue devant la porte du jardin de la maison de Landen5, je m'engageai lentement dans l'allée, passai devant d'impeccables massifs de fleurs, avisai les vitres si rutilantes de propreté qu'on avait l'impression qu'il n'y en avait pas. L'arme à la main, je pénétrai tranquillement dans la maison.

Thursday5 avait une conception de la décoration intérieure radicalement différente de la mienne et de celle de la vraie Thursday. Pour commencer, le revêtement de sol était couleur d'algue et les rideaux teints d'une façon affreusement démodée. Je remarquai également avec répugnance les mantras tibétains encadrés sur le mur et les mobiles qui pendaient du plafond. Je m'approchai des photos posées sur le manteau de la cheminée et en découvris une qui représentait Thursday5 et Landen5 à Glastonbury. Ils étaient enlacés et souriaient bêtement, le visage épanoui, Pickwick5 installée entre eux. Écœurant de mièvrerie, en vérité.

— J'aurais fait pareil.

Je fis volte-face. Thursday se tenait dans l'encadrement de la porte de la cuisine. Elle faisait une cible facile, mais je n'en profitai pas. Je voulais savourer ce moment.

— Qu'est-ce que vous auriez fait pareil ?

— Je t'aurais laissé la vie sauve, moi aussi. Je le reconnais, tu as interprété mon rôle d'une façon très convaincante. Je ne crois pas que quiconque à part nous deux aurait pu deviner. Mais je n'aurais jamais pensé que tu pouvais rester à la hauteur. Ta véritable personnalité serait tôt ou tard remontée à la surface. Que tu le veuilles ou pas, tu n'es pas suffisamment moi-même pour réussir ton coup. Il te manque dix-sept années au service de la Jurifiction, le type d'expérience qui fait que je peux affronter des gens comme toi et en sortir victorieuse.

J'éclatai de rire devant une telle prétention.

— Je crois que vous surestimez vos capacités, Extérieure. Le flingue, c'est moi qui le tiens. Peut-être n'avez-vous pas tout à fait tort, mais je *peux* prendre votre place et ne vais pas m'en priver. Avec le temps, je serai Thursday Next. Tout ce que vous êtes, tout ce que vous possédez. Votre travail, votre famille, votre mari. Je peux retourner dans le Monde Extérieur et prendre le relais là où vous avez laissé les choses. J'ajoute qu'elles vont probablement devenir beaucoup plus amusantes.

Je pointai mon automatique sur elle et commençai à presser la détente, mais je m'interrompis. Je ne discernais aucune inquiétude en elle, ce qui m'embêtait.

— Vous entendez ?

— Entendre quoi ?

Elle plaça sa main en pavillon derrière son oreille.

— Ça.

Maintenant qu'elle en parlait, je pouvais en effet percevoir un bruit. Une sorte de léger roulement de tambour qui se propageait dans le sol.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je, et je fus effarée de constater que ma voix tremblait... *de peur*.

— Va voir toi-même, répondit-elle en montrant l'extérieur.

J'essayai la sueur de mes sourcils et me dirigeai à reculons vers la porte, mon arme toujours pointée sur elle. Je courus au portail du jardin et observai les alentours. Au bout de la rue, les maisons semblaient avoir perdu de leur consistance et être avalées par une tornade de sable.

— C'est quoi, ce bordel ? aboyai-je.

— Tu devrais le savoir, répliqua-t-elle calmement, si tu avais suivi les cours de la Jurifiction au lieu de perdre ton temps au stand de tir.

Je regardai la boîte aux lettres du coin de la rue s'effriter devant moi en menus fragments et être emportée par le nuage de poussière et de débris qui s'élevait en tourbillonnant au-dessus de ma tête. J'empoignai mon NDBDP-phone et composai frénétiquement le numéro de Bradshaw.

— Mais tu ignores le deuxième prénom de Melanie Bradshaw, pas vrai ? fit-elle observer.

Je fis retomber mon portable et la regardai sans mot dire, les bras ballants. Le piège. Elle avait forcément été en contact avec Bradshaw et ils avaient monté une machination pour m'attirer ici.

— C'est *Jenny*, ajouta-t-elle. J'ai donné ce nom à ma fille cadette en son honneur. Mais ça ne va pas t'être d'une grande utilité. J'ai demandé à Bradshaw de n'ouvrir de passage sous aucun prétexte, mot de passe ou pas. Une fois les personnages génériques évacués et dès que tu as mis le pied ici, il a respecté les instructions et a lancé... le dégomme de tout le livre.

— Comment l'avez-vous contacté ? demandai-je.

— C'est lui qui m'a contacté. Thursday5 a évoqué auprès de Bradshaw la possibilité que tu nous aies joué le même tour qu'elle-même avait réussi. Il m'était impossible de sortir, mais nous pouvions essayer de t'attirer ici.

Elle consulta sa montre.

— Dans huit minutes, ce livre et tout ce qu'il contient – toi comprise – auront disparu.

Je regardai autour de moi et vis avec horreur que le dégommege avait progressé sans que je m'en aperçoive qu'il était à présent à moins de quatre mètres. Nous nous tenions dans le seul îlot de terre intact, un vague cercle d'une trentaine de mètres de diamètre dans lequel ne restait plus que la maison de Landen et ses alentours immédiats. Mais cela n'allait pas durer, et déjà les toitures partaient en poussière avant d'être aspirées, rongées par le dégommege. Le grondement sourd enflait de plus en plus, si bien que je dus élever la voix pour parler.

— Mais vous allez être dégommée, vous aussi !

— Peut-être pas. Tout dépend de toi.

Elle me fit signe de rentrer dans la maison tandis que le portail du jardin partait en fumée et se faisait avaler par le nuage de poussière. Quand nous fûmes dans la cuisine, elle se tourna vers moi.

— Tu n'as plus besoin de cet attirail, dit-elle en montrant mon pistolet.

Je tentai maladroitement de le ranger dans son étui et il tomba à terre avec un bruit sec. Je n'esquissai pas un geste pour le ramasser. Je jetai un œil par la fenêtre au jardin de derrière. L'appentis et le pommier avaient disparu et le dégommege grignotait peu à peu la pelouse. Des marbrures se mirent à envahir le plafond tandis que la porte d'entrée partait en poussière et était emportée par le vent.

— Chierie, dis-je lorsque j'eus pris enfin conscience de la réalité des choses.

Ce n'était pas tant d'être dégommée, non. Je venais d'avoir la révélation sèche et brutale que j'étais loin d'être aussi intelligente que je le pensais. J'avais affronté un adversaire indiscutablement supérieur à moi et j'allais subir les conséquences de mon arrogance. La question était la suivante : allais-je lui faire le plaisir de lui en faire part ? À la réflexion, ce type de plaisir lui était indifférent, et les choses m'apparurent tout à coup beaucoup plus paisibles.

— Je suis très flattée, lui dis-je.

— Flattée ? De quoi ?

Le plafond disparut dans un nuage de poussière virevoltant, les murs commencèrent à se dissoudre vers le sol, les tableaux, le dessus de la cheminée et les meubles se réduisirent en miettes qui furent rapidement aspirées par la tornade à présent au-dessus de nos têtes.

— Je suis flattée, continuai-je, parce que vous avez effacé un livre entier et risqué votre vie uniquement pour vous débarrasser de moi. J'ai donc été un adversaire de valeur, alors ?

Elle devina le changement qui s'était opéré en moi et m'adressa un petit sourire.

— Tu m'as presque vaincue, et tu en es encore capable. Mais si je parviens à m'en sortir, ce sera le cadeau que je t'offrirai.

Les murs avaient quasiment tous disparu et je sentis le sol couler

d'algue se craqueler sous mes pieds. Thursday ouvrit une porte dans la cuisine sur une volée de marches en béton qui descendait. Elle me fit signe de la suivre, et nous filâmes dans un gros boyau souterrain voûté comme l'intérieur d'une barrique. Sur un grand socle se dressaient deux dents entre lesquelles une fragile étincelle crépitait sporadiquement. Le bruit du vent s'était estompé, mais je savais que ce n'était qu'une question de temps pour que le dégomme finisse par nous rattraper.

— Voici la Chambre du Noyau Modérateur, expliqua Thursday. Tu devrais le savoir si tu avais écouté en classe.

— Comment votre survie peut-elle constituer un cadeau pour moi ? demandai-je.

— L'explication est simple, répondit-elle en enlevant des clayettes de bois pour dévoiler un hublot en acier riveté. C'est là-dedans que se trouve la seule issue possible, dans le vide du Néant.

La conséquence ne m'échappa pas. Le Néant n'admettait pas les formes textuelles. Je serais immédiatement réduite en lettres si j'essayais de m'enfuir par là. Mais Thursday n'était pas faite de texte, mais de chair et de sang. Il était possible pour elle de survivre.

— Je ne peux pas sortir d'ici toute seule, reprit-elle. Alors j'ai besoin de ton aide.

Tout d'abord, je ne compris pas. Je fronçai les sourcils, et tout à coup le sens de ses paroles m'apparut. Elle ne m'avait pas offert l'absolution, une deuxième chance ou la vie sauve. J'étais bien trop aigrie pour ça. Non, elle me proposait la seule chose que je n'aurais jamais, au grand jamais pu obtenir : la rédemption. Après tout le mal que je lui avais causé, tout ce que j'avais *prévu* de lui faire, elle avait accepté de mettre sa vie en jeu pour m'offrir une petite chance de me racheter. Et qui plus est, elle savait pertinemment que j'allais la saisir. Et elle avait raison. Nous nous ressemblions plus que ce que je croyais.

Le toit tomba en pluie de confettis quand l'éradication attaqua la Chambre du Noyau Modérateur.

— Que dois-je faire ?

Elle désigna les mécanismes jumeaux du loquet disposés à deux mètres cinquante l'un de l'autre. Après avoir compté jusqu'à trois, je saisis la poignée et l'abaissai. Le hublot s'ouvrit brusquement sur les ténèbres du vide absolu.

— Merci, dit-elle alors que l'éradication rongait inexorablement la pièce.

Le livre tout entier se réduisait désormais à un disque d'un diamètre inférieur à trois mètres, et nous nous tenions au centre de ce qui paraissait être un cyclone de poussière et de débris pendant qu'autour de nous le vent arrachait les derniers restes du livre, le réduisant à une charpie de texte.

— Qu'est-ce que ça fait ? demandai-je à Thursday qui scrutait par le hublot.

— Je ne peux pas te dire, répondit-elle. Personne ne sait ce qui se passe après un dégomme.

Je lui tendis la main.

— Si jamais vous racontez cette histoire dans une de vos aventures, pourriez-vous faire de moi un personnage un tantinet sympathique ? J'aimerais croire qu'il y a un peu de votre humanité en moi.

Elle me prit la main et la serra. Je ne l'aurais jamais crue si chaude.

— Je regrette d'avoir couché avec votre mari, repris-je tandis que le sol s'amollissait sous mes pieds. Et je crois que ceci vous appartient.

Je lui donnai le médaillon qu'elle avait perdu pendant la bagarre.

Au moment où Thursday1-4 me rendit mon médaillon, je sus qu'elle avait fini par apprendre quelque chose de moi, et par conséquent sur elle-même. Elle était perdue et en était consciente, alors accepter de m'aider à ouvrir le hublot en baissant la poignée n'était rien d'autre que de l'altruisme. La seule autre fois où elle avait agi ainsi, elle simulait. Je m'engageai à moitié dans l'ouverture. Il ne restait pratiquement plus rien du roman, juste quelques vagues étincelles qui craquaient, de moins en moins nombreuses. Je tenais toujours la main de Thursday1-4 et je vis son corps commencer à se désagréger, comme un château de sable rongé par le vent. Ses cheveux furent happés par le souffle, mais elle avait l'air sereine. Elle sourit et dit :

— Je viens de comprendre.

— Compris quoi ?

— Un truc que Thursday5 m'a sorti à propos d'un bain et d'un Martini.

Son visage se craquela et je sentis sa main s'effriter dans la mienne. Il ne restait pour ainsi dire rien du tout de *La Grande Débâcle*, il était temps de partir.

Elle me sourit et ses traits se consumèrent, sa main se réduisit en sable, une étincelle jaillit et se volatilisa. Je me laissai aller et...

Le monde de texte auquel j'avais appris à m'habituer réapparut avec une légère sensation de tournis. Je me retrouvai dans une nouvelle Chambre de Noyau Modérateur à peu près similaire à la précédente si l'on excepte l'arc électrique du livre vingt fois plus vivace qui témoignait que des lecteurs progressaient dans le roman. Je me mis debout, fermai le hublot avant de le verrouiller et m'engageai dans les escaliers vers la sortie tout en remettant le médaillon autour de mon cou.

Impossible de dire que la perte de Thursday¹⁻⁴ m'attristait beaucoup, car elle m'aurait certainement tuée et causé des dégâts irréparables si elle avait vécu. Mais je ne pouvais m'empêcher de ressentir une pointe de culpabilité de ne pas avoir fait plus pour elle. Après tout, ce n'était pas entièrement de sa faute, elle avait été conçue et écrite comme ça. Je soupirai. Elle avait trouvé un peu de moi en elle, mais je savais qu'il y avait un peu d'elle en moi également.

J'ouvris la porte de la Chambre avec précaution et jetai un coup d'œil au-dehors. J'étais au milieu de bâtiments agricoles en briques rouges qui paraissaient dans un tel état de délabrement qu'on aurait dit que seuls la mousse des murs et le lierre les maintenaient debout. Je repérai Adam Lambsbreath par la fenêtre de la cuisine qui s'escrimait sans grand succès à récuser la vaisselle avec une branche. Je lui fis un signe de la main représentant un téléphone et il me désigna du doigt le bûcher à l'autre bout de la cour. Je la traversai en courant et poussai la porte.

Il y avait quelque chose de mauvais assis dans un coin qui produisait des bruits de succion et auquel je ne prêtais guère d'attention, sinon de me dire qu'Ada Doom avait finalement vu juste. Je trouvai le P-Public dont j'avais besoin. Je composai le numéro de Bradshaw et attendis impatiemment qu'il me réponde.

— C'est moi, lui dis-je. Votre plan a fonctionné. Elle a été réduite en poussière. Je suis dans *La Ferme de froid accueil*, de Stella Gibbons, page 68. Vous pouvez m'envoyer un taxi ? Toute cette histoire va fournir une matière à sérieuse discussion.

38

La Fin des Temps

Personne ne découvrit jamais l'identité des membres de l'Académie d'Honneur de la ChronoGarde ni la nature exacte des liens qu'ils entretenaient avec le groupe Goliath. Mais on avait constaté que la multinationale avait engagé des investissements si déroutants, si avisés et si prévoyants sur le long terme qu'ils paraissaient statistiquement invraisemblables. Rien ne filtra, si bien que l'importance de la Chronorruption ne fut jamais dévoilée, si elle avait existé un jour.

Quand j'arrivai à la maison, il faisait nuit. Landen entendit le bruit de ma clef dans la serrure et me retrouva dans l'entrée pour me serrer longuement dans ses bras, geste que j'accueillis avec gratitude et que je lui rendis bien volontiers.

— Quelles sont les nouvelles concernant l'émission de livre-réalité ?

— Annulée. Van de Poste s'est montré à la télé pour expliquer que, par suite d'une défaillance technique, le projet avait été mis en sommeil. Il a également dit qu'à la place, l'Excédent de Bêtise serait résorbé en ranimant l'idée du bouclier anti-châtiment, dont l'efficacité est douteuse et le coût astronomique.

— Et *Orgueil et préjugés* ?

— Le roman se déroule comme il l'a toujours fait. Mais voici la cerise sur le gâteau : tous ceux qui ont acheté des exemplaires du livre pour voir les Bennet se déguiser en abeille ont poursuivi leur lecture pour savoir si Lizzie et Jane allaient mettre le grappin sur leurs bonshommes et si Lydia finissait mal. Naturellement, tous sont enchantés par le développement de l'histoire, à tel point que les gens qui portent le nom de Whickham ont été obligés de se cacher.

— Comme au bon vieux temps, dis-je en souriant.

La passion pour les livres était de retour. Je restai pensive un instant et me dirigeai vers la bibliothèque. Je pris mon exemplaire de *La Grande Débâcle de Samuel Pepys* et le feuilletai. Toutes les pages étaient blanches, sans exception.

— Comment vont Friday et les filles ? demandai-je en lâchant le livre dans la corbeille.

— Friday est sorti. Les filles sont au lit.

— Et *Pickwick* ?

— Toujours aussi chauve et abrutie. Eh bien, tu as réussi à faire tout ce que tu avais prévu ?

— Oui, répondis-je calmement. Land, je ne veux pas te mentir plus longtemps. Toute cette histoire avec les Moquettes Zénith, c'est une

couverture.

— Je sais, dit-il avec douceur. Tu as continué ton travail d'OpSpec, c'est ça ?

— Oui. Mais tu sais, c'est également une couverture.

Il mit sa main contre ma joue et me regarda dans les yeux.

— Je suis au courant pour la Jurifiction, Thurs.

Je fronçai les sourcils. Ça, je ne l'avais pas prévu.

— Tu savais ? Depuis quand ?

— Environ trois jours après que tu m'as annoncé que tu laissais tomber.

Je le dévisageai.

— Toutes ces années, tu *savais* que je mentais ?

— Mon poussin, dit-il en me prenant la main. Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

Il posa un doigt sur mes lèvres.

— Une petite minute. Je suis au courant de tes activités et j'en suis très content. Mais si tu as trop à cœur de ne pas me causer de souci, alors tu hésiteras à faire ce que tu dois et qui est important, pas seulement pour moi, mais pour *tout le monde*.

— Alors... Tu ne m'en veux pas de te mentir depuis quatorze ans ?

— Thursday, tu représentes tout pour moi. Pas seulement parce que tu es mignonne, intelligente, drôle, que tu as un corps de rêve et une paire de nichons à damner un saint, mais pour ce que tu es et ce que tu fais. Même si je ne parviens pas à publier mon Grand Œuvre, je mourrai avec la certitude que mon passage sur cette terre aura été utile. Parce que j'aurais apporté aide, amour et sécurité à quelqu'un qui sort de l'ordinaire.

— Oh, Landen, dis-je en enfouissant mon visage au creux de son épaule. Tu me fais monter les larmes aux yeux !

Je l'enlaçai de nouveau et il me caressa le dos en m'assurant que tout allait bien. Nous restâmes ainsi un moment, puis une pensée me vint à l'esprit.

— Land, dis-je en choisissant mes mots. Qu'est-ce que tu sais, exactement ?

— Mr et Mrs Bradshaw m'en ont raconté pas mal, Spike et Bowden m'ont souvent téléphoné pour me tenir au courant.

— Les chiens galeux ! dis-je dans un sourire. Dire qu'ils n'arrêtaient pas de me supplier de te cracher le morceau !

— Mais tout le monde tient beaucoup à toi, Thursday !

Je ne pouvais prétendre le contraire, c'est sûr, mais je ne pouvais m'empêcher de penser à Thursday1-4 et à son bref séjour dans le monde des vivants.

— Et en ce qui concerne... *l'autre affaire* ?

Landen sut exactement de quoi je voulais parler.

— Je n'ai pris conscience que c'était la Thursday de fiction que quand tu es remontée à l'étage.

— Comment ça ?

— Parce que je me suis rendu compte qu'elle ne portait pas le collier que je t'ai offert pour ton anniversaire.

— Oh, fis-je en faisant tourner le médaillon autour de mon cou.

Il y eut un moment de silence pendant que nous méditions tous deux sur ce qui s'était passé. Pour finir, je dis :

— Mais elle était nulle au pieu, pas vrai ?

— Un désastre.

Nous éclatâmes de rire. Il n'en fut plus jamais question entre nous.

— Au fait, reprit Landen, il y a quelqu'un dans le salon pour toi.

— Qui ça ?

— Tu n'as qu'à aller voir. Je vais faire du thé.

Je me rendis au salon, où un homme de haute taille se tenait devant la cheminée et regardait les photos de famille en me tournant le dos.

— Nous tous en vacances à l'île de Skye, dis-je d'une voix douce. Jenny n'est pas sur la photo parce qu'elle boudait et était restée dans la voiture. Vous pouvez apercevoir la tête de Pickwick au bord de l'image.

— Je m'en souviens très bien, dit-il avant de se retourner.

C'était Friday, bien sûr. Non pas *mon* Friday, mais son double plus âgé. Il avait la soixantaine bien conservée, du gris aux tempes, des rides de gaieté autour des yeux qui me rappelaient Landen. Il portait l'uniforme bleu pâle de la ChronoGarde, sur les épaules les cinq galons dorés de directeur général. Mais ce n'était pas là son habit de tous les jours, mais sa tenue d'apparat. Celle des grandes occasions.

— Salut, maman.

— Salut, mon canard en sucre. Te voilà donc directeur général, finalement !

Il sourit et haussa les épaules.

— Oui et non. Je suis ici devant toi et pourtant c'est impossible. Comme tout ce que nous avons fait dans le passé pour modifier le présent : nous étions présents, bien sûr, mais nous n'avons pas pu l'être. La seule chose que tu as apprise sur l'industrie du temps, c'est qu'une chose et son contraire peuvent coexister en parfaite harmonie.

— Tout comme *Saturday Night Fever* est en même temps un excellent film et un vrai navet ?

— Du genre. Pour tout ce qui concerne le voyage dans le temps, le paradoxe est un aimable compagnon : on s'habitue à l'avoir à ses côtés.

Il consulta sa montre.

— Tu as détruit la recette, n'est-ce pas ?

— Je l'ai avalée.

— Très bien. Je suis juste venu te dire qu'à vingt-trois minutes de la Fin des Temps et sans l'équation pour raccommoder les œufs brouillés, l'Académie d'Honneur a admis que l'existence persistante du voyage dans le temps est rétrospectivement incompatible. Nous sommes en train de fermer toutes les machines temporelles. Tous les agents sont démobilisés. Tous les établissements de bouclage sont vidés et les détenus transférés dans des prisons conventionnelles.

— Elle avait donc vu juste, finalement, dis-je avec calme.

— Pardon ?

— Aornis. C'est moi qui l'ai effectivement sortie de sa boucle temporelle.

— Nous veillerons à ce que tous les « détenus particulièrement surveillés » soient enfermés à double tour, maman.

— J'espère bien. Que va-t-il advenir des inventions réalisées avec les techniques rétroactives ?

— Nous les conservons. Les puces électroniques et le Gravitube seront de toute façon conçus un jour, ça ne pose donc aucun problème. Mais il n'y aura plus de nouvelles découvertes anticipées. Et qui plus est, le Cours Standard de l'Histoire restera tel qu'il est dès que nous aurons stoppé les machines.

— Plus question de l'histoire qui s'enroule comme un tapis, alors ?

— Peut-être que si. Mais probablement pas.

— Et Goliath ? Le groupe reste comme il est ?

— J'en ai bien peur.

Il se tut et soupira.

— Tant de choses que j'aurais pu faire ou dû faire. Que j'ai faites et pas faites. Je vais toutes les regretter.

Il me considéra un instant. C'était mon fils et pourtant ce n'était pas mon fils. C'était lui tel qu'il *aurait* pu devenir mais qu'il ne deviendrait pas. Je l'aimais toujours tendrement, bien entendu, mais ce fut la première fois de ma vie que j'étais heureuse de lui dire au revoir.

— Et le Présent ? Qu'en est-il ?

— À force, il va se rétablir. Fais en sorte que les gens lisent des livres, maman, c'est de nature à consolider et raffermir ce moment indéfinissable qui nous arrime dans l'instant présent. Bats-toi pour que ce moment soit long. C'est la seule chose qui peut nous sauver. Bien, conclut-il sur un ton sans réplique en m'embrassant sur la joue, il me reste quelques papiers à remplir avant de débrancher la dernière machine.

— Que va-t-il t'arriver ?

Il sourit.

— Le Friday de la fin ? Je vais disparaître en un clin d'œil. Et sais-tu ? Ça m'est égal. Je n'ai absolument aucune idée de ce que l'avenir

va réserver au Friday actuel, et je suis tout à fait prêt à mourir pour ce concept.

Je sentis les larmes me monter aux yeux, ce qui était idiot, bien sûr. J'avais devant moi un Friday *possible*, pas le vrai.

Il m'embrassa de nouveau et l'instant d'après, il était parti. Je retournai à pas lents dans la cuisine et posai ma main sur le dos de Landen tandis qu'il versait du lait dans mon thé. Nous nous assîmes à table pendant qu'à des milliards d'années dans l'avenir, le temps s'arrêtait. On ne constata aucun effacement de l'Histoire, aucun coup de tonnerre dans le lointain, aucun « Arrêt momentané de l'émission » à la radio, rien. La technologie avait disparu pour de bon, et la ChronoGarde avec elle. À proprement parler, aucune des deux n'avait jamais existé. Mais comme notre Friday à nous le fit remarquer le lendemain, elles étaient toujours présentes, échos du passé qui se feraient connaître en tant qu'anachronismes dans des textes anciens et des artefacts déplacés dans le temps et dans l'espace. Le plus célèbre fut la découverte d'une Coccinelle Volkswagen de 1956 fossile dans une couche géologique du précambrien. Dans la boîte à gants, on trouva un exemplaire du journal du lendemain relatant l'événement, ainsi qu'un pronostic très précieux pour la course hippique de 15 h 30 à Kempton Park.

— Voilà, c'est terminé, dis-je après cinq minutes d'attente supplémentaires et le constat que nous étions toujours vivants et contents de l'être. La ChronoGarde s'est dissoute et le voyage dans le temps est retourné à l'état dans lequel il aurait toujours dû être : techniquement, logiquement et théoriquement... *impossible*.

— Excellente chose, répondit Landen. Ça m'a toujours filé la migraine, cette affaire. En fait, je me disais que j'allais écrire une méthode à l'usage des auteurs de science-fiction désirant écrire sur le voyage dans le temps que j'intitulerais *Pas touche*.

Je me mis à rire, et le bruit d'une clef dans la serrure de la porte d'entrée se fit entendre. C'était Friday et je ne pus m'empêcher de sursauter quand il fit son apparition dans la cuisine. Il était en costume et cravate, le cheveu court. Tandis que je me tenais bouche bée, il dit :

— Bonsoir père, bonsoir mère. J'espère que je ne rentre pas trop tard pour me sustenter.

— Dieu tout puissant ! m'écriai-je avec horreur. On a fini par le remplacer !

Ni Landen ni Friday ne purent garder leur sérieux plus longtemps et furent tous deux secoués par une cascade de gloussements. Il n'avait pas été remplacé, bien sûr. Il était tout bêtement allé chez le coiffeur.

— Très drôle, dis-je, bras croisés et faussement contrariée. Maintenant, vous allez prétendre que Jenny est une illusion ou je ne

sais quoi.

— C'est ce qu'elle est, répondit Landen, et ce fut à mon tour d'éclater de rire devant le grotesque de l'affirmation.

Ils ne trouvèrent pas ça drôle du tout. Il y a des gens qui manquent d'humour, vraiment.

Une femme nommée Thursday Next

Le Service des Opérations Spéciales a été créé pour gérer des missions jugées trop particulières ou trop ciblées pour relever de la police générale. Il comprenait trente sections en tout, à commencer par la plus triviale, Troubles du Voisinage (OS-30), en passant par la Brigade Littéraire (OS-27) et celle des Arts (OS-24). Tout ce qui se situait au-dessous de OS-20 était frappé de confidentialité. On ne pouvait donc que spéculer sur leur fonction. On sait seulement que leurs agents sont légèrement désaxés. « Si tu veux entrer chez les OS, dit le dicton, faut la jouer zarbi. »

Mon père avait une tête à arrêter les pendules. Je ne veux pas dire par là qu'il était laid ; c'était l'expression employée chez les ChronoGardes pour décrire quelqu'un qui avait le pouvoir de ralentir le débit du temps. Papa avait été colonel dans la ChronoGarde. Il avait toujours été très discret sur son travail ; tellement discret que nous avions appris sa mutinerie seulement le jour où ses potes gardiens du temps avaient débarqué chez nous avec un mandat de Prise et d'Éradication de Corps non daté ni dans un sens ni dans l'autre, exigeant de savoir où et quand il était. Depuis, papa était resté en liberté ; nous sûmes ultérieurement, à l'occasion de ses visites, qu'il considérait tout le service « moralement et historiquement corrompu » et qu'il livrait une bataille solitaire aux ronds-de-cuir du Bureau de la Stabilitemps... Temposta... le Bureau de la Stemporel... Stabili...

— Et si nous en restions là ? dis-je à Thursday5 avant qu'elle ne se noue irrémédiablement la langue.

— Je suis désolée, répondit-elle en soupirant. Mon biorythme doit être détraqué.

— Tu as oublié notre accord ? lui demandai-je en levant un sourcil.

— ... Ou bien il s'agit d'une phrase un peu compliquée à prononcer. Alors voilà : Bureau... de la Stabilité... Temporelle. Ça y est !

Elle sourit fièrement de sa prouesse avant que l'ombre d'un doute ne voile son visage.

— À part ça, je m'en sors pas mal, non ?

— Tu te débrouilles très bien.

Nous nous tenions dans le premier chapitre de *L'Affaire Jane Eyre*, tout au moins le premier chapitre remodelé. L'effacement de la Malfaisante Thursday avait provoqué quelques remous au sein du Grand Central du Texte, en particulier quand Alice-PON-24330 déclara que si elle avait été heureuse d'aider la série à maintenir le

cap, elle n'était pas très chaude pour tenir le rôle de manière définitive, à cause du sexe, des armes, des gros mots, tout ça. On parlait de bazarder la série quand j'eus une inspiration. Avec l'effacement de *La Grande Débâcle de Samuel Pepys*, Thursday5 se retrouvait sans livre et elle avait besoin d'un lieu de résidence ; elle pouvait prendre la relève. Il fallait évidemment prévoir quelques aménagements – un maximum, d'accord –, mais je ne m'en faisais pas. Ils étaient plutôt les bienvenus, en fait. Je formulai une requête pour un tas de modifications internes dans l'intrigue, et le sénateur Paprass, désireux de faire amende honorable et de garder son poste après l'embrouille du livre-réalité, fut trop heureux d'accéder à ma demande – à condition qu'au moins j'essaye de rendre à la série son caractère commercial.

— Nous pouvons poursuivre ? s'enquit Gerry, le premier assistant imagineur. Si nous ne terminons pas ce chapitre avant déjeuner, nous ne pourrons pas tenir le planning pour la scène de Gad's Hill demain.

Je les laissai et me rendis dans l'arrière-salle du Stanford Brookes' Café à Londres, fidèlement recréé d'après mes souvenirs. C'était là que débutait la nouvelle *Affaire Jane Eyre* plutôt que dans la maison incendiée de Landen, dans laquelle, en réalité, je n'allais pas habiter avant deux ans. Je regardai les imagineurs, personnages et autres techniciens traduire le récit en texte encodé prêt à être téléchargé vers les moteurs du Grand Central du Texte et destiné à remplacer l'actuelle série des Thursday Next. Peut-être, me disais-je, la vie reprendra-t-elle un cours normal, après tout.

Cela faisait un mois que *La Grande Débâcle de Samuel Pepys* avait été effacé et le Roman Grivois, malgré toutes sortes de menaces, avait fini par admettre que la technologie des bombes sales n'en était qu'aux balbutiements. Du coup, le Féministe et l'Ecclésiastique poussèrent tous deux un grand ouf de soulagement et reprirent leurs chamailleries sur la phallocratie de la religion.

Pendant ce temps, le léger allongement du Présent commençait à produire ses effets : le lecturomètre montrait une progression régulière à mesure que le taux de lecture reprenait des couleurs. Dans le Monde Extérieur, l'engouement pour les émissions de télé-réalité était à présent Dieu merci en déclin : *L'Échange de rein samaritain* attirait si peu de spectateurs qu'au cours de la deuxième semaine, poussé par le désespoir, on menaça de tuer en direct un jeune chiot si au moins un million de personnes ne téléphonaient pas. Il y eut deux millions de plaintes et l'émission fut supprimée. Bowden et moi avions rendu visite à Superlivres ! une semaine auparavant pour découvrir que deux rayons de livres avaient été créés, à cause, comme nous l'expliqua le

gérant, d'un « accroissement brutal de la demande ».

Au cours du démantèlement de la ChronoGarde, papa fut extirpé de son état de quasi-non-existence et réactualisé. Il retourna chez maman, dans une main une petite valise et dans l'autre un bouquet de fleurs. Nous organisâmes une réunion formidable à laquelle je conviai le major Pickles ; il me parut s'entendre particulièrement bien avec ma tante Polly.

D'autre part, je fis le voyage à Goliathopolis pour remettre à Jack Maird le collier de sa femme et lui raconter ce qu'il lui était arrivé à bord de *L'Hesperus*. Il reçut le bijou et mes éclaircissements sur la mort d'Anne dans un mutisme glacial, me remercia et s'en alla. John Henry Goliath resta invisible, et je ne dis à personne que l'Austen Rover, à ma connaissance, était toujours à la dérive, moteur en panne, dans l'espace intergenre quelque part entre la Poésie et le Roman Maritime. Je ne savais pas si cela signifiait la fin du Projet Livre, mais le Grand Central du Texte n'avait pris aucun risque en élevant une batterie de cribles textuels en direction du Monde Extérieur et en élevant au niveau de « priorité absolue » toute éventualité d'incursion transfictionnelle.

Je sortis du café pour aller rejoindre Isambard Kingdom Buñuel qui m'attendait. Nous étions dans le bâtiment 3 au milieu de la structure de *L'Affaire*, prête à être assemblée. Buñuel avait déjà élevé une réplique crédible de Swindon qui incluait la maison de ma mère et les bureaux des détectives littéraires, et il se préparait à partir pour Thornfield Hall, le domicile de Rochester.

— Nous avons croqués le véritable Rochester, exposa-t-il en me montrant quelques dessins pour accord. Mais nous nous cervellocreusons sur la peinture qu'avait votre Porsche.

— Vous connaissez les *Reptiles* d'Escher ?

— Oui.

— C'est ça. Exclusivement en rouge, bleu et vert.

— Le Portail de la Prose ?

Je réfléchis un instant.

— Une sorte de livre relié cuir parsemé de boutons, de cadrans et d'interrupteurs.

Il prit note.

— Et la Pickwick nonextinctée ?

— À peu près de cette taille et pas très maline.

— Vous avez apporté une photimage ?

Je farfouillai dans mon sac, en retirai une liasse de photos que je parcourus.

— Voilà Pickwick quand elle avait encore ses plumes. La qualité est médiocre parce qu'elle titubait et se cassait la binette, mais c'est probablement la meilleure. Celle-ci montre Landen, celle-là Joffy, et

voici de nouveau Landen juste avant que ses pantalons prennent feu – c'était poilant comme tout –, et enfin Mycroft ainsi que Polly. Vous n'avez pas besoin de clichés de Friday, Tuesday ou Jenny, n'est-ce pas ?

— Uniquement de Friday à naissance plus deux pour *Sauvez Hamlet*.

— Voici, dis-je en tirant une photo du paquet. Elle a été prise à l'occasion de son deuxième anniversaire.

Buñuel eut un mouvement de recul.

— Quelle est cette étrangécurieuse masse marronnasse qu'il a sur le visage ? Il s'est fait agressattaqué par un extraterrestre ou quoi ?

— Non, non, me hâtai-je de dire. C'est du gâteau au chocolat. Il n'a pas maîtrisé le maniement subtil de sa cuillère avant... ma foi, il n'y parvient toujours pas, en fait.

— Puis-je vous les emprêter ? demanda Buñuel. Je vais les apporter à St Tabularasa pour voir ce qu'ils peuvent faire.

— Je vous en prie.

Cela faisait deux semaines que la pré-production du livre avait débuté, et dès que Buñuel aurait terminé l'élaboration de *L'Affaire Jane Eyre*, il pourrait se consacrer à la construction de *Délivrez-moi !*, plus complexe.

— Pensez-vous que vous pourrez reprendre des éléments de l'ancienne série ? lui demandai-je avec le louable souci d'économie qui m'animait.

— Certoui. Achéron Hadès et sa familifratrie peuvent être réintroductés sans problo. Itou Delamare, Hobbes, Felix7 et 8, Müller. En changeant une ligne çà et là, personne n'y verra que des flammes.

— Vous avez raison, dis-je lentement alors qu'une pensée bizarre germaît dans mon esprit.

— Quelques autres tibouts pourront être récup, mais dans l'ensemble, tout sera inédineuf. Le totalrespect dans lequel vous tient le Congenre des Seils se reflète dans le fricmonnaie accordé.

— Dans le quoi ? Pardon, mais j'étais à des lieues d'ici.

— Je parlais du grossbudget de la série qui...

— Je suis désolée, le coupai-je, la tête ailleurs. Vous m'excusez un instant ?

Je me rendis à l'endroit où Colin m'attendait dans sa voiture flambant neuve. Sous le logo des Taxis Transgenres, on pouvait lire *Recommandé par Thursday Next* rédigé en d'élégantes anglaises rondes. En temps ordinaires, je ne mêlais pas mon nom à ce type d'action, mais on m'avait promis de me considérer comme « priorité absolue », si bien que j'avais jugé que ça valait le coup.

— Où va-t-on, Miss Next ? demanda-t-il quand je pris place à l'arrière.

— Grande Bibliothèque, sixième étage.

— C'est parti.

Il démarra, pila pour éviter une Ford noire, engueula l'autre conducteur, puis il accéléra en direction du mur du hangar qui s'ouvrit devant nous sur un grand vide.

— Merci pour le houla-hoop, dit-il alors que l'espace se refermait derrière nous et que nous passions lentement devant les rayonnages infinis de livres de la Grande Bibliothèque. Ça va m'occuper pendant des mois. Vous croyez que vous pourrez m'obtenir une lampe à bulles d'huile ?

— La prochaine fois que vous me sauverez la vie.

J'observai les livres rangés par ordre alphabétique sur les étagères de la bibliothèque et me rendis compte que nous approchions.

— Déposez-moi après le prochain lutrin.

— Vous cherchez Tom Jones ?

— Non.

— *Bridget Jones* ?

— Non. Laissez-moi vers... *ici*.

Il s'arrêta à proximité du rayon et je sortis, le prévins que ce n'était pas la peine qu'il m'attende et qu'il mette la course sur ma note, puis il disparut.

J'étais dans la Grande Bibliothèque devant les premières éditions de la série des Thursday Next, celles qu'Alice-PON-24330 avait prises en charge, et ma présence s'expliquait par quelque chose que Buñuel avait dit. Spike et moi nous étions toujours demandé comment Felix8 avait réussi à s'évader, et depuis que ses restes avaient été retrouvés dans la forêt de Savernake, Spike avait émis l'hypothèse raisonnable qu'il ne s'agissait pas de Felix8, mais de *Felix9*. Mais peut-être n'était-ce pas ça du tout. Et si le Félix que j'avais rencontré était la version écrite de Felix8 ? Ce qui aurait expliqué sa disparition : il serait retourné dans son livre.

Je pris une profonde inspiration. Je voulais ne plus rien avoir à faire avec l'ancienne série des Thursday Next, mais il me fallait en avoir le cœur net. Je saisis le premier volume et me préparai à sauter.

La Grande Bibliothèque s'évanouit rapidement et je me retrouvai à bord d'un aéronef survolant à grande altitude les environs de Londres. Il ne s'agissait pas d'un de ces petits cinquante-places qui naviguent de nos jours, mais d'un géant transatlantique conçu pour sillonner le globe avec classe et opulence aux temps bénis des dirigeables. Je me tenais sur ce qui avait jadis été la terrasse panoramique, mais nombre de vitres en Plexiglas avaient disparu et le vieux bâtiment craquait et gémissait de toutes parts tandis que le lourd vaisseau fendait l'air. Un vent glacé glissait sous le ventre de l'appareil où je me trouvais, me faisant frissonner, et il faisait battre sans discontinuer les panneaux disjoints dans un bruit de tambour qui accompagnait le grondement

rythmique des huit moteurs. De ma place, je pouvais voir le treillis de la structure en aluminium où que je posais les yeux. Sur ma gauche, une porte donnait accès à une véranda à pic d'où les passagers de la première classe avaient une vue d'ensemble du processus d'arrimage et d'atterrissage. Dans le monde réel, ces monstres avaient été démantelés et mis au rebut depuis belle lurette, et l'activité de station-relais pour la télévision avait été confiée à des drones sans pilote installés dans la stratosphère. Ce n'était pas sans nostalgie que je les retrouvais, même sous une forme imaginaire.

Je ne me trouvais pas au cœur de l'action, car l'adage « Plutôt mort que lu » était aussi valable pour moi que pour n'importe qui. La narration se situait en réalité à côté, dans la salle à manger principale, où Thursday, c'est-à-dire Alice-PON-24330, s'efforçait de traquer Achéron Hadès. Ce n'était pas comme ça que les choses s'étaient réellement déroulées, bien sûr – la planque d'Achéron se trouvait en République Socialiste du pays de Galles, à l'hôtel Penderyn, bâtisse abandonnée de Merthyr Tydfil. Il s'agissait d'une licence dramatique, une licence dramatique plutôt hardie.

Une rafale de coups de feu se fit entendre dans la pièce voisine, puis des cris et de nouveau des détonations. Je me cachai derrière la porte quand Felix8 la franchit en trombe comme à son habitude, tentant d'échapper à Bowden et à moi après qu'Achéron avait sauté dans les pages de *Jane Eyre*. Dès qu'il fut à l'intérieur, il se détendit, car il était officiellement « hors de l'intrigue ». Je le vis se sourire à lui-même et replacer la sécurité de sa mitraillette.

— Bonjour, Felix8.

Il fit volte-face et me fixa.

— Tiens, tiens, dit-il au bout d'un moment. Voici Thursday Next en personne.

— Lâchez cette arme.

— Je ne suis pas véritablement violent, dit-il, c'est juste le rôle qui le veut. Le vrai Felix8, voilà quelqu'un que vous devriez tenir à l'œil.

— Lâchez votre arme Félix, je ne le répéterai pas.

Il parcourut la pièce des yeux et je vis sa main se raidir sur la crosse de son fusil.

— N'y pensez même pas, lui dis-je en pointant mon pistolet dans sa direction. Il est chargé avec des balles dégommeuses. Posez votre arme à terre, et *très* lentement.

Felix8, parfaitement conscient du pouvoir destructeur du dégommeur, se pencha et déposa son arme avec douceur, et je lui demandai de l'envoyer du pied sur le côté.

— Comment vous êtes-vous débrouillé pour passer dans le monde réel ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Il y a cinq semaines, vous étiez dans le vrai Swindon. Vous connaissez le châtiment réservé aux Saute-Pages ?

Il resta silencieux.

— Je vous le rappelle. L'effacement. Et si vous lisez les journaux, vous verrez que je suis capable de gommer un livre entier, au besoin.

— Je ne suis jamais sorti de *L’Affaire Jane Eyre*, répliqua-t-il. Je suis qu’un générique C-3 qui fait de son mieux dans un bouquin pourri.

— Vous mentez.

— Ce n’est pas un bouquin pourri ?

— Vous savez très bien ce que je veux dire. Gardez vos mains en l’air.

Je passai derrière lui et, tout en pressant le canon de mon pistolet sur son dos, je fouillai ses poches. Connaissant l’obsession des habitants du Monde des Livres pour le Monde Extérieur, j’estimai impossible qu’il se soit rendu à Swindon sans revenir avec quelques souvenirs à vendre ou échanger. C’était évidemment le cas. Dans une poche je trouvai un porte-clefs Calimero et une montre digitale, dans l’autre un sachet de fraises Tagada et une barre de Mars. Je les jetai sur le sol devant lui.

— D’où ça vient alors, tout ça ?

Il ne pipa mot, et je reculai de quelques pas avant de lui demander de se retourner lentement pour me faire face.

— Bon. Essayons d’obtenir quelques réponses. Vous êtes trop médiocre pour avoir manigancé ça tout seul, donc vous travaillez pour quelqu’un. Pour qui ?

Felix8 ne répondit pas et le dirigeable vira légèrement pour corriger sa route d’un iota. La porte en aluminium s’ouvrit à la volée sur l’extérieur et se referma aussitôt. Dans le crépuscule naissant, les petits diamants orange des lampadaires urbains s’étaient mis à briller, quelque quatre mille mètres en contrebas.

— Très bien. Je vous propose le marché suivant. Vous me dites ce que vous savez et je vous laisse filer. Jouez au plus malin et vous gagnez un aller simple pour la Mer de Texte. Pigé ?

— J’ai seulement dix-huit mots et une seule scène, dit-il enfin. Une seule scène bidon ! Vous avez idée de ce que ça représente pour moi ?

— C’est le jeu qu’on vous a distribué, la mission qui vous a été confiée. Vous n’y pouvez rien. Je répète : qui vous a envoyé dans le Monde Extérieur pour me tuer ?

Il posa sur moi un regard inexpressif.

— Et je l’aurais fait sans cet imbécile de suiveur. Vous savez, Johnson lui aussi a échoué, je suis donc en bonne compagnie.

Voilà qui était plus embêtant. « Mr Johnson » était le Pseudonyme que le Minotaure employait, et s’il considérait mon meurtre comme « un boulot », cette affaire était mieux organisée que ce que je croyais.

— Qui a commandé mon élimination ? Et pourquoi moi ?

Felix8 sourit.

— Vous vous surestimez, Miss Next. Vous n'êtes pas la seule à être dans leur viseur, vous n'êtes pas la seule qu'ils auront. Maintenant, je vais vous quitter.

Il se dirigea vers la porte extérieure qui claquait dans le vent, l'ouvrit et s'engagea sur la passerelle. Je me précipitai derrière lui en criant « Arrêtez ! », mais il était trop tard. Il glissa sa jambe par-dessus la balustrade et se lança dans l'espace. Je courus vers la rambarde et plongeai mon regard dans le vide. Il se réduisait déjà à une minuscule silhouette qui tourbillonnait lentement vers le sol dans le grondement du dirigeable. Un étrange sentiment de malaise m'envahit alors qu'il ne restait plus de lui qu'un point, puis il disparut.

— Merde ! m'écriai-je en frappant le parapet de la main.

Je pris une profonde inspiration, rentrai dans l'habacle à l'abri du vent froid, sortis mon NDBDP-phone et composai le numéro du Chat du Cheshire qui assurait la direction du Grand Central du Texte¹.

— Chesh, Thursday à l'appareil².

— Je déplore la perte de Felix8, un générique C-3, page 278 de *L'Affaire Jane Eyre*, ISBN 978-2-264-04207-1. Je vais avoir besoin d'un remplaçant en urgence³.

— Non⁴.

— La barbe, grommelai-je. Vous pouvez découvrir qui est en train de faire l'andouille avec les cribles textuels et en lever un ? Je ne tiens pas à moisir dans ce dirigeable ouvert à tous les vents⁵.

Je le priai de me rappeler quand le crible serait levé et je fermai mon NDBDP-phone. Je relevai le col de ma veste et tapai du pied pour me réchauffer. Je m'adossai à une poutrelle en aluminium et contemplai le mauve du ciel dans lequel quelques étoiles apparaissaient. Felix8 devait avoir touché le sol avec tant de violence que le texte s'était probablement fondu dans la description des environs. Une fois trouvé, il allait devoir être extrait du sol. Quoi qu'il en soit, il ne parlerait pas.

Je me mis à réfléchir à tous les gens qui auraient été susceptibles de vouloir ma mort, mais je m'arrêtai de compter au bout de soixante-sept. La tâche promettait d'être ardue. Au fait... Qu'est-ce que Felix8 avait dit ? Que je me surestimaïs ? Que je n'étais pas la seule ? Plus j'y pensais, plus ça me paraissait étrange. Tout à coup, dans un éclair, la vérité m'apparut. Sherlock Holmes, Temperance Brennan, le Brave Soldat Chveik, moi-même : avec notre élimination, ce n'était pas seulement les individus qui disparaissaient, mais la série dans sa totalité. La chose semblait trop étrange à saisir, mais la vérité devait se trouver là : *il y avait un tueur en série dans le Monde des Livres*.

Je regardai autour du dirigeable et eus un coup au cœur. On avait

par deux fois tenté de me tuer, et qui me disait qu'on ne recommencerait pas ? Et j'étais là, piégée à quatre mille mètres dans les airs par un crible textuel que personne n'avait demandé, suspendue sous vingt millions de mètres cubes d'hydrogène hautement inflammable. Je sortis mon NDBDP-phone et rappelai le chat⁶.

— Pas de commentaires, Cesh. J'ai besoin d'un parachute, et j'en ai besoin *maintenant*.

Telle une réponse, une flamme brillante apparut à l'arrière du dirigeable tandis qu'une petite charge explosait dans l'un des compartiments de gaz. En moins d'une seconde, l'incendie se propagea au compartiment voisin et je vis une langue de feu décrire un arc dans le crépuscule. Le dirigeable trembla légèrement et l'arrière se mit à chuter à mesure qu'il perdait sa portance.

— Je veux un parachute ! criai-je dans mon téléphone tandis qu'un troisième compartiment de gaz explosait, vaporisant la couverture et projetant une pluie d'étincelles de part et d'autre du vaisseau.

L'affaissement de la poupe s'aggrava quand un quatrième compartiment prit feu, puis un cinquième, et un sixième. J'empoignai le garde-fou pour conserver mon équilibre.

— Mais bon sang ! hurlai-je à personne en particulier. Où peut-on dénicher un parachute par ici ? !

Le dirigeable frémit de nouveau lorsqu'une explosion déchira l'enveloppe, et j'éprouvai une désagréable sensation de légèreté quand l'appareil entama lentement sa descente. En observant vers le sol pour mesurer la vitesse de la chute et la direction que nous prenions, douze parachutes de différents modèles, couleurs et époques apparurent devant moi. Je saisis celui qui me paraissait le plus récent, l'enfilai, le sanglai sans perdre une seconde alors que le dirigeable était secoué par une nouvelle série d'explosions. Après avoir enclenché la fermeture et sans prendre le temps de reprendre mon souffle, je bondis par-dessus la rambarde et m'élançai dans l'air glacé du soir. Je me sentis prendre rapidement de la vitesse, fis une cabriole pour me positionner sur le dos, l'air sifflant à mes oreilles, mes vêtements claquant. Au-dessus de moi, le dirigeable était à présent un chrysanthème de flammes d'une élégance morbide, et même à cette distance, je pouvais sentir la chaleur sur mon visage. Sa taille diminuait de plus en plus et je sortis de ma rêverie. Je cherchai une poignée ou quelque chose qui m'aurait permis d'ouvrir le parachute et la découvris sur ma poitrine. Je tirai de toutes mes forces. Tout d'abord, rien ne se passa, et j'étais en train de me demander si la manœuvre avait réussi quand une violente secousse m'ébranla. J'eus à peine le temps de pousser un soupir de soulagement avant d'atteindre le sol. J'effectuai un roulé-boulé et m'immobilisai entre les cordes et la voilure qui ondulait autour de moi. Je m'en extirpai, sortis mon

portable et composai le numéro de Bradshaw tout en courant ventre à terre dans la campagne vide et non décrite, tandis que la carcasse du dirigeable en flammes tombait avec grâce et lenteur dans le ciel du soir, le squelette noirci du vaisseau dévasté se découpant sous une boule orange, masse de feu qui commençait à se répandre sur la structure du livre. Les nuages et le ciel mirent à luire d'un vert chatoyant tandis que le texte se consumait spontanément.

— Thursday à l'appareil, haletai-je tout en courant pour m'éloigner du dirigeable avant qu'il ne s'écrase au sol. Il me semble que la situation est la suivante...

1. *Prego ! Il Gatto del Cheshire ?* ↵
2. Désolé. Je m'exerce avant mes prochaines vacances à Brindisi. Que puis-je pour vous ? ↵
3. D'accord. Dites-moi, est-ce vous qui avez demandé un crible textuel pour verrouiller *L'Affaire Jane Eyre* ? ↵
4. Eh bien, il y en a un. Les mailles sont ultra-fines et commandées par une minuterie. Même un point ne pourrait pas sortir de ce texte avant vingt minutes. ↵
5. *No problemo, amiga* extérieure. Vous voulez que je vous tienne compagnie ? ↵
6. *Prego ! Il Gatto del Cheshire ?* ↵